

ANNE-MARIE DESBIENS

...

LA TRINITÉ DES CRINQUÉES

ROMAN



SAINTJEAN

Table des matières

[Couverture](#)

[Page de marque](#)

[Page de crédits](#)

[Page titre](#)

[Avertissement aux lecteurs et lectrices](#)

[Dédicace](#)

[Première partie](#)

[Chapitre 1](#)

[La petite robe noire](#)

[Ottawa, Ontario, Canada... très loin en Asie du Sud](#)

[Pour une histoire d'un soir bras](#)

[Chapitre 2](#)

[Thank God it's Friday.](#)

[Pilates Vivi](#)

[Pierre, Jean, Jacques, etc.](#)

[La grande, la p'tite pis la grosse](#)

[Chapitre 3](#)

[Animale](#)

[Animée](#)

[Animosité](#)

[Animale, prise 2](#)

[Villeray – le chœur du quartier](#)

[Mets ton pied dans ta bouche](#)

[Chapitre 4](#)

[Mère... de !](#)

[Villeray – le chœur du quartier](#)

[Les Chéries... et autres irritants](#)

[Chapitre 5](#)

[Fourre-naise](#)

[Pendaison de guet-apens](#)

[Le mot en M](#)

[Chapitre 6](#)

[Ce qu'on ne ferait pas pour un peu de paix](#)

[Ovaires à broil](#)

[Bébé 2.0](#)

[Villeray – le chœur du quartier](#)

[Chapitre 7](#)

[Lunch & Learn](#)

[Le principe du plaisir](#)

[Chapitre 8](#)

[Trio-méno](#)

[Mauvaise passe](#)

[Chapitre 9](#)

[Ce qu'elle dit à Daniel](#)

[Émoji de con](#)

[Chapitre 10](#)

[L'important, c'est la rose](#)

[L'effet papillon](#)

[Chapitre 11](#)

[La goutte de trop](#)

[De l'idée à l'action](#)

[Ce qui se passe au camping reste au camping](#)

[Deuxième partie](#)

[Chapitre 12](#)

[Bâton de parole 101](#)

[Villeray – le chœur du quartier](#)

[La marketeuse marketisée](#)

[Chapitre 13](#)

[Bébé boum !](#)

[Pas de chicane dans ma cabane](#)

[Description de poste](#)

[Chapitre 14](#)

[Ce qu'elle dit à Daniel \(prise 2\)](#)

[Ce qu'elle dit à Jean-Marc](#)

[Ce qu'elle dit à Alexandre](#)

[Chapitre 15](#)

[La Galère 2.0](#)

[La semaine de Mirabelle](#)

[Univers, niaise-moi pas !](#)

[Une véritable catastrophe ambulante](#)

[Chapitre 16](#)

[La semaine de Florian](#)

[Perles de sagesse de la ménopause](#)

[Un sous-sol qui prend l'eau à cinq minutes du métro](#)

[Chapitre 17](#)

[La semaine d'Adèle](#)

[Conseil non sollicité](#)

[Bienvenue dans le club !](#)

[Références et repères bibliographiques](#)

[Pour aller plus loin...](#)

[Remerciements](#)

[De la même autrice](#)

[OceanofPDF.com](#)



Saint-Jean Éditeur
est une maison d'édition québécoise fondée en
1981.

OceanofPDF.com

Guy Saint-Jean Éditeur

4490, rue Garand

Laval (Québec) Canada H7L 5Z6

450 663-1777

info@saint-jeanediteur.com

saint-jeanediteur.com

.....

Données de catalogage avant publication disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et à Bibliothèque et Archives Canada

.....

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition. Nous remercions le Conseil des Arts de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le
gouvernement
du Canada



Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

© Guy Saint-Jean Éditeur inc., 2023

Révision : Isabelle Pauzé

Correction : Johanne Hamel

Conception graphique de la couverture et mise en pages : Christiane Séguin Illustration de la page couverture : © iStockphoto.com/Mariam Arsaliaa

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Bibliothèque et Archives Canada, 2023

ISBN : 978-2-89827-525-8

ISBN EPUB : 978-2-89827-526-5

ISBN PDF : 978-2-89827-527-2

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Toute reproduction ou exploitation d'un extrait du fichier EPUB ou PDF de ce livre

autre qu'un téléchargement légal constitue une infraction au droit d'auteur et est passible de poursuites pénales ou civiles pouvant entraîner des pénalités ou le paiement de dommages et intérêts.



Guy Saint-Jean Éditeur est membre de
l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL).

OceanofPDF.com

ANNE-MARIE DESBIENS

• • •

LA TRINITÉ DES CRINQUÉES

ROMAN

SAINTJEAN

OceanofPDF.com

AVERTISSEMENT AUX LECTEURS·TRICES

Ce roman comporte des éléments de violence, des scènes de nudité, un langage grossier, l'usage d'alcool, des représentations de sang, des dialogues comportant de l'humour burlesque, suggestif ou des espiègleries vulgaires, y compris de l'humour de toilettes.

L'AUTEURE·TRICE

OceanofPDF.com

Qu'est-ce que quelques décennies de féminisme face à des millénaires de patriarcat ?

MARIE CHARREL, *QUI A PEUR DES VIEILLES ?*

*Aux femmes de ma vie : fille, sœurs, belles-sœurs, nièces, tantes, cousines, amies,
camarades, collègues. Crinquons-nous !*

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE



OceanofPDF.com

CHAPITRE 1

Une femme qui ne cherche pas à plaire n'est plus une femme.

CHARLES RÉGISMANSET

La petite robe noire

Les chandelles, le repas sept services, le vin de garde. Louis n'avait pas chipoté pour souligner son trente-cinquième anniversaire. Tout au long du repas, la discussion avait couru sur une foule de sujets qu'Elsa avait oubliés à mesure que la soirée avançait, son esprit obnubilé par un seul sujet. Un enfant. De Louis, cet homme magnifique qui riait la tête renversée, une main posée sur le cœur. Qui lui faisait l'amour en la regardant dans les yeux. Qui avait mis un terme à son cycle répété d'amours impossibles et de nuits sans lendemain, *one night stands* alignés sur son corps comme les verres de *shooter* sur le zinc des bars bruyants et enfumés.

Depuis cinq ans, Elsa partageait la vie de cet homme, s'occupant une semaine sur deux de ses rejetons, Héloïse et Antonin, du mieux qu'elle le pouvait. Lorsque, à trente ans, elle avait mis les pieds dans sa nouvelle vie recomposée, la jeune femme n'avait aucune expérience des enfants, n'ayant côtoyé cette race que de très loin. Les petits, alors âgés de trois et cinq ans, lui avaient fait la vie dure, lui faisant bien sentir qu'elle n'avait aucun droit

sur eux, sinon celui de les nourrir et de les blanchir. Et de marcher sur leurs LEGO et bras de catins décomposées.

Elle ne comptait plus les « T'es pas ma mère » reçus en pleine gueule comme autant de gifles. Le message était clair : elle avait le droit de s'occuper de leurs corps, mais jamais de leur cœur qu'ils se gardaient bien de lui ouvrir, fermés sur leur petit cercle sécurisant dont elle était exclue. Seuls importaient Louis, leur ~~maman-Sophie~~ super-extra-meilleure-au-monde-imbattable-invincible-seule-et-unique-maman-Sophie, les sœurs de celle-ci et leurs grands-parents maternels. Pour les deux petits, MAMAN régnait telle une déesse païenne ultratoute sur la Création.

Le temps aidant, le vent avait tourné non pas en faveur d'Antonin – p'tit tyran – ni d'Héloïse – p'tite chipie –, mais en faveur de Louis. Tête penchée sur les devoirs des enfants, pliage de bas dépareillés, jeux de ballons, trésors d'invention, il excellait dans son rôle, des petits bobos quotidiens aux grosses crises de chagrin. Insidieusement, comme un complot ourdi dans son dos, les hormones d'Elsa avaient commencé à lui chauffer les ovaires. Si bien qu'elle voulait réellement, absolument, furieusement, un enfant bien à elle. Un enfant de Louis.

À son grand projet, il lui avait répondu « oui », lui demandant seulement d'attendre le bon moment, d'être patiente « encore un peu, mon amour, un enfant c'est pour la vie, ça peut attendre quelques mois, non ? », prétextant le surcroît de travail, sa fatigue, un mauvais *timing* avec les enfants, un mauvais *timing* avec ses ambitions professionnelles. Elsa avait été patiente, compréhensive. Jusqu'à *maintenant*, ce maintenant un peu tonitruant et plein d'audace. *C'est maintenant que ça se passe*, s'était dit Elsa.

Profitant de l'absence de l'amoureux parti aux toilettes, Elsa rajusta d'une main tremblante la coiffure savante qu'elle avait réalisée quelques heures auparavant : deux longues tresses torsadées et ramenées en chignon flou à la base du crâne. Remplace une pince ici, raboudine une mèche là. Autour d'elle, des bruits de verres que l'on cogne, des éclats de voix trouant

l'ambiance feutrée du restaurant chic et bien coté. Sous la table, elle tira du bout des doigts l'ourlet de sa petite robe noire, une minuscule chose très courte qu'elle avait enfilée pour plaire à Louis, mettant inconsciemment tous ses avantages dans la balance. Ce qu'elle se reprocherait par la suite. *C'est maintenant que ça se passe.* Elle avait l'impression de jouer une partie importante de sa vie.

Une main passa dans sa chevelure. Louis, de retour des toilettes, tirait sur les pinces qu'elle venait de remettre laborieusement en place. Louis, qui, bien sûr, préférait ses cheveux libres.

— J'ai mieux tes cheveux louses.

— J'aime mieux les avoir attachés.

La remarque avait fusé, faisant naître ce désagréable pli entre les sourcils broussailleux de l'homme. *Oh, oh.* Rattraper ses paroles. *C'est vraiment pas le moment de lui déplaire.* Elle entreprit de défaire son chignon, relevant des deux mains sa tignasse blond vénitien – blond sale, avait-elle toujours pensé – et le dévisagea, provocante, ses bras relevés faisant saillir sa poitrine.

— Comme ça, c'est mieux ? susurra-t-elle en se détestant de jouer à un jeu aussi bête, un sort vieux comme le monde jeté au mâle bavant d'envie. Méprisant le restant de Cro-Magnonne en elle qui pavanait ses attributs pour avoir son nanane. Devant la mine gourmande de son chum, Elsa retint un éclat de rire. Mener la chose par le bout du bâton. Elle n'y avait pas pensé. Redevenue brusquement sérieuse, elle posa les mains sur ses genoux, agrippant l'ourlet entre ses doigts.

— Louis. J'ai trente-cinq ans aujourd'hui. Mes hormones attendront pas plus longtemps.

Rien ne lui échappa : ni l'éclair de contrariété sur le visage de Louis ni le recul infime de tout son corps. Comme une nausée aussitôt réprimée ou le choc infinitésimal d'une mauvaise nouvelle inopportune. Prenant son courage à deux mains, qu'elle tenait à présent cramponnées à ce pauvre

ourlet malmené, Elsa enfonça son dernier argument. Un couteau dans du beurre jusqu'au manche.

— Je sais que c'est possible aujourd'hui de tomber enceinte jusqu'à quarante ans, mais... C'est pas possible pour moi, tu comprends ? Je veux que tu me fasses un enfant. À soir. En rentrant.

Acculé au pied du mur, Louis n'eut d'autre parti à préconiser que l'honnêteté. Il lui avoua qu'au fond, il ne désirait plus d'enfant, que c'était fini pour lui, qu'il avait même pris rendez-vous avec son médecin. Pour une vasectomie.

Ottawa, Ontario, ~~Canada~~... très loin en Asie du Sud

Il lui avait donné rendez-vous à la pastille centrale de la station Berri-UQAM, « Berri-De Montigny » lui avait-il texté et Viviane avait souri devant la vieille appellation qui témoignait du temps écoulé depuis la dernière fois où son mari avait pris le métro... Lui, il allait plutôt à vélo, à pied et en voiture. Inspectant la marée humaine qui se déversait autour d'elle, Viviane leva son index et le mit dans sa bouche, grignotant les petites peaux autour de l'ongle, dont le rebord ébréché crissait sous ses dents. *Pourquoi, ce rendez-vous ?* se demanda-t-elle pour la douzième fois depuis le matin, curieuse plus qu'inquiète – les textos de Daniel débordaient de bonne humeur.



Au lieu d'aller la rejoindre à la maison, ce cottage qu'ils avaient rénové avec amour au cours des treize dernières années, Daniel lui avait plutôt fixé ce rancard au Quartier latin, lieu de leur première rencontre voilà vingt-deux ans.

À cette époque, Viviane courait de l'aréna Ahuntsic au nord de la ville à l'Université du Québec à Montréal, où elle était inscrite au baccalauréat d'intervention en activité physique. Entre ses formations d'entraîneuse professionnelle de patinage artistique, les entraînements privés qu'elle donnait et ses cours universitaires, la seule pensée d'avoir un chum l'épuisait. Viv, comme ses amis l'appelaient, n'avait rien vu venir quand cet homme de quatre ans son aîné l'avait abordée poliment dans un café, en quête de feu, cigarette au bec. Certes, Viviane haguissait la cigarette, mais elle n'avait pu s'empêcher d'engager la conversation avec le jeune homme sympathique aux traits fins, aux yeux pâles et aux cheveux noirs.

Viviane était grande, 5 pieds 10 pouces – excellent pour la course à pied, le saut en hauteur, le basketball, la natation, mais moins gagnant avec les garçons –, et ce Daniel la dépassait d'une bonne tête. Son torse puissant et ses mains larges comme des palettes dégageaient de la testostérone à l'état pur. Elle, qui avait plutôt l'habitude des corps tout en finesse des patineurs, avait trouvé ce type « Viking » très intéressant. Très très. Et pour ne rien gâcher, il la faisait rire. Il lui avait confié quelques heures plus tard que ses taches de rousseur étaient si séduisantes que sa seule envie pour le reste de sa vie était de les voir se plisser.

Fouillant dans son cabas, Viviane en sortit une feuille 8 1/2 x 14 recouverte de son écriture serrée, qu'elle parcourut en soupirant.

URGENT !!!

- Nettoyeur – faire laver tapis sous-sol.
- Formulaire Emploi-Québec.
- Demande permis d'alcool pour soirée lancement.
- Contacter l'amie de Marie-Michèle – relationniste de presse ? ? ?

~~—Cheveux.~~

L'envie brutale d'un verre de vin la saisit. *Quelle heure était-il ? 17 h 43. Ah ! L'heure légale de l'alcool est dépassée depuis bientôt une heure.*

À la veille de lancer sa propre entreprise, Viviane les accumulait, ces longues feuilles noircies de tâches à accomplir. Elle soupira encore, remit la feuille froissée dans son sac, consulta son téléphone. Aucun nouveau message. Daniel lui préparait une surprise, à n'en pas douter. Un souper gastronomique pour souligner sa décision de se lancer à son compte ? Une sortie en tête-à-tête pour lui témoigner son admiration ?

Viviane regarda autour d'elle, réprima un bâillement et sourit à la vue des étudiants qui marchaient le nez dans leur téléphone plutôt qu'un livre. *Je vieillis, je suis presque passée date...* repensant à ses jeunes années. Cette première rencontre avec Daniel dans un bar peuplé d'universitaires avait marqué le début de leurs amours, balbutiements qui avaient rapidement évolué en une fascination égale l'un pour l'autre. Daniel, qui étudiait en sciences po, n'avait pas son pareil pour vulgariser les enjeux politiques et sociaux auxquels faisaient face sa génération, son peuple, son pays. En sa compagnie, la jeune femme ouvrait ses horizons, apprenait à étayer ses arguments. De son côté, les prouesses athlétiques de la belle et sa détermination avaient impressionné le jeune homme. Et ils avaient en commun leur passion respective et le désir d'avoir une prise sur leur destin, partageant le même besoin d'engagement.

Était advenue leur vie commune remplie de soupers entre amis, de discussions animées jusqu'à une heure avancée de la nuit, de repas pris sur le pouce entre deux obligations. Leurs nuits étoilées. Leurs matins dorés. Les nouveaux contrats pour Viviane, les échelons à gravir pour Daniel, les accomplissements professionnels. Puis la maison qu'ils avaient achetée sur un coup de cœur. Les heures passées à gratter la vieille peinture pour mettre à nu les boiseries, décoller la tapisserie laide, refaire le toit, vernir les planchers, nettoyer la vieille cheminée, astiquer, démolir, repeindre,

rénover, rénover, rénover. Et dans tout ce fatras, les enfants, d'abord Adèle, leur princesse, qu'ils avaient accueillie avec une adoration fervente, puis le deuxième... qui s'était révélé une surprise de taille : des jumeaux !

Était advenue la vie sous le signe de la famille : première dent, garderie, varicelle, école, vacances d'été, vaccins, premières neiges, amygdalite, chutes, hôpitaux, première bicyclette, rentrée scolaire, rentrée scolaire, rentrée scolaire, voyage en Europe, centaines de photos, trophées, compétitions de toutes sortes, salon funéraire, cousins et amis, des tonnes de brassées de lavage, des centaines de repas, des milliers d'inquiétudes, de courses, d'épiceries, des millions de kilomètres en voiture pour aller chercher l'un, aller reconduire l'autre, des trillions de cris, de baisers, becs mouillés, becs d'Esquimaux, becs de papillons, becs de lapins, de bonne journée, bonne nuit, bonne fête, je t'aime.

Au moment exact où Viviane aperçut Daniel passer les tourniquets, les battements de son cœur s'accéléchèrent, ses genoux flanchèrent. *Vingt-deux ans*, pensa-t-elle. *Vingt-deux ans de vie commune et quand je le vois, ça me fait toujours de l'effet*. Elle le regarda s'approcher avec un ravissement amoureux, jusque-là mis en veilleuse par les derniers mois remplis de stress. Elle l'embrassa goulûment.

— Tu m'emmènes où ?

Il la couvrit d'un regard lumineux, ses beaux yeux cerclés de fines ridules qu'elle trouvait si séduisantes. Évidemment. L'âge pare les hommes d'une aura de séduction. Les femmes, elles, d'une aura de péremption. La moitié du monde n'a pas le droit de vieillir.

— N'importe où, dans un bar. On a de quoi fêter.

Viviane sourit. *Oui, l'ouverture de MON studio de Pilates dans quelques jours...*

Bras dessus, bras dessous, ils s'éloignèrent de la cohue. Viviane savoura l'étreinte chaude, le corps solide à ses côtés. Arrivés à mi-hauteur de la côte sur Saint-Denis, ils s'arrêtèrent devant une microbrasserie, L'Amère à boire,

qui leur sembla moins bondée que les autres, où ils prirent place, commandèrent, trinquèrent. Souriant à demi, Viviane se hissa sur son tabouret jusqu'à ce que leurs fronts se touchent.

— Ça fait que, mon homme ? On a quelque chose à célébrer ?

Elle ne l'avait jamais appelé Dan, diminutif qu'elle avait en horreur.

Elle crut voir glisser brièvement une hésitation sur son visage, un lac dont les eaux immobiles se seraient froissées le temps d'un souffle. Puis, il éclata d'un grand rire victorieux, chassant son malaise.

— J'ai appris la nouvelle du siècle cette semaine. Ça se tramait dans les couloirs, mais j'étais vraiment pas certain, c'est pour ça que j'en ai pas parlé. Tu devineras jamais.

OK, y s'agit donc pas de moi. La joie en elle se dégonfla comme les espoirs d'une vieille pute sur le retour.

— On m'a proposé un poste de planificateur-chef en consultation au Bureau du Conseil privé. À Ottawa. Ce sera officiel à compter de lundi. Ça prend effet dans... dans une dizaine de jours. Le temps que le Bureau me trouve un studio.

Halte-là, halte-là, halte-là, les Canadiens sont là.

Viviane n'avait que ça en tête, les paroles désuètes d'une chanson de bar sportif ridiculement inappropriée. Elle prit une gorgée de bière, s'étouffa, les larmes aux yeux, tandis que Daniel parlait, tandis qu'elle cherchait les mots pour le féliciter, tandis qu'elle essayait de ravalier sa grosse déception. Puis, la réalité la heurta avec une grande claque sur la gueule.

— T'as accepté un poste... de haut cadre... à Ottawa... sans m'en parler avant ?

— Je t'en parle, là. Je pouvais pas avant que ce soit sûr.

Il soupira, prit ses mains entre les siennes.

Comme si c'était elle, le problème.

— Je travaillais tous les soirs de la semaine jusqu'à huit heures, là, je vais travailler à Ottawa. C'est quoi, le problème ? C'est quoi, la grosse

différence ?

Comme si elle était déraisonnable.

— Mais... les enfants, la maison ?

— Tu vas tenir le fort, mon amour. Ce sont tes propres paroles. C'est toi-même qui m'as encouragé à aller à fond dans mon travail, il y a un an. Ce que j'ai fait, et tellement bien qu'on m'offre un poste de haut cadre. Tu sauras que c'est rarissime pour un francophone. T'étais d'accord, y me semble... À moins que les choses aient changé sans que je le sache ?

Comme si c'était elle, le maudit problème.

Malgré ses efforts, sa grosse déception fleurit sur ses lèvres.

— Ben... c'est un drôle de *timing* !

— Ah ? Parce qu'on a un ordre du jour ?

— Mon studio, Daniel ! J'ouvre dans dix jours !

Il balaya l'air de ses mains, eut un petit sourire de commisération, lui tapota la joue.

Comme si elle faisait un caprice d'enfant têtue.

Mais non, rien ne changera. Il fera le trajet toutes les fins de semaine, ce n'est pas si loin, Ottawa, et bla bla bla. Elle pensa que pour elle, en ce moment précis de leur vie, non ! de SA vie, alors qu'elle s'apprêtait justement à prendre son envol professionnel, à effectuer un double salto arrière, triple *fucking* piqué (mon Dieu, le langage d'Adèle déteignait sur elle !) au-dessus d'un précipice, Ottawa pourrait aussi bien se trouver en Asie orientale que le résultat serait le même. L'impact sur sa vie sera le même.

Elle ravala la colère qui enflait, puissante, dangereuse. Un feu ravageur qui lui donna envie de se trancher le sein droit, d'empoigner un arc et de décocher une première flèche, de la lui tirer en plein cœur, suivie d'une deuxième pour lui trépaner le cerveau tout en hurlant cette rage vengeresse venue du fond des siècles : *rampe, ver de terre, soumets-toi à la volonté des créatures qui te gouvernent depuis que t'as la couche aux fesses !* Solide et

victorieuse sur sa monture lancée au galop aux côtés de ses sœurs Amazones aussi libres, fortes et fières qu'elle.

L'ego *shinant* comme la boule disco suspendue au-dessus de la tête de John Travolta, Daniel se gargarisait de ce statut de planificateur-chef qu'il faisait miroiter de tous bords tous côtés. Et que je te garroche les avantages sociaux par-ci, les négociations de vacances par-là, l'augmentation salariale par-dessus le tas.

Comme si c'était elle, la gagnante dans l'histoire.

Pour faire passer un goût de vomi qui lui emplissait la bouche, Viviane commanda un ~~quart de~~ litre de vin rouge très très corsé.

Pour une histoire d'un ~~soir~~ bras

Reine contempla son bras avec dégoût. L'âge avait encore ajouté une nouvelle couche de déshonneur à cette partie de son corps. Ce qui la troublait n'était pas tant la peau qui flacottait comme une gélatine prise au piège, ce fameux bras-de-matante dont était affublée la majorité de la gent féminine dès la trentaine passée. Elle venait de découvrir l'os pointu de son coude s'élevant avec une disgrâce absolue au-dessus de la chair qui se déployait tout autour en une dizaine de sillons concentriques. Cet amas de chair fripée froissait terriblement le sens qu'elle avait de sa propre beauté. Cette estime de soi obtenue de haute lutte allait-il fondre sous l'assaut cruel du temps ?

Enrobée, grassouillette, ronde, toutoune, baquaisse, bouboule, forte, enveloppée. Ce corps avec ses courbes et ses replis lui en avait fait voir de toutes les couleurs jusqu'à ce qu'à l'âge adulte, elle rejette tous les adjectifs murmurés par des rivales jalouses et autres esprits obtus, toutes officiellement membres du CGS, le Club de la Grossophobie Sociétale. Elle

avait volontairement décidé de ne retenir que les soupirs repus de ses amants, bien plus attirés par ses yeux de chatte, son rire de colombe, sa voix rauque et l'aura de sensualité qu'elle dégageait que par le gras qui collait à sa taille ou la peau qui bombait entre les os de son bassin.

Animée d'un pur esprit de rébellion, Reine avait alors repoussé définitivement les diktats de la beauté, se comparant avantageusement aux squelettes boudeurs des magazines, dont la seule grandeur résidait dans leur silhouette efflanquée juchée sur des talons d'une hauteur à donner le mal de cœur. Elle se l'était juré : elle déploierait dorénavant tous ses efforts à mettre son corps en valeur plutôt qu'à essayer de le remodeler pour qu'il fitte, mission impossible, dans un format imposé.

Fi de ces diètes, produits brûleurs de graisses, jeûnes détoxifiants et autres formules magiques aussi futiles qu'inefficaces, à part faire grossir les parts de marché des compagnies qui les produisaient ! Elle ne rentrait pas dans les vêtements à la mode ? Soit ! Elle avait engagé une jeune styliste rencontrée sur un plateau de tournage d'une pub, et Mimi s'était avérée la complice parfaite : aussi douée pour lui développer un style vestimentaire classe et bohème que pour établir son image de marque. Imposante. Majestueuse. Incontournable.

Reine murmura de nouveau son incantation blasphématoire, « Maudite ménopause, ça te scrappe le corps d'une femme, ça, madame ! », et laissa retomber l'objet de son opprobre, ce bras qui avait étreint tant de tailles, de nuques, de torsos et qui, maintenant, n'était plus qu'une masse informe, grasse et inutile, source non plus de plaisir, mais de honte. Hésitante devant sa garde-robe, elle se décida enfin pour une robe noire toute simple dont le col échancré mettait en valeur son décolleté. Généreux ? Opulent ? Débordant ? Elle avait beau s'être fait redraper mammairement, voilà que ses seins se remettaient à lorgner du côté de ses genoux. La maudite gravité. Elle se maquilla sans trop d'efforts, juste un minimum de ravalage de façade, une langueur étrange dans tous les membres.

Elle regardait son visage dans la glace sans s'arrêter sur les détails, sur l'usure que le temps imprimait à ses traits : peau du cou qui plisse lui donnant des airs de dinde sauvage, rides autour de la bouche, sa bouche goulue qui s'étirait à présent en un petit rictus serré de sorcière de Disney, et elle se demanda non sans une pointe d'horreur si ses grandes lèvres, les gardiennes de son sexe asséché, affichaient aussi ce même rictus de revenez-y pas.

La dernière fois qu'elle avait regardé, elle avait sursauté en apercevant sa toison... enfin, ce qui en restait, c'est-à-dire l'espèce de perruque de Pocahontas décrépite en liquidation depuis 2001 chez Jean Coutu. *Qu'est devenue ma toison autrefois sombre, bouclée et luxuriante, ma fierté ?* s'était-elle demandé. *Aujourd'hui une patch de gazon clairsemé, et le mot est faible. Du petit poil ras pis rêche qui se fait rare. Une snatch de vieille madame.*

Accablée devant tous les effets dévastateurs de cette maudite loi naturelle qui lui affaissait le canayen, elle prit une écharpe de soie sauvage qu'elle pourrait toujours mettre sur ses épaules si l'idée de ses bras nus revenait, ô horreur, la hanter. Au moment de franchir la porte, une lassitude dont elle ignorait la cause la ralentit. Elle marcha vers la sortie avec l'enthousiasme du prince Harry se rendant à la réception d'anniversaire de sa belle-mère, la reine consort.

Kossé que je vais aller faire là ?

Qu'allait-elle faire à ce souper donné par son couple d'amis pour célébrer le voyage en voilier dans les îles grecques qu'ils s'apprêtaient à faire ? Il y aurait là une bande d'inconnus qu'elle avait autant envie de connaître que de se casser une jambe. Reine eut envie de prendre son cellulaire et de se désister auprès de son amie France, prétextant une migraine ou un dossier à boucler ; ce ne serait pas la première fois qu'elle aurait à travailler un samedi soir !

Dans le boudoir, Vladimir – qui tenait son nom de son attitude hautaine et stoïque digne d'un prince russe en exil – dormait, lové en boule dans son fauteuil. Elle s'imagina faire revoler sa robe, se démaquiller, enfiler son vieux jogging et aller retrouver son chat avec un bol de nouilles thaïes et le polar islandais qu'elle venait d'acheter.

Eille, la party animal, kossé qui t'arrive ?



L'homme à la droite de France semblait sous le charme, ne cessant de lui envoyer des œillades à faire rougir une putain. Finalement, Reine dut le reconnaître : elle passait un fort bon moment au milieu de tous ces hommes d'affaires, hauts cadres bien cadrés et jeunes loups de la finance. On s'amusait toujours à ces soupers qui rassemblaient une douzaine d'invités, amis du couple et professionnels évoluant dans le cercle privilégié de Charles, PDG d'une firme-conseil en actuariat.

Le beau mâle qui la mangeait des yeux était en lui-même une récompense pour s'être déplacée malgré son manque d'entrain, et une promesse quant à l'issue de la soirée. À peine le dessert terminé, il la rejoignit, verres de cognac à la main, l'invitant à passer au salon où les conversations s'étaient apaisées. Reine réprima avec difficulté un bâillement suscité davantage par les propos que lui tenait son compagnon – statistiques, probabilités, analyse, traitement du risque – que par l'atmosphère feutrée, la musique douce et l'éclairage tamisé.

Elle détourna son attention du flux de paroles pour se concentrer sur les traits forts de l'homme, les yeux de jais, la bouche mobile, le nez long et fin, le cou épais. Elle continua sans gêne son inspection : les épaules carrées, le torse sanglé dans une chemise bien coupée, la taille qui commençait tout juste à s'épaissir, les cuisses bien dessinées sous un jeans à la coupe impeccable. Et les chaussures, du cuir italien le plus fin, bien sûr. Bien sûr. *Du fric, du goût...* Son regard remonta le long des jambes

interminables de l'homme, flotta un instant sur le renflement de son entrejambe, puis s'arrêta sur le visage, la belle bouche maintenant close, les yeux zébrés d'éclairs brûlants.

— On m'a jamais détaillé comme ça. C'est... *hot*.

— J'inspecte toujours la marchandise avant de consommer. T'as fait la même chose pendant le repas, mais plus discrètement.

L'homme sourit, sa main frôlant le bras de Reine.

— Tu es fatiguée, je peux aller te reconduire ?

— Pas particulièrement, pourquoi ?

— Euh... Eh bien... Je pensais que...

Devant la mine surprise de l'homme, Reine sourit à son tour. Évidemment qu'il s'attendait à ce qu'ils « consomment », ils avaient échangé tous les signes, c'était gros comme un panneau d'autoroute : SUR LA *CRUISE*, BAISE EN VUE ! Tous les convives devaient d'ailleurs sentir l'odeur odoriférante de sexe qui montait de leur duo, en volutes épaisses et bien grasses.

— Bien sûr, mon cher. Allons !

Elle le sentit se rasséréner à mesure que son propre enthousiasme se dégonflait. Pour la seconde fois dans la soirée, elle se demanda *kossé qui m'arrive ? La fatigue, j'imagine*. Mais comme la fatigue ne l'avait jamais au grand jamais arrêtée... En la voyant partir, l'inconnu sur les talons, son amie France lui adressa un petit sourire complice, mimant le geste de téléphoner auquel Reine acquiesça silencieusement. Leur code. « Te téléphone demain. »

Toujours silencieuse, elle suivit l'homme dans le stationnement jusqu'à une Alfa Romeo rutilante. Ça se confirme. Beaucoup de goût, beaucoup de fric. La voiture gronda, félin de métal et d'aluminium avalant les kilomètres avec l'élégance racée des grands coursiers. Les mains viriles de l'homme sur le volant, les coups d'œil fréquents qu'il lui jetait, l'odeur musquée des dossiers de cuir, tout cela montait à la tête de Reine comme le chant rauque

du désir sans qu'elle puisse trouver en elle le moindre écho. À son grand désespoir.

Plutôt que la chaleur familière se diffusant dans son ventre animal, elle ne trouvait que le blanc aride des vastes étendues glacées. Là où habituellement la moiteur liquéfiait ses entrailles, il n'y avait que sécheresse et rigidité. Elle demanda brusquement à l'homme de s'arrêter.

— Dépose-moi. Sur le bord du trottoir, n'importe où.

Quand il lui demanda quelle mouche l'avait piquée, elle ne vit que ses lèvres qu'elle n'avait aucune envie de sentir sur les siennes. Pas plus que sa langue dans sa bouche, sur son corps, sur son sexe. Sexe qui la laissait, en cette nuit sensuelle d'été, complètement, irrémédiablement indifférente.

— J'ai...

Comment lui avouer qu'elle avait changé d'idée, qu'elle ne voulait plus, que feindre ne lui disait rien. Qu'elle avait envie de fuir comme une vierge effarouchée ! Que l'idée même de toucher et d'être touchée la révoltait ! Qu'elle pensait devenir folle !

Elle ne put que marmonner ses excuses, un pauvre « C'est pas toi, c'est moi » usé à force d'être rabâché. Elle s'en voulut de sa lâcheté, elle en voulut à son corps de cette désaffection subite, son corps qui la trahissait comme un chien infidèle. Et le démon s'insinua, sournoise petite voix qui lui ricanait à l'oreille : « C'est fini, ma belle, ton gros fun est fini. La ménopause, ça te scrappe le corps d'une femme, ça, madame ! » Elle l'entendait encore rire au fond de son esprit lorsqu'elle entra chez elle pour rejoindre Vladimir, le seul mâle avec qui elle finirait la nuit.



Au bout du fil, France n'en revenait pas.

— Toi, Reine ? Ben voyons !

— Ben voyons tant que tu veux, c'est fini, je te dis. Mort de chez mort. *Flat line*. Décédé. Votre libido n'est plus, Madame Le Guérec. Zitch. Niet.

Zap. Finito.

— Ça va revenir !

— Tu le sais pas !

— Reine, voyons, sois pas si négative.

— T'as ben raison. Je vais aller m'acheter des dessous affriolants que personne va voir, je vais allumer deux ou trois chandelles, faire la pose du chien tête en bas, prendre un bain aux huiles essentielles de lavande, méditer sur le *Mantra Gayatri* de Serge Fiori, c'est Bouddha qui va être content !

— Arrête ton sarcasme, j'essaye juste de t'aider.

— Sans compter l'insomnie récurrente, la chute de cheveux, les ballonnements, les chaleurs – les maudites chaleurs –, les sueurs froides la nuit...

France les connaissait, tous les effets ca-tas-tro-phi-ques que la ménopause avait sur son amie. Comment aurait-elle pu les ignorer ? Reine en parlait depuis des semaines.

— J'ai toujours été sûre de moi pis enthousiaste, tu me connais ! Curieuse, occupée, passionnée, amoureuse, énergique... Au fil des semaines, j'ai commencé à me sentir moche, à terre, incapable de prendre des décisions...

— Pauvre toi...

— Je me réveille à cinq heures du matin, pleine d'appréhension devant la journée qui m'attend. À dix heures, ma journée serait finie que je serais contente. Tout le monde me tape sur le système...

— Pas certaine que ce soit la ménopause, le monde te tape souvent sur les nerfs...

— Je carbure à l'espresso le jour, pis le soir, je bois trop. Bonjour le poids hormonal, les palpitations !

— Reine, t'es rendue à cinquante-cinq ans, t'es pas un peu trop vieille ? Euh, je veux dire, t'es sûre que c'est la ménopause ? Moi, ça a pas été un tel

cirque.

— T'es ben chanceuse ! À ta place, je m'en vanterais pas !

— Ah... je suis maladroite ! Excuse-m...

— Les effets et la durée sont pas pareils pour toutes les femmes. C'est comme les menstruations. Tu te souviens, on était les deux dernières de la gang à commencer nos règles.

— Ben oui, je me souviens, c'est d'ailleurs ça qui nous a rapprochées. Une chance, dans un sens. Euh... je veux dire...

France émit un rire nerveux, ayant l'impression de marcher en terrain miné. Qui sait quand une bombe lui explosera à la figure...

— Après avoir longtemps navigué entre la fatigue, l'anxiété, le manque de concentration, la mauvaise digestion – mais ça, c'est peut-être l'alcool qui me désagrège le foie –, j'ai commencé à sécher, un vieux pruneau sec pis ratatiné, je dessèche de partout : la peau, les ongles, la noune. Pis je dégage, France, c'est pas une vision de l'esprit, ça, les odeurs corporelles ! Je sens le t'sour de bras de *trucker*, MAUDITE MARDE ! J'ai tous les désastres collatéraux ! Toute la gang !

— Ma pauvre...

— Si ça continue, je vas redevenir vierge, ma chatte va se recoudre tout seule, je vas être bonne pour donner mon corps à la science, pis je vas monter au ciel en jaquette blanche !

L'éclat de rire de France réconforta Reine. Si elle perdait sa libido et son lubrifiant naturel, au moins conservait-elle son humour.

— Veux-tu que je m'en vienne avec une tarte aux poires de chez Milot ?

— Maudite bonne idée, ça ! T'es certaine que t'as le temps ? T'es pas dans les préparatifs avant le grand départ ?

— Non, tout est prêt. Charles est allé au bureau pour régler les derniers détails. Je m'en viens !

— Pis apporte donc une bouteille de champagne. Retrouver sa prépuberté à cinquante-cinq ans, ça se fête !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2

Qui épouse une femme, épouse des soucis.

PROVERBE ITALIEN

Thank God it's Friday

« Daddy daddydaddydaddydaddydaddy DADDY ! ! ! » scanda d'une voix suraiguë la petite rouquine d'à peu près cinq ans qui courait en tous sens dans le club vidéo LE 7^E ART, le dernier du genre sur l'île de Montréal – du Québec au complet ? De l'Amérique du Nord ? – à l'ère du *Netflix and chill*, véritable institution résistant encore et toujours aux modes du 21^e siècle. Au passage de l'ouragan, plusieurs boîtiers chutèrent, provoquant un tintouin qui acheva de crisper les nerfs d'Elsa.

« Non, mais... elle a pas de parents, cette enfant-là ? » siffla la jeune femme, sur le point d'exploser. Manifestement pas, car la terreur rousse continua son entreprise de dévastation. Regardant autour d'elle, Elsa tenta de dénicher un employé ou un autre client susceptible de partager son exaspération, mais personne ne semblait considérer le comportement de l'enfant comme ce qu'il était : une agression pure et simple. Alors que les cris de la petite menaçaient de lui flanquer une bonne migraine – quel beau

cadeau pour un vendredi soir ! –, Elsa entendit une voix mâle s'élever du fond de la section réservée aux adultes.

— Mathilde, y faut que t'apprennes à gérer ton impatience.

Incrédule, Elsa s'immobilisa dans l'allée des comédies romantiques, les bras ballants. Demander à une enfant de G-É-R-E-R son impatience ? Avait-elle bien entendu ? Elle réprima de peine et de misère une violente envie de hurler à son tour : C'EST PAS À MATHILDE DE GÉRER SON IMPATIENCE, LE CAVE, C'EST À SON PÈRE DE GÉRER SA PARENTALITÉ. QUAND ON N'EST PAS CAPABLE D'ÉLEVER UN ENFANT, ON N'EN FAIT PAS ! ! ! Un jeune homme se matérialisa soudain aux côtés de la fillette, qu'Elsa dévisagea, ses impressions confirmant son opinion : mou, intello, pas de colonne. Un autre parent qui préférait « négocier » interminablement avec son enfant plutôt que d'affirmer son autorité au risque d'en faire un dictateur haut comme trois pommes.

Ce n'est pas qu'elle fût une experte en la matière, n'ayant jamais mis au monde un enfant... La douleur familière irradiait au niveau de son cœur, là où désormais elle portait son deuil comme un trou noir. Pas de petit être qu'elle pourrait présenter comme sa progéniture et dont elle partagerait les photos, extasiée devant toute cette beauté qu'elle aurait contribué à créer. Non. Louis s'était arrangé pour lui faire perdre toutes ses chances au jeu de la maternité.

Chassant le souvenir récent et toujours aussi douloureux, Elsa secoua la tête, rejetant sans douceur ses longs cheveux vers l'arrière. La brusquerie de son mouvement coinça un nerf à la base du cou. « Note mentale à moi-même : éviter de se faire un torticolis ! » gémit la jeune femme en massant sa nuque raide. La douleur commença à se diffuser le long de son trapèze jusqu'à l'épaule. Avec des gestes précautionneux, elle prit un film dans la petite section « classiques Hugh Grant », puis passa à la caisse.

Pendant qu'elle attendait que l'employé délaisse son téléphone pour daigner s'occuper d'elle, une affichette colorée, tranchant parmi les affiches en noir et blanc de stars de cinéma, attira son attention : « Nouveau ! Cours de Pilates donné par une femme pour les femmes. Venez en grand nombre ! Cours d'essai gratuit. » Voilà qui dénouerait peut-être les nœuds dans son cou ? Elsa nota l'adresse : le cours se donnait dans ce bel immeuble non loin de son appartement, qui avait autrefois abrité une banque. Elle paya rapidement sa location et sortit à la pluie battante, maudissant Mathilde et son ingérable impatience.

Pilates Vivi

Viviane se servit un quatrième verre de vin, malgré sa résolution de ne pas boire lorsqu'elle était seule. Après tout, on était vendredi soir... Si Daniel avait été là, il se serait joint à elle pour célébrer l'aube d'un nouveau départ dans leur vie. Mais comme trop souvent ces derniers temps, il avait été retenu pour une réunion de préparation – son maudit déménagement ! – et ne serait de retour qu'en fin de soirée. Les jumeaux étaient invisibles. Florian devait jouer à *Fortnite* sur la PS4 au sous-sol, Mirabelle devait feuilleter le tome 12 d'une vieille encyclopédie qui la renseignait sur des choses prodigieusement inutiles, mais que son cerveau surdoué colligeait, analysait, étiquetait, rangeait. Adèle, quant à elle, dormait chez une amie. La fatigue n'arrivait pas à prendre le pas sur sa nervosité, elle avait besoin d'un relaxant qui puisse la faire dormir ce soir : dans douze heures, elle inaugurerait son studio de Pilates !

Les derniers mois avaient été... épiques, c'est le seul mot qui lui vint à l'esprit. À quarante-cinq ans, c'était la première fois qu'elle entreprenait une telle aventure. Ancienne patineuse dans l'équipe nationale et

coentraîneuse des juniors de l'équipe des « toupies *on ice* », comme elle les appelait, Viviane connaissait bien les douleurs de l'entraînement, celles de donner naissance à des jumeaux, mais pas celles de ce genre d'enfantement. C'était bien d'un autre bébé qu'elle allait accoucher dans quelques heures !

« Pilates Vivi. Pour l'amour de la vie. » L'entrepreneure en herbe contempla son logo avec un mélange de fierté et d'effroi. Elle avait enfin eu le courage « d'écouter sa petite voix » comme le conseillaient à tour de bras les dizaines de coachs de vie sur leurs blogues tout aussi pullulants. Il faut dire que lorsqu'elle avait perdu son poste au sein de l'équipe des entraîneurs – *quand on m'a tassée sur le bord de l'autoroute parce que j'avais commis le crime de ne plus être dans la trentaine* –, elle n'avait pas eu le courage de se chercher un autre emploi. Que faire et où aller ? Qui voudra de moi ? Qu'est-ce que j'ai à offrir ? Et pourquoi ? Telles étaient les questions douloureuses qui avaient peuplé ses nuits.

Passé le choc initial, Viviane avait tenté de répondre aux questions qui étaient revenues la hanter. Munie de papier et d'un crayon, elle avait tracé des colonnes bien nettes sous chacune de ses interrogations, dans lesquelles elle avait aligné ses idées en vrac, comme elles lui venaient. L'exercice lui avait pris plusieurs jours, mais avec du courage et de l'opiniâtreté – et un peu de vin –, elle était arrivée à un résultat qui, bien que préliminaire, lui avait infiniment plu. Elle retrouvait noir sur blanc un concentré de ses valeurs, de ses idéaux, de ses rêves.

Elle voulait continuer à enseigner, il lui était essentiel de se sentir utile. Transmettre les connaissances qu'elle avait acquises sur le corps humain, son fonctionnement, les moyens de le maintenir actif sans le blesser. Les années où elle avait fait de la compétition à l'échelle provinciale et le niveau de performance qu'on exigeait des jeunes athlètes non seulement lui avaient occasionné des blessures aussi bien physiques que psychiques, mais elles lui avaient aussi enlevé toute envie de pousser la machine. Maintenant

qu'elle était sortie du milieu du sport de performance, elle voulait mettre ses connaissances au service du mieux-être des gens.

C'est aux bureaux d'Emploi-Québec, où elle s'était rendue pour entamer le lent et pénible processus bureaucratique suivant son licenciement, qu'elle avait reçu le coup de pouce qui lui manquait. « Devenez votre propre patron, formez-vous à l'entrepreneuriat » proclamait le formulaire A1-94733620 dépassant de la pile de paperasse qu'un employé bougon lui avait tendue après qu'elle eut attendu dans la file pendant 45 minutes, remis son petit numéro, signé un formulaire, présenté sa carte d'assurance maladie, son permis de conduire et attendu 15 autres minutes parce que le photocopieur ne fonctionnait pas.

De retour chez elle, Viviane avait pris connaissance du feuillet et n'avait pas hésité avant de prendre sa décision : elle s'inscrirait à cette formation. Mais avant tout, elle devait se choisir un champ d'action... Enseigner dans un gym n'était pas envisageable, elle avait toujours détesté cette ambiance survoltée et se voyait très mal hurler ses recommandations sur les rythmes de musique latino devant des groupes d'abonnés rougeauds et maladroits, au seuil de la crise d'apoplexie. Voir tressauter tous ces pauvres gens ne l'enthousiasmait guère, allez savoir pourquoi.

Comme le yoga, le tai-chi et le qi gong lui portaient sur les nerfs au lieu de la détendre, elle les élimina également pour se retrouver devant le seul choix qui semblait lui convenir : le Pilates. Peu avant sa perte d'emploi, deux ans auparavant, son équipe de patineuses avait justement commencé à fréquenter un studio en complément à leur entraînement. Viviane n'avait eu aucune peine à se familiariser avec la technique. Elle avait suivi les 500 heures de cours réglementaires à l'obtention de sa certification moyennant une somme assez importante, il est vrai, mais qu'elle considérait comme un bon investissement.

Pendant ces deux dernières années, la chômeuse n'avait pas chômé ! Elle avait bonifié sa formation d'instructeur de Pilates et ses cours de lancement

d'entreprise par l'apprentissage de différentes techniques parallèles, terminé son plan d'affaires, appris les rudiments du marketing, signé un bail commercial en colocation, recruté une employée, Caroline, qui se montrait très intéressée à s'associer avec elle si tout allait bien, et s'apprêtait à inaugurer son propre studio ! Viviane reprit un dernier – DERNIER – verre et, euphorique, le leva à la santé de son avenir.

— Faut pas en boire trop, hein ? Le vin est un déprimeur naturel, pis ça fait l'effet contraire de celui recherché.

La voix enfantine fit sursauter Viviane.

— Mirabelle ! ! ! Eh seigneur, tu vas finir par me faire faire une crise cardiaque !

Contrairement à ses deux autres rejetons, la tonitruante Adèle et le très remuant Florian, cette enfant se déplaçait sans bruit, une petite souris qui se matérialisait soudainement devant elle toujours au moment où elle s'y attendait le moins. Humaine ou farfadet, il y a des jours où Viviane ne pouvait dire...

— Non, non, je...

Viviane s'apprêtait à camoufler sa nervosité, mais réprima bien vite son élan. Ça ne servirait à rien, Mirabelle faisait preuve d'ultravoyance quant aux états d'âme de ses proches, ceux de sa mère en particulier. Elle échappa un petit rire gêné.

— C'est juste que je me sens un peu nerveuse. Pas mal, même. C'est fou, hein ? Je suis quand même habituée à enseigner à un groupe, j'ai entraîné des centaines de personnes.

— Pas rapport, maman. T'as le trac, les chanteurs pis les comédiens ont ça tout le temps, même s'ils ont répété des centaines de fois, c'est dû à la crainte de l'échec, la blessure narcissique de l'ego... Savais-tu que le trac peut avoir sur un individu l'amplitude psychologique d'un accident d'auto ? Malade ! Mais je pense pas que les artistes boivent avant leur spectacle, par exemple...

Viviane enlaça sa benjamine « Techniquement, je suis la plus jeune de la famille, je suis née 8,3 minutes après Florian », couvrant ses joues douces de baisers.

— Et t’as appris ça de quelle façon ?

— Madame Clavette, une surveillante à la cafet’. Son fils étudie pour être comédien, pis elle parlait de ça, du trac. Elle avait fait des recherches, j’ai trouvé ça intéressant. Je connais pas ses sources, par exemple, mais...

Viviane pinça les lèvres pour cacher son sourire, émue par l’inquiétude de sa fille et amusée devant ses aptitudes à déballer des informations beaucoup trop étoffées sur à peu près tous les sujets.

— T’en fais pas, mon petit chou, j’ai seulement bu une couple de verres, pis je vais me noyer dans l’eau avant d’aller dormir. Je pense que je devrais pouvoir gérer l’amplitude psychologique du phénomène... Bon, on va se coucher ?

Après avoir complété le rituel du coucher avec les jumeaux, Viviane se blottit dans son lit, se prêtant à sa méditation du soir préférée. Étendue dans le noir, muscles détendus, respiration large et profonde, elle peinait tout de même à maîtriser les battements de son cœur, priant pour qu’il y ait des participantes à son premier cours. *Les nerfs, pompon, tu peux plus rien changer, t’as fait ce que t’avais à faire...* Elle avait envahi les réseaux sociaux, criblé le quartier de ses affiches et donné une entrevue à la radio communautaire pour attirer des clientes.

« Jésus », murmura-t-elle – elle priait encore le blond barbu de son enfance à la veille d’être détrôné par l’Univers qui semblait, il faut dire, pas mal plus tendance et peut-être plus ouvert ? –, « t’es ben mieux de t’arranger pour qu’il y ait du monde ! ». Elle prit conscience de la menace sous-jacente, mais se dit qu’après toutes ces années de relations amicales, et peut-être par crainte d’être supplanté, Jésus ne lui en voudrait pas. Le pardon, c’était comme qui dirait sa spécialité.

Pierre, Jean, Jacques, etc.

(DISGRÂCE DU JOUR : peau ratatinée de sorcière sur les mains, ongles cassants, striés, jaunis. Arke.)

Reine mordit son oreiller pour étouffer le gémissement de plaisir qui enflait dans sa gorge. Dieu qu'elle aimait son nouvel ami ! À peine rentrée chez elle en sa compagnie, elle s'était empressée de se déshabiller, libérant ses formes généreuses, et de se ruer dans son lit. Il n'avait pas eu besoin de longs préparatifs, lui, ni de petites pilules bleues comme son dernier amant ! Après l'avoir examiné sous tous les angles, elle s'était amusée un peu jusqu'à laisser le désir brûler en elle comme un feu de joie, puis, incapable d'attendre plus longtemps, l'avait accueilli entre ses cuisses.

La jouissance l'avait secouée, remontant en ondes concentriques le long de son échine. Alanguie et repue, elle s'étendit sur le dos et tendit une main vers le sexe toujours tendu en une éternelle érection. Toujours prêt pour la servir. *Comme un scout*, pensa-t-elle en souriant. Elle l'appellerait Michet. God Michet. Elle sourit de nouveau, amusée par son petit jeu de mots facile. Publicitaire un jour...

Elle s'étira, puis se dirigea vers la salle de bain pour nettoyer son nouveau jouet sexuel avant de le ranger dans la table de chevet. D'où elle retira les objets que Pierre y avait oubliés – deux livres de croissance personnelle, un loup, des gouttes ophtalmiques, une boîte de condoms –, les contempla, écoeurée, imaginant ce qu'elle pourrait en faire. Les lui poster ? Les jeter ? Se rendre chez lui et les lui lancer à la figure ? Elle arrêta son choix sur la deuxième option. « Bon débarras. Finis, les amants de chair. Je vais me contenter des amants en silicone. Moins de trouble. À cinquante-cinq ans, j'ai eu mon quota de relations. Out, les relations. Je suis en BURN-OUT RELATIONNEL ! », lança-t-elle tout haut.

Satisfaite de cet autodiagnostic, Reine se sentit mieux, libérée d'un inconfort qu'elle portait en permanence comme un vieux vêtement devenu trop serré. C'était exactement de ça qu'elle souffrait : d'un épuisement de relations sentimentales. Elle avait enchaîné trois histoires coup sur coup ! D'abord, elle avait rompu avec Jean, pourtant sa grande passion, et avait illico entamé une relation avec Pierre. Elle avait bien conscience d'avoir essayé de guérir sa dépendance affective envers Jean dans les bras d'un homme qui s'était avéré tout son contraire. Sur l'échelle de l'humanité, ces deux-là se trouvaient aux antipodes l'un de l'autre : autant Jean était rêveur, inventif, passionné, autant Pierre était cérébral, pragmatique, rationnel. Sur le coup, elle n'avait rien vu et s'était investie, croyant sincèrement avoir rencontré LE BON.

Aujourd'hui, la situation lui apparaissait clairement : Pierre avait agi comme « passeur » dans sa vie, ce genre de personnes qui traversent notre chemin pour nous faciliter les transitions. Sans lui, Reine aurait de nouveau succombé à sa dépendance et pour la énième fois, serait revenue à son beau Jean... Puis, surprise ! Il y avait eu Jacques, cette ancienne flamme retrouvée par la magie d'Internet, avec qui elle s'était beaucoup amusée. Reine aurait bien voulu vivre une relation amis-amants, mais là encore, le monsieur n'avait rien voulu entendre. « Je serai pas ton *fuck friend*, Reine. Je cherche une relation durable, moi. »

Un autre qui voulait tout ou rien ! Jacques était parti sans qu'elle tente de le retenir. À quoi bon, ils ne voulaient pas la même chose. Reine songea qu'avec les années, les rôles s'étaient inversés : c'est elle qui fuyait l'engagement et les hommes qui le lui reprochaient. Pierre, Jean, puis Jacques. L'idée lui plut : elle, au moins, pouvait affirmer qu'elle avait couché avec Pierre-Jean-Jacques !

Soudain, la vacuité de son vendredi soir, pourtant bien entamé, l'attrista. Avoir un compagnon avait ses bons côtés, reconnut-elle... mais pas au point de s'y obliger ! « Je peux quand même pas me forcer à aimer ! » *Peut-être*

que c'est fini pour moi, pensa-t-elle non sans une pointe d'inquiétude. *Peut-être n'y aura-t-il plus d'amour dans ma vie*. Elle avait peut-être épuisé le quota d'amour qui lui avait été imparti à la naissance, comme à la ménopause, où on se retrouve en rupture de stock d'ovaires. « Mon stock est vide, soupira-t-elle. Plus d'ovaires. Pas de cœur. Juste un cul, des nichons refaits et une tête vide... »

La pluie tombait toujours dru. Reine renonça à sortir pour aller chercher ses traditionnels sushis – *Sushis Friday* oblige ! – et s'attela à la cuisine, tâche qui la détendait. Elle mit le dernier disque de Melody Gardot et sur les accents rauques de la belle voix envoûtante, trancha légumes, poulet, gingembre, ail, fit sauter le tout dans l'huile de sésame rôti et sauce de poisson, qu'elle allongea de lait de coco, agrémentant le tout de noix, de coriandre fraîche et d'un trait de sauce sriracha.

Elle s'installa dans son boudoir pour visionner tranquillement la série qu'elle avait commencée la veille – une sombre histoire nordique de prostituées éviscérées et de flics paumés –, et savoura son repas, songeant à quel point la vie pouvait parfois être simple lorsque vécue en solo. En se couchant, elle passa en revue la journée qui l'attendait en un rapide brossement mental, un rituel qu'elle effectuait depuis des années, puis se souvint qu'elle avait promis d'assister à un cours de Pilates donné par une cliente pour laquelle son agence avait proposé quelques idées relativement à son plan de communication.

Un **plan de communication** désigne l'ensemble des actions à entreprendre pour réaliser tes objectifs définis en amont, intégrant à la fois des communications internes et externes, des relations publiques (si t'as de l'argent), de la pub imprimée (de moins en moins utile, vu que les gens ne lisent plus), les réseaux sociaux (gossage incontournable) et toute autre activité pertinente afin de ne pas te laisser tenter par mille et une patentes qui ne donneront aucun résultat.

Cette femme agréable que Reine avait rencontrée lors d'un petit-déjeuner de réseautage avec les gens d'affaires du quartier s'était montrée respectueuse des délais, heureuse des résultats, et elle avait pris le temps de lui témoigner sa reconnaissance. Ces heureuses dispositions n'étaient pas légion parmi la clientèle habituelle de Reine, plutôt abonnée aux chefs d'entreprise trop pressés, qui finissaient par n'en faire qu'à leur tête en reprenant le travail pour lequel, pourtant, on la payait grassement. (Elle ne comptait plus les slogans douteux imaginés par leurs belles-sœurs, les blagues douteuses de mononcles qui remportaient la faveur de leurs CA, leurs détournements de concepts, parce que moins chers, moins longs.) C'était la moindre des choses d'aller l'encourager. Qui sait, elle y ferait peut-être la rencontre d'un beau mâle musclé ? Elle sourit en pensant qu'à peine quelques heures après leur première partie de jambes en l'air, elle envisageait de tromper Michet.

La grande, la p'tite pis la grosse

« Juste des femmes », soupira Reine en entrant dans la vaste pièce aérée, dont les fenêtres hautes laissaient entrer la lumière à profusion. Elle découvrit avec ravissement les lieux aménagés avec goût. L'accueil, séparé du studio par des pans de voilage arachnéen, se composait d'un bureau et d'un coin détente pourvu de deux divans bas marocains recouverts de coussins colorés. Fluidité, lumière et douceur se dégageaient de l'ensemble. La salle de cours paraissait immense, bien que l'espace ait été divisé par un mur de panneaux amovibles, la seconde partie du local étant réservée aux bureaux d'une massothérapeute et d'une acupunctrice, accessibles par une entrée indépendante.

Reine avait craint de retrouver des bâtons d'encens, une musique céleste et quelques divinités trônant sur des socles, mais ses inquiétudes s'avérèrent infondées. Au contraire, l'atmosphère était joyeuse et chaleureuse, à l'image de la grande femme... comment s'appelait-elle, déjà ? Reine fouilla dans son esprit. Viviane. Celle-ci s'adressait à un petit groupe de femmes de tous âges en train d'étendre leur tapis au sol.

Au bout d'une dizaine de minutes, les dernières arrivantes se dépêchèrent de se joindre au groupe. Elles étaient près d'une vingtaine à avoir répondu à l'appel, assises bien droites devant leur professeure, qui prit la parole, visiblement émue, les remerciant de leur présence. Rapidement, elle expliqua en quoi consistait le Pilates, les fondements de la technique, de la respiration, puis s'enquit de blessures ou de douleurs particulières chez les participantes. Une petite blonde leva timidement la main. « J'ai un torticolis depuis hier. Quand j'ai vu votre annonce au club vidéo, j'ai pensé que le cours pouvait peut-être m'aider... »

Viviane la rassura :

— On va étirer cette région-là aussi fragile que la région lombaire, qui encaisse souvent toutes nos tensions et les contrecoups émotionnels. On va y aller tranquillement. C'est la beauté du Pilates : le travail se fait en douceur, mais en profondeur. Commençons tout de suite, Mesdames. Allongez-vous sur le dos, jambes pliées. Inspirez par le nez, gonflez bien votre cage thoracique, sentez-la qui s'appuie au tapis. Expirez par la bouche en abaissant le sternum... Attention, glissez vos omoplates vers les hanches et commencez à engager votre plancher pelvien.

Au son des respirations qui montaient et descendaient, Viviane passa de l'une à l'autre, corrigeant, expliquant les mouvements, ce qui se passait dans leur corps, puis leur apprit à connaître chacune des étapes. Certaines participantes étaient familières avec la technique et d'autres pas, ce qui demandait à Viviane une grande souplesse. Mais c'est ainsi qu'elle souhaitait son enseignement : des cours ouverts à toutes, tous niveaux

confondus, dans le but d'offrir des classes adaptées aux groupes qui se formeraient au gré de la grille horaire.

Elle croyait dur comme fer que c'était de cette façon qu'elle se différencierait de la concurrence : en proposant un horaire flexible, des cours personnalisés axés sur les besoins instantanés plutôt que sur une quelconque performance. Vivre le moment présent dans chacun de ses cours, à travers chacune des participantes. Bien sûr, cela exigerait d'elle plus d'attention, une grande souplesse et une forte capacité d'improvisation. Viviane se sentait capable de relever ce défi, d'assumer son rôle dans la relation maître-étudiant. Ce dont elle était moins certaine, et ce qui représentait le vrai pari, c'était la capacité de ses élèves à accepter ce type d'apprentissage « tous niveaux confondus ». Les initiées auraient-elles la patience de ralentir leur rythme pour permettre aux débutantes de suivre ? Et celles qui commençaient se sentiraient-elles dépassées par l'aisance des habituées ?

L'avenir le dirait, et bien assez tôt, songea Viviane, enchaînant les exercices, guidant les unes, encourageant les autres, plutôt satisfaite de la manière dont son cours se déroulait. Jusqu'au moment des étirements. Alors qu'elle faisait faire aux femmes des exercices sur le ballon suisse pour détendre la nuque, la petite blonde qui souffrait de torticolis hoqueta, puis se mit à pleurer bruyamment. « Oh non ! J'ai empiré sa douleur ! » s'inquiéta Viviane en voyant la jeune femme se diriger vers les escaliers menant à la salle de bain aménagée au sous-sol.



J'aurais donc dû rester dans mon lit ! songea Elsa, essayant d'endiguer le flot de ses larmes. C'était la première fois qu'elle pleurait depuis son emménagement dans ce trois et demie de la rue Henri-Julien, six semaines auparavant. Elle avait beaucoup pleuré en quittant Louis, mais depuis son déménagement, elle avait eu tant à faire qu'elle s'était interdit de se laisser

aller à son chagrin. Qui était immense. Ce double deuil, celui d'un amour et d'un enfant, lui avait littéralement fait exploser le cœur.

Devant sa peine, qui semblait aussi exponentielle que l'Univers, il lui était impossible de se laisser aller. Avant ce maudit cours qui l'avait fait respirer dans tout son corps, déverrouillant des zones cadenassées qu'elle avait crues béton ! Une fois les vannes ouvertes, difficile d'arrêter le déluge. En se liquéfiant, donc, dans la salle de bain, Elsa se dit qu'elle allait devoir remonter, le cours devait être terminé... Trois coups frappés à la porte et une voix de velours l'interrompirent.

— Excuse-moi, je veux pas que t'arrêtes de pleurer, je veux juste aller faire pipi. Penses-tu que c'est possible ?

Elsa bredouilla un oui à travers ses sanglots, se moucha rapidement, empoigna quelques papiers-mouchoirs et ouvrit la porte à une grande et forte femme, dont l'assurance autant que le gabarit avaient retenu son attention un peu plus tôt. À sa grande surprise, l'inconnue la prit contre sa poitrine généreuse et commença à lui frotter le dos en petits mouvements circulaires, ce qui désarçonna Elsa, qui n'appréciait pas trop les contacts physiques.

— Trouve un homme qui ruine ton rouge à lèvres, *darling*, pas ton mascara.

Sur ces paroles, elle libéra Elsa et referma la porte sur elle. La jeune femme s'essuya le nez – elle avait finalement réussi à endiguer le torrent –, puis se dirigea vers la salle de cours au rez-de-chaussée.



Appuyée au bureau de l'accueil, Viviane attendait ses deux dernières clientes après avoir remercié de nouveau les participantes qui s'étaient toutes montrées intéressées à acheter un abonnement régulier. Il lui tardait de rentrer pour tout raconter à Daniel, qu'elle n'avait pas eu le cœur de réveiller ce matin. Le pauvre homme, sa charge de travail s'était alourdie

depuis qu'on l'avait promu ! Et avec tous ses voyages aller-retour à Ottawa, il arrivait sur les genoux la fin de semaine, complètement crevé. Après le cours, elle avait ouvert les grands rideaux de voile, si bien qu'elle vit la petite blonde éplorée, les yeux rouges et bouffis, se hâter vers elle, son tapis roulé sous le bras.

— Prenez votre temps, c'est samedi matin. Est-ce que ça va... mieux ? Est-ce que j'ai fait ou dit quelque chose... ?

— Oh non, vous avez rien à voir avec tout ça, ce... cette... ce déluge !

La jeune femme eut un rire contraint, puis continua :

— Seulement de la fatigue accumulée, et puis, ce matin, avec les respirations... Excusez-moi.

— Vous excuser de quoi ? D'avoir exprimé ce qui, manifestement, demandait à l'être ? Quelle que soit la raison de vos larmes, c'est préférable de les laisser couler plutôt que de les retenir. Et ça ne fait pas mal à personne, hein ?

Viviane allongea le bras par-dessus le comptoir et prit une feuille dans un des casiers, qu'elle tendit à Elsa. Celle-ci la déplia. On y voyait une image de Bouddha sous laquelle était inscrit :

LES SEPT CLÉS DE LA LIBÉRATION INTÉRIEURE

1. S'EXPRIMER : CE QUE L'ON RÉPRIME S'IMPRIME.
2. DÉDRAMATISER : CE À QUOI L'ON RÉSISTE PERSISTE.
3. S'ENRACINER : CE QUE L'ON FUT NOUS POURSUIT.
4. LÂCHER PRISE : CE QUI NOUS AFFECTE NOUS INFECTE.
5. SE RESPONSABILISER : CE À QUOI ON FAIT FACE S'EFFACE.
6. S'UNIFIER : CE QUE L'ON VISUALISE SE MATÉRIALISE.
7. RAYONNER : CE QUI ÉMANE DE NOUS NOUS REVIENT À TOUS COUPS.

— Wow, gros programme, mais surtout, excellente rédaction ! Vous en êtes l'auteure ?

La voix suave de Reine fit sursauter les deux femmes, qui, concentrées, ne l'avaient pas entendue approcher. Viviane répondit en riant :

— Ce serait plutôt votre domaine d'expertise, Madame Le Guérec ! Non, j'ai vu passer ça sur les Internets et j'ai eu envie d'en faire quelques copies pour le partager avec celles qui en voudraient.

— ... ou qui en auraient besoin, après avoir fait une crise d'hystérie en plein cours. Merci. C'est très gentil à vous, continua Elsa, ajoutant à l'intention de Reine :

— Merci pour votre gentillesse.

— C'est rien, *sweetie*, et en passant, t'as vraiment rien d'une hystérique. J'en côtoie quelques-unes à l'agence où je travaille et je te jure que t'as juste... comment il dit ça, le monsieur rondouillet du document... ? Voilà : t'as juste exprimé au lieu de réprimer, c'est loin d'être...

Un téléphone sonna sous le comptoir, que Viviane s'empressa de prendre, en s'excusant.

— Salut, mon chéri... Maintenant, là ? Oh ! Tu peux pas attendre ? J'en ai vraiment pas pour longtemps, je... Ah. D'accord. Oui. OK. À tantôt.

Le visage bienveillant de Viviane s'assombrit. Elle soupira, massa son front et entreprit de rassembler les papiers épars sur le bureau. Reine annonça le départ :

— Bon, eh bien, les émotions, ça creuse, vous trouvez pas ? Quelqu'un m'accompagne pour le brunch au resto d'en face ? Mademoiselle... dit-elle en se tournant vers Elsa.

Les présentations faites, Elsa hésita, peu encline à sympathiser avec des inconnues, mais elle se dit que la bonne humeur de Reine lui ferait le plus grand bien. Et qui l'attendait dans son trois et demie ? Pas même un chat, la grosse chatte d'Espagne Daisy appartenant à Louis et aux enfants, elle avait donc dû se séparer d'elle aussi... Les larmes menaçant de refaire surface, elle accepta la proposition.

Viviane, quant à elle, ressassait sa déception à la suite de l'appel de son mari, déjà parti chez sa mère avec les enfants. Mais qu'est-ce qui le pressait tant ? Pourquoi ne l'avait-il pas attendue ? Il aurait dû savoir qu'elle avait besoin de lui à ce moment si important de sa vie. Son premier cours au sein de sa première entreprise ! Elle était consciente des défis que le fait de se lancer en affaires représentait pour leur vie de famille. Pourtant, quand Daniel avait eu sa promotion, Viviane avait su taire ses inquiétudes et s'était réjouie avec lui de ce nouveau tournant dans sa carrière. Pourquoi ne pouvait-il lui rendre la pareille ?

— Je viens avec vous, j'ai envie de fêter mon premier cours ! Qui m'accompagne avec un mimosa ?

Reine soupira d'aise en contemplant leur petit groupe.

— La grande, la p'tite, pis la grosse... Ouan, on fait un maudit beau trio !

#Crinquée

Vieille frue grosse, et fière de l'être

Comme d'habitude au restaurant, on jette un coup d'œil furtif sur ce que je mange, les regards de biais s'attardent au contenu de mon assiette. On s'attend à quoi ? La salade pour le midi et au déjeuner, la salade de fruits ? J'ai envie de crier : « Les baleines se nourrissent de krills, de planctons pis de petits poissons. Les éléphants bouffent des feuilles, des petits fruits pis des racines. Les vaches, on le sait, broutent à cœur de jour le même foin, c'est quoi le rapport ? » Le poids résulte de plusieurs déterminants de nature biologique, sociale, familiale, environnementale, comportementale, pis la définition de ce qu'est un poids « santé » doit être élargie et tenir compte d'un ensemble de facteurs de vie, pas juste de l'alimentation.

Pendant ce temps-là, toi, tu t'enfiles le spécial du bûcheron en louchant pour voir ce que la grosse met dans son assiette, tsé, avec ton jugement déjà tout prêt, tes lèvres pincées : « Voir que ça va l'aider ! » Regarde bien comme il faut tant qu'à espionner à ma table. Regarde ce que la petite blonde s'est commandé : deux œufs béné, c'est-à-dire baignant dans la sauce hollandaise, jambon forêt noire et p'tites patates *on the side*. Regarde ce que la grande mince engouffre avec appétit : smoothie Goyava Island, bagel au saumon fumé avec un scoop de crème sure. Tu t'en fous au demeurant, et si on te posait la question, tu répondrais que ça démontre un bel appétit, que c'est jouissif de voir les gens croquer à belles dents dans la vie. *YOLO*, estie.

Dirais-tu la même chose si c'était moi, la grosse, qui mangeais ça ?

Oui, oui, j'ai dit « grosse ». Je te vois rosir, tu es déjà à moitié levée de sur ta chaise dans une attitude défensive, le regard éperdu de dénégation, tu vas me dire ben non, ben non, t'es juste bien enveloppée, ça en fait juste plus à aimer. Tu vas me dire ben non, ben non, t'as juste une solide charpente, une silhouette imposante. Un gros squelette. Je vais te répondre que non. Je suis grosse. Juste *plain* grosse. Je revendique le statut de grosse, même si je ne suis pas obèse, pis même si j'étais obèse ? En quoi ma circonférence abdominale me définit ?

Maigrir, maigrir, la belle affaire ! Tu vas me dire que toi aussi, tu surveilles ton poids, ton alimentation, tes calories, les glucides, les lipides, le sucre raffiné. Tu vas me dire que t'as tout essayé, le régime MIND, méditerranéen, DASH, Montignac, cétogène, paléo, le jeûne intermittent, tout ce qui est bon pour contrôler le niveau de ci et de ça, le taux de ci et de ça.

Je t'arrête ici. Tu as prononcé le mot clé : contrôle.

T'en fais pas, tout le monde est soumis à ce *mindfuck* qu'est le contrôle. Entre autres contrôle du poids, de l'image corporelle, de l'IMC. Savais-tu que l'Indice de masse corporelle, cette mesure élevée au rang de religion par l'ensemble des soignants, toutes disciplines confondues, a été remonté à la suite d'une étude... sauf que l'étude en question a été financée par l'industrie des produits amaigrissants ?

Falbala que tout cela.

Ma mère, femme elle aussi sursilhouettée, a passé sa vie à manger des salades de saumon en canne tous les midis, à se désagréger de déception sur sa maudite balance, à peser ses aliments avant de mastiquer son amertume pour finir par mourir la peau sur les os. Elle m'a offert un cadeau précieux, elle m'a tendu un miroir de la personne que je passerais ma vie à éviter d'être : une femme aux régimes (oui, oui, au pluriel).

Une femme qui peut pas se regarder dans un miroir sans pouvoir s'empêcher de s'examiner de face et de profil. Une femme qui peut pas se regarder dans un miroir sans bouger, rentrer, redresser quelque chose, une épaule, un sein, un ventre, les fesses. Une femme qui peut pas se regarder dans un miroir, point.

Ça fait que ton regard sur mon assiette, tes balbutiements de regrets, tes « Moi aussi, je souffre dans mon corps », tu peux te les mettre là où je pense tandis que je mange tranquillement ma tranche de pain aux courgettes avec extra salade de fruits, mais j'aurais bien pu prendre le spécial du bûcheron, moi avec ; je tenais à ce que tu le saches.

CHAPITRE 3

La femme n'est pas un partenaire, mais un adversaire.

SERGE GAINSBURG

Animale

Assise à la terrasse du restaurant de quartier dont elle entendait parler depuis des lustres, Elsa regarda pour la énième fois l'écran de son cellulaire. Rien. Elle reprit une gorgée de ce vin rouge capiteux dont on lui avait dit tant de bien et qui coûtait la peau des fesses. Le liquide coula de sa gorge à son ventre en une longue flambée réconfortante. Elle savoura la détente qui commençait à s'installer dans sa nuque et ses épaules, hésitant à commander un troisième verre. Un coup d'œil à son téléphone lui confirma ce qu'elle craignait : Louis avait cessé ses communications.

Le trouduc ! Depuis qu'elle avait quitté la maison en catastrophe, il lui avait envoyé un seul texto : « Tu nous manques. » Un seul texto en deux mois, et encore, ces trois mots si impersonnels ! Ce « nous » qui englobait les deux petits montres lui restait en travers de la gorge, manifestant à lui seul le retrait de Louis, son refus de lui parler. Des larmes lui piquèrent les yeux. Non, elle n'allait pas se remettre à pleurer en public !

D'un mouvement brusque, elle défit son chignon et secoua la tête, libérant ses cheveux qui retombèrent, soyeux et souples, en cascade le long de son dos. Elle en eut soudain assez de ce contrôle qu'elle exerçait sur sa personne depuis trop longtemps. De ce corset intérieur qui la maintenait dans une attitude rigide, la figeant dans son désir de toujours plaire, bien faire, faire mieux, mais le mieux n'était jamais assez, n'est-ce pas ? Essayant de deviner comme une pythie les désirs des autres pour les satisfaire, les devancer, aller au-delà de ce qui lui était demandé. De ce qu'elle croyait qu'on exigeait d'elle. Tout ce qu'elle s'imposait...

Un verre atterrit subitement devant elle. Intriguée, elle leva les yeux vers le serveur. « De la part de ce monsieur assis au bar. » Laisant passer quelques minutes, elle finit par se retourner discrètement vers l'endroit indiqué pour mieux zieuter le spécimen de cette espèce en voie de disparition qui connaissait encore les us et coutumes des temps de drague anciens, avant que le puce ne gère la vie sexuelle et amoureuse des verges en rut et des vulves en pâmoison. Elle aperçut un homme de dos, jeune (*chevalery is not dead, my dear !*), tignasse claire ramenée en chignon, ce *man bun* dont elle raffolait. L'inconnu était assis bien droit, longues jambes étendues de travers.

Au moment où elle allait détourner le regard, il se retourna vers elle, leva son verre à sa santé. Elle admira les lèvres pulpeuses qui s'étiraient en une moue ravageuse. Elsa crut décerner un éclat particulier dans ses yeux pâles. Invitant. Complice. En l'espace de quelques secondes, un combat féroce se livra en elle : d'un côté, une peur presque panique et le besoin de fuir. De l'autre, l'envie de se libérer de Louis pour de bon et d'aller droit vers cet inconnu pour le ramener dans son lit.

L'homme se détourna, Elsa aussi. Puis, empoignant la tige fine de sa coupe, elle se leva et se dirigea d'un pas conquérant vers l'homme. *Alea jacta est. Les dés sont jetés*, pensa-t-elle, un peu éméchée. *C'est ce soir que je délace mon corset.* Juste avant de rejoindre l'homme au bar, Elsa prit son

cellulaire et l'éteignit. De toute façon, Louis ne la joindrait pas. Il ne la joindrait plus.

Animée

(DISGRÂCE DU JOUR : cou de dinde sauvage dû au relâchement cutané, flétrissement, affaissement, perte d'élasticité et de tonus.)

« Qu'est-ce qui vous anime ? Qu'est-ce qui vous motive à vous lever, le matin ? » Les questions de Viviane résonnaient encore aux oreilles de Reine. *Qu'est-ce qui m'anime ?* se demanda-t-elle en retournant le mot « anime » en tous sens. Parce qu'elle était tellement attachée aux mots, elle recherchait toujours leur sens exact, s'ouvrait aux images qu'ils faisaient naître pour savourer pleinement leur signification. « *Animer* » comme on dit d'un être, contrairement à un objet inanimé, « *donner l'impulsion à, diriger, pousser à agir* ». Satisfaite, elle se blottit encore plus confortablement dans son siège de prédilection, un adorable fauteuil crapaud en velours vert capitonné qui, depuis le temps, épousait ses formes mieux que le feraient les mains d'un amant.

Son travail à l'agence de pub où elle se rendait chaque matin depuis bientôt vingt-cinq ans, au sein de laquelle elle occupait désormais une fonction de direction, l'animait-il ? Elle aimait gouverner sur sa petite cour – comme aimait à la taquiner Jean-Marc, ancien amant, vieux complice et président de l'agence –, constituée d'une équipe de jeunes et moins jeunes concepteurs, rédacteurs, réviseurs, traducteurs, correcteurs. Ses langagiers qu'elle guidait, félicitait et semonçait parfois pour leurs sempiternelles récriminations qu'elle prenait toujours au sérieux. L'indignation est un moteur puissant.

D'une certaine façon, Reine les aimait plus que bien des hommes avec qui elle avait partagé sa vie parce qu'elle leur était fidèle, dévouée, qu'elle partageait depuis des années leurs victoires comme leurs échecs, leurs batailles, leurs espoirs et leurs déceptions. Oui, son travail donnait un fondement à sa vie, lui indiquait la direction à suivre jour après jour.

Bien sûr, il y avait des irritations mineures, mais quelle situation professionnelle n'en a pas ? Et les désagréments majeurs comme les *Chéries*, surnom qu'elle donnait en secret à ces jeunes femmes qui composaient l'équipe du *service à la clientèle* – et non « Groupe-Conseil » – comme la reprenait toujours la très irritante Diane, associée-directrice dudit *service à la clientèle*.

Certaines d'entre elles faisaient leurs preuves, mais la plupart s'affairaient, portable sous le bras et tisane à la main, autour du bureau de l'une ou de l'autre en se jetant des *ma chérie* par la tête à longueur de journée. « On va luncher, ma chérie ? Ma chérie, t'es trop belle. Non, toi, ma chérie. Je t'attends pour la réunion, ma chérie ! Une infusion de coquelicots, ma chérie ? Trop trop fine, ma chérie. »

Les Laura, Clara, Stéphanie, Émilie, Daphnée, Danaé, Noémie, Zoélie, Rebecca, Jessica s'effaçaient pour devenir une masse compacte aux cheveux longs vagues de style *Ocean Vibes*, petits derrières moulés dans des jeans griffés à trous, petits seins arrogants pointant sous des lainages mousseux ou des chemisiers surdimensionnés couleur pastel, la tête coiffée d'une tuque de laine la plus laide possible, noire ou préférablement orange fluo ou vert leprechaun.

Et bien sûr, ce cher Karl-Claudiel (en réalité, il s'appelait tout simplement Claude), qu'elle côtoyait depuis vingt ans et qui avait l'art de l'exaspérer au plus haut point. Alors que tant de ses jeunes collègues talentueux avaient peine à faire leur place dans ce monde d'apparence et de performance, elle se désespérait de voir ce vieux beau, personnification même de l'Imposteur, se camper bien haut sur son ego et pérorer quelque

déclaration sortie tout droit du dernier magazine *Monocle* ou *Influencia*, paradant fièrement dans ses vêtements *trendy*, une carte de mode tendance sur deux pattes à la fine pointe des looks boho-chic-urbain-décontracté.

À croire qu'il ne fréquentait que les *raves* en compagnie du plus jeune employé masculin – et mannequin – du service événementiel de l'agence, malgré son statut d'époux et de père. Leurs nuits blanches saupoudrées de poudre, blanche elle aussi, alimentaient les ragots depuis quelque temps déjà, au grand plaisir de ses détracteurs silencieux dont Reine faisait partie. Elle se contentait donc, fonction oblige, de rouler des yeux et de grincer des dents.

Ses expressions et tics de langage dignes d'un scénario *hipster* constamment mis à jour, ses façons de se mêler de tout sans rien connaître, ses présentations racoleuses qui rassemblaient l'étendue des lieux communs glanés dans les parutions spécialisées en marketing, sa vacuité savamment mise en scène la mettaient tous les jours au défi de ne pas disjoncter et de lui sauter dessus, au mieux pour le faire taire, au pire pour l'éliminer. Elle en avait discuté maintes fois avec Jean-Marc, mais celui-ci s'en remettait entièrement à l'animal pour séduire et convaincre les clients, surtout de sexe féminin.

Reine devait reconnaître que l'associé détestable avait du *swag* et maîtrisait l'art du spectacle et de la vente. Dans le fond, un clown de cirque ou un vendeur de chars, se disait-elle, qui a eu la chance d'être à la bonne place au bon moment, un autre de ces baby-boomers qui a eu toutes les chances sans avoir à rien prouver, pour se retrouver associé à soixante ans avec golf, voyages, maison principale dans un quartier cossu et résidence secondaire dans une campagne huppée.

L'amour ? Ha ! L'amour l'avait certainement envahie, amusée, séduite, enjôlée, passionnée... Mais l'avait-il animée ? Même l'amour dans sa forme la plus inconditionnelle, l'amour maternel, ne l'animait plus depuis un bon moment déjà. Son fils Adam étudiait depuis deux ans à Boston et

vivait avec son copain, un jeune avocat dévoué aux causes humanitaires. Lorsqu'Adam ne bâchait pas sur sa maîtrise, il traversait la planète en compagnie de celui qu'il appelait tendrement « mon *hubby* », espérant sceller sa destinée à celle de son chevalier des causes éperdues. Elle ne le voyait donc plus que rarement, mais leurs rapports étaient restés chaleureux et ouverts lorsqu'ils se parlaient par écran interposé, ou quand l'un rendait visite en coup de vent à l'autre.

Reine se sentit tout à coup misérable. Serait-elle pour toujours et à jamais une courtisane incapable de s'attacher autrement que pour apaiser ses angoisses, remplir son vide intérieur, la distraire et l'amuser au plus fort des nuits froides de janvier ? Serait-elle irrémédiablement attachée au service d'un groupe de soi-disant créatifs qui ne faisaient au fond que pondre des concepts et accoucher de phrases accrocheuses ou de textes larmoyants susceptibles d'émouvoir, de séduire, de convaincre dans le seul but, en fin de compte, de vendre, vendre, vendre, et d'alimenter les rouages de l'offre et la demande ?

Et cette maison trop grande maintenant que ses hommes l'avaient désertée, le père d'Adam en premier, leur fils, puis les chums qu'elle avait aimés, suivis de la horde d'amants de passage. L'écho des chambres d'amis vides la renvoyait à son manque de vie affective et sociale qui, de maigre, menaçait de devenir carrément rachitique vu la croissance exponentielle de son besoin de solitude inversement proportionnel à la hausse vertigineuse de sa température interne, responsable en partie de la crise climatique et du réchauffement de la planète.

Le ventre noué, Reine se leva brusquement et eut le désir pendant un bref instant de lancer sa tasse sur le mur, de tout faire éclabousser, de crier, de s'enfuir de cet élégant cottage de ville dont les murs, soudainement, l'étouffaient. « Maudite Viviane ! » cria-t-elle à Vladimir, le chat qui daigna ouvrir les yeux, lui jetant un de ses regards insondables. Elle pis ses maudites questions ! »

Animosité

Appuyée au mur de la cuisine, les bras croisés, le regard torve, Adèle ressemblait à l'enfant butée qu'elle avait été dans sa période du *terrible two*. Jusqu'au petit plissement de nez, qui attendrit Viviane, malgré la vive impatience qu'elle contenait à grand-peine.

— Je te demande seulement de surveiller les jumeaux une couple d'heures demain matin... Tu peux bien faire ça, ma grande ?

— Non ! Je suis pas ta baby-sitter ! Et puis, si je le fais, je veux du *cash*.

— On a déjà eu cette discussion-là, Adèle, je vois pas pourquoi tu remets la question de l'argent sur le tapis. La réponse est non. Dans une famille, tout le monde met la main à la pâte gratuitement. C'est un service que tu rends à tes parents, pas une tâche rémunérée.

— Pourquoi est-ce que je suis toujours la seule à rendre service à ma famille, d'abord ?

— Parce que ton père est moins là, à cause de son travail...

— Non, c'est à cause de toi pis de ton *fucking* studio de Pilates !

— ADÈLE !

— Si tu l'aimes tellement, ton studio, pourquoi t'emmènes pas les jumeaux ? J'ai un projet à finir avec Delph, *mom*. Je t'en ai parlé, mais t'as oublié, *I guess*...

L'adolescente avait cessé ses cris, et le ton triste sur lequel elle avait prononcé ces dernières paroles heurta Viviane.

— Oh, ma grande... je suis désolée. C'est vrai, tu m'en avais parlé. C'est juste que j'ai tellement de choses auxquelles penser.

Viviane tendit maladroitement la main à sa fille, dont la silhouette raidie lui serra le cœur.

— Tu pourrais demander à Delphine de passer ? Je vais parler aux jumeaux avant de partir, je... Tiens, prends ça, vous commanderez des sushis pour le dîner. Ou ce qui te fera plaisir.

Sans croiser le regard de sa mère, la jeune fille prit l'argent qu'elle lui tendait et se détourna pour aller se terrer dans sa chambre, endroit qu'elle fréquentait de plus en plus ces derniers mois. Viviane ne savait ce qui lui faisait le plus mal : la résignation de sa fille ou le sentiment permanent de culpabilité qui était bien parti pour la grignoter vivante. Vivre ainsi écartelée entre son studio et sa famille ne figurait pas dans son modèle d'affaires. Il lui faudrait avoir une discussion sérieuse avec son mari. Cette pensée acheva de la déprimer.

Animale, prise 2

— Elsa, ça se prononce avec un Z ou un S ?

Pas la peine de feindre un quelconque intérêt post-coïtal, pensa Elsa en regardant le grand baraqué gisant contre son flanc.

— Idéalement avec un S... et un A ouvert, comme dans cAve, ou connArd.

Il glissa un regard perplexe vers cette beauté intrigante, ne sachant trop si elle venait de l'insulter. Méthodique dans l'amour, Elsa avait semblé mesurer ses gestes et compter ses soupirs, comme si elle s'était tenue au seuil de l'abandon sans jamais s'y laisser tomber tout à fait, malgré tout le savoir-faire dont il avait fait preuve.

Sans baiser comme un dieu, Alexandre se targuait d'être plutôt doué au lit, comme en sport et en brassage de bière, et il s'était dépensé sans compter pour cette femme dont l'ultime retenue avait fouetté son désir de la satisfaire. Ou de la dominer par le plaisir. Il n'aimait rien tant que de voir une conquête succomber à ses caresses. Se rendre. Désireux de rompre son silence morne, il poursuivit son interrogatoire. « Toujours se montrer intéressé. Avant, pendant et surtout après », telle était sa devise.

— Ça vient de quel pays ?

— De Norvège, je pense... Mon père était norvégien, mais comme il a sacré le camp peu après ma conception, ça vient pas de lui. Mon prénom est inspiré d'une romancière que ma mère lisait pendant sa grossesse : Elsa Triolet.

Mais tu dois pas la connaître, pensa-t-elle sans pitié. *Avec les muscles que t'as, les seuls triquets que tu connais doivent être ceux que tu fais sortir du leg press ou du lat pulldown du gym...* Devant la mine engageante de l'homme soulevé sur un coude pour mieux la regarder, Elsa sentit une aigreur remonter le long de son œsophage. La nausée de ce simulacre d'amour l'emplit tout entière, elle que le manque de Louis avait vidée de sa substance. Une bouffée de désespoir l'envahit. Elle eut envie de cracher des mots obscènes à la figure de ce beau garçon, de lui dire qu'elle était aussi heureuse qu'un œuf que l'on fourre, qu'une dinde que l'on bourre.

D'un mouvement souple, elle bondit hors du lit, ramassa au hasard les vêtements de l'homme qui traînaient çà et là, jetés n'importe comment dans la hâte de leur union, les lui lança au hasard.

— Bon, OK, euh... Alexandre, c'est ça ? Je te remercie de toutes tes bontés, mais là, je suis vraiment fatiguée. J'ai juste envie de dormir, alors je te retiens pas...

Ils se dévisagèrent à travers la pièce, elle devant la porte ouverte, lui, nu comme un ver, ses vêtements rassemblés n'importe comment devant son sexe. Il ne savait trop comment réagir, pris entre la colère et le désarroi quand il nota le menton qui tremble, les cernes sous les grands yeux sombres. Cette fille avait peur. Il ne savait rien d'elle, il connaissait tout juste la douceur de sa peau et le goût de son sexe, mais il percevait l'odeur de peur émaner d'elle. Il eut envie de caresser sa joue, comme on caresse un chaton pour le rassurer.

— C'est bon, Elsa avec un S et un A ouvert, je te laisse te reposer.

Et mû par une impulsion – ou de la pitié ? –, Alexandre griffonna son numéro de cellulaire sur le reçu du restaurant tout chiffonné au fond de sa poche, qu’il déposa sur la console de l’entrée avant de partir. Une fois seule, Elsa s’effondra comme la poupée Raggedy Ann qu’elle avait traînée jusqu’à ses douze ans. « Note mentale à moi-même : ne pas ramener le premier beau gars pour essayer de *patcher* ; mauvaise idée, mauvaise idée, mauvaise idée. »

Elle se réfugia sous les jets bienfaisants de la douche, puis sous les couvertures, écœurée d’elle-même, de sa vulnérabilité. Finalement, sa peine ne trouverait pas rédemption dans un orgasme passager, malgré toute sa volonté... Lasse de son propre drame, elle ouvrit sa tablette et se connecta au monde, histoire de quitter le sien ne serait-ce que pour quelques minutes.

#LaVieDesAutres

Sur Instagram, des compositions savantes de salades colorées avec filtre, des couples et des enfants sans filtre – sur lesquelles tu passes rapidement, les familles heureuses te lèvent le cœur ces jours-ci –, une multitude de photos de vacances, des eaux turquoise de mers tropicales aux bouillonnements gris de l’Atlantique, les photos sombres de ton amie Leïla qui explore les ombres fuyantes, les esthétiques graphiques de ton ami graphiste, des pieds nus aux ongles roses sur du sable, des couvertures de pique-nique, des sentiers ombragés sous les arbres, un chat paresseux, des sourires éclatants.

Du bonheur dégoulinant partout, partout, songes-tu, déprimée devant l’inévitable festival de *hashtags* majoritairement écrits en anglais qui accompagnent les commentaires sibyllins : #love #vacancesauparadis #overtherainbow #foodporn #summerofloveandfun #familytrip #metsencestpasdelonguent et le plus galvaudé de tous, l’in-con-tour-na-ble #mercilavie, comme si chaque moment vécu valait sa gratitude universelle et méritait que l’on s’y attarde au point de le magnifier, de l’étiqueter, puis de le partager en-anglais-sans-majuscule-dans-un-amalgame-compliqué pour que tout le monde soit témoin de notre reconnaissance. Un sentiment qui se vit intimement, penses-tu, pas étalé comme ça à la truelle comme du glaçage écœurant.

La bibliothécaire en toi (non, tu ne seras jamais une bibliotechnicienne) se rebelle devant ce fatras de lettres, amoncellement de signes qui ne veulent plus rien dire.

Nous v'là revenus à la communication de l'aube de l'humanité. Des hiéroglyphes, ni plus ni moins, penses-tu avec mauvaise humeur.

Sur ton fil Facebook, une marée de commentaires pas plus étoffés. Tu les lis, en apprécies quelques-uns, t'agaces de certains autres, toujours les mêmes, les sempiternels optimistes et les trop chialeux, un peu lasse de voir défiler sous tes yeux ce microcosme de société, ce concentré d'humanité avec ses éternelles soifs, ses grandeurs vertigineuses, ses creux sans fin.

Et tout ce temps, sur tes réseaux sociaux, le bonheur des autres s'étale en éclaboussures sur ton visage.

Et tu te sens encore plus incompétente parce que tu as failli à ton devoir d'être heureuse.

– La narratrice

Sans que son cœur saute un battement, Elsa tapa dans la fenêtre de recherche le nom honni (qu'elle avait bien entendu supprimé de sa liste d'amis et bloqué). « Faible femme, femme faible qui va espionner le profil de son ex ! » s'entendit-elle crier.

Sur le profil de Louis, une photo de lui enlaçant une jeune femme.

Les jambes sciées, les oreilles bourdonnantes, la vue embrouillée, la douleur familière lui broya les entrailles. Elle s'éjecta hors de sa chaise de travail, enfila sa tenue de jogging, ses souliers de course, fouilla une bonne dizaine de minutes pour mettre la main sur son téléphone, son maudit téléphone qu'elle égarait constamment et qu'elle finit par repérer sur la console de l'entrée. À l'instant où elle mit la main sur l'objet convoité, elle aperçut un bout de papier sur lequel était inscrit un numéro de téléphone, suivi de quelques mots griffonnés d'une écriture égale.

ALEXANDRE

COMME DANS

RENTRE DEDANS

VILLERAY – LE CHŒUR DU QUARTIER

Nos ruelles vertes – en vogue depuis que les jeunes familles avaient remplacé les têtes blanches dans les rez-de-chaussée des duplex – étaient aussi sécuritaires la nuit que le jour, du moins nous l’espérions.. Dès que mai se montrait le bout du nez, nous nous précipitions dehors, râteaux et pelles à la main, pour faire le grand nettoyage du printemps. Une corvée collective à laquelle se mêlaient toute une ribambelle d’enfants impatients de retrouver leurs jeux de ballon-chasseur, leurs courses à vélo et leurs galopades incessantes.

Dès le dernier risque de gel disparu, nous nous affairions à fleurir les bacs de bois, jardinières surélevées, corbeilles d’osier et pots en grès que nous disséminions le long des clôtures, la plupart joliment construites en bois et en treillis, mais comptant tout de même les quelques horreurs Frost que les plus dinosaures d’entre nous n’avaient pas jugé bon de remplacer, sous prétexte que « c’était encore bon ». Ce gaspillage, que nos mères, leurs mères et leurs grands-mères avant elles avaient combattu avec toute la rage dont elles étaient capables pour arriver à assurer la survie de leur lignée.

Les guirlandes de lumières, qui couraient au-dessus des terrasses de nos cours, égayaient nos ruelles, et le passant qui y circulait s’y sentait à l’abri, les arbres matures étendant leurs longues branches pour former une haie d’honneur au-dessus de sa tête.

Depuis quelque temps, nous avions commencé à y apercevoir une coureuse nocturne, une petite blonde inconnue, nouvellement arrivée, qui galopait d’un bout à l’autre de nos ruelles, à l’instar de nos enfants le jour. À voir sa foulée impressionnante et son rythme effréné, nous sentions presque l’acide lactique brûler ses cuisses, l’air déchirer ses poumons. Elle courait comme si elle voulait échapper à un fantôme, à un secret gênant ou à un passé qu’il vaut mieux oublier. Nous ne la connaissions pas, mais ça, du moins, nous le sentions.

Mets ton pied dans ta bouche

Viviane éteignit de justesse l'allumette qui se consumait entre ses doigts avant d'admirer son œuvre : une dizaine de chandelles blanches de toutes les tailles diffusaient leur douce lumière sur le balcon avant. Bien qu'il soit petit, il était judicieusement aménagé, avec un canapé d'angle recouvert de coussins colorés d'un côté et de l'autre, deux charmants fauteuils d'osier qu'elle avait dénichés dans une brocante, séparés par une table ronde en teck. Cet espace, caché en partie par l'orme majestueux qui trônait devant la maison et par des plantes en pots, des lanternes à énergie solaire et quelques jardinières fleuries, formait un décor sobre et chaleureux, sans l'ostentation de ceux qui faisaient la gloire de Pinterest.

Soupirant d'aise, Viviane s'installa avec son carnet et un verre de rouge capiteux, savourant pour une rare fois le calme de ce samedi d'été qu'aucun cri d'enfant, éclat de rire strident ou discussion avinée ne venait troubler. Que le bruissement des feuilles sous le vent et le chant apaisant des grillons succédant aux stridulations des cigales qui avaient chanté tout leur soûl durant la journée. Elle ouvrit son carnet et commença à écrire la foule de pensées qui embrouillaient son cerveau.

Daniel, presque toujours à Ottawa à présent, devait arriver le lendemain pour une semaine de repos bien mérité. Viviane supposait qu'il avait hâte de les retrouver, mais elle savait bien que sa vie de bourreau de travail dans la capitale fédérale ne lui laissait pas le loisir de s'ennuyer beaucoup... tout comme elle, avec ses journées surchargées. Elle devait faire le tri de ses idées en prévision de « la discussion » qu'elle voulait avoir avec son mari. L'éloignement physique avait créé un fossé entre eux, qu'elle avait peur de creuser davantage avec des remarques malhabiles, des remontrances injustes et des reproches aigres.

C'est pourtant ce qui lui montait à la tête en premier, comme une vinaigrette surette. *Ce que l'on réprime s'imprime*, se remémora Viviane.

Elle se laissa donc aller, ne muselant aucune de ses pensées, laissant couler l'encre et le venin. Soulagée par l'exercice, elle prit de grandes inspirations et fit quelques étirements avant de reprendre son crayon, cette fois pour noter les grandes idées qu'elle voulait aborder avec son mari. En fait, tout ce processus aurait pu se résumer en une seule phrase : « J'ai besoin que tu respectes ma démarche, que tu me soutiennes, que tu me donnes le droit. Pis fais donc ta part ! »

Viviane reposa sa plume, se servit un second verre qu'elle dégusta à petites gorgées en admirant le clair de lune visible entre les arbres. À la fois satisfaite de ce petit exercice d'écriture et contrariée d'avoir encore besoin de l'assentiment de Daniel. Mère de trois enfants, entrepreneure débutante, ancienne championne de patinage artistique, elle avait encore besoin de l'assentiment d'un homme. « Depuis quand j'ai commencé à ressembler à ma mère ? »

Hormis l'éclairage des lampadaires et des quelques fenêtres illuminées ici et là, Viviane aurait pu se croire en campagne tant le voisinage se faisait discret, voire absent. Au moment où elle se passait cette réflexion, elle entendit un bruit de course, une respiration haletante. Qui pouvait bien courir à cette heure avancée de la soirée dans cette rue tranquille ?

Quelqu'un en danger, peut-être ? Passant la tête entre deux plantes, elle vit une silhouette approcher à grande vitesse, revêtue de l'accoutrement habituel de jogging. *On se détend comme on peut... Moi, en enfilant les verres, et l'autre, en enfilant les kilomètres.* Comme la coureuse filait sous son balcon, elle crut reconnaître la silhouette fine, la chevelure pâle. Elsa ! Qui courait comme une dératée dans la rue déserte.

Sans réfléchir, elle cria le nom de la jeune femme, au risque de déranger quelqu'un. Voyant que cette dernière ne ralentissait pas, Viviane saisit une pierre de l'inukshuk que Florian avait construit avec les roches amassées sur une plage lors d'un quelconque voyage et visa un point devant la coureuse. Quand celle-ci pila net, elle comprit que son lancer avait atteint sa

cible. Levant une bougie à la hauteur de sa figure, elle héla de nouveau la jeune femme d'une voix adoucie.

— C'est moi, Viviane, la prof de Pilates !

La reconnaissant, Elsa parut hésiter quelques secondes, puis elle revint sur ses pas, cherchant à reprendre son souffle. Soudain, la silhouette parut se casser en deux, s'accroupissant au pied des sapins nains qui ornaient l'entrée de la maison. Du balcon, Viviane ne distinguait que le dos de la coureuse, secoué de spasmes violents. Une crise de cœur... ou des sanglots. Préférant la seconde option, elle lança à sa visiteuse impromptue sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Entre, c'est pas barré.



— T'as quand même pas fait ça ?

Le menton appuyé dans la main, Adèle sermonnait Elsa avec la désinvolture que lui conférait l'expérience de ses treize ans. Rentrée de sa soirée chez une de ses nombreuses *BFF*, l'adolescente avait trouvé sa mère en compagnie d'une amie. La chose était rarissime. Depuis quelque temps, Viviane paraissait toujours trop au bout de son rouleau pour socialiser. L'adolescente s'était jointe à la compagnie avec un plaisir dont elle était la première surprise.

Pour une fois qu'on la traitait en adulte ! Sa mère lui avait même servi un fond de rouge, et les deux femmes avaient repris leur conversation – sans changer de sujet ! –, qui tournait autour du drame amoureux dans lequel était plongée l'invitée, une jolie petite blonde aux yeux bouffis. Qui ne cherchait pas à cacher son chagrin ni sa plus récente découverte, dans des conditions plus que discutables, selon Adèle... « On *stalke* JAMAIS le *wall* de son ex, tout le monde sait ça, *come on* ! » En matière de réseaux sociaux, Adèle les battait à plate couture. Solidaire, elle tapota gentiment la main d'Elsa :

— C'est quand même *full* chien dégueu de sa part, hein, *mom* ?

Viviane acquiesça, étonnée par la complicité immédiate qui s'était créée entre l'adolescente et la jeune femme, beaucoup plus à son aise depuis l'arrivée de sa fille. *Elle travaille avec des ados, ça paraît !* songea-t-elle en se rappelant son travail de bibliothécaire dans un collège privé pour filles. Quant à sa progéniture, elle la découvrait, amusée, sous un jour nouveau : plus confiante, plus ouverte, plus mature.

Évidemment, elle se montre adorable tant que c'est pas avec sa mère ! Qui sait si ces deux-là ne s'aideraient pas mutuellement à traverser leur crise respective ? Malgré l'heure tardive, la soirée s'étirait. À son arrivée, Elsa avait paru hésitante à se confier, mais elle n'avait pu cacher bien longtemps son désarroi après sa « coucherie », comme elle l'avait appelée, et le coup de poignard au cœur qu'elle avait reçu en voyant la photo de Louis et de l'étrangère. Adèle était arrivée juste à ce moment de l'histoire.

— D'abord, es-tu certaine que c'est pas sa *friend*, une cousine, ou je sais pas, moi, une voisine ?

— Adèle a raison, Elsa. T'as peut-être sauté un peu vite aux conclusions... « Une nouvelle blonde », c'est le scénario que tu t'es fait, mais t'en sais rien ! Il faudrait que tu valides auprès de Louis, s'il t'intéresse encore...

— *Mom*, tu vois ben qu'elle est encore *full into* lui !

Elsa se redressa sur sa chaise, fouettée par le tour qu'avait pris la discussion.

— Non, Louis peut plus m'intéresser. En aucun cas. Il veut plus d'enfants pis moi, oui. C'est irréconciliable.

— Ouache... pas cool, pas cool...

— C'est un gros deuil que tu vis, Elsa, donne-toi une chance.

— Ça fait deux mois que je braille ma vie, ça devrait être fini, non ?

Viviane sourit tristement.

— On dit que ça prend au moins la moitié du temps qu’a duré une relation pour en faire le deuil. Je veux pas te décourager, mais...

— Exagère pas, *mom*, veux-tu l’achever *on the spot* ? Non, moi je dis que t’as besoin de changement. Un *major* changement.

— Ah, parce que t’es une experte en peines d’amour, ma chérie ?

Intriguée par la théorie de l’adolescente, Elsa l’invita à poursuivre.

— Ben... Quelque chose que tu ferais jamais en temps normal, mais que tu peux faire là parce que t’es pas dans ton état normal. *Catches-tu* ? Pis y faut que ça se voie, sinon... ben, sinon, personne va se rendre compte que t’as changé, tsé ? Louis compris, *my God*, surtout Louis !

— Comme quoi ?

— Comme... te faire des mèches roses dans les cheveux, genre ?

— ADÈLE VAILLANCOURT ! ! ! ! Pour la centième fois, c’est non !

— *Mom* !

Adèle toisa sa mère qui s’était levée pour lui faire face. Elsa se leva aussi, mit une main sur l’épaule de chacune et éclata de rire, un petit son de crécelle.

— Viviane... c’est pourtant exactement ce que je vais faire !

— Elsa !

— Avec Adèle, si elle veut bien m’aider !

— Ouiiiiii !

— NON !

Le cri de Viviane interrompit le *high five* que se donnaient les deux nouvelles complices.

— Adèle, il est assez tard, marche dans ta chambre.

— Eille, je suis plus une *kid* !

— Arrête de discuter ! Arrête d’en rajouter ! Arrête de répliquer, pis fais ce que je te demande, pour une p’tite maudite fois ! Pis parle en français, maudite marde, on te l’a peut-être pas appris comme il faut ? PEUX-TU

S'IL TE PLAÎT FAIRE UNE PHRASE COMPLÈTE DANS UNE SEULE LANGUE ? !

La voix de Viviane enfla, suraiguë. *Quand est-ce que j'ai commencé à ressembler à ma mère ? !* Horrifiée, elle s'entendit, incapable de mettre un terme à cette vague brûlante qui faisait gonfler sa poitrine et déferlait dans tout son corps. À la vue d'Elsa chuchotant quelques mots à l'adolescente, la faisant même sourire, c'en fut trop pour Viviane, la douce, la calme, la bienveillante Viviane qui enseignait la sérénité et prônait la non-violence. Sa dernière phrase fit voler en éclats les dernières barrières qui la retenaient :

— Pis toi, Elsa, veux-tu bien me dire de quoi tu te mêles ? ! T'as pas d'enfants, tu sais pas de quoi tu parles !

Un silence assourdissant tomba sur elles. Le teint livide, Elsa se leva brusquement, attrapa son téléphone sur la table et s'enfuit dans la nuit, Adèle sur les talons. Restée seule, Viviane se demanda quelle folie momentanée l'avait possédée. *Mais qu'est-ce qui m'a pris ? Je suis complètement folle ou quoi ? Aller dire à Elsa justement les mots qu'y fallait pas, et que je pourrai jamais rattraper.* Se tordant les mains, Viviane aurait voulu avoir sous la main la machine à se botter le cul. Une machine très très bruyante, aussi puissante que son sentiment de culpabilité.

CHAPITRE 4

Quand on commence à discuter avec une femme, on est perdu.

ANDRÉ GIDE

Mère... de !

Les mains appuyées sur le rebord du lavabo, Viviane prenait de longues inspirations, visualisant un nuage de bien-être l'envahir à chaque expiration : cette enfant allait la rendre définitivement folle. Mais quel mauvais esprit avait bien pu s'emparer de sa délicieuse fillette et la transformer en petite crisse ? L'odieuse adolescente venait pour la énième fois de l'affronter. Depuis les malencontreuses paroles prononcées à l'endroit d'Elsa, Adèle semblait lui en vouloir encore plus, comme si c'était possible, et multipliait les occasions de la confronter.

Un quelconque règlement de la maisonnée, un devoir bâclé, une permission refusée, jusqu'au choix du menu devenaient un champ de bataille miné sur lequel mère et fille s'engageaient dans une lutte sans merci. Daniel avait beau lui dire qu'Adèle aiguisait ses griffes sur son cœur, qu'au fond, elle la malmenait parce qu'elle l'aimait, qu'elle ne faisait que s'opposer à sa mère pour mieux forger sa propre identité, Viviane n'en pouvait plus de tenir tête à sa petite furie.

Son mari faisait certes preuve de sagesse, mais peut-être chanterait-il un couplet différent s'il avait à faire face quotidiennement aux tempêtes que sa fille déchaînait telle une déesse furieuse envoyant son lot de cataclysmes à une humanité à boutte. Chaque affrontement laissait Viviane un peu plus cassée, un peu moins sûre de ses capacités parentales. Sa patience s'effritait à chaque coup de cornes de sa fille ; voilà pourquoi elle en était venue à perdre son calme légendaire avec une rapidité qui la confondait elle-même.

En se regardant dans le miroir, elle crut reconnaître sa sœur aînée qui traînait sa dépression comme on tire un chien en laisse : yeux ternes, paupières tombantes, cernes mauves, teint gris, traits émaciés. Où était passée la belle d'Ivory au sourire lumineux et aux yeux pétillants ? Même ses taches de rousseur, que son mari qualifiait d'armes de séduction massive, semblaient avoir pâli jusqu'à l'insignifiance... Fatiguée, elle se dit qu'elle devrait peut-être déclarer forfait et laisser Adèle agir à sa guise.

Concluant qu'elle ne pouvait aller donner son cours du matin avec cette tête d'enterrement, Viviane appliqua un peu de fond de teint, une touche de mascara et un gloss rosé, ce qui ajouta immédiatement de l'éclat à sa mine de déterrée. Elle qui prônait le sain équilibre, la voilà qui nageait en pleine instabilité. Comme faire un manège de La Ronde sur l'acide. Si seulement elle n'était pas tout le temps si fatiguée, la tête partout à la fois.

Professionnellement, la cote était bonne. À sa grande joie, le studio commençait à rouler de lui-même, sa clientèle se bâtissait tranquillement, mais sûrement et les abonnements allaient sans cesse croissant. Contrairement à ses prévisions, l'été s'avérait une excellente période : les gens avaient plus de temps et le taux de fréquentation n'avait jamais été aussi bon. Mais ça n'irait pas tout seul, elle savait que les six premiers mois étaient cruciaux, et il était hors de question qu'elle relâche sa gestion ne serait-ce que d'un poil, elle avait investi trop d'efforts.

Mais comment répondre aux besoins de son entreprise, et Dieu sait s'ils étaient multiples, tout en répondant adéquatement aux besoins des enfants

qui la réclamaient tout autant ? Florian, qui avait toujours été sportif, trouvait son bonheur dans les camps de natation, de soccer, de tennis, de vélo. Plus récemment, il s'était fait un nouvel ami, Simon, chez qui il passait pas mal de temps. Mirabelle, dont la curiosité intellectuelle n'avait aucune limite connue, courait d'un camp de science aux activités de botanique et d'astronomie avec un zèle égal. Elle était abonnée à toutes les activités que pouvait inventer Espace pour la vie du Quartier Olympique de Montréal : des abeilles à la flore laurentienne, de la vie reproductive des pingouins à l'explosion des étoiles naines.

Ses enfants avaient beau se suffire en grande partie à eux-mêmes, ils avaient tout de même besoin d'elle. Quant à son aînée, qui lui donnait tant de fil à retordre, son artiste au tempérament hypersensible, fougueux et rebelle, Viviane voyait bien à quel point elle demandait son attention en ce moment, même si la principale intéressée clamait haut et fort qu'elle savait ! qu'elle pouvait ! qu'elle voulait ! Les cris de sa fille, frais du matin, claquèrent de nouveau à ses oreilles : « *Come on, mom ! C'est juste des cheveux ! Pis c'est l'été, c'est censé être full chill ! Tu me trustes pas !* »

Au moment où l'adolescente tirait fort sur son licou, il n'était pas temps de baisser sa vigilance. *Elle est comme l'eau d'une rivière*, se dit Viviane. *Impétueuse et vive. Je veux pas influencer son cours, je veux juste être comme les berges qui encadrent le courant...* Attendrie, elle se remémora les vers du texte de Khalil Gibran, ce long poème qu'elle avait récité solennellement à la naissance de chacun de ses enfants devant amis et membres de la famille réunis :

Vos enfants ne sont pas vos enfants.

Ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie à elle-même,

ils viennent à travers vous, mais non de vous.

Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas [...]

Vous pouvez vous efforcer d’être comme eux, mais ne tentez pas de les faire comme vous.

Car la vie ne va pas en arrière ni ne s’attarde avec hier. Vous êtes les arcs par qui vos enfants, comme des flèches vivantes, sont projetés.

Elle répéta silencieusement ces dernières paroles, qui l’avaient toujours guidée dans sa mission d’être mère. « Un arc, un arc... Je veux ben, mais maudit que j’aimerais ça, compter sur l’arc paternel des fois ! » La tâche lui arrachait le cœur ces jours-ci, mais pas assez pour freiner le flot d’amour qui la submergea. Adèle, Florian, Mirabelle, ses p’tits ! Elle se sentait peut-être incompétente, insuffisante, débordée, écartelée vive, un morceau de chair aimant que l’on s’arrache de toutes parts, mais la promesse qu’elle avait faite dans son cœur à la naissance de ces magnifiques êtres humains – traîneux, chialeux, déconcertants, fatigants, qui n’avaient que le mot *maman* ! à la bouche du soir au matin –, elle allait la tenir !

Énergisée par tout cet amour qui vibrait en elle, Viviane sortit de la salle de bain et entreprit de ranger le bordel du déjeuner, de faire les lunchs des jumeaux, d’aller parler à sa fille recluse dans sa chambre et de commencer une nouvelle brassée de lavage avant de se préparer pour son cours. Neuf heures moins dix et elle était pratiquement sur les genoux... La journée s’annonçait longue. Elle fit une courte prière à l’Univers afin de trouver la force d’avoir cette fameuse discussion avec Daniel lorsqu’il arriverait, plus tard en soirée. S’il ne s’endormait pas avant.

VILLERAY – LE CHŒUR DU QUARTIER

Cela faisait déjà quelque temps que nous encourageons nos commerçants et nos entreprises, bien avant l’engouement pour l’« Acheter local » que tous les quartiers reprenaient à grand renfort de slogans et d’affiches publicitaires. « Quartiers », eh oui. Nous refusons de reconnaître le terme « Arrondissements » qui convenait à Paris de par la géographie bien particulière de la ville, mais pas à la nôtre, dont les artères quadrillées rappelaient celles de New York. Nous soupçonnions un quelconque élu municipal trop zélé d’avoir voulu un

beau jour changer de terminologie par souci de faire chic, alors qu'en fait, ça faisait colonisé. Et frais chié.

Notre quartier, donc, avait emboîté le pas au marché Jean-Talon, chef de file de ce mouvement collectif, car pour ses maraîchers et producteurs, l'achat local était bien plus une question de survie que de mode. Nous partions les samedis matin, sacs sous le bras, poussettes à l'avenant vers ce haut lieu coloré et dynamique où nous entremêlions nos commandes aux cris des marchands, « les bonnes tomates ! », « fraises sucrées de l'île d'Orléans ! », farfouillant dans nos porte-monnaie pour le change exact, nous heurtant les uns aux autres dans ce souk alimentaire achalandé et bien-aimé.

Les rues au nord du marché s'étaient progressivement développées au-delà des dépanneurs, des tavernes, des pharmacies où l'on trouve même un ami, des *greasy spoon* ouverts jusqu'à trois heures du matin et des points de service de commodités comme le nettoyeur, la cordonnerie ou l'épicerie. À mesure que le centre-ville de Montréal s'anémiait, notre vie s'enrichissait. Au fil du temps, nous avons accueilli avec enthousiasme, allant parfois même jusqu'au délire, les petits cafés, les petits restos, les petits bistros, épiceries fines, microbrasseries, glaciers, boulangerie artisanale, marché végane, profitant de leur sans-viande, sans gluten, sans lactose et sans alcool, tout cela certifié biologique et non testé sur les animaux.

Suivant les lois du marché, l'offre avait explosé au rythme où la demande s'était diversifiée. Le mot magique étant mieux-être, les centres de yoga, de méditation, les spas urbains, les centres holistiques s'étaient déployés, chacun représentant son école de pensée. Et nous avons vu avec soulagement plusieurs de nos plus magnifiques bâtiments, jusqu'alors abandonnés, retrouver une nouvelle vocation dans cet élan de revitalisation.

Quelle joie avons-nous éprouvée en voyant l'ancienne banque ouvrir ses portes à des hordes de nos femmes, jeunes et moins jeunes, tapis roulé sous le bras, qui se pressaient tôt le matin et en soirée dans l'enceinte du vénérable édifice ! Nous avons assisté aux travaux d'emménagement, aux préparatifs, à l'ouverture officielle, et aujourd'hui, nous croisons les doigts pour que l'entreprise connaisse un succès aussi vif que celle qui la dirigeait. Nous étions prêts à la soutenir. Encore fallait-il qu'elle tienne le coup. De cela, nous l'avouons, nous étions moins que certains.

Les *Chéries*... et autres irritants

(DISGRÂCE DU JOUR : la toison pubienne se fait de plus en plus clairsemée.)

En entrant dans le lobby de l'agence, Reine éprouva ce même agacement qui la titillait depuis que les *révolutions* étaient terminées. Aire ouverte. Planchers de bois blond tout neufs sous une patine faisant apparaître ici et là de fausses marques d'âge. Le designer était allé jusqu'à orchestrer des grincements et des craquements aux endroits stratégiques. Tuyaux d'acier rutilant courant au plafond. Mur de brique au fond de la vaste pièce. Aucune division. Tout à fait en phase avec ces anciennes usines reconverties en lofts chics, condos hors de prix et ateliers de photographes en vogue et d'artistes pas-si-cassés-que-ça. Le look industriel avait la cote.

Elle avait dû insister, sacrer, tempêter pour qu'on érige des cloisons autour de son bureau. Dont la moitié étaient de *verre*. *Des murs en verre, vierge, je me sens comme une installation dans une exposition au Musée d'art contemporain !* Le seul bureau fermé était occupé par Jean-Marc. Quant aux trois autres associés, ils partageaient un même espace – un *enclos* – aussi *enverré* que le sien, qui faisait la quasi-longueur de la pièce.

À Jean-Marc, qui avait insisté au début pour qu'elle y pose ses pénates aussi, Reine avait menacé de démissionner tout net. Elle partageait à présent son bureau avec une stratège, une colocation tout ce qu'il y avait de plus agréable. Les deux femmes partageaient la même passion pour la cuisine et les bons amants, les mêmes sujets d'exaspération et le même humour grinçant.

Stratège : le ou la stratège a pour rôle d'accompagner les équipes du service-conseil (les Chéries...) et de la création (les créatifs) dans leur processus de planification stratégique (ni plus ni moins qu'un agenda gonflé au crossage de neurones). Il ou elle doit être connecté.e sur les meilleures pratiques (ce qui fait friser de t'sour le milieu) et les nouvelles tendances (occupation vaine qui consiste, comme les voyants et autres diseurs de bonne aventure, à prédire l'avenir) afin de concevoir des stratégies de création et de communication de marque (bla bla bla). Il ou elle doit également s'intéresser à comprendre les motivations des consommateurs et leur réalité, c'est-à-dire créer des besoins pour du monde et les convaincre qu'ils ne peuvent pas vivre sans.

Dépassant le lobby, Reine entra dans l'espace de travail. Les pales fixées au plafond charriaient allègrement l'air déjà trop froid, bien qu'il soit encore tôt. Les météorologues, ces pythies des temps modernes, avaient annoncé de leur voix stridente une vague de chaleur, inondant les ondes d'alertes, de graphiques où dominait la menace illustrée en rouge ou en orangé, de mises en garde et de conseils de sécurité. *Comme si y avait jamais fait chaud dans l'histoire de l'humanité. On est fin juillet, verrat, on a déjà vu ça ! D'un autre côté, ahhhhhhhhhhhhhhh, le froiiiiiiiid.* Ménopausée, Reine avait l'hypophyse complètement débridée, une vraie folle, la maudite, qui avait dérégulé sa température interne, détrônant les 37,2 réglementaires pour atteindre les 40. Au moins.

— Bonjour, Reine !

Sourires courtois, yeux hypocrites, visages fermés, la réaction des *Chéries* la laissa superbement indifférente. C'était de bonne guerre, comment pouvait-elle espérer un accueil dithyrambique quand elle-même arrivait à peine à camoufler un mépris amusé quand elle les voyait, sorties du même moule, se dandiner sur le même air préoccupé, petites abeilles industrielles qui passaient à ses yeux pour des créatures de poulailler.

— Bonjour, mes *chéries* !

— Reine, dans mon bureau !

Elle fit mine de ne pas avoir entendu Jean-Marc et se dirigea plutôt vers la cuisine qui s'étirait tout en longueur sur le mur opposé à « l'enclos » des associés. Froide et lisse, rutilante et impersonnelle, cette cuisine de bureau trop équipée apparut aux yeux de Reine dans toute son indécence, après qu'elle eut croisé cinq ou six sans-abris tout au long de son trajet. *Une cafetière pis un micro-ondes, ça aurait fait l'affaire, on se croirait dans la cuisine de Ricardo...*

Pourtant, elle savait bien qu'en publicité, on vend de l'illusion aux clients, que les apparences supplantent de loin les besoins. Il fallait

impressionner ceux-ci avec les installations contemporaines qui s'offraient comme de l'art, la machine à espresso hors de prix et le choix de lait sans lactose, d'amande, de soya, de riz, de noix de coco, d'avoine spécial barista que les *Chéries* faisaient mousser, un sourire béat aux lèvres tandis que leur passait sous le nez leur jeunesse qu'on exploitait, comme ça avait été le cas de générations de simples secrétaires avant elles. *Servir un café au client, même dans des tasses réalisées par un artiste céramiste tendance, même avec des petites cuillères d'argent véritable, ça reste servir.*

— M'en apporterais-tu un ?

Café en main, Reine ne prit pas la peine de regarder Jean-Marc qui n'avait pas bougé de l'entrée de son bureau.

— Pourquoi demander si tu connais la réponse ?

Son patron éclata de rire, héla une *Chérie* qui passait par là. Reine surveillait la scène, curieuse de voir si la jeune femme réussirait à dire non au grand patron. Après une demi-seconde d'hésitation et plongée dans une intense réflexion – arriver en retard au meeting ou plaire à Jean-Marc –, la *Chérie* déposa prestement son portable sur un bureau, trotтина allègrement vers la cuisine.

— J'allais me faire une tisane, de toute façon.

Yeah, right, grinça Reine entre ses dents, écœurée de l'attitude de Jean-Marc et de la servitude de...

— Laura ?

— Non. Clara.

— T'étais pas occupée, là ? T'allais en réunion, non ?

— Oh, un brief, mais Jézabelle peut commencer sans moi.

Oui, c'est vrai, les Chéries se déplacent toujours par paire... Des vraies Servantes écarlates¹, pensa Reine.

— T'aurais pu dire à Jean-Marc que t'avais pas le temps.

La jeune femme écarquilla ses yeux savamment maquillés – Reine se demanda combien de temps *Chérie* perdait chaque matin pour réussir le

tour de force de se maquiller-sans-avoir-l'air-maquillée – et souffla de son haleine fraîche de gazelle :

— Oh, non, comme je disais, je venais me faire une...

— T'étais pourtant sur ton erre d'aller en direction de la salle de réunion, je t'ai vue.

— Euh... ben... c'est pas grave, je...

Reine se sentit cruelle. Au désespoir, *Chérie* se tortillait comme une souris entre les griffes de Vladimir. Allait-elle poursuivre la torture ? Continuer d'acculer la jeune femme au pied du mur ? Lui fourrer le nez dans son comportement servile ? Hurler au féminisme ? Pousser encore davantage son insuccès parmi les rangs du ~~Service à la clientèle~~ Groupe-Conseil ? Devant elle, la jeune femme s'ébroua comme un petit chat, ses beaux traits figés.

— C'est vrai que t'es serviable, oh tellement trop, ma chérie... susurra Reine avant de la planter là.

Elle n'avait pas fait dix pas qu'elle sentit des regards en forme de poignards se ficher dans son dos. Reine soupira de satisfaction. Elle était en pleine forme.

— Vieille bitch.

— Vieux satyre.

Jean-Marc referma la porte sur eux, la regarda sévèrement.

— Quand est-ce que tu vas arrêter d'être désagréable avec elles ?

— Quand tu vas arrêter de les engager à la fin de leur maternelle.

— Reine... c'est une stagiaire, normal qu'elle soit jeune ! Commencerais-tu à être jalouse ? Supporterais-tu mal la jeunesse ?

— C'est l'imbécillité que je supporte pas.

— Eille, tu y vas fort ! Clara est pas idiote, elle est...

— Inexpérimentée, influençable, impressionnable, peu sûre d'elle...

— Justement, on doit compter sur les seniors pour les mentorer un peu !

— Je suis pas payée assez cher pour les élever. Mon mentorat, je le fais avec les juniors de mon équipe. Pas avec les petites filles de tes riches partenaires de golf que t’acceptes de prendre en stage l’été à condition que leur PDG de père se prévale de quelques-uns des bons et loyaux services de notre belle agence, où règnent l’équité salariale, la parité homme-femme, où on célèbre la diversité et l’individualité, peu importe l’âge, la race ou le sexe... Je connais notre Manifesto par cœur, c’est moi qui l’ai écrit !

Manifesto : le Manifesto, ou manifeste de marque (mais Manifesto est plus *in*, c’est toujours payant d’avoir recours à une langue étrangère), est un texte qui résume l’essence d’une entreprise dans le but d’inspirer et de générer des émotions fortes (c’est quand même pas un épisode de *Avant le crash*...). Il peut s’agir d’un texte long, d’un simple énoncé, d’une liste de déclarations évocatrices (avec beaucoup beaucoup d’adjectifs), décrivant la raison d’être de l’organisation, son objectif et les raisons pour lesquelles les gens devraient s’intéresser à la marque (à part lui faire faire de l’argent).

— Je trouve tes stratégies de vente archaïques, si tu veux savoir. On n’est pas loin de la traite des jeunes filles, sans compter qu’une fois le *deal* conclu autour d’un verre au 19^e trou, tu t’en laves les mains en nous les jetant dans les pattes pour deux mois, qui tombent justement, oh comme c’est donc d’adon, pendant les vacances de la principale intéressée, et j’ai nommé madame Pet-Sec en personne, LA directrice du ~~Service à la clientèle~~ Groupe-Conseil, qui se trouve à être LA senior qui devrait les mentorer !

Jean-Marc la contempla avec un sourire de tendresse flottant sur ses lèvres.

— T’es en forme, ma douce, ce matin ?

Reine réprima un grognement.

— Ça doit être le manque de repos, pis le...

Elle évita de justesse d'ajouter « le manque de sexe ».

— Je dors mal... je bouille dans ma peau.

Ils échangèrent un sourire complice. Au début de leur relation, alors qu'il étudiait aux HEC en gestion d'entreprise et elle, en littérature à l'Université de Montréal, ils collectionnaient les mauvaises traductions, les coquilles typographiques et les perles qu'ils s'échangeaient en fumant des joints, nus dans le lit de l'un ou de l'autre. Ils avaient aperçu dans une publicité ce « bouillir dans la peau » sans avoir pu découvrir la signification du message. Un code entre vieux complices qui perdurait avec le temps.

— Bon. Passons au sujet que je voulais aborder avec toi. Je crois comprendre – t'es pas particulièrement subtile à ce propos – qu'il y a beaucoup de choses qui t'énervent entre la création et le Groupe-Conseil ?

— Impose-moi pas une énième rencontre avec Pet-S...

— Son nom, c'est Diane. Non, c'est inutile, vous êtes toutes les deux beaucoup trop de mauvaise foi... Je te propose plutôt de passer concrètement à l'acte pour améliorer la situation. Je t'invite à animer des *Lunch & Learn* ... Deux, trois ateliers qui aborderont les aspects, disons, épineux pour ton équipe. Les briefs, par exemple, le processus de correction, les échéanciers. Bref, tes sujets de chialage de prédilection. Je te donne carte blanche.

Lunch & Learn : Les *Lunch & Learn* (ou *Working Lunch* ou Apprendre en dînant) sont des sessions de formation ou de développement informelles qui se déroulent pendant que vous mangez sur l'heure du midi, dans une ambiance moins formelle qu'une session de formation structurée ou un séminaire. Un événement de ce type est l'occasion pour des collègues de différentes équipes de se rencontrer et de partager leurs compétences et leur expertise. (Autrement dit, une réunion que la compagnie n'organise pas, faite sur le temps libre de ses employés, et qui lui coûte le prix de quatre, cinq pizzas). *Cheap labor*.

Reine plissa les yeux et, les paupières alourdies, le regarda fixement. L'espace d'un bref instant, Jean-Marc vit les traits sensuels se transformer en un masque hideux de crapaud. Il cligna des yeux. Le visage de Reine reprit son allure coutumière, le visage lisse et fort d'une figure de proue, avait-il toujours pensé.

— T'es certain que ça peut changer la dynamique entre l'équipe de création pis le service-conseil ? Pense pas, moi ! Dans toutes les agences, c'est le bras de fer, tu le sais. L'équipe qui a les plus gros bras gagne... Je représente les langagiers, pas la Création au complet, y faudrait que j'implique Vanessa...

— Vanessa est une directrice artistique géniale, attachante, généreuse, rassembleuse, mais elle a pas ton expérience. Le poids des années, Reine...

Il a jamais si bien dit, pensa Reine. Le poids des années me tire vers le fond ; poids des seins, des fesses, des bourrelets, de la peau autour des genoux, en dessous des bras, la maudite loi de la gravité !

— Reine ? Ça va ? T'as pas l'air dans ton assiette...

Au prix d'un effort titanesque, elle chassa la lourdeur du « poids des années », qui s'effrita en cendres invisibles tout autour d'elle. Reine pouvait presque les apercevoir, ces particules grisâtres de la couleur des trois poils pubiens qu'elle avait arrachés avec horreur le matin même, nouveaux malvenus se hissant bien droit comme des rats.

— Je suis juste terrassée par mon expérience, justement, et le poids des années...

Quelques coups frappés à la porte interrompirent ce début d'aveux que Reine se voyait déballer, impuissante à endiguer le flot. Elle frappa vigoureusement ses mains contre les accoudoirs de la chaise pour mettre un terme à cet entretien qui menaçait d'en venir à ce qu'elle méprisait le plus : le larmoiement, le braillage dans le nombril, le syndrome de Calimero, ce petit poussin ronchon avec sa coquille sur la tête qui geignait : « C'est

injuste, c'est trop injuste ! » Non ! Elle était une battante, une résiliente, tassez-vous !

— M'as te les préparer, tes *Lunch & Learn*, bien que tu saches pertinemment ce que j'en pense. Mais, car il y a un mais...

Jean-Marc lui lança, en se dirigeant vers la porte :

— *Shoote !*

— Débarrasse-moi de tes enfants d'école inexpérimentées. Je veux pas les voir, j'ai rien à leur enseigner. Organise-toi pour les garder hors de mon territoire, c'est pas si compliqué.

— Vieille sorcière !

— Vieux vicieux !

#Crinquée

Vieille frue *vieille*, et fière de l'être

Vieillir, vieillir, la belle affaire ! Vieillir, vieillir, cela n'est rien !

Et pourtant... J'évolue dans un environnement professionnel où l'âge n'a pas la cote, où vieillir est un crime de lèse-majestoute. Où le plus baby-boomer d'entre nous pense déjouer le temps en se vissant une crisse de tuque noire sur la tête, tête qu'il enfouit dans le sable aussi profondément que sa queue dans l'ouverture rectale d'un jeune adonis rencontré la veille dans les couloirs de la remise de prix annuelle dédiée à célébrer les idées novatrices, les concepts ravageurs, les stratégies percutantes.

En première page du *Panier aux nouvelles*, le journal d'informations hebdomadaire de l'industrie des communications, ça titre fort :

« LA CRÉATIVITÉ, OBSOLÈTE CHEZ LES QUARANTE ANS ET PLUS »

S'ensuit un papier navrant qui fait le constat tout aussi navrant de ce qu'on sait déjà quand on n'est plus de l'âge des *Chéries* : nous revoici au règne du despotisme de l'âge, où l'on nous brandit sous le nez les années accumulées comme un vieux chiffon malodorant. Au travail, on tasse les mononcles et les matantes, qui auront comme note à leur évaluation annuelle : « Incompréhension des technologies ». « Pas à jour sur les tendances ». « Idées dépassées ».

Si on ne veut pas voir de vieux dans les pubs – l'image dans la publicité fait peur : des caricatures sans âme, des solitaires sans importance et sans individualité – par peur de contaminer le marché jeune en associant des produits à des gens plus âgés, pourquoi voudrait-on les voir se promener dans les corridors d'une agence ou, pire, rencontrer des clients, je vous le demande ?

Va, la ridée, et cache ces seins pendants que l'on ne saurait voir !

Nous voilà donc condamnés à être jeunes, minces, blancs, riches et pétants de santé de préférence, mais surtout, à être per-for-mants.

Et pourtant.

Je le dis : je vieillis. Je le reconnais comme un état de fait, personne peut m'obstiner là-dessus !

Pourquoi tant de négation accolée au mot vieillir ? Pourquoi ces efforts herculéens pour l'éviter, le proscrire, l'oublier, faire comme si, le dénigrer, le conspuer, lui prêter toutes sortes de mauvaises intentions dignes d'un voisin hargneux pogné à tailler la haie mitoyenne à la *chain saw* ?

Vieille. Appelons un chat un chat. En quoi les mots senior, aînée, ancienne et toutes ces hypocrisies langagières sont-ils plus justes ? Plus respectueux ?

Quel mal y a-t-il à dire que l'on vieillit, Seigneur du Christ ? C'est quoi, coudonc ? L'Armageddon ?

Reconnaître qu'on vieillit ne veut pas dire s'étaler le jambon sur un sofa mou qui sent le renfermé et le relent de vieux matou pas castré pour le restant de ses jours.

Quand je dis que je vieillis, je ne veux pas dire que je sens le souffle de la mort sur mon cou, sa maudite haleine de Metaxa mal cuvée, mal renvoyé, pestilentielle odeur de revenez-y pas.

Est-ce que vieillir est nécessairement synonyme de faible, lent, passif, prudent, sénile, en mauvaise santé, orienté vers le passé et réfractaire au changement ?

Qu'on se calme le bolo, je constate seulement cet état de fait indéniable : je vieillis.

Pis viens pas me dire, ô toi, quinquagénaire fringant qui-cherche-compagne-pour-sorties-culturelles-et-sportives, que je suis donc bien rafraîchissante parce que j'embrasse mes années au lieu de les camoufler. Un compliment auquel tu t'empresses de rajouter que la vraie beauté se porte nue, comme Meryl Streep qui s'affiche la face sans potée ni ravalage de façade. La vraie beauté de Meryl, qui soit dit en passant a assez d'argent pour avoir son petit personnel – entraîneur, nutritionniste, styliste, diététiste, naturopathe, prof de yoga, de Pilates, de *spinning* pis de méditation –, réside plutôt dans le fait d'écouter ces sornettes sans plisser le front, pis de se faire filmer nu-fesses dans un film produit par Netflix, c'est-à-dire de grande écoute, en portant le fardeau de la preuve comme quoi vieillir, c'est mortel, mais pas péché et encore moins une faute de goût.

La vraie question, ce n'est pas de savoir quand on devient périmé, c'est de savoir qui le décide.

Je les entends, les *Chéries*, la voix forte et haute, la poitrine arrogante, le menton pointu, le poing levé, fières d'être solidaires : non au racisme ! Non au sexisme ! Non au spécisme ! Non à l'homophobie ! Non à l'islamophobie ! Non à la transphobie ! Non à l'antisémitisme ! Non au capacitisme !

Mais l'âgisme ?

...

Temps. Soupir. Silence. Blanc.

Parlez plus fort, je ne vous entends pas.

-
1. Personnages imaginés par Margaret Atwood dans son roman d'anticipation *La Servante écarlate*, paru en français en 1987 aux éditions Robert Laffont, et dont la série télévisée est diffusée depuis 2017.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5

Après trente ans passés à étudier la psychologie féminine, je n'ai toujours pas trouvé de réponse à la grande question : que veulent-elles au juste ?

SIGMUND FREUD

Fourre-naise

Elsa se traînait dans le petit appartement que la chaleur avait transformé en four. Ses fins de semaine, elle les passait dorénavant en sous-vêtements, enfilant short et t-shirt uniquement pour sortir faire quelques courses au dépanneur du coin, négligeant les saines habitudes inculquées dès l'enfance au profit de son nouveau régime alimentaire : croustilles, bière, *popsicles*, fromage en grains et vin rosé. « Si maman voyait ça, ça la sortirait net de son *buzz* de pot. »

Les genoux relevés, elle lisait devant son ventilateur qui crachait de l'air tout juste tiédi, faisant virevolter les quelques mèches échappées du chignon ramené très haut sur le dessus de son crâne. Elle bougeait le moins possible. Ne parlait à personne. Évitaient l'ordinateur qu'elle consultait uniquement pour prendre ses courriels et effacer la vingtaine de messages que Viviane lui avait envoyés depuis la funeste soirée, lui enjoignant de lui pardonner

ses paroles honteuses. « Fais-moi signe, reviens au cours, arrête prendre un verre ! »

Le matin même, Elsa avait découvert sur le pas de sa porte un sac de muffins au houmous chocolat accompagné d'un billet suintant le remords. Sur le coup, la jeune femme avait pris ce geste comme une intrusion. *Comment elle connaît mon adresse, elle ?*, puis s'était souvenue de la fiche d'information complétée lors du premier cours au studio. Ça l'avait calmée sans pour autant l'amadouer.

Elsa se butait à sa mauvaise foi comme un cheval sur l'obstacle. Impossible de franchir la barrière. Bien sûr, il y avait ces mots malheureux qui se dressaient entre elle et Viviane. Mais il y avait autre chose, encore, qu'elle avait peine à identifier. Quelque chose comme un désarroi né de la déception engendrée par la désillusion. Le regret que ce début d'amitié, qui avait semblé fleurir aisément entre elle et Reine, se soit flétri aussi sec. Introvertie, Elsa ne se laissait pas facilement apprivoiser, ne cultivait pas beaucoup les familiarités. Même qu'au collège, ses collègues l'avaient rebaptisée *Elsa, la louve des bibliothécaires*. Elle les entendait, parfois, ricaner dans son dos. Elle haussait les épaules. Si ça les amusait...

Une enfance passée avec une mère monoparentale hippie qui accueillait tout un chacun avec la même chaleur désinvolte lui avait fait passer le goût des relations faciles. Louis le lui avait reproché plus d'une fois lorsqu'elle se montrait réticente à rencontrer de nouvelles personnes. « Mon petit chat sauvage », l'appelait-il avec une tendresse mêlée d'exaspération, « ma belette rétive ». Pourtant, ce côté grégaire chez son amoureux l'avait attirée, contrairement à l'agacement suprême qu'elle avait toujours ressenti face au même trait de caractère chez sa mère. Évidemment, les relations mère-fille...

La pensée la ramena au souvenir de la soirée chez Viviane. Elle lui en voulait d'avoir rompu leur entente tacite. Elsa avait cru que cette fois, elle pourrait se lier avec ces deux étrangères aussi différentes d'elle que

possible, mais de qui elle se sentait étrangement proche. La trahison de Louis l'avait déchirée et elle semblait incapable de retrouver un semblant de protection dans son armure habituelle faite de rigueur, de devoir et de contrôle. Plus vulnérable que jamais, Elsa les avait laissées s'approcher, trouvant en leur compagnie un sentiment de réconfort et d'appartenance, comme si, en se complétant, toutes trois formaient une sorte de trinité : l'esprit (elle-même), le cœur (Viviane), le corps (Reine).

Au moment où la cuillerée de crème glacée à la pâte de biscuit lui rafraîchit le cerveau, un germe d'idée lui chauffa l'esprit. Et si elle transgressait l'interdit ? Et si elle débauchait Adèle et que toutes deux se les teignaient, ces maudites mèches, malgré et À CAUSE de l'interdiction formelle de Viviane ? Non seulement elle aurait une alliée de taille – elle savait y faire avec les adolescentes en mal de faire suer –, mais la revanche serait bien douce à savourer.

Bah, le péché est véniel, quand même. Des mèches, ça part au bout de quelques lavages, non ? Et qui sait si la jeune n'avait pas raison ? Peut-être avait-elle réellement besoin d'un changement... Avec cette touche de rose, la « louve » se transformerait peut-être en chiot ?

Un tintement fit vibrer son téléphone. Elle jeta un œil sur l'écran. Un message. Elsa hésita, puis ouvrit sa page. Alexandre-AN-comme-dans-rENTre-dedANs la contactait.

Cinéma Beaubien à l'air
climat, popcorn et p'tit film ?

Elsa vit son samedi soir s'allonger devant elle comme un pénis bandé mou et, apercevant sa silhouette à moitié nue dans la glace, imagina les frissons réveiller sa chair moite, l'humidifier encore plus par une séance torride d'un tout autre style de rentre dedans. Combattre le chaud par le chaud, tout le monde savait ça... Pas pour rien qu'on mangeait si épicé à

Mumbai. Cette fois, peut-être que si elle mettait du sien, elle arriverait à oublier ne serait-ce que quelques heures le corps de Louis, la voix de Louis, les yeux de Louis, le corps de Louis, les mensonges de Louis, la trahison de Louis...

Son petit plan l'ayant ragaillardie, elle se sentit allumée, brûlante et jeune, si jeune encore malgré la grisaille qui s'était abattue sur sa 35^e année, malgré ses espoirs en forme de seins de vieille : ramollis, tombants, tout ratatinés. Alexandre était au bout de quelques touches sur son cellulaire, bien réel, disponible. Affamé. Et ce soir, elle avait trop chaud pour s'emmailloter dans son suaire de chagrin. Ses doigts courant sur le clavier, elle entra la réponse rapidement de peur de changer d'idée.

Lit douillet, la fan à high,
popsicle et p'tite bière ? :)

La « *fan à high* » quand même... Le « ventilateur au maximum » aurait aussi bien fait l'affaire. Adèle déteignait sur elle... Sans plus réfléchir, elle pesa sur la touche Envoyer. Bon. Voilà. Fait ! À *la manière de Reine*, pensa-t-elle, excitée par ce geste spontané qui ne lui ressemblait pas. Il faudrait lui en parler, à Reine. Mais si elle n'allait plus jamais au studio de Pilates, plus jamais elle ne reverrait Reine. Humm... *Matière à réflexion*, se dit-elle en s'enfourmant une large part de crème glacée au lieu d'aller se jeter sous la douche. Le tintement du téléphone la fit sursauter. Ahhhh, ça n'avait pas été long que le plan cinéma était tombé à l'eau ! La bête arrivait au pas de course.

Suçotant sa cuillerée, elle se dit que puisqu'elle allait baiser avec lui de nouveau, ça ne serait donc plus une coucherie, la chose allait le promouvoir au statut d'amant. « Ça me plaît, ça me plaît beaucoup », conclut-elle en se regardant une dernière fois dans la glace. Eh boy ! En sous-vêtements, collante, les cheveux n'importe comment... Décidément, l'idée des mèches

roses, de la vengeance et de la controverse avait l'air de franchement la décoincer. *Note mentale à moi-même : remercier Adèle*, se dit-elle avant de ranger le litre de crème glacée qui fondait à vue d'œil.

Pendaison de guet-apens

Viviane ne savait absolument pas comment elle se sentait. Fâchée, mais soulagée, déçue, mais reconnaissante, méfiante, mais enchantée. « J'ai l'impression d'évoluer au pays des licornes : quand tu veux péter, c'est des fleurs qui embaument... » Daniel n'était jamais revenu en ville « pour sa semaine de vacances bien méritées ». Au lieu de cela, il l'avait fait venir à Ottawa. Sans les enfants. Il avait tout arrangé, le vlimeux, avait même mis sa mère dans le coup.

C'est elle qui gardait les enfants pour la fin de semaine. Deux. Jours. Elle avait empilé les projets qui débordaient de ce congé surprise comme les vêtements, beaucoup trop nombreux, de ses valises : lire, prendre de longs bains, regarder des séries télé insignifiantes pour se laver le cerveau. Réserver une séance de massage. Dormir, exposant 10.

Elle n'avait même pas eu à conduire ni à prendre le bus : une voiture noire avec chauffeur l'avait cueillie à la porte de leur maison. Viviane aurait pu pleurer de bonheur dans l'auto qui roulait sans heurts sur la 40, le système d'amortissement aussi élaboré que les scénarios qui roulaient en boucle dans sa tête. Une note discordante vibrait toutefois sous tout le falbala de ces vacances surprises : la discussion qu'elle devait avoir avec son mari.

En arrivant à l'appartement de fonction *du planificateur-chef*, elle émit un sifflement. Tout était d'une implacable propreté. Les murs ne portaient aucune empreinte de doigts salis, la salle de bain n'était qu'un long poème

blanc et pur sans tas de serviettes à l'odeur de moisi, la cuisine rutilait de tout son *stainless steel* comme les broches orthodontiques qui orneraient la bouche de ses enfants dans quelques années, promesse d'une ablation majeure dans ses REER. Au salon, le calme olympien lui fit mal à force de paix.

Elle eut les larmes aux yeux en regardant le tapis indemne de miettes, les cadres droits au mur, le dessus des calorifères vierge de poussière accumulée des quatre derniers hivers, le bois scandinave de la table basse ne montrant aucun cerne de verre ni accumulation de cossins, gogosses, babioles, livres, napperons, assiettes vides, chandelles à demi consommées, verres à demi pleins.

Dans un roman, toute cette implacable propreté apparaîtrait sans grâce et sans âme aux yeux noyés de larmes de la mère-héroïne. La vue de cet appartement lisse lui ferait soudainement réaliser qu'une maison sans enfants, sans vie, sans amour n'est qu'un temple vide. Dans le roman, la mère-héroïne retournerait à la maison familiale, sur les genoux s'il le fallait, l'instinct maternel en manque.

Dans la réalité, Viviane se laissa choir dans le divan moelleux beaucoup trop grand, beaucoup trop blanc, savourant un environnement qui, pour une fois, ne semblait pas avoir été brassé à la braoule par un dieu ivre. Délestée de cette charge mentale qui plombait son esprit depuis des mois, et qui l'avait transformée en Bonhomme Sept Heures traînant sa poche de petits morveux sur le dos, elle n'aspira plus qu'à se fondre dans une débauche de nombrilisme. Elle texta rapidement un mot à Daniel pour lui signaler son arrivée, puis s'endormit sur-le-champ, la bave aux commissures des lèvres. Le repos bien mérité du saint-bernard.



Daniel la réveilla avec un baiser sur le front et un verre de blanc bien froid à la main. Pendant un instant, elle ne sut où elle était, le regard de son mari

tendrement posé sur elle alors qu'un silence... absolu les enveloppait. Viviane attendit l'immanquable « maman ! » impératif, geignard, coléreux, impatient. Rien. La blancheur éclatante des murs percée de jolis tableaux marins lui rappela où elle était. Dans l'appartement de fonction de son planificateur-chef de mari. Elle fit ce qu'elle pensait ne plus jamais faire avant sa troisième réincarnation : elle se jeta au cou de Daniel et lécha sur ses lèvres une goutte de ce vin blanc suave.

À cette seconde précise, elle se fichait complètement qu'il fût bio ou nature, de sa composition en sulfites, en tanins, en sucre. Elle se concentra uniquement sur la bouche charnue qu'elle ouvrit du bout de sa langue, sur le désir qui s'imposait violemment dans ses alvéoles intimes, venu de cette source qu'elle pensait à jamais tarie par le manque de soins et d'attentions, larvée par trop de fatigue et de rancœur accumulées.

Elle souleva le bassin à la rencontre du corps de son homme, impatiente d'être nue contre sa peau, au diable les bourrelets qui avaient récemment fait leur apparition, accrochés à ses flancs comme des tiques indésirables ou la misère sur le pauvre monde. Cette espèce de miracle, qu'elle fût moite de désir, incapable d'attendre plus longtemps les caresses, allant jusqu'à se montrer directive – ta bouche, mon clito, tes mains, mes seins, ton érection, mes lèvres, ton sexe, le mien –, la stimula tout le long que dura leurs ébats, c'est-à-dire 32 grosses minutes.

Ce qui pour Viviane s'avéra une réussite tonitruante, elle qui avait abandonné jusqu'à l'étincelle de l'idée d'un espoir que sa vie sexuelle ne soit pas révolue, ne soit pas reléguée à ces temps anciens où le sexe n'était pas une chose qu'elle *s'imposait* par hygiène mentale et corporelle, par souci de plaire ou par besoin d'équilibre. Une chose agréable, certes, mais tout de même obligatoire, comme de cuisiner un dessert santé aux pommes ou un sorbet aux fruits.

Cette chose, elle ne l'avait faite que parce qu'elle en avait *envie*.

Les larmes lui montèrent de nouveau aux yeux. Elle n'avait que des remerciements à la bouche pour son mari qui l'avait kidnappée dans son intérêt, afin qu'elle puisse retrouver cette femme-là, délicate et sauvage, mais engloutie sous des couches de devoirs maternels et autres soucis ménagers. Reprenant son souffle, Daniel saisit le jeté couleur sauge artistiquement déposé sur le divan Pinterest, et les enveloppa tous deux après avoir approché la table basse où trônaient la bouteille de blanc, les coupes et une assiette d'amuse-gueule.

— Oh ! T'as même poussé l'audace jusqu'à faire des petites bouchées !

— Faudrait pas charrier, quand même. Je les ai ramassées chez le traiteur en revenant. C'est génial, on est tout près du By Market, je suis certain que t'aimerais !

— C'est une pensée très délicate.

— Je me vois bien récompensé, Madame.

La remarque se voulait complice et taquine, mais Viviane tiqua intérieurement. *C'est toujours ben pas pour avoir son nanane qu'il a tout préparé ça ?*

— C'est agréable et surprenant de te recevoir dans ma garçonnière un vendredi soir. Tu sais que t'es ma première invitée ? Ça change de la routine !

Viviane se demanda si ses petits plats, leur maison chaleureuse et bordélique, l'accueil délirant des jumeaux, la grâce attentive d'Adèle à son égard étaient relégués au rang de routine.

— Je suis déjà allée te retrouver à ton appartement de Québec, quand tu y allais...

— Rarement sans les enfants... Je nous ai planifié un beau week-end (... *pis mon programme que je m'étais préparé ?*), t'auras pas à organiser quoi que ce soit (*ce serait le comble !*). Visite du musée demain (*noooooon, pas le musée de l'aviation ou de la monnaie...*), une promenade à vélo dans un endroit charmant, un des secrets les mieux gardés d'Ottawa (*c'était pour ça,*

les vêtements de sport...), demain soir, on a un souper avec quelques collègues (*c'était pour ça, la robe chic...*), et dimanche, visite d'un vignoble (*Ah ! Enfin !*) et visite mystère dans un quartier qui m'a totalement séduit ! (.....)

Viviane se redressa, vissa son regard dans les yeux clairs de Daniel.

— OK... Je viens de débarquer sans le savoir dans l'opération « La petite séduction », si je comprends bien ? La petite bourgade d'Ottawa flashe ses meilleurs attributs sous la houlette de Daniel Vaillancourt pour... pour quelle raison exactement ?

— Pour charmer l'étrangère de passage.

— Vraiment ?

— L'attirer le plus souvent possible, ça te va, ça ?

— C'est quoi, le vrai but ?

— Te faire connaître Ottawa un peu mieux ! Te faire aimer la ville, te faire découvrir ma nouvelle vie, calvaire, c'est quoi le problème ?

Voilà. Elle avait réussi à se le mettre à dos. Daniel, le brillant, le bon, le sensé Daniel pognait les nerfs et ça ne faisait que... quoi, une heure, qu'ils étaient réunis ? Tout à coup, sa visite, le sexe sur ce divan géant moelleux, son éphémère tranquillité lui firent l'impression d'un effet secondaire d'antidépresseurs. Elle fut surprise de la vitesse avec laquelle la joie s'en était allée.

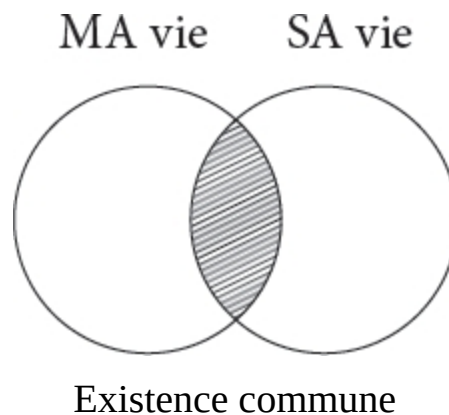
— Je suis juste surprise, Daniel. Excuse-moi, je... (*Nooon. Pas ENCORE l'excuse de la fatigue... Ah pis, pas ENCORE des excuses !*) Je m'excuse de rien, en fait, je savais pas à quoi m'attendre en venant ici. Tout ça est allé si vite, aussi. L'offre. Ta décision. Ton emménagement. Je cherche encore mes marques à la maison !

— D'où l'importance que j'accorde à notre fin de semaine en amoureux.

Pourquoi les mots de Daniel, soutenus par son regard redevenu aimant et chaleureux, lui donnaient-ils envie de fuir ? Elle se resservit du vin, picora quelques bouchées, se rhabilla, papota. Les prises de bec avec Adèle, les

succès sportifs de Florian, son nouvel ami Simon qui prenait beaucoup (trop ?) de place dans la vie de leur fils depuis le début des vacances, les déclarations de Mirabelle, beaucoup trop perspicaces pour ses dix ans. Sur tout cela, Viviane glissa avec légèreté comme elle faisait autrefois sur la glace, éparpillant ses soucis comme des poussières irritantes, mais certainement pas dramatiques.

Elle garda pour elle le volet professionnel de SA vie puisqu'il n'avait pas encore trouvé sa place dans leur *existence commune*, cette large, très large section hachurée du diagramme de Venn, espace correspondant à tout ce qui est commun aux deux cercles autrement distincts.



« Le Pilates Vivi pour la vie » ne figurait aucunement dans la partie hachurée alors que le planificateur-chef y était d'ores et déjà bien installé. À preuve, sa présence ici et l'importance que Daniel accordait à lui faire *découvrir sa nouvelle vie*. *Sa nouvelle vie*, pensait Viviane, *comme s'il en avait pas déjà une...*

Tout le temps que dura sa visite à Ottawa, ils firent l'amour trois fois (sans compter la première fois sur le divan), sortirent au restaurant six fois, parcoururent 63,8 kilomètres, rencontrèrent quatorze personnes, collègues et partenaires pour la plupart, visitèrent trois musées, où ils achetèrent six souvenirs pour les enfants. Tout ce temps, Daniel se montra tendre, prévenant, drôle, taquin et subtilement protecteur, exactement l'homme dont Viviane était tombée amoureuse.

Le dimanche matin, après son quatrième accouplement avec cet homme dont elle appréciait la charmante compagnie, elle se détendit tellement qu'elle décida d'aborder enfin la discussion qu'elle repoussait depuis beaucoup trop longtemps et qui lui nouait d'avance l'estomac.

— Daniel, la situation m'inquiète. Je m'en vais direct dans un mur. Je peux pas continuer comme ça.

— De quoi tu parles ?

Assise bien droite, elle ferma les yeux, posa les mains sur ses genoux en position de recueillement. Sa voix était douce quand elle se mit à énumérer :

— Organiser/planifier les soupers, faire l'épicerie en fonction de, aller à l'école/camp de jour pour chercher l'enfant qui va pas bien ce jour-là, ne pas pouvoir aller au studio parce que je dois prendre soin de lui/faire de la paperasse à la maison/ne pas pouvoir rater un jour de travail alors chercher un plan B/un.e voisin.e/parent.e/ami.e qui va pouvoir dépanner, penser à la fête des jumeaux qui approche, penser aux invitations à envoyer, faire le ménage, aller ramasser le panier de légumes bio, répondre au formulaire d'inscription à une activité du camp de jour, décider du menu et du gâteau de fête pour les jumeaux, laver une brassée de sous-vêtements, ranger le plus gros des traîneries, magasiner des souliers de course pour Florian, donner des nouvelles à ta maman qui s'inquiète de son ti-garçon, aller reconduire Mirabelle au parc/camp de jour/école/chez un.e ami.e/au cinéma, se tatouer le calendrier des activités des enfants dans le crâne, envoyer les invitations pour la fête, préparer un gruau *overnight*, assister à la réunion environnementale des voisins de ruelle, vendre les vieux vélos sur Marketplace, prévoir les lunches et faire les courses en fonction de, acheter un cadeau pour l'enseignante/l'éducatrice/la monitrice qui part en congé de maternité, envoyer un mot à l'entraîneur de Florian, aller chercher le bol à punch *vintage* chez la voisine, ramener l'ami.e de Mirabelle, préparer des collations santé, demander à Adèle de vider le lave-vaisselle,

m'engueuler avec Adèle, choisir mes batailles avec Adèle, vider le lave-vaisselle, cuisiner d'autres collations santé, préparer la valise/le sac à dos/le sac de couchage/le sac de sport de l'un des enfants invité.e à aller camper/dormir/ jouer/coucher chez l'ami.e/la famille de l'ami.e, prendre un rendez-vous chez le dentiste, appeler ma mère qui a besoin que j'ailler magasiner des nouveaux bas de contention avec elle.

Daniel soupira imperceptiblement, un malencontreux son que Viviane eut envie de lui faire ravalier séance tenante. Ou de revêtir un casque et une armure de Walkyrie, d'enfourcher le premier Pégase venu et, armée d'une très longue lance à la pique très acérée, de trucidier son époux avant de lancer sur lui ses chiens de la mort, une horde de canidés sauvages assoiffés du sang frais d'hommes insignifiants.

La voix de Daniel la tira de son fantasme. Elle passa une main sur ses lèvres de peur d'avoir l'écume à la bouche.

— Viv, dis-moi comment je peux t'aider.

— Comment tu peux *m'aider* ?

Elle étrangla un rire aigu qui, si elle le laissait éclater, serait à coup sûr un aller simple vers le premier établissement où on internait encore des femmes qui perdent les pédales sous prétexte d'intoxication, de burn-out, de dépression ou des trois. Il devait bien en exister encore au Canada. Surtout à Ottawa.

— En vidant mon cerveau de tout ça et en le prenant sur tes épaules. Ça s'appelle la charge mentale, c'est pesant en chien, pis ça s'en va jamais, jamais, jamais.

Sous le regard aigu de sa femme, Daniel ne broncha pas d'un cil.

— C'est toi qui te mets de la pression.

— Je me mets PAS de pression. J'AI de la pression.

— Lâche prise ! Tu t'es toi-même placée dans la position de tout prendre en charge. T'es devenue une Gère-Mène. Comment veux-tu que je prenne ma place quand tu la prends toute ?

— Parce qu’il faudrait aussi que je prenne cette responsabilité-là ? De lâcher prise ? De TE donner la place que TU devrais prendre ?

— *Slacke* un peu ! Délègue, on va prendre une femme de ménage. Demande à ta mère et à la mienne de te donner un coup de main, va voir un psy, il y a certainement quelque chose que tu peux faire !

— Que JE peux faire...

Viviane se revit brusquement après la naissance des jumeaux, quand Daniel et elle avaient toujours un des bébés dans les bras, une couche à changer ou un biberon/ sein à donner, une colique à soulager, un rot à faire passer, la petite Adèle dans les jambes, la bouffe toujours tiède, les cafés toujours froids. Ils arboraient tous deux la même figure blême de fatigue et illuminée de tendresse, les mêmes poches sous les yeux, le même sourire de connivence. Où était allée cette bienveillance entre eux, ce soutien mutuel exempt de toute la petite comptabilité mesquine devenue leur pain quotidien ?

— C’est pas la question qu’il faut que je lâche prise, Daniel, c’est la question qu’il faut que tu t’impliques plus.

— Pour ça, faudrait qu’on vive sous le même toit.

Et ce même homme qui s’était montré si délicieux, la dernière demi-heure en moins, se révéla dans tout son machiavélisme, alors qu’il la traînait dans les avenues paisibles d’un quartier résidentiel où régnaient fontaines et arbres séculaires, maisons ancestrales et biscornues, allées chatoyantes, cris d’oiseaux, pleurs de bébés et parcs joliment enchâssés au détour d’autres maisons ancestrales et biscornues. Viviane ravala salive et envie de vomir.

— Je viens de comprendre... Tout ce chichi, c’était donc pour ça ?

— Ce serait plus simple qu’on vive tous ensemble ici, à Ottawa, non ?

— Ben voyons ! NON ! L’école, les amis des enfants, nos amis ? Notre maison ?

— On serait pas la première famille à déménager, pas besoin d'en faire tout un drame.

— Mon studio de Pilates, Daniel ! Que je viens tout juste d'ouvrir, je te le rappelle, et que tu sembles oublier si facilement. C'est quand même pas rien !

Il lui lança un regard doux et un peu exaspéré, le même qu'il réservait à l'un des enfants quand la logique juvénile de l'un ou de l'autre était attendrissante de naïveté.

— Tu donnes des cours de Pilates, Viviane. Ça se déplace, des tapis, des chandelles, des cartes de membre pis des coussins. Ça se loue, des locaux, des distributeurs d'eau filtrée, des systèmes de son ! Le Bureau privé des consultations du gouvernement fédéral se déplace pas. C'est en présentiel. Pis à Ottawa.

N'ayant rien à ajouter, Viviane se zippa la bouche et la valise, puis quitta Ottawa et son mari en disant qu'il leur fallait réfléchir. Elle fit le trajet de deux heures et quelque à bord d'un autobus Voyageur avec siège inclinable, tablette rabattable, Wi-Fi, prise électrique et de l'espace pour les jambes. Le chauffeur était moins élégant que celui qu'elle avait eu à l'aller, mais nettement plus sympathique.

Là où elle aurait dû ressentir un grand brasier, elle n'éprouvait que la honte d'avoir cru un instant que son entreprise, rabaissée à un ramassis de coussins et de tapis, de cartes de membre et d'eau filtrée, ait pu avoir une quelconque signification pour le planificateur-chef au Bureau de consultation du gouvernement fédéral.

Pas de traces de colère ni de guerrière fantasmée pour la porter. Elle n'occupait qu'un petit siège dans un autobus aux trois quarts vide. En arrivant au terminus, elle endossa son rôle de *foreman* de famille, appela sa belle-mère, s'enquit des enfants, assura qu'elle arrivait dans pas longtemps. Dans le métro, elle resta debout, son sexe irrité lui chauffait les entrailles.

Le comble, elle allait être bonne pour une infection urinaire après quatre relations sexuelles et deux jours de soi-disant détente.

Le mot en M

(DISGRÂCE DU JOUR : peau pendante autour des genoux comme les bajoues d'un vieux bouledogue. Out, les belles jambes.)

— Ahhhhhhhhhhh... yoye !

Allongée sur son lit, Reine se redressa vivement et retira avec précaution Michet qui, au lieu de la faire jouir, lui avait déchiré les entrailles. « Se faire pénétrer par *Alien*, ça doit ressembler à ça », marmonna-t-elle en déposant l'objet de silicone devenu tout à coup suspicieux. Elle scruta minutieusement la surface à la recherche d'un quelconque problème de fabrication, par exemple une zone soudainement hérissée d'aiguilles à coudre ou de tisons fumants. Évidemment, rien qui justifiait la douleur aiguë qu'elle avait ressentie.

Elle fronça les sourcils, en proie à un questionnement désagréable. Elle connaissait la sensation de vagin sec, la ressentait plus couramment depuis quelque temps, utilisait les lubrifiants qu'il fallait pour y remédier. Elle ne s'expliquait pas cette brusque douleur. Y avait-il des degrés dans la sécheresse, une gradation dans l'humiliation ? À moins qu'elle ne mouille plus du tout du tout ? Y avait-il une possibilité que son jus de plaisir, cette joie fluide qui assurait l'humidité soyeuse de son sexe, soit une source à tout jamais tarie ?

Elle passa doucement sa main sur l'orifice de sa vulve. Sèche comme le désert de Gobi. Plongea un index hésitant. La sensation inconfortable perdura. En retirant son doigt, elle aperçut une traînée rosâtre le long de la

phalange supérieure. Du sang. Certainement pas des menstrues. Une blessure interne ?

Reine prit un petit calepin sur sa table de chevet, l'ouvrit et consigna cette nouvelle information. Depuis que BIG Pharma, l'un des plus gros clients de l'agence, les avait approchés pour l'image de marque et le lancement d'un nouveau produit révolutionnaire destiné aux femmes en ménopause, Reine notait tous ses symptômes. Puisqu'elle ne donnait plus son corps à personne, elle pouvait au moins le donner à la science, s'était-elle dit. Et le sacrifier sur l'autel du marketing. Ce projet, elle s'était garrochée dessus à pieds joints, au grand dam de Jean-Marc, qui avait tout d'abord refusé.

— T'as beau avoir vingt-cinq ans d'expérience, t'es directrice du service langagier. Tu fais ta job comme une pro, mais t'es pas équipée pour mener une équipe sur un aussi BIG mandat...

— Tu vas donner ça à qui ? À une des filles du ~~Service à la clientèle~~ Groupe-Conseil dont la moyenne d'âge est de vingt-sept ans et trois quarts ? À Simon ? Ah oui, il a de l'expérience en pharmacutique, mais à ce que je sache, il a encore des testicules dans le fond de ses bobettes ! Théo ? Il a vingt-six ans, pis il cherche encore le moyen de parler sans bafouiller. Dominic ? C'est un vieux routier, mais aux dernières nouvelles, il était toujours gay.

— Reine, c'est à Diane et moi de...

— Écoute-moi ! S'il y en a une qui sait de quoi elle parle, c'est bibi. Personne d'autre a l'expérience qu'il faut pour travailler sur un dossier portant sur la ménopause. J'me suis tapé toute la *ride* des montagnes russes hormonales, de la prépuberté à la postménopause en passant par les SPM tous les mois que le Bon Dieu amène depuis que j'ai quatorze ans, sans oublier les hormones de grossesse pis le post-partum. Je. Sais. De. Quoi. Je. Parle.

— Ben là, les montagnes russes... T'as des bouffées de chaleur, OK, bon...

— EILLE !

Il s'était interrompu, de peur de recevoir le portable de Reine par la tête.

— Les symptômes me sortent littéralement par le vagin, si tu veux savoir. Veux-tu savoir ?

Jean-Marc avait agité ses mains frénétiquement, le rouge aux joues, et détourné le regard.

— C'est pas le fun, c'est pas sexy, les gens roulent des yeux et ont juste envie de partir à courir quand on aborde le sujet, mais c'est notre devoir – on est une agence de com-mu-ni-ca-tion, non ? – de faire en sorte qu'on se sente tous moins gênés d'en parler si on veut faire disparaître la honte et le tabou associés au mot en M !

— Je comprends tout ça, Reine, mais t'as aucune expérience dans la gestion de compte !

— Si un chou-fleur peut être une croûte de pizza, je peux être n'importe quoi.

Jean-Marc avait soupiré, peu enclin à rire de sa blague. Reine avait contre-attaqué :

— OK. Montez une équipe, d'abord. Toi, pis Pet-S... Diane. Tout l'aspect organisationnel sera pris en charge par qui vous voudrez, pourvu que ce soit des femmes. Ça, j'y tiens.

— C'est de la discrimination sexiste, Reine...

— Mets-en ! Doublée d'un biais de genre, je l'assume, j'en suis fière, j'ai pas de problème à argumenter ça. Veux-tu vraiment qu'on se lance dans un débat sur la parité et l'égalité dans le milieu des agences de communication ?

Jean-Marc l'avait fusillée du regard sans rien ajouter. Après un bref moment de silence, il l'avait encouragée à poursuivre d'un geste de la main

qu'elle avait traduit par : « Enchaîne, enchaîne ! » Reine avait obtempéré ; elle connaissait les signes avant-coureurs de sa légendaire impatience.

— Moi, j'assure l'aspect communicationnel, c'est ma spécialité, non ? Ça veut dire les communications avec le client ET avec l'équipe. Une petite équipe féminine complètement dédiée au projet, c'est pas l'idéal dont tu parles toujours ?

— Oui, mais les coûts de gestion...

— C'est BIG Pharma ! On peut pas avoir un client plus adéquat pour ce genre de gestion, Jean-Marc.

— Hmmm.

Reine avait vu la lueur familière luire dans les yeux de son patron. L'arrogance, la détermination, le goût du risque qui avaient fait de lui le leader qu'il était. Elle avait su à ce moment que c'était gagné.

Ils avaient planché fort sur le devis, les arguments avaient porté. Reine avait l'habitude de pelleter des nuages et d'aligner les *buzz words*. Cette fois, elle s'était elle-même surprise par l'enthousiasme authentique qui l'avait soulevée à l'idée de travailler sur un sujet aussi intimement lié à ce qu'elle vivait. Elle y voyait là une coïncidence troublante, une de ces synchronicités dont Jung avait abondamment parlé et qui avait été largement reprise par les livres de développement spirituello-cosmico-personnel ayant la cote depuis quelques années.

Séduite, BIG Pharma avait embarqué et mis sur pied une équipe à l'interne également dédiée au projet. La vie de Reine avait pris un tournant excitant. Elle qui se demandait avec un brin d'angoisse ce qui *l'animait* dans la vie avait plongé tête la première dans le projet du haut du plongoir de dix mètres, formé son équipe, installé dans une des salles de débarras jouxtant les grandes salles de réunion un endroit où tenir les *Think Tanks*.

Think Tank : un *Think Tank* en agence représente un groupe de réflexions, un laboratoire de créativité dont l'objectif est de générer des concepts originaux en

entrechoquant les idées des uns et des autres de façon fluide, organique. Après tout, la création, c'est le chaos, on n'a qu'à penser au Big Bang.

(Dans les faits, on *brainstorme* en buvant beaucoup trop de café, en écrivant les idées qui jaillissent spontanément du cerveau surchauffé des participants sur un tableau idéalement noir avec des craies colorées qu'on garroche au bout de nos bras quand la craie casse parce qu'on est beaucoup trop cool pour se lever et la jeter gentiment dans la poubelle.)

Diane s'était évidemment opposée à son leadership, toutes les situations pour l'affronter étaient bonnes, puis avait lâché le nonosse quand Reine avait grogné plus fort qu'elle, promettant vaguement d'impliquer une *Chérie* dès la phase de *kick-off* amorcée. Ce qu'elle n'avait aucune intention de faire.

Karl-Claudiel s'était aussi zigné sur le projet, haletant et pathétique, mais là encore, elle avait montré les dents, brandissant les études et les livres de référence, tous sur le mot en M, les effets, les causes, les statistiques à se taper pour élaborer la « toile de fond ». Un moyen comme un autre de donner un coup de pied dans le cabot pour qu'il décrisse, ce qu'il avait fait avant de jurer qu'il s'impliquerait au moment de monter le plan stratégique.



Après avoir rangé son calepin, Reine entreprit de laver Michet avant de le déposer dans son étui de soie, au garde-à-vous sur sa table de chevet. Après quelques secondes de réflexion, elle changea d'idée, reposa le jouet dans sa boîte et la fourra sur l'étagère la plus éloignée au fond du placard. La porte claqua avec un petit bruit sec, une façon tangible de refermer le couvercle du cercueil qui contenait les restants chéssés de sa vie sexuelle.

CHAPITRE 6

La femme est éduquée trois fois dans sa vie : par ses parents, son mari et ses enfants.

PROVERBE MAROCAIN

Ce qu'on ne ferait pas pour un peu de paix

Assise à la table de la cuisine devant une pile de bas à appareiller, Viviane surveillait d'un œil la soupe aux super aliments qui mijotait, tout en saisissant dans un fichier Excel les rentrées d'argent mensuelles qui s'additionnaient à la vitesse de la fonte des glaciers avant le réchauffement climatique.

Dans son esprit, les pensées sombres vampirisaient sa joie de vivre qui l'avait désertée en même temps que la régularité de son cycle menstruel. *Quand on se lance en affaires, c'est pour réussir. Les obligations du succès. Le regard qu'on porte sur soi. Le regard qu'on attend des autres.* La panique monta, semblable aux hautes marées à Venise, menaçant de l'engloutir comme la ville dont elle était tombée amoureuse à vingt-quatre ans lors d'un voyage étudiant. D'abord ses pieds pétrifiés, puis ses mollets gelés, ses jambes roides, son ventre glacé, ses poumons submergés. Elle

commença à haleter, jeta des yeux affolés autour d'elle en quête d'un sac de papier...

— *Mom ! Une permission spéciale, please, please, dis oui ! Y a une gang qui va à un jeu d'évasion pour la fête de Syb, j'étais pas invitée, c'est pas ma crowd habituelle, mais y a une fille qui est sick, je la remplacerais, y faut respecter le nombre de joueurs, ça a l'air, c'est trop cool, c'est dans une heure, ça me gêne un peu, mais bof, YOLO. Peux-tu me reconduire, please, please ?*

La diarrhée verbale de sa fille la sortit de son état de noyade avancé, la projetant d'un coup sec contre le mur des responsabilités parentales. Écouter. Supputer. Trancher. Prendre une décision. Passer à l'action.

— Y va y avoir Flo, Isa, Lil, Mat, Nad, Alex, Marje, Didi, Noème...

Viviane songea que tous les prénoms de ces enfants avaient dû un jour résonner joliment aux oreilles de leurs parents, telle une chanson d'amour, et se retrouvaient à présent charcutés dans la bouche de sa fille, à peine quelques sons criblant le silence, des coups secs de carabine mal ajustée.

— *Mom ! Allôôôô ! Es-tu là ? Si t'es là, frappe une fois !*

La voix impatiente d'Adèle, la trame sonore de sa vie ces jours-ci, lui fut tout à coup insupportable.

— Mais vas-y donc, je t'en supplie, Adèle ! Vas-y !

Débarrasse le plancher, va crier ailleurs, va montrer ta face longue de carême devant d'autres regards que le mien, je t'en conjure, enfant, sacre-moi une p'tite patience ! Décrisse !

La violence de ses pensées lui fit mal. Ployant sous la culpabilité, elle se retint toutefois de promettre à sa fille le *lift* qu'elle lui avait réclamé.

— Tu peux pas te rendre avec un autre parent ? Je peux pas laisser les jumeaux, pis ton père...

Adèle prit une voix suraiguë et plaigarde, caricaturant celle de sa mère :

— Ton pèèèèère est paaaas lààààà ! Tu répètes ça toutes les vingt secondes, *come on*, on le sait ! Tu dis ça avec une grimace de citron, en

plus, comme si c'était de sa faute...

— Ça l'est, c'est son choix, pas le mien.

La panique était complètement refoulée à présent, laissant place à une rage froide que Viviane peina à comprimer. Elle serra les mâchoires si fort que les dents lui crissèrent dans la bouche.

— Donne. Moi. Ma. Sacoche.

Incapable de prononcer une parole de plus, elle fouilla dans son sac, en sortit son portefeuille, tendit deux billets à sa fille, *je l'achète, c'est épouvantable, j'achète la paix à mes enfants*, et toujours sans un mot, se replongea dans ses calculs Excel, les narines pincées, la respiration sifflante.

— Mom ?

L'inflexion inquiète remua une étincelle d'humanité dans son être desséché de mère acariâtre. Elle réussit à soutenir le regard d'Adèle, ses grands yeux lumineux pareils à ceux de Daniel. Aussi brusquement que la rage était venue, le chagrin la terrassa, de grandes vagues de peine venant se briser contre les pics hérissés de son cœur malmené. Retenant de peine et de misère ses pleurs, elle sourit courageusement à sa fille, balaya l'air d'une main agitée en n'osant prononcer les mots *C'est rien, juste de la fatigue, une rengaine usée jusqu'au Kotex*, songea-t-elle, qui ferait rouler les yeux de son aînée assez intensément pour que celle-ci revisite sa matière grise de l'intérieur.

— Vite ! Vas-y avant que je change d'idée ! Pour le transport...

— Je vas m'arranger, so capote pas...

La pièce vidée de la présence suffocante de l'adolescente, Viviane passa une main tremblante sur son front trempé de sueur, pinça de ses longs doigts l'arête de son nez.

— C'est pas toi.

La voix de Mirabelle la fit sursauter. Comme toujours, la petite semblait s'être matérialisée à la nanoseconde même devant ses yeux.

— C'est pas moi quoi ?

— Adèle. C'est pas toi, c'est la puberté. Grosse période de changement. Les seins. Le poil. Le corps. Elle devrait être menstruée bientôt, plusieurs filles dans ma classe le sont déjà. Pas moi. Arke. Elle est en processus d'identification. Sur le plan de l'inconscient, elle doit te tuer pour incarner sa féminité. Elle peut pas, elle veut pas te ressembler, il faut qu'elle se construise, tu comprends ? Tu la gosses, tu la gosses énormément, même, mais elle t'aime pareil.

Viviane caressa les cheveux de sa fille, amusée par son charabia psychothérapique.

— Tu tiens ça d'où ?

— Un dépliant que j'ai trouvé dans la bibliothèque virtuelle : « L'intervention clinique destinée aux jeunes de 12 à 18 ans et à leurs parents ». Ce qui m'intéressait, c'était la section « Les projets de vie possibles pour un jeune âgé de 12 à 18 ans », mais c'était pas génial. Trop du style : « Hé, toi ! Le jeune ! »...

Elles échangèrent un sourire complice.

— Je vais te dire un secret, pis répète-le pas : Adèle aussi me gosse énor-mé-ment...

La petite couina de surprise et de joie.

— Sa manie de mettre de l'anglais à tout bout de champ. Pis l'utilisation abusive de diminutifs !!!

— Ah oui, mais ça aussi, c'est l'âge. L'esprit de meute. Savais-tu que les loups se parlent entre eux ? Les chercheurs ont remarqué que chez les jeunes sujets, les échanges sont répétés, courts et secs, des petits jappements de plusieurs tonalités. Eux aussi adoptent un langage qui leur est propre.

Viviane contempla longuement sa fille, qui ajouta, imperturbable :

— Tome 17 de l'encyclopédie *Tout Connaître*.

— L'encyclopédie, c'était bon dans mon temps... T'aimes pas mieux les Internets ?

— Non. Pis on dit plus ça, LES Internets, c'est dépassé... Le Web, c'est bon quand j'ai une question précise. L'encyclopédie... je feuillette les tomes, pis je tombe sur des sujets que j'ignorais qu'ils me passionnaient.

Viviane laissa passer la structure de phrase boiteuse. Pour une fois que son petit génie faisait une erreur...

— La formation et le nom des nuages, les volcans, Pompéi, les quatre estomacs de la vache, les meutes de loups... Tout ça réuni dans plusieurs tomes, des heures de plaisir ! Ça nourrit mon côté « *scanneur* ».

— Bon, une autre affaire !

— *Scanneur* : un esprit éclectique qui s'attarde à une foule de sujets, les maîtrisant tous sans aucune distinction. Le danger, c'est la dispersion. Y faudra que tu surveilles ça quand je vais grandir. Bon, c'est pas tout, ça ! Je venais juste fouiller dans le frigo, j'ai faim, c'est pas l'heure de dîner ?

— Ahhhh ! La soupe !

— « À la soupe », haha, c'est une expression qui remonte au Moyen-Âge, et qui fait référence à...

Viviane s'éjecta violemment de sa chaise, manquant s'étaler de tout son long dans la cuisine, se péter la tempe sur le coin du comptoir de l'îlot en bois massif, baigner dans son sang aux pieds de sa fille de dix ans dotée d'un esprit *scanneur*, mais une enfant de dix ans pareil. Au lieu de cela, elle arriva juste à temps pour éteindre le feu avant que le chaudron ne s'enflamme, son contenu super nutritif super calciné. Un chaudron Lagostina, quand même...

Perte totale. Comme la perte totale de temps. Comme la perte totale de contrôle qui menaçait d'exploser en rires ou en pleurs incontrôlables, en garrochage de chaudron à l'autre bout de la pièce ou encore en chapelet de jurons à faire ressusciter le Frère Untel, vibrant hommage à l'inventivité du peuple québécois glorifiée à coups d'encensoir et nourrie à des racines baignant dans l'eau bénite.

Au lieu de cela, Viviane saisit son sac d'une main, sa fille de l'autre et entreprit d'arracher son fils aux entrailles abyssales du sous-sol en beuglant qu'elle les amenait manger un gros roteux bien gras à la cantine sur Jarry, tout près du Dairy Queen, dont le cornet surdimensionné brillait de plaisirs défendus et de promesses illicites, lipides, glucides, sodium, additifs, gélifiants et autres épaississants.

Avant que l'horloge sonne midi, Viviane avait trahi trois fois ses convictions – comme Pierre avait renié trois fois son pote Jésus avant que le coq chante – bâties sur une échelle de valeurs de plus en plus chambranlante : elle avait acheté sa fille aînée pour un quart d'heure de paix, multiplié le gaspillage, de un alimentaire et de deux de denrées non périssables (le chaudron autrement en parfait état), et enfreint le code de nutrition soigneusement élaboré pour atteindre les objectifs optimaux d'une alimentation équilibrée et performante pour trois enfants en croissance.

Le diable s'habille en Lululemon.

#LaVieDesAutres

La blogueuse/vlogueuse/influenceuse que tu aimes, que tu suis, à laquelle tu es abonnée t'ouvre une fenêtre sur sa vie rutilante comme au temps jadis madame Tupperware laissait entrer ses fidèles dans sa cuisine sertie d'électroménagers couleur *avocado* pour un party de présentation de contenants. Sa croustade aux pommes – la collation la plus saine et la plus rapide qui soit – déposée négligemment sur le comptoir de marbre veiné italien te semble si odorante, alléchante que tu en mouilles quasiment ta petite culotte défraîchie dont les élastiques tiennent de peur.

Est-ce que cette croustade, dont le fumet imaginaire te flatte pourtant les narines pour vrai, est un tant soit peu quelconque ? Que nenni ! Les fruits qui composent ce plat ne proviennent pas de ton IGA du coin suremballés dans trop de plastique ! Chaque pomme a été amoureuxment cueillie par la main joufflue d'un de ses chérubins lors de la traditionnelle sortie familiale abondamment documentée dans son billet/vidéo publié il y a deux jours, illustrant la perfection du moment : ses cheveux savamment décoiffés, le dos bien musclé du conjoint hissant le bébé pour que la menotte attrape la pomme, les enfants pleins d'innocence juchés sur les

escabeaux artistiquement appuyés aux plus beaux des troncs nouveaux d'arbres surchargés, sous un ciel pur pommelé de nuages décoratifs.

Tu sais pertinemment que le bébé a fait une crise de diarrhée juste avant la prise de photo/vidéo, que le bambin à la main tendrement joufflue a péti sa coche entre les allées parce que grimper aux arbres l'ennuyait prodigieusement et qu'il réclamait à grands hurlements le téléphone de sa maman sous les yeux gênés des autres parents et du regard jaloux de leurs rejetons tout aussi ennuyés, mais moins criards.

Tu n'es pas naïve, mais tu as tellement envie d'y croire que tu es entrée quand même dans l'illusion. Tu as quand même suivi le chemin que l'influenceuse/blogueuse/vlogueuse t'avait tracé, avachie à la table de la cuisine à cinq heures et demie du matin, un café tiède à la main, parce que tu as lu que la tendance du Miracle-Morning-21-matins-pour-se-sentir-bien était LA tendance du moment en matière de mieux-être, promettant qu'en t'offrant un moment dédié à toi, rien qu'à toi, tu ressentirais moins de stress au travail et dans la vie de tous les jours, une meilleure forme physique et une relation aux autres différente.

L'influenceuse/blogueuse/vlogueuse a fini de dire ce qu'elle avait à te dire et tu refermes ton portable, une autre façon de se claquer la porte du paradis au nez, en te demandant franchement pourquoi, toi, tu n'y arrives pas ? Pourquoi tu ne trouves jamais le temps de la faire, cette maudite croustade – la meilleure collation et la plus rapide qui soit ?

Que le samedi précédent, l'idée d'aller aux pommes en après-midi ne t'a jamais effleuré l'esprit, que la pensée même d'être enfermée dans la voiture pognée dans le trafic des familles-qui-vont-aux-pommes-c'est-donc-ben-le-fun en compagnie d'un mari grognon, d'une ado blasée et de deux enfants surexcités te semblait aussi invitante que d'aller passer une coloscopie.

Il n'est pas encore six heures du matin que l'échec et la culpabilité se coulent en toi, une boisson amère que tu avales pourtant comme du petit-lait parce que son arrière-goût de déception t'est tellement familier. Tu te sens déçue de toi, des autres, de la vie, de tes attentes illégitimes, penses-tu.

Il n'est pas encore six heures et tu te sens *lessivée* dans le sens terroir du terme : blanchie, érapoutie et asséchée parce que passée dans le tordeur après avoir été brassée d'un bord pis de l'autre dans de l'eau bouillante pis de l'eau de Javel.

Ça fait que Namasté, câlisse.

– La narratrice

Ovaires à *broil*

Elsa fourra les deux tubes de Colorista à coloration semi-permanente rose vif dans son sac et sortit avec regret de la pharmacie. L'air suffocant la saisit à la gorge dès qu'elle posa le pied sur le trottoir, lui faisant regretter ce début de fin de semaine qui la tenait éloignée de l'air frais de son bureau situé dans les profondeurs du collège. Sa patronne avait insisté pour qu'elle prenne ses vacances avant le retour en classe. N'eût été sa séparation éclair, elle serait depuis quelques jours allongée sur une plage quelconque de la côte Est remplie de familles rouge homard sacrant leur bonheur en québécois, Ostie qu'on est-tu ben !

La douleur de la séparation faisait tranquillement place à une ~~sainte~~ saine colère. Louis lui avait fait perdre son temps en plus de lui avoir fait perdre ses illusions et ses espoirs. En tout cas, les p'tits morveux ne lui manquaient pas. De ces années de famille recon-restituée, il n'y avait que la chatte Daisy qu'elle aurait voulu emballer dans ses boîtes. Leurs petites bouches pincées, leurs regards sournois, leurs mensonges, leurs larmes de crocodiles, leurs doigts poisseux, leurs grandes langues sales, leurs petits plans machiavéliques, leurs petites têtes à claques... Elsa mit un terme à l'afflux de détails qui avaient pris, les jours passant, de vilaines nuances de rancune et de méchanceté gratuite.

Combien de fois s'était-elle censurée : « T'as pas honte, c'est juste des enfants... », « T'es juste jalouse », « C'est toi, l'adulte, agis en conséquence ! » Libérée de leur présence – de leur *emprise* –, elle avait sauté allègrement dans le jugement facile et le picossage post-relation de mauvais aloi, jusqu'à ce qu'elle prenne conscience que les gamins avaient seulement pris la place qu'on (Louis) avait bien voulu leur donner. Dès lors, elle avait laissé en plan les p'tits morveux pour ne plus s'en prendre qu'au seul et unique responsable de sa situation de célibataire soumise avec des ovaires à *broil*.

Quelles étaient les chances qu'elle tombe amoureuse d'un homme qui, ô miracle, tenait justement à procréer au plus crisse ? Nulles, se disait-elle en

contemplant le vide abyssal de son aveuglement, de son égarement. Chaque jour qui passait la retenait prisonnière d'un fabuleux sentiment de s'être fait passer une forêt de sapins au grand complet. Elle fulminait, la boucane lui sortait en permanence par les sept orifices.

Échauffée par ses pensées, elle pressa le pas malgré la torpeur langoureuse qui s'abattait sur la ville et ses habitants. L'air épais se cassait en deux pour laisser passer cette petite blonde, dont le pas s'apparentait au ski nordique, les bras vigoureusement lancés devant, derrière, au rythme d'enjambées énergiques. Arrivée au coin de la rue de Gaspé, elle s'arrêta, en nage. Le pépiement doux des petits enfants jouant au parc des Rêves l'enveloppa.

Elle eut une violente envie de prendre un des enfants dans ses bras, de caresser sa chair moite de sueur, de chasser de son front une boucle mouillée ; elle se vit courir, saisir un petit corps, n'importe lequel ferait l'affaire pourvu qu'il soit en couche, le prendre sous son bras comme un sac et s'enfuir, s'enfuir avec le p'tit au détriment des cris de parents témoins et des lamentations maternelles bientôt rejointes par les hurlements des sirènes de police et ceux de l'alerte Amber entonnée en chœur par les téléphones. Elle n'aurait même pas le temps de se rendre au parc Jarry, de sauter dans la pataugeuse et de jouer avec l'enfant qui riait aux éclats.

— Êtes-vous correcte ?

La voix de la passante la fit sursauter. Elle lui répondit avec brusquerie.

— Oui, pourquoi vous me demandez ça ?

L'inconnue leva une main hésitante vers son visage.

— Parce que vos joues sont inondées de larmes...

Elsa balbutia n'importe quoi en essuyant rageusement ses joues trempées. Une autre affaire à mettre sur le dos de Louis ! Voilà-t'y pas qu'elle se transformait en fontaine sans même s'en rendre compte à l'approche d'un terrain de jeux, tout ça parce que monsieur lui avait fait

croire pendant ~~des mois~~ des années qu'il allait lui faire l'enfant que son utérus réclamait à corps et à sang !

Des envies de meurtre succédèrent à ses envies de kidnapping et elle reprit son allure de folle en direction de la maison de Viviane. Elle avait soif, tout à coup, terriblement soif et se sentait fatiguée, terriblement fatiguée. Elle aperçut Mirabelle sortir de la maison familiale en sautillant – « Fiou, ils sont là ! » – et ressentit une bouffée de reconnaissance. Même si elle avait tout planifié avec Adèle, Elsa redoutait tout à coup de se cogner le nez à une maison vide.

Quand Viviane lui ouvrit, Elsa lutta pour ne pas se jeter dans ses bras. Trop d'effusions, ça ne lui ressemblait pas. Elle ne se souvint même pas qu'elle lui en voulait, que la malheureuse réplique de Viviane avait jeté un froid entre elles, qu'elle avait ignoré les tentatives de rapprochement de sa prof. De sa prof préférée. Une autre bouffée d'émotions l'envahit. Cette femme qui la regardait avec un étonnement mêlé de joie lui apparut soudain dans tout ce qu'elle était devenue en peu de temps : une de ses personnes préférées.

Elsa sourit. Viviane la serra contre elle. Pour une rare fois, elle répondit à l'étreinte. Elle entendit Louis l'encourager : « C'est un signe d'appréciation, relaxe un peu, p'tit chat sauvage. » Les larmes jaillirent de nouveau. Si seulement Louis, le souvenir de Louis, la *présence* de Louis dans sa tête pouvaient la lâcher...

— YO, Els !

Adèle surgit, égale à elle-même : agitée, impérieuse, impatiente. Elsa réprima un petit sourire. La vue de l'adolescente lui raviva la mémoire, chassant les intonations ~~tendres~~ hypocritement tendres de Louis.

— YO, fille !

Elle n'eut même pas l'air coupable quand elle brandit les tubes de teinture rose vif au visage de ~~sa voisine~~ son amie.

— Je l'avoue, j'ai d'abord accepté l'invitation d'Adèle pour me venger, tsé, te faire vraiment suer. Je sais, pour une femme de trente-cinq ans, c'est pas fort... mais je me suis prise au jeu et je trouve que c'est une bonne idée. Ça disparaît en six lavages, Viv, si elle se lave les cheveux deux fois par semaine, elle va être correcte pour le retour en...

— C'est parfait. C'est correct. Tout est beau. C'est tellement beau, je suis siii contente... si tu savais !

La voix de Viviane grimpait dans les aigus rappelant celle de sa fille.

— Teignez-vous, teignez-vous, mon doux, pourvu que tu m'en veuilles plus ! T'as pas idée comme je suis contente de te voir ! Reste à souper, vas-tu rester à souper ? Dis que tu restes à souper ! Dans la cour, sous les arbres, on est presque bien quand le soleil se couche.

— Daniel est pas... ?

— *Mom*, t'es pas... ?

Viviane secoua vivement la tête. Non aux deux questions. Adèle afficha une moue de déception du genre bon-si-on-peut-même-plus-faire-sacrer-sa-mère.

— On est entre filles. *Girls poooooweeeeer* ! Oh, pardon, Florian.

Bébé 2.0

Adèle et Elsa avaient étalé de vieilles serviettes sur le meuble-lavabo, sur le carrelage de la salle de bain du sous-sol – la beige marbrée brune réservée aux enfants et à leurs copains –, et baignaient à présent dans l'odeur de peroxyde, les mains recouvertes de gants souples diaphanes et d'un sac de plastique sur la tête. La chasse aux fameux sacs de plastique avait été épique, c'est le moins qu'on puisse dire, dans cette maison où la simple

mention du mot suffisait à déclencher un discours enflammé digne d'une Greta Thunberg avec surenchère émotionnelle à la clé.

Il avait fallu de longues minutes de sérieuses négociations avec les jumeaux pour qu'ils acceptent de s'enquérir auprès de leurs amis et voisins si quelqu'un, quelque part, pouvait faire don de deux exemplaires de cet article maudit et honni. En échange, Florian leur avait soutiré une pièce de deux dollars et Mirabelle, la permission de venir assister à la séance de teinture.

Pendant les trente minutes d'attente requises, les deux « teindues » s'étaient assises l'une sur le couvercle rabattu du siège de toilette, l'autre sur un vieux tabouret de bois. Avec l'absence flagrante de diplomatie qui la caractérisait, Adèle cuisinait sa nouvelle ~~amie, relation~~, complice avec qui elle avait des sujets de conversation tellement plus emballants que ceux qu'elle abordait avec ses amies, ou encore, ouache, avec sa mère.

— Bon, Louis t'a *chokée* sur le bébé. Tu l'as laissé pour ça. C'est *major* comme *move* ! T'en veux un à ce point-là ?

Elle avait appuyé lourdement sur le « à ce point-là » pour bien traduire son incompréhension de la chose. Le bal des hormones entamait tout juste son charivari à l'intérieur de son corps, ce qui se limitait pour l'instant à l'apparition de poils, une moiteur ponctuelle dans l'entrejambe et ses dessous tachés d'une glaire blanchâtre, tout ce dont elle n'arrivait pas à parler, des pudeurs envahissantes l'en empêchant.

De son point de vue, Louis était bel et bien à caser dans la catégorie des écœurants. Elle avait été sensible au chagrin d'Elsa, elle voyait bien que son ex l'avait niaisée en lui faisant des accroires, mais elle ne saisissait pas l'importance de l'enjeu. Laisse-t-on un homme qu'on aime pour un *bébé* ?

— À ce point-là, oui. C'est puissant, l'horloge biologique d'une femme.

Elsa retint de justesse le « Tu vas comprendre quand tu vas être grande », soucieuse de ne pas froisser la susceptibilité de l'adolescente en donnant l'impression de lui être supérieure. C'est ce qu'elle appréciait chez

les jeunes ados, le front de bœuf de leur inexpérience, leur logique naïve, mais implacable. Elle était curieuse de connaître l'opinion d'Adèle, qui avait à son égard une ouverture rafraîchissante.

Comme c'était souvent le cas auprès des élèves du collège, elle bénéficiait d'une certaine immunité diplomatique, ne se trouvant ni du côté des parents ni de celui des enseignants. Elle était une personne-ressource inoffensive située en zone neutre, une figure d'autorité, certes, mais n'ayant pas de poids véritable. Qui voulait confronter une bibliothécaire dont le rôle consistait à conseiller, suggérer, informer, animer, stimuler, encourager ?

— Y doit y avoir d'autres moyens, non ?

— Tu veux dire de tomber enceinte ?

— Tu pourrais te faire un autre chum qui voudrait, lui.

— Oui. Mais c'est quoi les chances de tomber sur un gars qui veut des enfants ? J'ai plus tellement le temps de procéder par essais-erreurs.

— Mouais...

Le visage d'Adèle s'illumina subitement sous le coup d'une inspiration :

— Ma *best*, Rose ! Elle est chinoise, sa mère l'a adoptée toute seule, je veux dire... sans père... Soloparentale ! C'est ça qu'elle dit tout le temps : « Je suis une mère en solo, je suis soloparentale. » Tu pourrais lui en parler !

— Bof... Monter un dossier, la paperasse, les formalités, ça doit être long, mais c'est vrai que c'est possible.

Elsa jongla avec le mot qui lui plaisait bien plus que « monoparentale », il avait quelque chose de plus harmonieux, de plus positif. « Monoparentale » goûtait la défection alors que « soloparentale », la décision. Elle se dit qu'elle prendrait volontiers le statut de mère soloparentale.

— Y a d'autres moyens.

Les deux « teindues » sursautèrent si violemment qu'Elsa manqua chuter de son tabouret. Adèle s'emporta :

— Miraaaaaa, *shit* ! ! Tu fais toujours ça, arriver d'un coup comme un *Jack in the box* ! Grrrrrr ! Avertis, arrive en sifflant, *come on*, fais de quoi !

Appuyée au cadre de porte, la petite s'excusa sans toutefois se démonter. Les cris de son aînée, elle en avait l'habitude. Imperturbable, elle fixait Elsa de ses immenses yeux presque trop grands pour son petit visage de lutine. Camouflant un sourire, la jeune femme lui fit signe d'entrer, amusée de l'intérêt que l'enfant semblait lui porter.

— On lui doit bien ça, à notre sauveuse de sac ! On lui a promis. Mirabelle, tu disais ?

— Peuh ! Des niaiseries de son âge !

— Adèle, laisse-la parler, ça m'intéresse.

L'adolescente croisa les bras, fusillant du regard sa petite sœur. Jalouse, déjà, de l'attention qu'elle suscitait.

— *Just a Baby*.

— Euh... oui, je sais que c'est « juste » un bébé, Mirabelle, mais bon, ça...

— Non, c'est le nom de l'application. *Just a Baby*. C'est le Tinder de la conception.

— Quoi ? ! Le Tind... Tu sais ce que c'est ? Comment est-ce que...

— Elle a toujours le nez fourré partout où est-ce qu'y a pas d'affaire...

— Adèle !

— J'ai entendu ça chez mon amie l'autre jour, sa mère parlait à quelqu'un au téléphone, qu'elle allait se mettre sur Tinder, je me demandais c'était quoi, j'ai fait des recherches... Pis j'ai trouvé ça. *Just a Baby*.

— Un Tinder pour bébés ? ? ?

— As-tu ton téléphone ?

La fillette tendit la main vers Elsa qui, après un instant d'hésitation, lui remit l'appareil une fois déverrouillé. Mirabelle enfonça habilement les touches, ses petits pouces volant sur le clavier, puis lui tendit le téléphone. L'écran d'accueil affichait une page colorée montrant des visages

d'hommes et de femmes heureux reliés à des photos de bébés joufflus et en santé.

Just a baby. Find people, make babies.

Match with potential partners !

Simply download the app, set up a profile and start swiping².

Elle lut rapidement le segment « À propos », deux paragraphes beaucoup trop courts pour l'envergure d'un projet de cocréation d'un être humain. En gros, l'application australienne – disponible gratuitement sur l'App Store et Google Play – permettait de rencontrer des partenaires et de discuter de ses besoins plutôt que de s'en remettre à une baise d'un soir, à un donneur anonyme choisi dans un catalogue ou à un vieil ami. (Elsa avait beau faire le tour de ses connaissances, elle n'avait aucun « vieil ami », surtout pas du genre à vous faire un bébé à la demande.)

Toujours selon le site Web, l'application était facile à utiliser : « Il suffit d'une minute pour télécharger et créer un profil et en quelques clics, vous pouvez trouver un substitut, un partenaire, un donneur de sperme ou une donneuse d'ovules. »

— In-cro-ya-ble ! J'en re-viens pas ! Un *swipe*, un match, un bébé ! C'est in-sen-sé !!!

— Le Tinder pour bébé te tente pas ?

Elsa allait répondre négativement à la question innocente de Mirabelle et la remercier pour son initiative quand la sonnerie de la minuterie mit un terme à la discussion. Son esprit passa de mère à mèches en un quart de seconde et elle reprit la maîtrise de la situation.

— Adèle, on rince et on sèche !

Mirabelle se révéla une assistante idéale, passant de l'une à l'autre avec de nouvelles serviettes, peigne droit et brosse ronde, bobépines, sèche-cheveux, petit miroir (pour voir de derrière) et applaudit bien fort au résultat – différent sur les boucles foncées de l'une et la tête ambrée de l'autre : flamboyant et saisissant pour Adèle, tout en douceur et en nuances

pour Elsa. Sous son casque de blé mûr aux accents fuchsia, le cerveau de la bibliothécaire tournait à fond les turbines. Et si elle choisissait de soloparentaliser son projet bébé ?

VILLERAY – LE CHŒUR DU QUARTIER

L'été venu, la vie reprenait tous ses droits à l'arrière des bâtisses aux fenêtres closes été comme hiver maintenant que l'avènement des thermopompes garantissait des nuits sans grillons, certes, mais sans l'inconfort de tourner et de se retourner entre des draps humides.

Adroitement aménagées, les cours, autrefois des carrés d'asphalte, avaient fait place à des bouts de gazon traité entourés de haies verdoyantes et de plates-bandes fleuries. Aujourd'hui, le règne de l'aménagement boho-chic étendait ses tentacules sur tout le quartier, entre champêtre urbain et jardin de ville.

On ne dénombrait plus les terrasses en paliers, les gazebos croulant sous les vignes ou les généreuses clématites, les arbres fruitiers ceignant lesdites cours où se dissimulait un cabanon aux allures *vintage* fraîchement repeint dans les tons de ventre de biche, queue de vache foncé ou cuisse de nymphe émue (un ton plus intense que cuisse de nymphe).

Nos familles y prenaient leurs aises du petit-déjeuner jusque tard en soirée, emplissaient l'air de cris joyeux ou de rires gras, faisaient l'amour en catimini derrière le cabanon, remplissaient la grille des Mordus, organisaient des parties de quilles norvégiennes, installaient des piscines d'enfants remplies d'eau froide, somnolaient dans le hamac suspendu entre deux poteaux de terrasse, *scrollaient* sur leur iPad, jardinaient dans des jardinières surélevées, recevaient des amis, bref, saturaient l'air de toute cette vie frémissante.

Dans cette cour-là, trois femmes se la faisaient belle, dressaient des tables magnifiques sous le grand pin, une curiosité dans le quartier que cet arbre tordu et séculaire qui jetait délicieusement son ombre compatissante sur les corps poisseux de fin de journée caniculaire. Elles parlaient fort, buvaient ferme en gesticulant. Parfois, les larmes de l'une ou la colère de l'autre faisaient taire la troisième, les mains se joignaient au-dessus des restants figés dans les plats. Elles se séparaient les tâches, les soins aux enfants, prolongeaient les confidences.

Pendant toutes ces heures de conversations, de discussions, d'échanges, leur amitié solidaire se scellait au pas de course. Nous étions un peu inquiets devant ce pied de nez monumental aux clichés voulant que les femmes, « c'est un peu bitch », que ce sont des garces vicieuses et cruelles entre elles. Que l'amitié féminine est un enfer de complots, de bassesses hypocrites, de coups par en dessous. L'imaginaire universel a commencé le bal avec Cendrillon, harcelée par ses vilaines demi-sœurs jalouses, et Blanche-Neige, assassinée par sa marâtre qui ne supporte pas d'être supplantée par plus belle qu'elle. Depuis, les séries en rafales n'ont fait qu'empirer les choses.

Ces voisines-là, espérons-nous, sauraient cimenter un lien qui avait fleuri dans l'adversité. Assisterions-nous au miracle de la fleur de macadam ? L'inquiétude venait toutefois ternir notre espoir... Seraient-elles capables de maintenir ce précieux lien malgré l'écart d'âge, les dissemblances de situations, la différence des problématiques auxquelles chacune d'elles était confrontée ?

2. www.justababy.com

OceanofPDF.com

CHAPITRE 7

Ayant épuisé leurs ovaires, elles ont épuisé leur utilité en tant qu'être humain.

DAVID REUBEN

Lunch & Learn

(DISGRÂCE DU JOUR : apparition d'une énième tache brune – aussi appelée tache de vieillesse – en plein dans le front, question de ne pas la rater.)

Aussi disciplinée qu'un moine franciscain un jour de carême, Reine avait travaillé chaque matin à son PowerPoint en vue du *Lunch & Learn*. « C'est le dernier, m'entends-tu, Jean-Marc ? À partir de tout de suite, je me concentre sur BIG Pharma. Tu demanderas à notre beau Brummel Karl-Claudel de justifier son salaire. Il est bon là-dedans, le brassage de bouette... »

Vingt-deux diapositives au contenu solidement étayé, agrémentées de visuels accrocheurs et humoristiques visant à faire avaler la pilule, les *Chéries* ayant un très faible niveau d'endurance lorsqu'il s'agissait de contenu solidement étayé. Sur le point de commencer, Reine sentit la bouffée de chaleur monter. Une onde qui la traversa des chevilles au crâne,

le souffle brûlant de la gueule ouverte d'un four industriel ou un avant-goût de four crématoire où elle irait faire rôtir ses restes humains.

Elle eut une pensée compatissante pour Jeanne d'Arc, pour les sorcières menées au bûcher par l'Inquisition espagnole, pour toutes les dindes de l'Action de grâce dont elle avait apprécié la chair croustillante. Après le feu, l'eau pissa derrière ses genoux, au creux de ses coudes, dégoulinant dans sa craque de fesses, dans son décolleté, inondant tout le cuir chevelu... En dix secondes, la femme élégante bien coiffée et bien maquillée avait disparu.

Le cheveu mouillé, le corps tout trempé, deux taches foncées sous les aisselles qui dégageaient une odeur aigre et forte (tout comme l'odeur aigre et forte qui s'était dégagée de son sexe le matin même, une odeur bien différente, une odeur de marais, mais semblable dans son intensité), la face cramoisie... Bon, elle allait encore avoir l'air de sortir d'un cours de *devil spinning* niveau expert donné par une Josée Lavigueur sur les amphétamines.

Elle fit un geste à Vanessa, qui comprit tout de suite de quoi il retournait et s'enfuit vers les salles de bain les plus éloignées, celles du couloir au sous-sol. Elle se nettoya avec le savon industriel, se rinça avec le papier brun rêche, se sécha au séchoir à mains, Dieu merci, ce n'était pas un Dyson si puissant qu'il vous décollait la peau sur les os, non, c'était un vieux modèle de type sèche-cheveux que l'on trouve dans les piscines de la Ville, dont l'embout peut se déplacer de façon à diriger l'air ~~chaud~~ tiède sur les aisselles.

De retour dans la salle de réunion de l'agence, elle lança le diaporama. Dès la première diapositive affichant le thème de la présentation : *Personas/personnages dans le storytelling*, les regards se mirent à papillonner, les petits culs sur les chaises à bouger.

Storytelling : technique commerciale qui consiste à raconter une histoire, à ajouter une dimension fictive et rassurante à l'argumentation de vente. Au lieu d'essayer de vous vendre une gogosse, on vous parle de valeurs. Pensons aux pubs de John Lewis avant Noël ou de Budweiser durant le Super Bowl.

Persona : un personnage imaginaire représentant un groupe ou un segment cible dans le cadre du développement d'un nouveau produit ou service. Généralement doté d'un prénom et de caractéristiques sociales et psychologiques. Dans l'ancien temps, on disait la clientèle cible. Ex. : Sylvie, 44 ans, aime moyennement son travail, mère de deux enfants fatigants, anxieuse et à boutte, prie à deux genoux pour trouver toutes ses bébelles à un seul endroit, ce qui lui éviterait de faire trois épiceries, deux quincailleries, le magasin à une piasse et la pharmacie, tout ça avant le cours de danse du p'tit pis la pratique de soccer de la p'tite.

Entre les effluves de pizza et de poisson – les *Chéries* refusaient de manger de la nourriture usinée au profit de filets d'oméga-3 qu'elles faisaient rissoler dans une poêle en fonte enduite d'huile de coco biologique, déposés artistiquement sur des feuilles de kale préalablement bien massées afin d'en extirper les relents d'acrimonie et d'âcreté, les laissant lisses et douces telle une peau de fesse de nourrisson pour un repas équilibré, sain, nutritif et, oh, *Chérie*, aussi réussi que le rose de ton teint pétant de santé au naturel –, Reine fit sa présentation avec tout ce qu'il lui restait de grâce vu que les trois quarts de son énergie, après avoir épongé les sueurs froides à la suite des bouffées de chaleur, avaient servi à étouffer son exaspération galopante.

L'heure impartie étant presque terminée, ne restaient que les quelques minutes réservées à la période de questions. Sans surprise, les trois ou quatre mains qui se levèrent appartenaient aux stratèges et aux plus allumés des membres du ~~Service à la clientèle~~ Groupe-Conseil, toujours les mêmes, les quelques *happy few* qui échappaient au mépris de Reine. Cette « période de questions/ commentaires » acheva de gruger les derniers lambeaux de sa patience déjà passablement effilochée.

Ces termes à gogo qu'il lui fallait employer pour se faire comprendre afin de combler le fossé intergénérationnel la limaient un peu plus chaque jour. Le storytelling ? Tout bonnement de l'écriture. *L'arc narratif* – non, mais fallait-il être pompeux, quand même ! –, une bonne vieille structure de texte. Les *personas*, dont elle venait de parler pendant quarante-huit minutes, n'étaient que la description de la clientèle qui allait acheter les cossins que leurs clients vendaient. Toute cette enflure du langage publicitaire la faisait tellement suer ! Pour soulager l'irritation qui grignotait les terminaisons de son système nerveux, elle conclut sa présentation tandis que les participants se levaient.

— Les *personas*, c'est un OUTIL utile dans la planification d'une proposition d'affaires. Mais en dehors de ça, je trouve ça réducteur. Vous devriez vous intéresser davantage aux besoins des gens qu'à leur catégorisation. Quand on établit des *personas*, on met les gens dans des cases, et ça, ça commence à ressembler à du racisme, du sexisme. On va se le dire, au cours des vingt dernières années, la pub a complètement raté la cible au chapitre de l'intégration des auditoires hors norme...

Jean-Marc la fixait du regard, et ce n'étaient pas des étoiles qui brillaient dans ses yeux. Plutôt le reflet de balles de .22 long rifle.

— Ouch !

Elle eut un geste d'impuissance de type émoji d'une femme qui lève les épaules et les mains.

— On vit maintenant dans un monde où les *personas* prennent le dessus sur tout, voyez le monde de Facebook, Instagram, TikTok. Dans les années 2000, tous les marketeurs ont voulu détourner l'argent investi dans les médias traditionnels vers les médias sociaux. Mais là, on se demande si c'est pas allé trop loin. On se retrouve dans un système gouverné par quatre, cinq milliardaires à la tête des grands réseaux de communication.

Son petit laïus avait stoppé net l'exode des participants vers leur bureau, une réunion, un *brainstorming*. Alors que Reine reprenait la parole – des

propos qui affluaient spontanément dans son esprit, elle les découvrait en même temps que son auditoire captif –, elle sentit ronronner son petit moteur interne, celui-là même qui l'avait fait avancer passionnément dans ce métier, qui l'avait fait carburer à fond durant les nuits où l'équipe devait « faire charrette », c'est-à-dire enfiler les lignes punchées au rythme des lignes de coke, travailler jusqu'à la dernière seconde pour sortir le maudit concept qui allait leur faire remporter l'appel d'offres.

Ce qui l'avait soûlée de puissance dans ses jeunes années de publicitaire arrogante auréolée de succès s'était mué en poison et lui revirait les sangs, à présent, comme à peu près tous les éléments de sa vie, fluides ou solides. L'alchimie de ses hormones en folie transformait tout en merde insignifiante. Elle continua de cracher son venin avec la rancœur que mettait Vladimir à cracher ses boules de poil.

— Les réseaux sociaux formatent nos cerveaux, nos façons de penser et non, ce n'est pas une théorie fumeuse de conspirationniste parano. La technologie a réussi à catégoriser les gens, les algorithmes servent à ça : à nous identifier par des caractéristiques, des habitudes, des préférences. Quand on pense que la raison d'être du Web, au départ, c'était de favoriser le transfert d'informations... C'est fou, hein, de voir comment un outil conçu pour faciliter l'échange sert aujourd'hui à compartimenter les gens, à dresser des barrières entre eux.

Devant les jeunes visages levés vers elle, Reine eut l'impression d'être une vieille pythie maudite hagarde et échevelée sortie tout droit d'une tragédie grecque sans rapport. Mais ils l'écoutaient. Même les *Chéries* arboraient un petit quelque chose qui ressemblait à de l'entendement étalé sur leurs traits lisses qu'aucun froncement de sourcil n'arrivait à rider. L'une d'entre elles (Noémy ou Naomie ou Zoélie ?) osa même un début d'intervention :

— Il ne faut quand même pas charrier et prédire l'échec de tout un système...

Reine se tourna vers Noémy (ou Naomie ou Zoélie ?) qui la fixait de ses pupilles dilatées, le regard éperdu d'un Bambi sur l'ecstasy.

— Si la tendance se maintient, Internet ne sera plus que ça : des réseaux contrôlés par des milliardaires. L'outil qu'on a conçu dans les années 2000 va être mis en échec – oui, oui, échec, je sais que vous haguissiez ce mot, mais c'est ça pareil – et sera remplacé par un système formaté basé sur les *personas*, justement, que vous aimez tellement intégrer dans vos présentations.

Libérée de la tâche fastidieuse de ce *Lunch & Learn*, et terrassée par le regard outrageusement outré de Jean-Marc, Reine conclut sur un ton plus léger, étonnée de la profondeur abyssale de son écœurantite.

— Je suis heureuse d'être teeeeellement plus âgée que vous autres. Je vivrai pas ça. Vous voyez qu'il y a quand même des avantages à vieillir (gang de p'tits morveux).

#Crinquée

Vieille frue qui *échoue*, et fière de l'être

Fermez les écoutilles, placez vos mains sur vos oreilles et chantonnez à tue-tête « la, la, la, la, la, la, la ». Pour. Ne. Pas. Entendre. Ce mot, qui fait partie du lexique maudit à proscrire, ce mot, honni soit qui le prononce ! On le connaît tous très bien, on le côtoie au quotidien et pourtant, il inspire la terreur. Un mot tellement puissant que certains d'entre nous préfèrent même ne rien faire afin de l'éviter.

ÉCHEC

On a tellement une relation phobique avec l'échec qu'on fige, incapable de surmonter cette peur viscérale. À l'image d'un arachnophobe qui se pétrifie à la seule idée de tomber sur une veuve noire, on pogne en pain à la seule idée d'échouer. Échouer, quelle catastrophe épouvantable ! Quelle risée, une véritable loque humaine, minable !

Je vois d'ici une trêlée de personnes se mettre debout et scander à l'unisson : l'échec-ça-n'existe-pas ! Arke ! Caca ! Pas le droit !

« Il n'y a que des apprentissages/des leçons/des possibilités d'amélioration !

Les échecs servent de répétitions au succès !

Je fais de la visualisation sur la réussite !

Je lance dans l'Univers ce que je veux récolter !

Je crois en moi, je mérite le succès ! »

Tous ces mantras clamés et répétés à petites doses d'hypnose, sermons de prêcheurs modernes prônant la force, le courage, la volonté, la détermination, le mental, *man*, l'esti de mental d'acier, la ré-si-lien-ce (maudit mot-concept-de-bouette trempé à toutes les maudites sauces), à croire que la vie est un ultramarathon à courir ou un Ironman à gagner, elle est où la ligne d'arrivée qu'on se garroche à terre la langue pendante à bout de souffle et au bout du rouleau ?

Je veux bien, moi, la réussite, l'abondance, l'Univeeeeeeeers.

Mais *fuck*, y a des fois où On. Se. Plante. De nos premiers pas au premier tour de bicyclette, de notre premier amour à notre première recette de Ricardo, rares, voire inexistants sont tous les moments d'une vie couronnés de succès.

En vérité, je vous le dis, mes sœurs, mes frères, occultons le mot échec. Éradiquons-le du langage, tout comme ses cousins « vieillir » et « problème », un coup parti... (un autre bon vieux truisme : « Y en a pas de problème, y a juste des solutions ! » généralement sorti de façon tonitruante de la bouche du plombier qui regarde les tuyaux de ton chalet péter en plein hiver avec des signes de piasse qui roulent au fond de ses yeux, ou le répartiteur du CAA qui essaie de te trouver une remorqueuse libre d'ici trois heures moyennant un léger supplément tandis que tu transpires ta vie sur le bord de l'autoroute 15, en direction de Montréal, à dix-neuf heures trente un dimanche soir de canicule.)

Ce terme, cette expérience, je les revendique haut et fort. J'en appelle au droit à l'échec ! Je rate, je rate, j'ai raté mon mariage, je rate mes sauces hollandaises, mon objectif de perdre 15 livres, mon examen de la vue, l'occasion de me taire, l'épisode final de *Révolution*, le bateau, mes chances, ma sortie, je rate, je rate sans pour autant être une ratée !

J'avoue, je m'échoue contre l'écueil de l'échec, sans chagrin.

Sommes-nous donc incapables de vivre avec un insuccès – synonymes au choix : revers, défaite, déboire, faillite – sans tomber dans la dépression, la honte de soi ou l'inertie paralysante ?

La beauté de ce que nous sommes réside dans notre faillibilité. J'ai de la tendresse pour les gens qui se trompent, qui ne se rendent jamais, qui tombent à genoux avant la ligne d'arrivée. *People*, l'humanité est faillible, touchée par la maladie, le vieillissement, les corps imparfaits, les rides et les bourrelets, l'incertitude, l'erreur, le doute, le manque.

Avec, tout au bout, l'échec suprême : la mort.

(Bien que le Collège des médecins ne semble pas être au courant.)

Le principe du plaisir

Les trois femmes s'étaient mises d'accord pour se retrouver en soirée chez Viviane, la seule à avoir « deux p'tits monstres à gérer, pis une ado à supporter ». Avec quelques minutes de retard, Reine débarqua, fraîche et pimpante dans une robe vaporeuse. Elsa et Viviane, quant à elles, semblaient rivaliser de fatigue, chacune arborant des traits chiffonnés. Devant son regard inquisiteur, Elsa se fendit d'un sourire tandis que Viviane soupira.

— Trop de soucis.

— Trop de sexe.

Éclatant de rire, elles s'installèrent à la cuisine dans les larges banquettes confortables qui entouraient de part et d'autre la grande table de bois blond que des milliers de repas et d'activités avaient marquée : coups de ciseaux et minuscules éclats de peinture témoignant de centaines de bricolages, encoches de couteau, rainures et griffures ici et là écrivant sur le bois les récits d'une vie de famille ébouriffée, chaleureuse, brouillonne, vibrante.

Reine observa Elsa, un sourire taquin aux lèvres :

— Comme ça, t'as décidé de suivre ma prescription ? Effacer le mal par le bien ? Noyer ton désespoir dans l'eau de ta jouissance ? *Gooooood !* Bonne fille !

Elsa acquiesça, le rose aux joues :

— Ben oui, tant qu'à brailler du soir au matin, aussi bien me répandre en fluides corporels d'une autre nature, tsé ? Non seulement ça me change les idées, mais ça me détend profondément ! Je m'étais pas rendu compte à quel point je faisais plus l'amour, trop malheureuse de pas essayer de faire des bébés. Avec Alex, c'est rien de sérieux. Juste de l'hygiène corporelle. Je respire, je me laisse aller ! On dirait que je retrouve mes repères. Ça vous est déjà arrivé ? Toi, sexy mama ?

Viviane fronça les sourcils tout en continuant de remplir trois coupes de vin.

— Non. Je suis désolée, Elsa, j’ai jamais eu à faire d’efforts ni à convaincre personne pour procréer. Daniel a juste à me lancer un coup d’œil un peu intense pour que je me retrouve enceinte.

Un tourbillon aux cheveux bouclés déboula dans la cuisine. Sans même le regarder, Viviane l’apostropha :

— T’as déjà mangé trois fois depuis le souper...

— Mais, mamaaaaaan...

— Florian, je peux pas croire...

— Juste une pomme, des galettes de chose Labriski qui goûtent rien pis du pop-corn, penses-tu que ça remplit ? J’ai faim, bon !

Viviane appuya trois doigts sur son front en le massant délicatement, puis expira bruyamment, un bruit qui ressemblait davantage à un râle de fin de vie qu’à un soupir maternel ennuyé.

— Une toast avec du beurre d’amande, d’abord.

Reine se pencha vers son cabas qui traînait à ses pieds comme un vieux chien fidèle, farfouilla dans ses profondeurs et en sortit un sac.

— Florian, veux-tu des chips ?

Elle se retourna vers Viviane et avant que celle-ci puisse émettre un son, enchaîna rapidement :

— C’est vendredi, tout le monde a le droit de se détendre, pis toi avec. Relaxe-toi le *Guide alimentaire canadien*. Florian, va chercher deux bols, prends-en un pis laisse-nous l’autre.

Le garçon, tout en rotules et en coudes, s’exécuta en un tournemain et déposa un baiser sonore sur la joue de sa mère, assorti d’un « merci, Reine ! » avant de quitter la pièce aussi vite qu’il y était entré.

— Vingt-six chips, ça le fera pas mourir pis ça va te donner un *break* de contrôle. Compte tenu qu’il y a des femelles dans la Création qui mangent leur nouveau-né, relativise pis dis-toi que t’es pas la pire des mères. Détends-toi la ride du lion pis bois ! Buvons ! Levons nos verres à ce qui nous fait du bien ! Du gras, du sel pis de l’alcool !

— Pis du sexe ! clama Elsa.

— Parle pour toi, mon enfant. La vieille dame devant toi a fermé boutique. Fermé pour rénovations. Circulez, y plus rien à voir.

Viviane opina :

— Le goût m’a abandonnée aussi, mais c’est pour cause d’épuisement. Je sais pas si un jour, je vais me relever de l’épuisement abyssal de la mère responsable. C’est un puits sans fond. Je suis tellement fatiguée de m’entendre dire que je suis fatiguée !

— Et quand Daniel est là ?

— Ouin... Je me force. Ben oui ! Je me dis qu’il faut que je me donne un pied dans le derrière, tsé, que si l’appétit vient en mangeant...

— Le désir vient en fourrant ?

— Reine !

— Bah, je parle comme une bûcheronne, mais j’écris de la poésie.

— J’étais pas comme ça avant ! J’ai toujours été partante ! Pis j’ai toujours ben juste quarante-cinq ans, et c’est pas comme si mes enfants étaient encore tout petits et dépendants ! Je dors bien, je fais un travail qui me comble... Bon, c’est certain que le stress de gérer mon entreprise...

— Jumelé au stress de t’occuper de ta famille... rajouta Elsa.

— Selon TES barèmes d’exigences, qui sont, ma foi, assez élevés si on considère que les aliments transformés, c’est le yâbe, que derrière chaque produit commercial que t’achètes se cache une tortue avec une paille dans le nez, un ours polaire affamé, une baleine bleue étouffée dans ses sacs de plastique.

— Ben là, Reine... Mes barèmes ? !

— Oui, Viv. Ceux de toute une génération. Qui veut qu’une bonne mère, une femme heureuse et comblée soit celle qui fabrique ses produits ménagers, qui cuisine santé, qui mène une vie professionnelle épanouie, qui cultive ses légumes et des relations harmonieuses et enrichissantes avec ses rejetons qui sont, au demeurant, beaux, sains et équilibrés. Sans oublier

évidemment l'amante cochonne et délurée, toujours prête à enfiler une bonne vieille paire de menottes en se tortillant dans son string de dentelle rouge à chacun de ses quatre ou cinq orgasmes.

Elsa grimaça en ajoutant :

— Ça me rappelle les vieilles pubs des années cinquante : la femme étincelante, souriante, parfaite et, bien sûr, fabriquée !

— Autre époque, même constat : les femmes se mettent une pression épouvantable pour viser la perfection dans toutes les sphères de leur vie. Incluant leur rôle de mère. Tu peux bien être fatiguée.

— Avec la gestion de la famille, de la maison, de ton entreprise...

Elsa effleura la main de Viviane, ce qui était dans son cas une grande preuve d'affection.

— Je pense pas, non, que les conditions soient gagnantes pour que l'appétit sexuel te revienne, même en te forçant à grignoter.

Reine remplit les verres vides en soupirant :

— Perso, la dernière chose dont j'ai envie, c'est d'avoir une queue dans la bouche, mais...

Songeuse, elle gratta distraitement l'étiquette de la bouteille de vin.

— Je dirais pas non à un bon cuni, par exemple.

Ébranlée par les propos de ses amies, Viviane accueillit avec soulagement le changement de sujet et renchérit :

— C'est vrai que c'est pas désagréable.

Elsa ajouta, plus tiède :

— Waouin... moi, je suis nettement plus vaginale. Je veux bien qu'on s'occupe de mon petit bonbon, mais ça me prend quelque chose de plus fort, de plus...

— Pénétrant ?

Les trois femmes rigolèrent, détendues par le vin. La voix flûtée de Mirabelle, appuyée au cadre de la porte, les fit sursauter.

— La question se pose pas.

Les trois femmes se tournèrent d'un seul mouvement vers la fillette.

— L'orgasme vaginal est un mythe. Y a que le clitoris qui réagit, à l'externe comme à l'interne. D'ailleurs, la plus grande partie du clitoris est invisible. En fait, c'est un organe clitoro-uréthro-vaginal, avec deux bulbes qui descendent à l'intérieur des lèvres pis qui entourent le vagin...

Le teint rouge foncé virant au mauve, Viviane tendit la main vers sa fille, l'interrompant :

— Eille ! Va me chercher la tablette immédiatement ! Interdiction de...

— La partie interne du clitoris peut être touchée par stimulation vaginale, ce qui met fin définitivement au mythe de l'orgasme vaginal versus l'orgasme clitoridien. À la ménopause, il a tendance à grossir...

La petite se tourna vers Reine :

— Savais-tu ça ?

Reine toussota, très amusée :

— Pas du tout.

— Pas surprenant, c'est juste en 2017 que l'organe génital féminin dans sa globalité a été représenté, pis pour une classe de quatrième année en plus !

Au bord de l'apoplexie, Viviane haussa le ton :

— VA ME CHERCHER LA TABLETTE TOUT DE SUITE !

Imperturbable, Mirabelle poursuivit son explication :

— Une fille de quinze ans sur quatre sait même pas qu'elle a un clitoris... Adèèèèèèè !

— EILLE ! Laisse faire ta sœur, elle a juste treize ans !

— Quoi ? C'est pas bien d'en parler ?

— C'est des informations qui... C'est pas de ton âge ! Où est-ce que t'as pris ça ? ! T'as pas pris ça sur des sites... des sites...

— Pornos, tu veux dire ? Mais non, c'est un documentaire sur Netflix qui s'appelle *Le principe du plaisir*.

Viviane manqua s'étouffer.

— Y a un contrôle parental sur ce compte-là ! Les seuls documentaires que t'es supposée regarder, c'est *La pieuvre mon amie*, *Le making of* de Harry Potter pis *Les 72 animaux les plus dangereux*, pas *Les principes du plaisir* ! ! T'as... Oh mon doux... Tu t'es servie de mon profil...

— Ben quoi ? C'est mieux que je sois informée, non ?

Mirabelle regarda candidement les trois femmes.

— J'ai dix ans et trois quarts pis je suis au courant. C'est pas que ça m'intéresse, arke ! Mais... je sais pas, moi, dans une couple d'années, peut-être ?

— Une couple d'années ? ?

Viviane posa les doigts sur son front plissé, essuyant la sueur qui y perlait.

— Des chaleurs, maman ? Ta périménopause ?

Voyant le teint de Viviane tourner décidément au violet profond, Elsa et Reine intervinrent :

— Merci, Mirabelle, c'est, euh... intéressant, hein ? Une femme avertie en vaut deux, comme on dit.

— Mieux vaut tard que jamais !

— Savoir, c'est pouvoir !

— Connais-toi toi-même...

Viviane reprit suffisamment contenance pour interrompre la litanie de proverbes.

— Bon, OK, merci pour le... OK, merci, va prendre ta... t'es pas supposée être couchée, toi ?

— On est vendredi. J'ai le droit jusqu'à dix heures.

— Ben t'es censée être en pyjama, d'abord !

— OK !

La petite sortit en sautillant comme la fillette de dix ans qu'elle était. Dans le silence, Viviane ouvrit une seconde bouteille de vin.

— Elle est...

— Déroutante.
— Beaucoup trop...
— Perspicace.
— Moi, si j'avais su ça avant...
— *My God*, je vais regarder ça, ce documentaire-là !
— Comment ça se fait que j'étais pas au courant de ça ? C'est gênant !
— Mirabelle, notre maître à toutes, l'a dit : c'est seulement en 2017 que...

— Évidemment. Le pénis est ausculté sous toutes ses coutures, étudié, analysé, scruté, observé, on sait TOUT du sacro-saint pénis, mais on est encore à l'ère tertiaire en ce qui concerne la connaissance de l'organe... comment elle a dit ça... clitoro-urétro-vaginal.

Viviane versa le vin dans les coupes d'un geste ample. Elles se regardèrent.

— Ça fait que, les gars, le doigtage frénétique est inutile.

Elsa pouffa.

— Le point G : le plus gros *fake news* du 21^e siècle !

Reine entonna l'air de la célèbre chanson de Gainsbourg :

— Cesse ton va-et-vient, ça me fait rien, pas-se ton che-min...

Elles trinquèrent au clitoris, à l'absence de point G, au sexe, à l'absence de sexe, aux enfants déstabilisants, aux enfants à venir, à l'avenir, à leur amitié. La soirée serait longue.

CHAPITRE 8

Ne vous vengez pas d'une femme, le temps s'en charge pour vous.

PAUL CLAUDEL

Trio-Méno

(DISGRÂCE DU JOUR : apparition de corne sur la peau du talon, sous les orteils, et durcissement notable des ongles d'orteils.)

Reine descendit de sa voiture, contourna le bâtiment austère percé de larges fenêtres et rejoignit l'avant de l'immeuble. Le gazon vert Roundup lui faisait presque mal aux yeux tellement il était ras et uniforme dans sa tonte fraîche de *douchebag*. Des haies taillées, des bosquets arrondis, des fleurs génériques sagement alignées, tout respirait la banlieue nord-américaine conformiste et bien élevée aux engrais par une compagnie d'entretien paysager dont le nom finissait sûrement par « & fils » – avec l'esperluette si chère aux designers et aux entreprises familiales – parce qu'on sait bien que la tradition et le savoir-faire ne se transmettent jamais, ou si peu, au chromosome XX, en tout cas, pas sur les papiers de notaire ni sur les logos de compagnie.

Une réceptionniste faussement enjouée justifia son salaire en se fendant d'un sourire beaucoup trop enthousiaste pour l'heure qu'il était – BIG Pharma planifiait toujours les réunions très tôt le matin parce que le marketing, tsé, ça sauve pas des vies. On n'a pas juste ça à faire, soigner notre image publique, chose, on a des milliards à faire sur le dos du monde malade, nos labos débordent de vaccins, de comprimés, de sérums à découvrir pour mieux les vendre à gros prix. En accueillant Reine, elle l'acclama presque d'être à l'heure : « Vous êtes la première arrivée ! » et l'accompagna jusqu'à la salle de réunion, une pièce générique avec béton, murs blancs et nus, table de verre. Elle était effectivement la première arrivée.

Reine s'installa, ouvrit son portable, consulta vaguement ses courriels, n'ayant aucune envie de faire du zèle. Elle aurait dû demander un café, pourquoi ne lui avait-on pas offert un café, elle en mourait d'envie, peut-être que si elle demandait ? Son désir de caféine fut interrompu par une enfilade de petits bruits secs sur le sol. Clac clac clac. Ahhhhh, la responsable du marketing était vraisemblablement une madame Talons réaffirmant son ambition et son autorité à chacun de ses pas vifs, nerveux, volontaires.

La dame fit son entrée. Une grande sauterelle longiligne très élégante qui la lorgna furtivement. Même furtif, son regard n'échappa point à Reine qui y vit luire la petite lueur de victoire que les madames Talons arborent inmanquablement lorsqu'elles entrent dans une pièce après avoir lorgné furtivement les représentantes de la gent féminine et constaté que *c'est moi la plus mince de la gang !* Elle vit aussi ce que l'autre voyait d'elle. *Domage, elle est belle. C'est vrai que les grosses ont souvent un si joli visage.*

Les deux femmes eurent à peine le temps de se saluer que la réceptionniste ouvrait encore la porte – du cafééééééééééé, espéra Reine –, laissant entrer deux personnes : d'abord une femme entre deux âges revêtue

d'une blouse blanche, en fauteuil roulant. Reine fut immédiatement happée par les prunelles noisette de la femme, pétillantes d'intelligence. Quant au spécimen de l'espèce masculine au teint bistre hautement regardable qui suivait, Reine lui aurait volontiers envoyé quelques ondes bien chargées sexuellement... si seulement elle avait eu encore en elle la capacité de générer ce genre d'ondes, mais les petites vlimeuses semblaient avoir pris la poudre d'escampette depuis belle lurette.

Le regard de l'homme glissa sur elle sans s'y attarder. Reine nota aussi cela, qu'elle faisait dorénavant partie du décor, elle qui, il n'y a pas si longtemps, attirait l'attention des mâles, suscitait leur intérêt, catalysait leur désir. Elle avait bien vu que ce regard avait glissé sur elle au même titre que sur les meubles et les objets : un mur, une chaise, une plante en plastique, une table, une madame, une autre chaise, un ordinateur.

Ça n'avait duré qu'une demi-seconde et pourtant, ce fut suffisant pour poignarder Reine dans ce qu'elle avait toujours considéré comme faisant partie intrinsèque de sa nature : le sens de sa féminité. Le regard de l'homme, aussi intéressé à sa personne qu'à une chiure de moustique sur un mur brun, l'avait crucifiée sur l'autel des *Invisibles* dont elle faisait dorénavant partie parce que zéro phéromone, carence hormonale oblige.

Quel coup bas porté à son pouvoir de séduction ! Les phéromones, ces messagers porteurs de bonnes nouvelles à des fins de reproduction – hurra, reproduisons, baisons ! –, la *stoolaient* en rapportant une tout autre nouvelle aux principaux intéressés. Il n'y avait qu'à voir le non-intérêt des mâles à son approche, comme si, sur le plan inconscient, l'information de son infertilité était synonyme de non-baisabilité. Son corps la lâchait, périclitait à vue d'œil, et voilà maintenant qu'il se mettait à la dénoncer ? Elle eut envie de crier à la trahison.

L'homme se présenta : Invi DeBrise (que Reine rebaptisa tout de même Envie DeBaise), un nom traduisant ses origines métissées à la fois françaises et indiennes précisa-t-il, accolant immédiatement à son nom sa

fonction : biologiste et directeur de recherche, insistant sur le mot directeur. Il salua la responsable du marketing d'un geste du menton tandis que la femme en fauteuil roulant aux yeux pétillants d'intelligence tendait la main à Reine :

— Emma, gynécologue et collaboratrice au projet. Paraplégique à quatre ans.

— Reine, linguiste et directrice du projet. Toutoune à cinq ans.

Elles éclatèrent de rire, aussitôt interrompues par un raclement de gorge. Reine ne put s'empêcher de railler en prenant sa place :

— Oui, commençons, on n'est pas ici pour avoir du fun.

Ne sachant si la remarque de Reine se voulait taquine ou sarcastique (deuxième option, aurait répondu Reine si elle avait pu entendre les pensées de son interlocutrice), madame Talons enchaîna rapidement pour bien marquer la valeur inestimable du temps qui passe, tic-tac tic-tac.

— Nous vous avons fait venir sans votre équipe, Madame Le Guérec, pour vous présenter en détail le... produit pour lequel nous, euh, enfin, BIG Pharma est en voie d'obtenir l'approbation de la DGPSA.

Elle s'interrompt devant le regard de poisson de Reine.

— Oh, excusez le jargon. Il s'agit de la Direction générale des produits de santé et des aliments. Les résultats d'essais cliniques ont démontré la valeur thérapeutique du produit, enfin, de nos trois produits.

Reine fit un signe de tête en enchaînant :

— Un ensemble de produits pour contrer les problèmes reliés à la ménopause chez les femmes de quarante-cinq à soixante-cinq ans, une quarantaine d'effets répertoriés allant de migraines, lourdeur dans les seins, bouffées de chaleur à dépression majeure, anxiété chronique et autres effets perturbants.

— Vous vous êtes bien renseignée.

— Non. Faites juste regarder la personne que vous avez en face de vous. Si vous êtes attentive, vous remarquez des taches foncées sous mes aisselles

alors que la pièce est tellement climatisée qu'on se croirait dans l'écosystème des îles subantarctiques du Biodôme. C'est quoi, vous pensez ? Un design de tissu particulièrement évolué ? J'ai cinquante-cinq ans, ma chère dame, je sais exactement de quoi on parle ici. Mais continuez vos explications, je me tais.

— Euh, enfin, je disais que... Oui, bon, il s'agit bien de trois produits qui œuvrent de concert, euh, enfin, de pair...

— En synergie.

La voix bourrue de la gynécologue ferma la trappe de madame Talons, au grand soulagement de Reine, qui se mordait les joues à chaque « Euh, enfin... » de la marketeuse. Emma lui lança un regard de connivence, ou était-ce plutôt de compassion ?

— Les effets de la ménopause sont nombreux et peuvent être débilissants. Vous m'avez l'air d'être au courant, ça va faciliter les choses.

~~Envi~~ Invi l'interrompt :

— Attendez que je vous précise certaines choses.

Boooooon, il va nous pénispliquer ça...

— BIG Pharma souhaite commercialiser un trio de soins, que l'équipe appelle affectueusement le « Trio Méno », couvrant la plupart de ces *secondary effects* en réponse à l'hormonothérapie que quelques gynécologues sur la fixette, pardonne-moi, Emma, défendent au mépris de la science et des études qui, du coup, ont établi une corrélation entre l'augmentation de problèmes majeurs de santé et la prise d'hormones...

— À ce compte-là, le Viagra augmente les risques d'AVC, d'hyper ou d'hypotension, mais personne n'en entend beaucoup parler, hein, pardonne-moi, Invi... il n'y a pas de levée... (*HA HA HA HA* !) de boucliers contre la petite pilule bleue magique !

Reine ne put s'empêcher de s'en mêler :

— Ce serait la cata, comme vous dites en France, si on empêchait vos p'tits soldats de se tenir au garde-à-vous !

Et elle ajouta en marmonnant juste assez fort pour être entendue de la gynécologue, qu'elle appréciait de plus en plus :

— D'ailleurs, qui a demandé à se faire pénétrer pendant des heures à part les vedettes de films pornos ou la jeune vierge de *Fifty Shades of Grey* qui a quatre orgasmes en ligne lors de sa première expérience sexuelle...

La remarque salace n'échappa point à madame Talons qui s'étouffa avec sa salive. Invi, qui n'avait rien perçu de tout ça, cherchait à river le clou à sa collègue :

— Pourtant, des données laissent croire que l'hormo-nothérapie augmente le risque de cancers de l'ovaire et du poumon. Quant aux risques de cancer de l'endomètre, du coup, il triple. Et lors d'un *testing* sur la combinaison estrogène-progestine...

Madame Talons le coupa :

— Euh, enfin, je pense que Madame Le Guérec n'a pas besoin de toutes ces informations. Poursuivons, poursuivons (tic-tac tic-tac) et allons aux éléments qui ont orienté la recherche. Emma ?

— Merci, Monique. L'hormonothérapie vient réguler le système hormonal, comme son nom l'indique, très fluctuant lors de la ménopause. Or, le déséquilibre hormonal a des effets immédiats sur l'équilibre chimique des neurotransmetteurs, notamment les endorphines, la dopamine, la sérotonine.

Invi la coupa de nouveau :

— Laissez-moi vous préciser certaines choses.

Séance de pénisplication no 2...

— Plutôt que d'intervenir sur le plan des hormones, du coup, la *team* s'est concentrée sur les façons possibles d'agir directement sur les neurotransmetteurs, voyez ? Éliminant du coup plusieurs effets sérieux, comme les sautes d'humeur, l'anxiété, la dépression, les troubles de mémoire, etc.

— Nous avons mis au point un médicament qui neutralise les principaux neurotransmetteurs en question. On parle ici de sept neurotransmetteurs.

— Un peu de la même façon que l'hormonothérapie agit sur les hormones, c'est ça ?

— Pas bête, la petite linguiste.

Petite. Linguiste. *Goujat ! Barbare ! Béotien !* Rajoutant la condescendance à l'insulte, Invi sourit à Reine comme un professeur à sa cancre préférée. Elle s'imagina *du coup* le traîner dans la salle de bain la plus proche, dénouer son pantalon et lui faire une castration au fil de soie dentaire, accessoire utile s'il en est, qu'elle traînait toujours dans son sac. L'indignation la fit flamber en une nanoseconde, déclenchant une bouffée de chaleur (ou était-ce au contraire la bouffée de chaleur qui déclenchait une forte émotion ?) menaçant de l'engloutir avec un sens du *timing* consternant.

Elle se leva avec le plus de dignité possible, excusa une envie pressante et sortit avant que tout le monde soit témoin de sa liquéfaction, sa face de sudation, ses aisselles en chutes Niagara, alouette. Après avoir maîtrisé les premiers dégâts de la catastrophe, elle retourna au pas de course (tic-tac tic-tac) dans la salle, et la présentation reprit, une joute orale menée par les deux scientifiques.

— Donc, on disait... Oui, cette pilule est le premier soin qui couvre une bonne partie des *secondary effects*. Du coup, le deuxième soin s'attaque aux manifestations vasomotrices...

— C'est-à-dire les bouffées de chaleur et les sueurs froides provoquées par la glande hypophyse, celle qui régule la température interne du corps selon les conditions extérieures, et qui se trouve, en période de ménopause, absolument déchaînée.

— Déchaînée, oui, c'est l'expression juste, ajouta Reine.

— ... Notamment grâce à un bracelet biométrique qui, du coup, détecte la température ambiante et celle de la peau pour ajuster le ressenti en

produisant des ondes chaudes ou froides via un timbre thermoélectrique placé sur le poignet. Un *must have*, à vous voir aujourd'hui, Madame Le Guérec.

Reine excellait au jeu de dards. L'été des 12 ans d'Adam, elle leur avait procuré deux passeports-saison à La Ronde où elle avait passé ces deux mois au stand de tirs pendant qu'il enchaînait le Monstre, le Rotor et le Bateau Pirate. Elle lui avait gagné à peu près tous les toutous du stand. En cet instant, elle aurait donné un de ses reins pour pouvoir garrocher au directeur goujat une fléchette dans le cerveau à travers le globe oculaire. Au lieu de cela, elle mit des coutelas dans son regard et le transperça de son mépris.

— Tant que c'est pas un genre de bracelet Pur Noisetier...

Reine aperçut avec ravissement lehaussement de sourcils de madame Talons et le sourire en coin d'Emma, qui poursuivit les explications :

— Enfin, le troisième soin consiste en une crème redensifiante revitalisante pour pallier les variations hormonales qui accélèrent le vieillissement cutané. On parle ici d'une perte d'élasticité, de densité et de relâchement des contours du visage, sans oublier l'impression d'avoir les joues en feu.

— Comme l'enfer dans lequel je vis actuellement, vous voulez dire ?

Emma lui sourit.

— Effectivement. La crème rafraîchit instantanément la peau de 2,7 °C et réactive les mécanismes qui lui sont propres, soit la densité, la fermeté et l'éclat.

— Un petit pas pour la femme, mais un grand pas pour la sororité !

Re-haussement de sourcils pour madame Talons, qui referma d'un geste sec le couvercle de son ordinateur.

— Je crois qu'on a couvert tous les points essentiels pour aujourd'hui. Un brief complet suivra. Naturellement, je vous ferai parvenir un document résumant les points abordés lors de cette rencontre. Des questions ?

Reine en avait à la tonne, mais l'esprit lui bourdonnait et elle en savait assez pour commencer ses recherches et mettre en branle son brief créatif.

— Avant de nous quitter (tic-tac tic-tac), passons à mon bureau, je dois vous faire signer une entente de confidentialité...

— Une autre ? C'est la troisième que je signe !

— À ce stade-ci, Madame Le Guérec, il est, euh, enfin, de la plus extrême priorité de...

Invi quitta la pièce après avoir salué ses collègues et lui avoir fait un tata mou du bout des doigts. Devant ce beau mâle qui n'avait même pas cru bon se pavaner le boniment avant de partir, comme on le lui faisait jadis, Reine se sentit bouffie, détrempée, dégoulinante, une vieille otarie échouée sur un rocher après un tsunami de force V sur l'échelle de Sieberg.

C'est-tu juste moi ou c'est juste moi ?

Madame Talons lui fit signe.

— Par ici, Madame Le Guérec (tic-tac tic-tac).

En passant devant le fauteuil roulant d'Emma, Reine se pencha sur la gynécologue et lui serra la main en lui murmurant :

— Vous auriez pas un échantillon pour moi ? Je suis prête à donner mon corps à la science. Pis je prendrais un *six pack* de phéromones en extra avec ça.

Mauvaise passe

Viviane sortit de sa filière une imposante liasse de papiers, la paperasse administrative qui allait agrémenter son vendredi soir. Daniel et elle n'avaient pas reparlé de leur fin de semaine catastrophique ni des possibilités terrifiantes que les sous-entendus insidieux de l'époux avaient semées entre eux, une zone dorénavant minée dans laquelle aucun des deux

n'avait le goût de s'aventurer. Le statu quo, le bon vieux silence où se juxtaposaient couches de rancœurs sur non-dits, ne laissait que la surface lisse-lisse des apparences à sauver et du front uni à garder devant les enfants.

« En retard, en retard, tu es en retard, en retard », semblait lui crier (encore !) sa montre sur le même ton excédé que celui du lapin excédé dans *Alice au pays des merveilles*. C'est fou comme les détails de vieux films de Disney n'avaient jamais quitté sa mémoire alors qu'elle n'arrivait jamais à se souvenir de l'endroit où elle avait laissé son téléphone.

« Il court, il court, le furet, le furet du bois, Mesdames, il court il court le furet, le furet du bois joli. » Elle reprit sur un ton aigu la comptine qu'elle avait si souvent chantée pour ses enfants, s'amusant à décliner les variations sur le même thème du retard, de la course qui minutait sa vie au grand complet. Son œil accrocha l'affiche laminée qui surplombait la porte : la liste des énoncés qu'elle avait lue à Elsa et Reine lors de son premier cours.

Elle prit le temps de les parcourir silencieusement. Inspira. Les relut. Expira. Posa ses mains sur son thorax, là où se logeaient les effets négatifs de son stress. Le calme qui normalement s'imposait dès qu'elle l'invitait ne se pointa pas le bout du nez. « Cordonnière mal chaussée », maugréa-t-elle. En grignotant ses cuticules, elle se rendit compte qu'elle était incapable de croire un instant à ces phrases qui, pourtant, l'avaient tellement inspirée quelques semaines auparavant.

Ces phrases emplies de bon sens et de bienveillance n'éveillaient plus en elle qu'un vague sentiment de regret et de malaise, comme quand elle mentait à ses enfants au sujet de l'amour éternel ou de la bonté inépuisable du cœur humain.

Sa montre lui criait dessus à tue-tête à présent, mais ses pieds restaient obstinément figés dans le ciment. Les courses pour le souper, les enfants au camp de jour, envoie, grouille, déguédine, fais ça plus vite que ça, elle

s'abjurait elle-même de bouger, de se mettre en action. Le téléphone la sauva.

— *Mom*, où est-ce que t'es ? Il est passé six heures ! Le camp de jour a appelé, je suis allée chercher les *kids*, la monitrice avait l'air fâchée, elle a dit que tu serais obligée de payer pour le retard, c'est le règlement. *Dad* arrive dans pas long pis le souper est pas...

— Dépassé six heures ? !

Terrifiée, Viviane réalisa qu'elle était restée pendant presque quarante-cinq minutes à faire du surplace dans les limbes au milieu du bureau d'accueil du studio, à deux pas de la porte, à quatre pas de la voiture garée juste devant, elle la voyait, oh mon Dieu !, un billet de stationnement coincé entre le pare-brise et l'essuie-glace. Et pendant qu'elle prenait conscience de tous ces détails, pendant que la voix criarde d'Adèle lui écorchait les oreilles, pendant que ses mains trituraient dans la pochette avant de son sac à main et saisisait ses clés, pendant que le lapin d'Alice ricanait dans son esprit en compagnie du furet qui enfilait les marathons, pendant que les lueurs du soleil déclinant jetaient une lumière dorée sur l'affiche et ses énoncés bienveillants, la décision se fit, se prit, s'émit.

— Je suis avec des clientes. Cours privé. Ça se pourrait que je rentre tard. Ça se pourrait que tu sois obligée de commander à souper, tu sais où trouver de l'argent. Ça se pourrait que je vous voie juste demain...

— Mais... si *dad* arrive tard ?

— Ça se pourrait que vous soyez obligés de vous débrouiller.

Viviane coupa la communication, mit son téléphone sur vibration et composa un nouveau numéro. « Reine ! Je te dérange ? (...) J'ai une soirée *off*, es-tu dispo ? (...) En plein ça, j'ai besoin de ventiler. (...) Super ! (...) OK, je prends une chance pis j'arrête en passant. Si elle est occupée à baiser, elle me répondra pas, sinon, je la ramasse. (...) Hahahaha ! À tantôt ! Merci, hein ? (...) Oui. C'est à ça que ça sert. »

Guillerette tout à coup, Viviane s'envolait presque, heureuse, légère et pleine d'espoir parce qu'elle se payait de la spontanéité, une denrée aussi rare que des prêtres non pédophiles, et parce qu'une femme qu'elle ne connaissait pas deux mois auparavant venait de lui dire d'un ton pas du tout affecté que les « amies », c'était fait pour ça, pour être là, pour dire oui, viens t'en, on va se faire un petit souper à la bonne franquette, rien de compliqué, juste du fun, bâdre-toi pas avec le vin, j'en ai en masse.



— J'ai perdu presque une heure, Reine, c'est pas des farces... J'ai eu comme... une absence. Je me rappelle plus du tout à quoi je pensais. Rien. Juste du vent ! Sans le téléphone d'Adèle, je serais peut-être encore là, dans le néant total ! J'ai souvent des... des fantasmes d'une violence inouïe. J'ai envie de tuer mon mari, mes enfants m'horripilent, il y a des fois où je les mettrais à vendre sur Kijiji : une grande fille et des jumeaux tout élevés à vendre pas cher, prix négociable, livraison incluse. Je pense que je suis en train de devenir folle.

— C'est de la faute des hormones. Tout est toujours de la faute des hormones.

— Pas toujours, quand même...

— T'es en périménopause. Tes règles sont peut-être encore régulières, mais ça va pas tarder. Ça te guette, ça va te sauter dessus et s'agripper à toi comme des bourrelets tenaces...

— Ça peut être la pleine lune. Ou Mercure qui rétrograde en Sagittaire. Ou les ondes.

— Tu me niaisais, là ?

— Non, Reine. Le vivant, c'est dans l'invisible aussi.

Reine roula discrètement des yeux.

— Hmmm. Je pense pas, moi. Tu sais que j'en apprend des maudites belles avec mon BIG mandat qui touche la ménopause.

Viviane prit l'air découragé devant la pile d'ouvrages empilés sur une table du salon.

— Tu te tapes tout ça ?

— Oui, Madame. Je dresse une « toile de fond de la situation ». Édifiant.

— Le *big picture*.

— Si on veut.

Reine saisit son portable qui s'ouvrit sur une page à l'écran : ses notes de lecture s'accumulaient, et le document prenait une belle ampleur, promettant de devenir un outil de référence solidement étayé leur servant de base de travail. Les *Chéries* qui allaient se joindre au projet, promesse oblige, allaient en jaunir de mauvaise humeur (les humeurs bilieuses ne pardonnent pas).

— Ma plus récente découverte : le corps fait pas juste aller de déchéance en déchéance, non, c'est pas assez que mon sexe se dessèche, ne-non, imaginez-vous donc qu'il s'atrophie ! Ouache, le mot puant ! C'est la dégénérescence, la détérioration, le dépérissement d'une partie de mon corps qui ratatine. Je racornis par en dedans ! Je racotille de l'intérieur, c'est ben simple, je me promène avec un organe mourant dans le corps ! Ça meurt, ça a commencé à mourir !

— Arrête, Reine, c'est un cycle normal, c'est l'automne de ta vie...

— Ça va certainement pas reverdir au printemps !

La voix d'Elsa s'éleva du balcon :

— Charrie pas, Reine, c'est de l'atrophie, pas de la nécrose, quand même.

— ... dit celle qui baise à plein cul ! Vous devriez m'écouter, c'est là où vous allez finir ! Écoutez ça, les filles : les hormones féminines changent la chimie de notre cerveau. Ces changements déterminent l'état émotionnel et l'humeur. Des recherches scientifiques prouvent l'existence d'une ré-elle-et-pro-fonde-inter-action (elle scanda les syllabes) entre les hormones et les

états émotionnels où on a l'impression de de-ve-nir-folle ! Viv, c'est toi-même qui viens juste de dire ça.

Elle fit une pause et regarda son amie avec compassion.

— Le cerveau et ses nombreux neurotransmetteurs sont hautement dépendants des œstrogènes. Bingo : quand les taux d'œstrogènes changent ou deviennent irréguliers, exactement ce que je te soupçonne de vivre – bienvenue dans ta périménopause, qui pourrait aussi s'appeler « Phase un de la Théorie du chaos ». On répertorie plus d'une quarantaine de symptômes, dont les plus courants : sautes d'humeur, insomnie, fatigue extrême et... écoute ça : « ... d'autres perturbations cognitives, notamment de la confusion et des trous de mémoire » !

Elsa, qui fumait un cigarillo sur le balcon-terrasse, se pencha à la fenêtre pour participer à la discussion :

— Reine voit tout avec la lorgnette des hormones. Ça pourrait aussi être lié à l'épuisement mental, tu penses pas, Viviane ? Le stress que tu minimises parce que tu penses que bouger, méditer et manger sainement te garantissent une espérance de vie de cent huit ans. Et ton obsession de la performance dont on a parlé l'autre jour. Hmmm. Là, maintenant, tu te sens comment ?

— Contente...

— Mais encore ?

— ...

— Viviane !

— Coupable ! Parce que j'ai pas... je suis pas là où je DEVRAIS. Avec mon mari, ma famille.

— Mais Daniel est là. Il va devoir gérer son retour, le souper, les enfants, la vaisselle, la soirée, le coucher, c'est grave ? Ben oui, il va être crevé, tu l'es pas ?

Affalée sur un divan, Viviane prit une gorgée de son eau *pimpée* au jus de citron pour la digestion, rotant sa presque bouteille de rouge à elle toute

seule. Évidemment, elle se sentait coupable, rien de nouveau, la culpabilité était sa zone de confort depuis la naissance d'Adèle. Mais au-delà de ce sentiment familial prenait forme une sensation qui tenait de l'opiniâtreté, le noyau dur de son refus qui s'alimentait à même sa colère si longtemps refoulée parce que la colère des femmes est tellement laide.

— Ça m'étonne toujours de voir à quel point on est encore punie.

Reine lui faisait face, affalée à l'autre extrémité du divan.

— C'est-à-dire ?

— Je trouve qu'on est punie quand on veut être mère, quand on veut être femme, quand on veut être entrepreneure, quand on veut se réaliser. Il faut toujours défendre la possibilité de se sentir entière, de prendre sa propre existence en charge sans la soumettre à celle, sacro-sainte, d'un homme ou de la famille. Et je me rends compte aussi de la violence de mes propres enfants. Pourquoi tout d'un coup...

Viviane se leva, retrouvant illico sa vigueur, et poursuivit sur sa lancée.

— Leur père est pas là depuis deux mois parce qu'il travaille, mais tout est parfait, il revient le week-end, on lui court dans les bras. Moi, je pars vingt-quatre heures, pis on me boude pendant douze heures. Je me suis rendu compte qu'en tant que mère, c'est tellement facile de s'excuser d'être soi-même. C'est terrible. « Je suis tellement désolée ! » et on arrive avec des cadeaux, des promesses, des obligations... Je leur dis que je travaille, que j'adore ça...

— Mais est-ce qu'ils savent que... Est-ce que tes enfants sont au courant de ce que tu fais ? Ils savent que tu travailles, mais leur as-tu expliqué ce que tu fais ?

Viviane se tourna vers Elsa, vers la figure blanche appuyée contre la moustiquaire.

— J'enseigne le Pilates, j'apprends aux gens à respirer, à travailler leurs muscles profonds...

Reine l'interrompt doucement :

— Les valeurs, Viv. C'est quoi les valeurs de ton offre ?

— Je fais du bien aux gens.

Son amie hocha la tête et sourit, l'invitant à poursuivre.

— Je les aide à vivre, à être bien dans leur corps, *avec* leur corps, je leur apporte de la joie, de la détente, de l'écoute, de la bienveillance, de la douceur. De la *présence*.

— Et c'est pas tout le monde qui a ça dans sa vie. Tu apportes beaucoup.

Elsa était rentrée et la regardait avec beaucoup d'éclat dans le regard. Viviane déposa le verre sur la table basse et ouvrit les bras à ses deux *amies*.

— C'est vrai. Mon Dieu, vous deux.

Elle se mit à pleurer. C'était probablement le vin, probablement la joie de cette soirée tranquille et heureuse, probablement la fatigue, probablement la satisfaction d'avoir réaffirmé à voix haute l'engagement qu'elle trouvait dans son travail et le sens qu'il donnait à sa vie. Et peut-être aussi cette force tranquille qui murmurait dans le secret de son être.

Comme si un casque ailé lui poussait sur la tête, qu'une tunique légère recouvrait ses membres musclés de déesse de la guerre, un serpent enroulé autour de sa cuisse, le serpent de la sagesse, certainement, un glaive à la main et une branche d'olivier dans l'autre pour dire à l'ennemi : « Fais bien attention, ver de terre, je peux aussi bien décider de te faire la guerre ou la paix, tu vois comme je suis équipée ! » Comme si Pallas Athéna elle-même depuis son socle d'éternité juché sur un rempart à Athènes lui soufflait dans l'oreille son prochain *move*.

Elle sut alors exactement ce qu'elle allait dire à Daniel.

CHAPITRE 9

Le mariage est encore la meilleure façon pour une femme de devenir invisible.

CHRISTIAN BOBIN

Ce qu'elle dit à Daniel

L'odeur de rôties et de café dans la cuisine, de sommeil dans les cheveux de Mirabelle emplissait Viviane de bien-être. Sa cadette et elle partageaient les levers tôt, la grosse faim dès le gros orteil posé sur le plancher, à croire que leur estomac se mettait à crier dès que la position de leur corps prenait la verticale. Florian, rebaptisé « broyeur junior », se levait régulièrement passé minuit pour se faire un petit bol de céréales, jurant que son estomac vide l'empêchait de dormir.

Quant à Adèle et Daniel, lève-tard de nature, ils prétendaient ne rien pouvoir avaler avant une bonne grosse heure après le saut du lit. Ce qui demandait à Viviane de cuisiner barres tendres et boules d'énergie (moins de sucre raffiné, plus de protéines) pour ne pas envoyer son adolescente (et autrefois son mari, quand il ne vivait pas en OttawaAsie) le ventre vide à l'école (au travail).

Le drapeau conquérant de Pallas Athéna flottait toujours sur son for intérieur, un *fort* qu'elle visualisait comme un espace refermé et autonome, dont les hautes murailles de brique et de mortier étaient érigées pour défendre un point central, isolé, important : son intégrité. Ou sa voix au chapitre. Ou la suprématie de son choix. Daniel pouvait bien lever une tempête de colère ou de charme, elle ne chancellerait pas, elle le sentait à la fermeté de sa position, au calme olympien qui s'était installé en elle depuis que sa pote sortie de l'Olympe la guidait.

La veille, son retour tardif (et quelque peu éméché) à la maison n'était pas passé inaperçu. Daniel lisait l'attendait au lit, ses beaux yeux ~~riens~~ inquiets posés sur elle dès qu'elle avait poussé la porte de leur chambre à coucher.

— Belle heure pour rentrer...

— Belle heure pour faire des tartes...

Cette vieille farce éculée, un rituel entre eux, ne les avait pas fait rire. Pourtant, ils l'avaient bien savouré, cet échange entre Olivier Guimond et Manda Parent tiré d'un sketch de burlesque devenu célèbre, datant d'une époque où les farces de grosses belles-mères qui attendent leur gendre avec un rouleau à pâte dans la main et des bigoudis sur la tête faisaient pisser dans leur culotte les spectateurs ravis de cet humour bon enfant qui ne faisait de mal à personne (sauf aux ego des belles-mères et des femmes en général).

Ils avaient peu parlé, quelques banalités échangées, l'état de santé général des enfants, l'état des routes, l'état de fatigue, tsa ga da souin souin. Puis, le silence s'était glissé, une vieille habitude confortable qui les faisait ronronner de bien-être autrefois, quand c'était plaisant de pouvoir vivre en silence l'un à côté de l'autre, mais qui, la distance entre eux se creusant, alourdissait désormais l'atmosphère. Un éléphant atterrissant dans une pouponnière d'orchidées, ces princesses-fleurs délicates et compliquées.

Viviane avait constaté avec satisfaction qu'elle ne se sentait pas coupable, ne se sentait pas obligée de s'expliquer, de se justifier, de s'excuser. Elle ressentait le malaise de son mari sans avoir la moindre envie de se garrocher à l'eau pour le tirer de là au plus vite, de lui épargner cet état désagréable quand on ne sait pas comment reprendre un trou au beau milieu d'un tricot ou d'une conversation ou d'une relation, quand t'as échappé des mailles et que tu t'en rends compte dix rangs plus loin, trop tard pour revenir en arrière, mais pas capable de continuer parce qu'un trou au beau milieu d'un bas, ça ne préserve pas du froid.

Attablée avec Mirabelle en ce début du jour qui s'étalait dans une orgie de pépiements d'oiseau et de lueurs dorées, Viviane se demandait encore ce qui lui arrivait, tout en savourant la sensation toute neuve d'indépendance. Elle l'avait déjà ressentie, mais ça n'avait jamais duré. Là, maintenant, elle retrouvait ce goût piquant et sauvage sur sa langue, qu'elle dégustait comme un bonbon bien rond.

Mirabelle se leva, sortit dans la cour. Florian se leva, déjeuna, sortit jouer dans la ruelle. Adèle se leva en même temps que son père, ne déjeuna pas, alla s'étendre dans le hamac avec son téléphone, elle avait le droit, le samedi matin, de parler au téléphone avec l'une ou l'autre de ses amies ou l'entièreté de son réseau si ça lui chantait tant que ce matin, justement, Viviane avait la paix, parce que ce bonbon rond qui gonflait ses joues la brûlait tellement elle avait hâte de le prononcer, enfin, à la face de Daniel.

Son café à la main, il scruta sa femme avec attention, presque suspicieux. On ne vit pas vingt ans avec quelqu'un sans être hyperconscient des moindres variations climatiques qui affectent une relation. « Attention, ça se morpionne, on prévoit une averse de catégorie tropicale dans le nord, ben oui, dans le nord, ben non, c'est pas habituel, même si le gros soleil tape, même si le vent est pour ainsi dire inexistant, ça craint, on vous le dit, grouillez-vous de vous mettre à l'abri. »

— Viv, il faut qu'on parle.

Daniel enchaîna les arguments valables, solides, basés sur les faits, promettant ceci et cela, se fit rassurant, protecteur, aimant. Il ne s'enferma pas de façon *obstinée* dans ses positions, fit valoir son point de vue avec douceur et fermeté. L'intelligence, l'assurance suintait de son discours qui avait des airs, ma foi, spontanés bien qu'il l'ait préparé avec soin durant tout le trajet de l'aller. Il eut l'impression de jeter dans la balance le seul élément digne de considération, le seul qui ferait tout pencher en sa faveur : la survie. De leur famille, de leur couple, de ce quotidien qu'ils avaient bâtis à quatre mains. Jusqu'à présent. Voulait-elle que ça s'arrête ?

Elle vit comme il était doué, elle l'admira. Sa façon de ne jamais insister, de faire en sorte qu'elle se sente impliquée, que ça lui venait, ces idées, à mesure qu'il la regardait. Il s'animait au bon moment, gardait une distance prudente quand il le fallait, prenait des airs désolés ou s'enthousiasmait selon qu'il lui parlait de partir ou de s'aimer. Elle vit sa maîtrise, eut envie de l'applaudir, quel diplomate il était, pas étonnant qu'il monte dans la hiérarchie ! Quand il eut terminé, il eut la décence de ne pas la fixer. Il baissa les yeux, étala ses deux mains sur la table, mon Dieu, aussi humble et digne que Jésus-Christ à la Cène, barbe en moins. Et Viviane répondit.

Viviane lui dit ce qui mijotait depuis tout ce temps dans sa tête et qui se cognait contre ses dents dans la hâte de sortir, à présent. Ce bonbon qu'elle avait bien sucé et qu'elle tardait de lui faire goûter. Ce qu'elle dit à Daniel, paraphrasant Shakespeare qui le met dans la bouche du personnage de Hamlet dans son chef-d'œuvre *La Tragique histoire d'Hamlet, prince de Danemark*, Acte I, Scène II, premier mot de la réplique 75 :

— Non.

Elle n'affichait même pas un sourire charmeur ou victorieux, même pas une moue dédaigneuse ou obstinée.

Rien.

Un mur.

Daniel saisit aussitôt que rien n’y ferait. Il eut envie de crier, de la supplier, de s’emporter, de se mettre à pleurer, mais rien n’y ferait. Elle avait ce calme résolu qu’il lui avait déjà connu à quelques reprises : avant une compétition quand elle patinait. Avant ses accouchements quand tout le monde s’énervait et qu’elle restait là, sa main dans la sienne et ses pieds dans les étriers, à des milliards d’années-lumière de la chambre de naissance – parce qu’elle avait insisté pour accoucher avec une sage-femme dans une chambre dotée d’une baignoire à remous, d’un ballon de Pilates, et pas dans une chambre d’hôpital en présence de médecins, même dans le cas des jumeaux.

Sonné comme après une joute oratoire particulièrement difficile, Daniel se leva, un peu chancelant parce que tout était dit, que pourrait-il rajouter à ce refus calme et résolu ? Peut-être parce qu’elle craignait qu’il n’ait pas bien compris, Viviane crut bon de préciser :

— Non, je n’irai pas vivre à Ottawa. Je reste ici dans notre maison avec nos enfants, nos amis, leur école, mon travail, mon studio.

— J’avais compris que tu disais pas non à un autre café ou à des toasts ou à des vacances dans deux semaines ou à un arrêt des hostilités ou...

Voyant qu’il s’emballait, Viviane ne put que répéter ce mot qui lui semblait contenir tout ce qui importait vraiment.

— Non.

Le reste, la suite, leur couple, leur vie, l’anniversaire prochain des jumeaux, le mépris arrogant d’Adèle, l’organisation, les implications, tout ce dont Daniel allait vouloir discuter, et plus tôt que tard, elle le savait, pouvait se résumer dans l’instant à : « Ah, pis de la marde ! » Qui eût dit que quatre, cinq mots usuels de la langue française lui procureraient la même euphorie que le troisième verre de blanc à dix-huit heures dix quand l’apéro prend son envol.

Émoji de con

Elsa regarda les formulaires étalés sur la table devant elle avec une grosse envie de procrastination. Pourtant, les commandes de livres qu'elle faisait tous les ans à la fin de l'été lui procuraient une jouissance que d'aucuns auraient trouvée suspecte. Monter des projets thématiques pour le cercle de lecture qu'elle avait instauré au Collège, huit ans auparavant, et qui connaissait d'année en année un succès considérable ; dessiner des plans pour aménager ici et là des îlots dédiés à l'étude, à la lecture et parfois même, dans les endroits les plus reculés de l'immense pièce aux hauts murs lambrissés, propices aux secrets échangés à mi-voix ou aux conversations fébriles et probablement futiles d'adolescentes en pâmoison.

Un travail qu'elle menait par étapes, un nouveau « racoin » qu'elle aménageait chaque rentrée pour faire de la bibliothèque ce havre chaleureux au charme vieillot imprégné de l'odeur de poussière, de papier, d'encre et de temps qui passe.

Depuis qu'elle avait pris ses fonctions de bibliothécaire adjointe au Collège du Très-Saint-Nom-de-la-Vierge, à l'âge vénérable de vingt-sept ans (l'encre sur son diplôme n'était même pas sèche !), Elsa s'était épanouie au rythme des projets qui touchaient les lieux physiques, mais également le programme d'études des élèves. La direction avait salué ses efforts, soutenu sa vision. Il faut dire que « la direction » dans son cas se résumait à Éric Chèvrefeuille, un adjoint de quelques années son aîné qui en pinçait sérieusement pour elle.

Ils avaient même eu un début de semblant de relation qui n'était pas allé plus loin qu'un échange buccal trop mouillé et des mains dans les culottes. Elle en avait gardé un souvenir de jouissance tiède et falotte presque aussi décevante qu'une tentative de masturbation trop prolongée après une grosse journée, qui finit par donner un petit ding insignifiant rimant avec perte de temps.

Avec un soupir, Elsa se mit à la tâche, cochant les titres sur sa liste à mesure qu'elle remplissait le formulaire. Son esprit obsédé revenait sans cesse aux paroles d'Adèle, jouant avec cette idée d'adoption soloparentale à laquelle, bêtement, elle n'avait jamais songé par elle-même avant que l'adolescente – Seigneur, une enfant de treize ans ! – la lui serve sur un plateau d'argent, lui dessillant du même coup les yeux sur ses options de maternité. Comme si seul Louis avait le pouvoir de satisfaire ce besoin impérieux qui lui chauffait le féminin.

Elle était aussi *obligée* de prendre des vacances avant la rentrée, la directrice des services aux étudiants avait été sans appel : « Tu t'es pas vu l'air ? On dirait que tu sors d'un épisode de *Stranger Things*. Tu vas faire peur aux élèves. Va au moins au soleil une couple d'heures par jour. Coudonc, cours-tu juste quand il pleut ? »

Rien ne lui faisait envie.

Comme elle était dernière minute, peu de choix s'offraient à elle. Payer 2000 \$ pour cinq nuitées dans un chalet devant un lac ? Séjourner quelques jours dans une petite chambre austère de sœur dans un ancien couvent reconverti en auberge détente ? Camper ? (Ouache, les bibittes, l'humidité, la solitude triste, les hamburgers mous, sans compter qu'un tueur fou à la *chain saw* pouvait toujours se retrouver à traquer les femmes seules dans un camping au fond d'un bois, connaissant sa chance, ces temps-ci, ça tomberait sûrement sur elle.)

À tout prendre, ce sera le couvent, se dit-elle, bien que l'idée de se retrouver recluse dans un lieu où baignerait certainement une aura de Vivianitude (bien-être, sérénité, silence, paix) la laissait tiède-froide-congelée. Elle en profiterait pour se renseigner sur *Just a Baby* (pourquoi pas, tant qu'à être désespérée ?) ou, mieux, ferait des recherches sur l'adoption... Ses deux boulets mentaux résolus (un bébé, des vacances), Elsa finit par finir de remplir son formulaire, qu'elle plaça sur la pile des dossiers à emporter au Collège. Avant de se résigner à ces vacances forcées.

Quand Adèle l'appela – quel hasard, quand même, Viviane parlerait sûrement de synchronicité ! –, Elsa était loin de se douter qu'une adolescente grincheuse de qui elle s'était entichée allait faire faire à ses questionnements des bonds de géant.

— J'ai parlé à Marie-Michèle, la mère de Rose, on peut l'appeler par son prénom, *elle*. Elle est vraiment cool, c'est pas comme ma mère qui exige qu'on l'appelle *maman* parce que...

— Adèle.

— *Anyway...* Marie-Michèle est *down* de te parler de son parcours, comme elle a dit.

— T'as parlé à la mère de ton amie de mon...

— De tes plans ? Oui, je pensais que tu serais *full* contente ?

— Euh... bien... Oui, euh, oui, pourquoi pas ?

— Des infos de première main, comme m'a rabâché ma mère, « une source fiaaable, Adèèèèèe, quand on parle de vérifier ses sources, tu comprends ? Ne pas croire tout ce qu'on trouve sur les Internets... Une personne qui te parle de son expérience personnelle est tellement plus valiiiiiiide ».

Elsa rit, amusée par la justesse de l'imitation, mais mal à l'aise toutefois devant la cruauté aveugle de cette enfant qui pouvait se montrer si charmante tant que sa mère n'était pas impliquée.

— Ta mère a raison. Parler à une femme, à une mère qui a vécu l'expérience, est beaucoup plus crédible que toutes les infos que je pourrais trouver en ligne.

— Demain ? C'est dimanche, le dimanche, c'est toujours *chill* chez eux.

— Euh, bien, c'est-à-dire... c'est pas un peu vite ?

— *Dude*, tu veux les infos ou quoi ?

— Oui, mais c'est quand même pas une urgence nationale, là.

— Moi, je trouve que quand on casse avec son *boyfriend* parce qu'il veut pas de *kid*, même si on est toujours *in love*, ça commence à ressembler à

une urgence nationale. Je trouve. Genre.

Incapable de parer à la logique implacable d'Adèle, Elsa expliqua que ça pouvait bien attendre quelques jours, ce à quoi l'adolescente lui rappela que la fin des vacances approchait et qu'à la reprise des cours, ce ne serait peut-être pas si facile d'organiser un rendez-vous entre les quatre...

— Les quatre ?

— Oui. Toi, Marie-Michèle, Rose pis moi.

— Euh, c'est gentil de vous proposer, mais je pense pas que Rose et toi...

— Eille, *come on* ! Cette histoire-là, c'est son histoire aussi, fait que... Pis sans moi, tu saurais même pas qu'on peut adopter même si on est pas en couple, fait que... En tout cas, tu l'aurais peut-être appris, mais dans combien de temps, hein ? Hein ?

Elsa lui dit qu'elle avait raison, mais que ce ne serait pas pour tout de suite, qu'elle devait y réfléchir avant de déranger Marie-Michèle et que, elle le répéta en insistant, il n'y avait vraiment pas d'urgence, que ça pouvait attendre une couple de semaines, ce qui mit fin abruptement à la conversation qu'Adèle devait terminer de toute façon puisque sa mère, comme chaque fois qu'elle parlait au téléphone, la harcelait pour une niaiserie (profond soupir de désagrément) ou, pire, pour lui demander un service (longue plainte de condamnée).

Elsa se concoctait un thé glacé à la menthe quand la pensée de Louis l'imprégna si entièrement qu'elle pensa se noyer dans les souvenirs. Louis après l'amour, son torse imberbe perlé de sueur, son sifflement allègre qui venait de la cuisine tandis qu'elle s'étirait comme une chatte entre leurs draps de coton frais. Louis qui revenait dans leur chambre un plateau dans les mains, les deux tasses en porcelaine de Chine et la théière d'où montait le fumet rafraîchissant de la menthe marocaine. Les morceaux de sucre roux qu'il laissait tomber dans les tasses avant d'y verser l'infusion brûlante. Puis la glace concassée qui rafraîchissait la boisson odorante.

Elle eut un bref hoquet, renifla furieusement et jeta le thé dans l'évier en maudissant toutes ces odeurs traîtresses qui la ramenaient en une nanoseconde à ces temps si doux alors qu'elle était amoureuse, pleine de ferveur. « Épaisse, connasse », grogna-t-elle comme l'ourse mal léchée qu'elle était devenue loin du soleil qu'était Louis.

Elle se prit un verre d'eau incolore, inodore, absolument inoffensif – l'eau ne déclenchait strictement rien dans sa mémoire – et entreprit de ranger la cuisine, de faire la vaisselle, n'importe quoi pour chasser le souvenir heureux qui s'incrustait, le maudit, malgré ses efforts pour l'effacer. Une vilaine tache de vin rouge sur une nappe blanche que tu viens d'acheter et que tu étrennes devant la visite pâmée sur le look Pinterest de ta tablée si parfaitement impeccable que même Marilou en pâlirait de jalousie.

Avant même de savoir ce qu'elle était en train de faire, Elsa ouvrit son portable, hésita entre la page d'Alex – rien comme une bonne baise pour te vider le cerveau – et celle de Louis. La voix agacée d'Adèle dans son oreille droite lui disait de n'en rien faire, de fermer le clapet de son ordi, de retourner à ses chaudrons sales. La voix fiévreuse de la jeune Elsa amoureuse lui disait d'y aller, de continuer sur sa lancée, d'aller zieuter juste une minute la page de son ex, ne serait-ce que pour retrouver le sourire, le regard... Que les héroïnomanes avaient bien de la méthadone pour atténuer la douleur du sevrage, eux, alors que ça faisait presque un mois qu'elle n'était pas allée fureter sur sa page !

Elle retint son souffle et fit dérouler la page vers le bas en regardant les entrées. Rien de bien nouveau. Antonin (le p'tit maudit), Héloïse (la p'tite morveuse). Un repas au chalet (le cœur lui fit mal). Une photo de groupe de son club de course. Elle en profita pour scruter le corps de Louis moulé dans son appareillage Louis Garneau qui ne laissait rien à l'imagination, surtout pas le sexe bien ganté par le tissu lycra du cuissard. Elle s'apprêtait à refermer l'ordinateur quand son œil accrocha un détail. Marion a aimé.

Marion a adoré. Marion a approuvé. Marion a attribué un cœur mauve ici, un cœur orange là. Marion, Marion, Marion.

D'un doigt fébrile, Elsa cliqua sur le nom pour atterrir sur le profil de l'interpellée. Mince, menue et musclée, longs cheveux. Jolie. Tout à fait son gabarit, son genre. Cette Marion pourrait être sa sœur. Elsa déglutit bruyamment, cala son verre d'eau, se dit qu'elle détestait le prénom Marion, se dit qu'elle la surnommerait dorénavant « la teigne ».

La photo en date du 8 août, trois jours auparavant, montrait une Marion lumineuse, une vraie sainte Vierge aux côtés d'un Louis qui la couvait d'un regard dégoulinant de tendresse. Surmontée de la mention *se sent incroyablement bien*, un petit bonhomme la gueule fendue jusqu'aux oreilles, deux étoiles mauves pour les yeux, l'entrée se résumait à un tout petit commentaire :



Louis l'avait donc bel et bien remplacée, elle le savait, elle le sentait – maudit qu'elle le savait ! – par ce qui pourrait être son clone. Voir que ça se faisait ! Voir que ça se pouvait ! « Maudit gars-pas-capable-de-vivre-cinq-minutes-sans-femme ! Regarde-moi l'esti-de-loser-pas-subtil-pour-cinq-cennes ! »

Elle eut l'impression d'être une poupée gonflable dont le modèle pognait auprès d'un certain genre d'homme. « Ta catin pète ? Pas grave, *man*, remplace-la par une du même modèle vu que ça faisait ton affaire. C'est du pareil au même. Un trou, c't'un trou ! » La vulgarité lui fit du bien. Elle enchaîna six, sept jurons bien de chez nous, lança ses documents à travers la pièce, donna des coups de pied contre toutes les pattes de chaise.

Avant d'enfiler ses souliers de course, elle prit son téléphone, pianota rageusement sur le clavier et envoya un sexto à Alex (messages qu'elle avait nommés joliment des « Alsextos ») et un message texte à sa nouvelle meilleure amie Adèle, quoiqu'à bien y penser, elle n'avait aucune meilleure amie, lui disant qu'elle acceptait de rencontrer Marie-Michèle le lendemain, le plus tôt serait le mieux, xoxo.

Dès ses premières foulées, sa fréquence cardiaque topait déjà les 177. Comme quoi la ~~colère~~ rage fait pomper le cœur autant que l'exercice physique intense – mais n'est pas pour autant recommandé par le médecin de famille SI on fait partie de la caste des privilégiés qui ont la chance d'en avoir un.e.

#Crinquée

Vieille frue fatiguée de la fatigue des femmes

J'ai pas mis le pied en dehors du lit que la fatigue m'engourdit, comme tous les maudits matins depuis le début de cette maudite ménopause qui m'empêche depuis des mois de faire mes nuits, pire qu'Adam quand il était nourrisson. Insomnie, sueurs froides, crampes dans les mollets, lourdeur dans les jambes, douleurs articulaires, la liste des maux qui me privent de mon sommeil s'allonge.

Le jeune médecin à qui j'en ai parlé – le tarlais ? le taouin ? le taré ? –, le remplaçant de ma chère Agathe, dont j'ai été la patiente depuis mes dix-neuf ans, mais qui a elle aussi malencontreusement vieilli et qui a fini par prendre sa retraite, m'a répondu avec cette impatience méprisante à peine camouflée digne d'un président de compagnie harcelé par une mouche à marde : « C'est des affaires de femmes, ça, Madame, c'est la nature, faut vous habituer. »

J'ai eu envie de lui serrer les ouïes comme je le faisais à mon fils durant ses années de blanc-bec arrogant et suffisant. « C'est ce que vous dites à votre mère quand elle se plaint qu'elle ne vous voit pas assez souvent ? Ou qu'elle se sent parfois inutile ou émotive ou agressive ? C'est des affaires de femmes, ça, maman, c'est la nature, faut t'habituer ? Si c'était une affaire de gosses pis de queue, vous pouvez être certain que les médecins, les chercheurs et l'industrie pharmaceutique au grand complet se seraient penchés sur le cas depuis un méchant bout de temps. Mais c'est une *affaire de femmes*, c'est la *nature*, ça fait qu'il faut s'habituer. » Après l'avoir *piné* de mon mépris bien comme il faut, je me suis catapultée hors de son bureau de fendant sans attendre sa réponse, de toute façon qu'est-ce qu'il aurait bien pu rajouter ? L'insulte à l'injure ?

À bien y penser, ma ménopause n'est pas différente de toute ma vie hormonale. Depuis mes premières menstruations, je les connais, ces fatigues qui s'installent au creux des reins, qui irradient dans tous mes membres. Tous les vingt-neuf, trente jours que le Bon Dieu a amenés, je les ai ressenties, ces fatigues menstruelles qui vous évachent sur le divan pendant la première journée si vous êtes chanceuses, ou qui vous clouent au lit si vous faites partie des malheureuses sur qui le sort s'est abattu, les pauvres que le cycle menstruel rend malades jusqu'à la nausée, pas capable de bouger, abonnées aux Motrin extra-fort toutes les deux heures parce que les crampes les plient en deux, assez pour qu'elles se disent : « Je veux jamais accoucher, qu'est-ce que ça va être, mon Dieu, ça peut-tu être PIRE ? »

Oui, oui, je parle des menstruations, bravant l'attitude négative qui entoure le mot, la honte qui y est toujours accolée ; on a juste à voir la pléthore d'expressions de remplacement qui pullulent le langage parce que le mot *menstruations*, comme le mot *vagin*, comme le mot *vulve*, ça ne se prononce pas souvent à haute voix, ça déboute le sens esthétique, ça accroche la bouche, il faut l'habiller d'images débiles pour y faire allusion.

Avoir ses règles

Avoir ses indispositions

Avoir de la visite

Être dans sa semaine

Être dans ses crottes

Être dans ses mauvais jours

Être malade

Être dans le rouge

Matante est arrivée

Les chutes Niagara sont là

Le sang menstruel impur. Conspué. Honni. C'est la règle du « Cachez ce sang que je ne saurais voir » depuis la nuit des temps. Pas difficile de comprendre pourquoi les femmes deviennent obsédées par leur corps vieillissant. Nous sommes issues d'une solide tradition de la honte du corps. Nos aïeules étaient décrites comme des sorcières bossues ou édentées. Leurs corps étaient considérés comme des choses aussi inutiles qu'une vieille jument. En fin de vie utile.

Au Moyen-Âge, les gens croyaient que le corps des femmes ménopausées contenait des mares stagnantes de mauvais sang. Que ces corps toxiques les rendaient folles et indisciplinées, avec une vilaine tendance à semer le trouble (on sent l'hystérie se pointer le bout du nez). On avertissait les parents de garder leurs nouveau-nés loin des *sorcières ménopausées* de peur que leur œil du yâbe leur jette un mauvais sort.

Jusqu'au 19^e siècle, de nombreuses femmes qui avaient reçu un diagnostic d'hystérie à cause de leurs menstruations étaient internées dans les asiles.

Dans les années 1920, les médecins expliquaient par la science (!) : « ... le pouvoir de nuisance du sang noir, putride et nauséabond par la présence de "ménotoxines", des

substances émises par la peau féminine et responsables du pourrissement. »

Et qu'en disent les bonnes vieilles religions (toutes patriarcales, soit dit en passant) ?

Dans la Torah : « La femme qui aura un écoulement de sang restera sept jours dans la souillure de ses règles. Si quelqu'un la touche, il sera impur jusqu'au soir. » Fun.

Les juifs orthodoxes et la niddah : « La femme indisposée n'a pas de relations sexuelles et elle évite tout contact physique avec son mari. Avant de reprendre la vie conjugale, elle doit se tremper dans un bain rituel, le mikvé. » Édifiant.

Les païens : « Une femme qui a ses règles fait aigrir le vin doux par son approche, les fruits de l'arbre contre lequel elle s'est assise tombent, son regard ternit le poli des miroirs, les abeilles meurent dans leurs ruches. » Rajoutez-en, c'est pas de l'onguent.

Les chrétiens, pas plus fins, interdisent des rapports pendant les menstruations. « Le mari qui copule avec son épouse devra faire pénitence dix jours au pain et à l'eau, et Dieu pourra aussi le punir en frappant son enfant à naître de la lèpre. » Super.

J'ai toujours eu envie d'expliquer à mes chums qui affichaient un air entendu, même s'ils ne savaient pas toujours comment se comporter devant mes langueurs cycliques – tsé, le grand mystère de la femme, mal à l'aise au possible, hésitant entre la compassion, l'incompréhension ou parfois le je-m'en-foutisme –, que le col d'un utérus, c'est pas le bout du petit doigt, ça coule, ça coule, une vraie champlure. L'équation est simple, le fer que je perds = la fatigue que je gagne. En d'autres mots : je te mange un steak de cheval dans la face parce que je suis littéralement assise dans mon sang et que j'ai besoin de refaire ma réserve de fer.

La fatigue des SPM qui t'exaspèrent le système nerveux dans toutes ses terminaisons parce que les hormones déchaînées se garrochent dans tes neurotransmetteurs comme une boule de quilles dans un jeu de quilles, et que tu ne peux finir que dans le dalot. Pendant qu'on est sur le sujet, un conseil, l'ami, ne dis jamais à une femme en SPM : « Je connais quelqu'un qui va être menstruée bientôt ! » ou « T'es donc ben hormonale ! » si tu tiens à la vie.

La fatigue des premiers mois de grossesse quand toute ton énergie est grugée par la fabrication du nid qui accueillera le petit, que la nausée t'empêche d'absorber les nutriments et les protéines nécessaires à une bonne santé relative, que tous les voyants lumineux de la belle machine que tu es s'allument et flashent en accéléré parce que ta batterie est morte et que le carburant est à sec.

La fatigue des premiers jours avec le nourrisson, un savant mélange de décalage horaire et de lendemains de veille, la fatigue des nuits blanches à nourrir le bébé, quand le lait coule et les larmes aussi, où les hormones du baby blues t'envoient K.-O. alors même que ton estime de toi est au plus bas, comment veux-tu remonter la pente les seins à l'air, les mamelons à vif, le cheveu gras, la peau du ventre qui te traîne sur les genoux, enveloppée du matin au soir dans un parfum *cheap* de lait suri, vampirisée jusqu'à la dernière goutte

par ton nouveau statut de mère, tout en te sentant coupable de ne pas bénir *chaque seconde* de ce nouveau statut de mère supposément extatique ?

La fatigue à soigner les varicelles, le croup, la rougeole et autres virus bénins, certes, mais crisement stressants et vidants, à bercer un chagrin, à chasser un cauchemar, béquer bobo, l'enfant dormira bientôt.

La fatigue des femmes pérимénopausées qui ne reconnaissent plus le corps dont elles disposent et qu'elles croyaient connaître, qui pensent à un moment donné ou à un autre qu'elles sont en train de devenir folles alors que le train déraile, qu'elles ignorent comment reprendre le contrôle, tandis qu'elles traversent une puissante tempête qui transforme aussi bien leur corps que leur cerveau, et qu'elles se font dire par un champion en blouse blanche : « C'est des affaires de femmes, ça, c'est la nature, faut vous habituer. »

J'ai des petites nouvelles pour toi, mon champion, qui pense que les madames pérимénopausées sont exagérément réactives et beaucoup trop émotives : elles ne réagissent PAS de manière excessive, c'est juste qu'elles ne voient plus le monde à travers un nuage d'hormones produites pendant leurs années de procréation. Passe le mot.

La fatigue des femmes venue de l'aube de l'humanité s'étale dans mes membres de femme fatiguée qui se demande si ça va finir par finir. Il me semble que j'ai donné, si je compte les cycles d'ovulation que mon corps a orchestrés, les cycles menstruels que mon corps a fournis, le nombre d'avortements que j'ai subis, la grossesse que j'ai menée à terme, les deux fausses couches que j'ai expulsées, dont l'une en hémorragie dans une *ride* d'ambulance mémorable, les infections vaginales que j'ai soignées, les examens gynécos que j'ai passés, les pieds dans les crisses d'étriers.

Après tout ce cirque, je mériterais à tout le moins de pouvoir DORMIR, ME RÉPARER la nuit, maintenant que le train est en gare, que la machine s'est arrêtée, que mes trompes de Fallope ne sont plus que des petits sacs à sec. Maintenant que je suis en ménopause, le nom pourtant le dit : PAUSE !

Mais non. Il me faut encore me réveiller trois, quatre fois par nuit dans le désespoir répété de devoir *encore* me rendormir malgré tout ce que j'ai essayé : la mélatonine, les tisanes de camomille, les teintures de valériane. « Madame, utilisez simplement des huiles essentielles » n'est pas un conseil adéquat pour cette phase de ma vie. Même le stock plus sérieux n'en vient pas à bout, les somnifères me gèlent, le CBD ne me fait aucun effet.

Ça fait que je porte la fatigue des femmes comme j'ai porté mon enfant, elle pèse lourd dans tout mon corps. Depuis la nuit des temps.

CHAPITRE 10

Et qu'est-ce que la femme ?

Une petite chose, un ensemble de niaiseries.

HONORÉ DE BALZAC

L'important, c'est la Rose

Abasourdie, Viviane regarda Elsa de cet air ahuri qu'ont les crapets-soleils au bout de la ligne, un ver au fond de l'estomac et un hameçon planté dans les branchies.

— Pendant trois jours ? T'es sûre ?

— Oui, Viviane, je suis certaine. Ça va te faire un *break* de condescendance d'adolescente. Et moi, un *break* de moi-même.

Elsa avait pris sa décision sur un coup de tête, ce qui ne lui ressemblait vraiment pas. Elle était une abonnée aux « Je vais y penser, tout bien pesé, en prenant en compte ceci ou cela ». Sa rupture avec Louis et ~~son déménagement~~ sa fuite l'avaient privée de ses repères. Elle évoluait maintenant avec le sentiment de nager en eau vive. Elle se laissait flotter et avançait en suivant le courant. Ce que sa mère avait tenté de lui inculquer : « Relaxe, fille, *go with the flow* ! », elle l'apprenait sur le tas, la leçon lui

ayant été garrochée non pas avec la patience maternelle, mais en pleine gueule par la vie, pif, paf, nage, fille, ou tu coules.

— Je nous ai réservé un terrain de camping proche du Bic dans un endroit assez reculé, il faut pédaler une demi-heure pour s’y rendre à partir du stationnement. C’est la seule place que j’ai pu trouver. Annulation de dernière minute.

— Mais *watch out* le *spot*, la vue sur le fleeeeeeuve !

Adèle était belle à voir dans sa danse effrénée, ses cheveux virevoltant au rythme de ses pas qui l’entraînèrent vers la terrasse où, accrochée à son cellulaire, elle hurlait sa joie à la douzaine d’amies qui formaient son cercle *rapproché*. Elsa n’avait compté que deux ou trois copines au plus fort de ses fréquentations adolescentes, alors la vie sociale d’Adèle la remplissait d’effroi et d’émerveillement. Elle rassura Viviane :

— J’avais des vacances à prendre de toute façon et j’ai pas le goût de rien en particulier. Et je voulais la remercier de m’avoir fait rencontrer Marie-Michèle.

— T’étais pas obligée, voyons ! Partir trois jours en camping avec Adèle...

Elsa sourit en voyant la mine dégoûtée de son amie qui disait clairement que même le bras dans le torse, elle n’irait jamais s’isoler dans une tente avec sa démonsse.

— C’est avec toi qu’elle a un problème, Viviane. Sinon, elle est très...

— Agréable, sensible, émouvante, taquine, adorable, je sais, j’ai déjà connu cette Adèle-là il y a un maudit bon bout de temps. C’est pour ça que je trouve ça tellement difficile. Pis dis-moi pas que ça va passer ! C’est la rengaine préférée de Daniel. Enfin, quand on s’adresse la parole.

— Ça s’arrange pas, vous deux ?

— Ça s’arrangera pas tant qu’un de nous se ralliera pas à la vision de l’autre, parce qu’actuellement, nos positions peuvent pas être plus éloignées.

— Pars, Viv. Durant les trois jours qu'Adèle sera avec moi, envoie-lui les enfants.

— Je peux pas faire ça.

— Pourquoi pas ?

— Il a pas le temps, il travaille !

— Toi, tu l'as ? Tu travailles, pourtant ?

— Oui, mais c'est plus facile pour moi. Ici, les enfants ont le camp de jour, leurs amis tandis qu'à Ottawa...

— Justement. Il va mieux voir les impacts que sa décision a sur la vie de famille. Tu lui laisses prendre aucune responsabilité, comment veux-tu qu'il se sente responsable ?

Viviane soupira, enfouit la tête dans ses mains, marmonna.

— Je dis ça, je dis rien, Viv. C'est toi qui décides.

La voix étouffée de Viviane lui parvint sans qu'elle puisse comprendre ses paroles. Elsa écarta les mains de son amie, plongea ses yeux dans les prunelles fatiguées.

— Veux-tu que je te raconte mon entretien avec Marie-Michèle, la femme célibataire qui a décidé d'adopter seule ?

La fatigue dans les yeux de Viviane s'évanouit aussitôt.

— *Shoote ! Pleaaaaase !* Oh Seigneur ! Adèle déteint sur moi.

— Adèle déteint sur tout le monde.

— Ça t'a inspirée ?

Elsa se remémora la rencontre avec la mère soloparen-tale qui l'avait, oui, vraiment inspirée. Marie-Michèle, une petite brunette sympathique, avait entamé son « projet », comme elle appelait joliment ses démarches d'adoption, voilà treize ans...

« J'étais à un souper entre amis tous parents d'un ou de deux enfants. Je me souviens très bien de la pensée qui m'a envahie : eux étaient gorgés d'amour et moi, je me sentais comme un pruneau sec. Je me suis dit : arrête de brailler. Si tu veux un enfant, regarde d'autres façons d'en avoir. Je ne

voyais pas comment avoir un enfant sans être en couple, mais dès que j'ai enlevé le père, le chum de l'équation, c'est devenu évident. »

« Je suis allée à une clinique d'insémination. J'ai passé un test de fertilité et le médecin m'a dit que j'avais peu de chances de tomber enceinte, j'avais près de trente-neuf ans. Et pour être honnête, j'avais pas trop le goût de prendre ma température tout le temps, de recevoir des injections, les jambes en l'air, de pleurer chaque mois où j'aurais mes menstruations. J'avais plus le temps. »

« Je pouvais plus attendre, tu comprends ? Tous les hommes que j'ai rencontrés, c'était des gars séparés qui avaient déjà des enfants, ça leur tentait pas de s'embarquer avec une femme de presque quarante ans pour avoir un autre enfant ! Ça fait que je me suis dit que j'allais m'essayer pour l'adoption. »

« J'ai appelé au Secrétariat à l'adoption internationale, où on te donne une liste des pays où tu peux adopter, avec chacun leurs exigences à respecter. J'ai regardé les endroits où les femmes célibataires peuvent adopter parce qu'il y a pas mal de pays où on demande des couples. La Chine, c'était OK. Au moment où j'ai commencé la démarche, il y avait 10 % des adoptants qui étaient célibataires. »

« La première chose à faire, c'est de trouver une agence. Pour moi, ça a marché à la troisième. Alors, j'ai assisté aux réunions, il y avait d'autres femmes célibataires, on nous a expliqué qu'on devait rencontrer un travailleur social et un psychologue attribués par un centre jeunesse de notre région. »

« On doit prouver qu'on fait un minimum de tant par année, déposer un examen médical, un bilan financier ou de comptable pour prouver que tu as les moyens, ton passeport à jour, un album photo de toi, des tuteurs, parrain et marraine, de ta maison, bref, un méchant gros dossier, c'est comme si tu complétais un bac en une semaine ! Comme je suis travailleuse autonome, je me suis mise à angoisser au sujet de mes revenus, alors j'ai pris tous les

contrats de traduction que je pouvais pour prouver que je fais de l'argent, tu comprends... »

« Ça finit par être très angoissant pour les parents. On a tous peur. Tous les parents qui font une demande ont peur. On espère toutes se retrouver enceintes. Parce que c'est souvent le cas chez les femmes qui ont décidé d'entamer le processus d'adoption, elles se retrouvent enceintes...

On arrive là à trente-cinq, quarante ans, on a une vie derrière nous, on a tous des expériences plus ou moins positives, des enjeux personnels, professionnels, de santé... Il y a l'évaluation psychosociale, toutes ces rencontres, ils viennent chez toi, ils se font une idée de ta personnalité, ils se font une image et ils font leurs rapports sur ta vie. Si tu as un oui, tu peux continuer ton projet. »

« Il y a des femmes qui accouchent comme des chattes, qui ont dix enfants sans pouvoir vraiment s'en occuper, alors que moi, j'en veux juste un et il faut que je me justifie, que je réponde à toutes leurs questions. Il faut que je prouve que je suis adéquate, légitime, que je mérite d'être une mère. Prépare-toi ! Mais vois ça comme un privilège qu'on t'accorde. Ce pays-là, le pays que tu auras choisi, te fait le privilège de te donner un de ses enfants. Vois ça comme ça. »

« Je te mentirai pas, c'est des démarches qui prennent du temps... C'est plus long pour les célibataires. Et si ça prend trop de temps, tu te retrouves à devoir refaire ton examen médical ou c'est ton passeport qui est échu ! En tout cas, il y a treize ans, c'était comme ça. »

« Si j'ai senti une différence parce que j'étais une femme seule ? Jamais. Mais il faut arriver préparée ! On te demande : as-tu un réseau ? C'est quoi, ton réseau ? Ta famille ? Tes amis ? Tu dois être préparée, ils vont te poser la question. Sur ton enfance, tes parents, ta famille, tout ton historique. Pourquoi tu as un désir d'enfant, comment tu entends ta vie professionnelle si tu es une mère monoparentale ? Parce que tu es seule à subvenir à ses besoins, tu comprends ? Garderie, gardienne à la maison, tes

parents peuvent-ils t'aider ? Qui peut t'aider ? Comment tu vas gérer ça ? Tu dois être honnête avec toi-même. »

« Rose est MA fille, sans l'ombre d'un doute. Quand elle a commencé l'école, les autres enfants me demandaient : “Es-tu sa mère ? Sa VRAIE mère ?” Je leur disais : “Est-ce que ta maman te soigne quand tu te fais mal ? Oui ? Moi aussi, je fais ça pour Rose. Est-ce que ta maman prépare ton souper favori quand tu as de la peine ? Oui ? Moi aussi, je fais ça pour Rose”. C'est ça, une vraie mère, celle qui est là le soir et le matin. Encore aujourd'hui, quand Rose crie maman, je réponds : oui ! C'est moi, la chanceuse ! »

— Et elle m'a dit à la fin de son témoignage : « L'adoption, c'est un désir qui rencontre un besoin. »

— C'est beauuuu !

— Ça me sacre la chienne.

— L'adoption ?

— Un enfant. Avoir un enfant toute seule dans un trois et demie sur Henri-Julien. Quand Marie-Michèle me parlait de l'importance du réseau, ça m'a frappée... Un coup de pelle dans la face ! Mon réseau est assez poche, merci : je suis pas proche de ma mère, mon père vit quelque part en Norvège, j'ai ni frère ni sœur, je suis pas particulièrement proche de mes tantes, j'ai pas de véritables amis à qui je pourrais demander de l'aide...

— Pis nous autres ? ? On est des cretons ?

— C'est ma décision, Viv, je pourrais pas vous imposer ça, tsé. Toi, avec ta famille, t'as déjà de la broue dans le toupet, et Reine... Elle a sa carrière et ça fait longtemps qu'elle en a fini avec les bébés, son fils a vingt-huit ans !

Viviane se leva, prit Elsa dans ses bras.

— Reine serait une grand-mère formidable. Je peux pas parler pour elle, mais tu peux compter sur moi. Si tu décides de te lancer dans l'aventure, je vais être là. Marie-Michèle a dit que le processus pouvait prendre du temps,

non ? Mettons dans une couple d'années, Adèle va avoir quinze ans, elle me fera plus suer, elle va même pouvoir garder !

— Et les jumeaux vont être exactement dans la phase où est Adèle actuellement, t'avais pas pensé à ça ? Deux ados déchaînés en même temps ?

Les deux femmes éclatèrent de rire.

— Maudites hormones, aussi ! Je commence à être dans la gang de Reine. J'ai les ovaires en feu, Viviane ! Elles me crient à tue-tête : on veut un bébé, on veut un bébé, on veut un bébé, on veut un bébé. Je fais un détour quand je vois une poussette dans la rue, je vais courir au parc uniquement le soir, et encore, les cris d'enfants me déchirent le cœur.

— Moi, ils me déchirent les tympans, c'est bien pour dire... En attendant, tu vas passer trois jours avec ma grande fille et je t'en suis infiniment reconnaissante.

— Vas-tu retenir ma suggestion, Viv ? De laisser les enfants à Daniel ?

— Si tu prends la mienne. De compter sur moi si tu décides d'aller de l'avant.

— Mouin... Plus certaine que ce soit une bonne idée.

— Mon père disait toujours qu'un enfant vient au monde avec une miche de pain sous le bras.

— Viviane...

— Un enfant arrive quand c'est le temps.

— S'il te plaît...

— L'adoption, c'est juste un autre chemin que prennent deux âmes pour se rencontrer, au fond.

— OK, ça va faire, les pensées positives ! J'aime mieux rester avec mon angoisse.

Viviane se fit insistante :

— Vas-tu au moins penser à ma suggestion ? De me laisser être à tes côtés si tu décides d'aller de l'avant ?

— Si tu prends la mienne en compte. Celle de laisser les jumeaux à Daniel.

— *Deal !*

#LaVieDesAutres

Elsa n'y peut rien, elle revient fureter sur les réseaux sociaux contre sa volonté, elle se dit qu'elle ne va y passer que 12 minutes, une vraie droguée qui pense que juste sniffer un quart de poudre, c'est quasiment comme ne pas sniffer du tout, sauf qu'un quart de ligne TOUS LES JOURS, ça te sort de la normalité.

Le jour, elle s'active, elle fait des projets comme celui de partir en camping trois jours avec Adèle, treize ans, qu'est-ce que tu veux, elle n'a jamais été tellement sociale et elle s'entend bien avec les ados, ou plutôt ce sont elles qui recherchent sa compagnie, sa franchise droite, ses airs juvéniles et sa face de boeuf. Elles se reconnaissent en elle, il faut croire.

Mais quand arrive le soir, une fois qu'elle a couru – les gens se demandent si cette fille ne s'est pas donné comme défi de faire un ultramarathon dans les ruelles de Villerray – il ne lui reste que les livres, l'ordinateur et sa connexion haute vitesse. Alors, elle tombe dans le vice, elle zieute du coin de l'œil, oh pas beaucoup, pas longtemps, le profil de Louis, elle lit – en diagonale seulement – les publications de *Marion la teigne*. Quelquefois, elle en ressort blanchie, que des trucs niais, rien de mordant ou de coupant. Mais d'autres fois, elle s'égratigne le cœur en prenant conscience de leurs différences fondamentales malgré leurs similitudes physiques. Elles forment les deux faces d'une même médaille, l'une lumineuse, l'autre sombre, l'adorable teigne et la belette sauvage, Louis peut être fier de son bestiaire.

Pendant que le cœur lui saute dans la poitrine, elle lit toutes les citations imprimées sur fond de lever/coucher de soleil, de champ de marguerites/tulipes.

Tu es la somme de tes pensées.

Laisser tomber n'est pas une option.

Crois en tes rêves, ils te mèneront loin.

Un problème, c'est le déguisement préféré d'une opportunité.

Ces déclarations lui rentrent dedans comme des clous de cercueil alors qu'elle devrait se sentir élevée, motivée, inspirée, stimulée. *Qu'est-ce qui marche pas avec moi ?* se désole-t-elle, convaincue d'avoir le sentiment d'exaltation défectueux. Pourquoi est-elle incapable de décoller de sa misère intérieure, de se détacher de la loi de la gravité émotionnelle ?

Think positive, Elsa ! Voilà le credo tendance, celui des nouveaux prêcheurs, c'est-à-dire les coachs de vie, les coachs PNL – tout le monde compte au moins six coachs certifiés dans son cercle de connaissances –, qui s'expriment abondamment sur notre nouveau parvis d'église : le réseau social. Exit la religion, bonjour le *self-care*.

Il y a cette petite vidéo matinale qu'Elsa regarde les yeux encore collés tandis que la coach diffuse d'une voix douce son émerveillement du moment, parce que le moment présent, y a rien qui bat ça. Avant, c'était une Labatt bien fraîche, maintenant, c'est carpe diem. Les canards dans l'étang du parc Jarry, une envolée de moineaux, le sourire édenté d'un bébé dans sa poussette, qui au fond ne voulait pas vraiment sourire, mais juste passer un gaz, n'importe quelle manifestation de vie devient une source de joie profonde effaçant tous les aléas de ta vie.

« La beauté est partout, il suffit de la voir », clament ces nouveaux gourous avec le regard enfiévré des mystiques folles amoureuses qui croyaient voir Jésus dans la forme d'un nuage émacié, le pauvre, il n'a jamais été tellement gras, mais tout de même pas effiloché à ce point-là. Pendant qu'Elsa est au septième sous-sol, la coach *love* la vie qu'elle ne s'en peut plus – et Elsa non plus – de remercier.

Il y a ces messages publiés tout au long de la journée distillant mantras et autres petits conseils qui *invitent* Elsa à sourire, lui *suggèrent de* croire qu'il suffit de relativiser pour que la situation éprouvante qui la plonge dans l'insomnie depuis des semaines s'évapore à coup d'ondes positives et de pensées magiques. Pendant qu'Elsa tombe du haut du plongeon de ses illusions, il y a cent personnes, celles qui voient toujours le verre à moitié plein, qui lui tendent la main par-delà l'écran de son portable, et pas pour l'aider à se relever, ne-non, mais pour lui passer le message que « écoute, chose, rien n'arrive pour rien, vois le bon côté des choses, quand une porte se ferme, une fenêtre s'ouvre, ça pourrait être pire ».

Allez demander à quelqu'un qui se noie : « As-tu essayé le yoga chèvre ? Je te dis que ça te replace les chakras ! »

Pour les apôtres de la prise en charge personnelle, de *l'empowerment* – difficilement traduisible en français... un concept qui s'énonce clairement se traduit aisément, calvaire –, ne pas aller bien est synonyme de lâcheté ou pire. Votre vie est de la marde ? Vous en êtes les très grands responsables, vous n'avez pas assez bien visualisé, vos intentions ne sont pas ancrées. Ils vous diront, un grand sourire béat étampé au visage, que le bonheur est un choix. (Donc, chère Elsa, si tu ressens des émotions négatives, c'est de ta faute, de ta très grande faute. Tu n'as pas « choisi » d'être heureuse, alors assume.)

Et si l'Univers n'est peut-être pas aussi volubile en messages que vous le souhaiteriez, il y a les livres de coloriage de mandalas antistress, les cahiers de gratitude pour mieux réaliser au quotidien votre formidable chance, et la pratique crinquée d'un sport intense qui vous musclent l'épanouissement de l'âme et vous pompent l'estime de soi.

Pourquoi la course ne te comble pas, Elsa ? Peut-être parce que le cardio ne peut rien sur un cœur brisé. Que les affirmations positives ne sont pas la panacée pour tous les maux. Que les émotions positives forcées, si elles sont noyées dans la culpabilité et les tentatives désespérées de s'en remettre rapidement, font plus de dommage que « juste pas bien aller ».

Pourtant, c'est pas compliqué : comment tu vas ? Je *fee*le pas trop. Pauvre toi.

P.O.I.N.T.

Simple de même.

On a sorti la religion de nos vies et on l'a remplacée par une dévotion pour le positif quand aucune explication ne tient la route et qu'il n'y a rien pour remplir le vide/silence de la réalité.

#happiness #happyme #happy #luckyme #lifeisgood #gratitude #lovemylife
#loveyourlife

— La narratrice

L'effet papillon

— Si je te dis Ottawa, ça te dit quoi ?

Viviane tressait les cheveux de sa benjamine assise en tailleur devant elle.

— Musée des beaux-arts du Canada, Musée canadien de la nature, Musée canadien de l'histoire et le Musée canadien des enfants, Musée canadien de la guerre, Musée de l'aviation et de l'espace, Musée des sciences et de la technologie, Musée de l'agriculture et de l'alimentation. Pourquoi ?

— Wow ! T'as déjà fouillé sur les Internets ?

— On dit plus ça, maman, c'est dépassé... Non, c'est le monsieur à qui tu parles plus qui nous a laissé des dépliants, l'autre fin de semaine...

Viviane ne put s'empêcher de sourire devant la trop grande perspicacité de sa petite dernière. Adèle et Florian ne s'étaient rendu compte de rien. Il

faut dire qu'Adèle ne voyait que son nombril et Florian... Qu'est-ce que Florian voyait au juste ?

— Comment va ton frère ?

La petite s'agita, changea de position.

— Pourquoi tu me demandes ça, tout d'un coup ? Florian est dans le sous-sol, t'as juste à aller le voir pis à lui demander, je tiens pas un registre de ses états d'âme, tu sauras !

— Ben voyons, Mirabelle...

— C'est quoi, ça, de lancer deux sujets de conversation en même temps ? As-tu un TDA qui vient de se réveiller dans ton cortex préfrontal ? T'as pas déjà répondu à ma première question que t'en poses une autre ! Pourquoi tu me parles d'Ottawa ?

— OK, fâche-toi pas, tes tresses sont toutes défaites ! Je trouve Florian un peu distrait ces temps-ci...

— C'est les vacances, c'est normal, non ?

— Oui, oui, c'est juste que...

C'est juste que je suis tellement préoccupée et fatiguée que je sais plus comment vont mes enfants, à part ta sœur qui manifeste beaucoup trop ses états d'âme, comme tu dis...

Viviane entreprit de refaire la coiffure.

— Je pensais que comme vous êtes proches, tous les deux...

— C'est pas parce qu'on est jumeaux qu'on a une connexion intersidérale. La communication extrasensorielle gémellaire a jamais été prouvée et je peux t'affirmer que dans notre cas, c'est nul. Quand Florian tombe à vélo, je ressens absolument rien. Je déteste les fraises et Florian en mettrait sur sa brosse à dents. Et quand on a faim en même temps, ça s'appelle un hasard ou c'est parce qu'on a le même âge donc la même courbe de croissance. C'est seulement à la puberté que l'écart va se faire. Florian va développer des grands pieds et moi, mon cerveau.

Viviane éclata de rire.

— T’as raison, excuse-moi. J’irai m’informer à Florian de son état, mais surtout de ce qu’il fait. Il me raconte jamais rien... Mirabelle, arrête de bouger !

— Bon, astheure, Ottawa ?

— Adèle part en camping, je me disais que ce serait bien d’aller à Ottawa...

— Ouiiiiii ! Youppi ! Des vacances, nous autres aussiiiiii !

— ... juste vous deux.

La joie de Mirabelle s’éteignit d’un coup sec. Elle tourna la tête à demi vers sa mère, lui jeta un regard suspicieux. Celle-ci détourna le visage, en quête d’un élastique.

— Tu viens pas ?

Viviane se sentit soulevée par une grande vague de liberté tandis qu’une culpabilité poisseuse collait à sa peau. Embrassant les deux sentiments, aussi violents l’un que l’autre, elle répondit tout en nouant une des deux tresses.

— Maman a beaucoup de classes et de rendez-vous...

Elle s’interrompit en songeant qu’elle pouvait bien dire ce qu’elle voulait, cette préado comprenait beaucoup trop de choses pour qu’on lui mente comme à un bébé, même si c’était une enfant encore si petite...

— T’as besoin d’être toute seule ?

Sa petite fille avec qui elle ne devrait pas avoir cette conversation. Et pourtant.

— Non. J’ai besoin que le monsieur à qui je parle plus comprenne certaines choses.

— Allez-vous vous reparler ?

Viviane noua la seconde tresse et prit le visage de sa benjamine entre ses mains. Elle eut un sourire qui se voulait rassurant, sans trop savoir si elle voulait apaiser les inquiétudes de Mirabelle ou les siennes.

— Ben qu'in ! On va se reparler pas plus tard que dans une heure pour faire les arrangements de votre petit voyage...

Le visage de Mirabelle se détendit.

— Bon, allez, ouste, mon petit monstre, on va être en retard... Floriaaaaaan, moooooonte, on paaaart !

La course matinale habituelle reprit : monte, descend, prend les boîtes à lunch préparées à onze heures la veille, houspille les enfants, cherche les clés, sacre, trouve les clés, déverrouille la voiture, retourne dans la maison chercher les imperméables en cas de pluie, les vestes en cas de vents violents, sait-on jamais, depuis que la météo bipolaire fait des siennes, passant de tempérée à tropicale en deux secondes et demie, mais non, le réchauffement climatique n'existe pas.

Ce matin-là, pourtant, une énergie nouvelle propulsait la foulée de Viviane. Elle avait lancé un mouvement. L'effet papillon, comme on dit. Tu avertis tes enfants, tu places le père devant un fait accompli = Dieu seul sait quelle tempête ça allait provoquer, mais elle ne serait pas là pour ramasser les dégâts. Elle contempla brièvement son reflet dans le rétroviseur et vit avec satisfaction son casque ailé doré bien en place. Pallas Athéna était manifestement de son bord.

CHAPITRE 11

*Pourquoi parler mal d'une femme ?
Ne suffit-il pas de dire que c'est une femme ?*

CARCINUS LE TRAGIQUE

La goutte de trop

(DISGRÂCE DU JOUR : les veines explosent à la surface de la peau de plus en plus parcheminée.)

Quand Reine fit son entrée dans l'agence, elle huma immédiatement l'odeur de pizzas fraîchement sorties de leur boîte. *Un Lunch & Learn manqué ?* se demanda-t-elle en pressant le pas, désireuse d'échapper au pépiement excité des *Chéries* qui montait de la cuisine. Elle aperçut du coin de l'œil les petites industrieuses à l'œuvre – tout le monde sait, à part les infographes et les designers UX, que les conséquences d'une pointe de pizza au pepperoni sont désastreuses pour la santé –, étalant leur croûte de chou-fleur, la recouvrant amoureusement d'une pelotée de légumes, de bacon de tempeh et de fauxmage. C'est Jean-Philippe qui serait fier d'elles.

Reine lança un vigoureux « Salut, mes chéries ! », trottina allègrement vers son bureau semi-fermé, serrant contre elle son portable contenant le

document de présentation destiné à son équipe, sur laquelle elle avait travaillé jusque tard dans la nuit et qu'elle confierait à Vanessa, la déesse du PowerPoint, avant le *kick-off* meeting.

Kick-off meeting : par définition, cette réunion de lancement doit s'organiser au début du projet avant de passer à l'action. Son but est de présenter le projet à l'équipe, de fédérer et motiver les troupes autour de celui-ci en s'assurant que tout le monde sache dans quelle direction avancer. Parce que c'est bien connu, démarrer un projet dans une agence équivaut à un décollage de fusée à Cap Canaveral : la suite du monde en dépend.

Les informations que Reine tenait de ses lectures et surtout d'Emma, la gynécologue, lui avaient été des plus précieuses d'autant plus qu'elles l'éclairaient de façon personnelle. Toutes ces informations qu'on ne lui avait jamais transmises ! Reine avait demandé à rencontrer la gynécologue en tête-à-tête. Au yâbe Invi.

Le courant passait naturellement entre les deux femmes et cette rencontre avait permis à Reine d'aborder le sujet en profondeur. Jamais aucun professionnel de la santé ne lui avait parlé aussi directement. Le rapport professionnel entre les deux femmes s'était peu à peu transformé lorsqu'elles avaient échangé leurs impressions personnelles, partageant la même vision des choses et le même cynisme sur la question. Emma s'était lancée dans un discours enflammé :

— Même si la ménopause est une expérience universelle pour toutes les femmes dotées d'ovaires qui vivent assez longtemps, c'est un sujet qui, contrairement à la puberté, est entouré de secret. Pourtant, il faudra bien l'aborder ouvertement et publiquement et pas seulement par le biais de documentaires, d'essais ou de romans ! La population vieillit, et le nombre de femmes en transition vers la ménopause ou postménopausées ne fera qu'augmenter. Contrairement aux premières règles, les dernières

menstruations ressemblent à une date de fin de vie. On en a de manière générale une image très négative.

— Les préjugés, c'est fort. Je me rends compte, parce que je suis en plein dedans, que ça vient de la valeur qu'on accorde aux femmes : on perd tout intérêt quand on n'est plus en mesure de se reproduire.

— Effectivement. Et ça vient aussi en partie de la fausse hypothèse selon laquelle la ménopause est un défaut biologique, car il n'y a pas d'équivalent pour les hommes qui, eux, peuvent produire des spermatozoïdes jusqu'à un âge avancé.

Les deux femmes s'étaient exclamées en même temps :

— Charlie Chaplin !

Reine avait enchaîné tristement :

— Les hommes vieillissent et les femmes sont trahies par leur utérus...

— On parle peu de la ménopause, et ce vide vient d'une combinaison toxique de professionnels de la santé incapables de répondre aux besoins éducatifs de leurs patientes...

— La médecine a tellement de sérieux problèmes de communication !

— ... et de la misogynie médicale, c'est-à-dire la longue tradition de la médecine à négliger les femmes.

— Partez-moi pas, Emma ! Les médecins voient nos symptômes et nos problèmes de santé liés à la ménopause comme exagérés, sans importance, ou simplement « faisant partie de la vie d'une femme », donc comme quelque chose à endurer. Grrr !

— Et la honte s'étend au-delà du bureau du médecin. Il y a le mépris général pour les femmes qui avancent en âge. Les préoccupations des femmes qui vieillissent sont souvent si peu importantes qu'elles ne valent même pas la peine qu'on fasse un effort minimal... Elles sont tout simplement ignorées.

Un silence lourd était tombé sur elles, puis Emma avait clos la discussion.

— Ça ne devrait pas être nécessaire d’être féministe pour savoir comment fonctionne son corps, mais c’est le cas. Et il semble qu’il n’y ait pas de plus grand acte féministe que de parler d’un corps ménopausé dans une société patriarcale.

Elle avait regardé Reine avec un sourire entendu :

— Alors, faisons du bruit.

Et c’est bien ce que Reine entendait faire avec cette présentation en particulier et ce BIG mandat en général : faire du bruit.



Vanessa manipula habilement les fils de branchement, appuya sur quelques touches du portable de Reine, et comme par magie, l’écran au mur afficha la présentation. Ce qui fit monter d’une coche l’échelle interne du *Je vieillis, je suis dépassée* de Reine, dont les capacités technologiques n’étaient pas aussi évoluées que celles de cette génération née avec une souris dans une main, un cellulaire dans l’autre.

Nom du client
PROJET BIG PHARMA DOSSIER BP-17531
TITRE Présentation de démarrage

Une salve d’applaudissements salua officiellement le lancement de projet. Les regards brillants levés vers Reine quémandaient la suite. *Vaillante petite équipe*, pensa-t-elle.

Reine lança le diaporama.

ÉQUIPE	
Directrice de compte	Audréanne
Stratège	Claudia

Gestionnaire de la marque	Reine/Roxane
Chargée de projet	Reine
Directrice artistique	Vanessa
Conceptrice-rédactrice	Karelle
Designer graphique	Charlye

Un murmure passa dans les rangs.

— Oui, je sais, Roxane, la gestionnaire de la marque, n'est pas invitée dans l'équipe à ce stade-ci non pas pour satisfaire mon appétit insatiable du pouvoir, mais pour garder un minimum de maîtrise sur le projet. Honnêtement, je n'ai rien à foutre de la gestion de la marque, je me fous de BIG Pharma comme de ma première paire de bobettes. Je suis uniquement intéressée par le produit qu'ils s'apprêtent à mettre en marché.

Audréanne-sans-trait-d'union gigota sur sa chaise.

— Je suis pas sûre que je suis à l'aise avec ta décision... L'agence est reconnue pour avoir été la première à proprement parler de la marque employeur. C'est notre élément...

— ... différentiateur, je le sais, Audréanne. Je te rappelle que c'est moi qui suis à l'origine de notre maudit manifeste de marque, mais c'est quand même pas une bible. Coudonc, êtes-vous capables de jouer en dehors des rangs une fois de temps en temps ?

La jeune femme la fixait, l'air buté.

— Roxane est la gardienne de la marque BIG Pharma...

— Et elle le restera, mais pas pour le moment. C'est pas un mandat de *branding*.

— Oui. Un nom de produit, un packaging, c'est exactement ce que c'est.

Reine soupira profondément, regarda sa collègue et sourit.

— Si t'es *pas à l'aise* que Roxane soit pas là pour garder la marque comme on veille sur un trésor – tsé, tel Gollum sur son précieux dans *Le*

Seigneur des anneaux –, t’es libre de sortir de l’équipe, ma chérie. Aucune *bullshit* ne sera tolérée sur ce projet ni pelletage de nuages pour flatter les clients dans le sens du poil. C’est exactement ce que je veux éviter.

Elle posa sur l’assemblée un regard acéré. Sa voix ronde, feutrée, s’amplifia :

— Je veux parler aux consommatrices, pas aux clients. JE suis la *persona*, ici, le personnage principal à qui la « marque s’adresse ». Le crossage de neurones pour faire venir les clients et leur sacro-sainte marque, je m’en tape. Ce qui m’intéresse, c’est les femmes à qui le produit est destiné. Pas les hommes qui le fabriquent. Quand je dis que c’est pas un mandat de *branding*, c’est ce que je veux dire.

Murmures surpris, échanges de regards. Reine inspira et poursuivit.

— Pour reprendre les paroles d’Emma, la gynécologue attachée au projet chez BIG Pharma : « Ce que le patriarcat pense de la ménopause n’est pas pertinent. » Alors, *follow the tour* ou quittez le navire. Maintenant. Je ne voudrais surtout pas que l’une de vous se sente *pas à l’aise*.

Claudia, la stratège, la regarda en souriant et se mit à applaudir, rejointe par quelques participantes plus figes que raisins. « Chef, oui, chef ! » Sauf Audréanne-sans-trait-d’union, dont la mine coincée témoignait de son peu d’enthousiasme. Reine le nota, mais préféra l’ignorer. La *Chérie* avalait de travers ses remarques, à n’en pas douter, ce dont elle se fichait éperdument. *Qu’elle aille donc se plaindre à madame Pet-Sec !*

— Ça va, Audréanne, tu suis le bateau ? OK, super, on y va !

HEURES ALLOUÉES

Stratégie : 20 h

DA : 15 h

Design graphique : 54 h

Conception-rédaction : 40 h

Gestion de projet : 20 h

— Wow, j'adore quand tu fais la chargée de projet, on a des heures convenables !

— On se fait toujours coincer dans le temps par manque de budget, qu'est-ce que...

— Ouais, d'habitude, c'est plus « chie-moi un logo en deux jours »...

— « Ponds-moi des slogans pour dix piasses », comme si c'était des pinottes...

— BIG Pharma a accepté notre mode de fonctionnement sur ce coup-ci. On rogne sur les coûts de gestion pour allouer plus de temps à la création.

MANDAT

Développement d'un nom pour un nouveau produit

« Trio Méno », stratégie de lancement, orientation créative et packaging.

PUBLIC CIBLE

Femmes âgées de 45 ans à 65 ans en période de périménopause, en ménopause et postménopausées.

— Comme je le mentionnais tout à l'heure, c'est effectivement un mandat de *branding* dans les faits, mais on s'oriente consommatrices, pas clients. Ça change l'angle d'approche. Et on commence maintenant avec la présentation de quelques faits importants pour comprendre le terreau dans lequel on va planter notre graine, sans jeu de mots grivois... Vous devez comprendre de quoi on parle quand on parle de ménopause. D'où on vient.

Reine se lança dans sa première partie de sa présentation : « La ménopause à travers le temps ». Dès l'Antiquité, ça se passait mal. Les perceptions (masculines, évidemment) voulaient que la chair féminine soit trop humide et que, pour compenser, les femmes libèrent du liquide une fois par mois par leur utérus. Reine souligna le fait que la médecine, comme tout le reste, existait principalement pour satisfaire les besoins de l'élite

masculine et n'était visiblement pas intéressée par le corps féminin vieillissant.

— Comme quoi, plus ça change, plus c'est pareil ! Deux mille ans de misogynie médicale, faut le faire...

Elle passa rapidement sur les diapositives résumant les 18 et 19^e siècles, encore une fois dominés par les conceptions mâles de la ménopause, vue alors comme un déclin de la condition de la femme que l'on tentait de calmer, même si cela voulait dire la droguer. Reine commentait au rythme des diapositives qui se succédaient suivant le même triste canevas.

— Durant les années 1950, les gynécologues, toujours masculins, font un portrait de la femme ménopausée entièrement définie par son taux d'œstrogènes, comme une calamité pour elle-même et pour son entourage...

Elle s'arrêta sur la citation d'un médecin américain, Robert Wilson : « Raides, fragiles, courbées, ridées et apathiques, elles traversent en trébuchant leurs dernières années. (...) Femmes dés sexuées, elles passent dans la rue sans qu'on les remarque (...) La douleur de l'alcoolisme, de la toxicomanie, du divorce et des foyers brisés par ces femmes instables privées d'œstrogènes ne pourra jamais être racontée. »

Reine fit une légère pause permettant les commentaires, mais comme aucun son ne venait troubler la présentation, elle enchaîna.

— Et comme tout le monde sait à quel point le langage m'importe, j'ai cherché par curiosité le concept de ménopause dans d'autres cultures.

Cette deuxième partie, beaucoup plus courte, ne sembla pas susciter plus d'enthousiasme que la première. Du coin de l'œil, Reine intercepta un mouvement : Audréanne-sans-trait-d'union s'agitait de nouveau sur sa chaise. Elle se dit que la *Chérie* réagissait à ces informations probablement nouvelles pour elle. Elle eut envie d'aller poser sa main sur son bras, de frotter le dos de cette jeune femme, dont on venait de dessiller les yeux. *Y a*

de quoi se trémousser, Chérie, c'est ce qui t'attend, pis c'est pas ragoûtant...

Quand elle eut fini de présenter la troisième partie rappelant les enjeux, les objectifs de leur BIG projet et l'échéancier, Reine mit fin au diaporama avec satisfaction. Le projet était lancé. Claudia pourrait se mettre à la stratégie avec le talent, la vivacité, l'intelligence qu'elle lui connaissait. De là viendraient la stratégie de marketing, les grands axes de l'orientation créative et la déclinaison de la création. *Des roulettes... comme sur des roulettes...*

— C'est déjà fini ?

Reine se tourna vers l'interlocutrice, découvrit sans surprise que c'était Audréanne-sans-trait-d'union.

— Oui... T'en redemandes ? C'était pas assez pour toi ?

La jeune femme la toisa avec commisération, fit mine de chasser des poussières imaginaires sur son chandail crocheté jaune moutarde extra-large passé dans un jeans dont la taille extra-haute lui remontait sous la poitrine extra-ferme, extra bien galbée.

— Ce que t'as donné comme présentation... Ça te parle sans doute, je comprends ça, mais ça nous donne pas d'infos utiles au projet. L'historique de la ménopause, franchement... On est dans une agence, pas dans un regroupement communautaire de femmes sur le retour d'âge. On a besoin de segmentation de marché, d'analyse économique, de proposition de valeur, de positionnement de marque.

— Roxane vous fournira ces données quand on sera rendus là. Pour l'instant, je gère à ma façon et je considère comme essentiel que vous soyez au courant de la réalité du public cible.

Reine prit à partie ses collègues. Toutes sans exception regardaient ailleurs. Audréanne poursuivit :

— Je me sens pas à l'aise avec la façon dont tu gères le début du projet.

— Oh, ma petite chérie, tu m'en vois désolée, mais ça change rien au processus que j'ai décidé d'installer. Enlève tes œillères et tu verras que notre travail est quelquefois plus large qu'une segmentation de marché et une analyse économique.

— Reine, t'es paternaliste. Je suis jeune, mais pas imbécile.

— Audréanne, t'es âgiste. Je suis vieille, mais pas sénile.

Reine chercha un appui, mais personne dans la pièce n'intervint. Le malaise, pesant comme une baleine à bosse sur le point d'accoucher, avait figé les regards. On lorgnait le sol, se curait les ongles, alignait les crayons sur un bloc-notes. *La ménopause ne les intéresse pas. Ça n'a aucune réalité pour elles, elles sont trop jeunes.* La réalité la foudroya : elles étaient toutes de l'avis d'Audréanne-sans-trait-d'union, mais aucune d'entre elles n'avait le courage de le lui dire. Elle mit un terme à la réunion, tombée à plat aussi sec qu'un soufflé sorti trop tôt du four et servi à des convives trop soûls pour s'en apercevoir.

— Je travaille de la maison demain, mon cellulaire restera ouvert. Sachez cependant que Roxane s'intègre au projet que dans une dizaine de jours et que d'ici là, c'est moi qui gère le projet. Je répète ce que j'ai dit en début de réunion : si vous vous sentez pas à l'aise avec ma façon de travailler, on vous libérera et on réassignera vos tâches à quelqu'un d'autre. Personne est irremplaçable.



« Personne est irremplaçable. » C'est exactement ce que ~~Pet-Sec~~ Diane lui dit le surlendemain dans le bureau de Jean-Marc, où on l'avait ~~invitée à jaser~~ sommée de comparaître. Dans le coin droit de la pièce, Karl-Claudiel, nonchalamment évaché sur un fauteuil Fatboy, son allure d'adulescent au summum : capri en jeans bleu délavé patché plein de trous aux rebords effilochés, passé sur un t-shirt blanc impeccable. Avec ses gougounes en bambou naturel et son authentique chapeau panama (qui avait remplacé

l'incontournable tuque laite) acheté directement sur Laurier Ouest, il était une vraie carte de mode bobo chic.

Dans le coin gauche, Jean-Marc et son sempiternel pantalon en toile de chanvre acheté sur Madison Avenue à New York, son polo marine à la poche arborant le célèbre crocodile à la queue enroulée, lui annonça sans tergiverser qu'on lui retirait la gestion du projet. ~~Pet-See~~ Diane en rajouta, se déchaînant en « considérations des plus importantes à considérer », ce à quoi Reine répondit, non sans une pointe d'arrogance :

— « Considérations à considérer ? » Pléonasme. T'as beau être seulement au *Service à la clientèle*, tu devrais étoffer ton vocabulaire.

Diane grimpa derechef sur ses ergots.

— Ça se fait pas, Reine ! Tu peux pas t'adresser aux employés de mon département...

— Département est un anglicisme, on lui préfère le terme service ou...

— Reine ! l'avertit Jean-Marc.

— Audréanne était en larmes quand elle est entrée dans mon bureau après ton *kick-off* meeting ! Et la façon dont tu parles de BIG Pharma ! D'après ce qu'elle m'a dit, et je te cite, tu « t'en tapes » ? Tu te fous d'un des plus gros clients de l'agence ? !

— Ah tiens, la petite *Chérie* est allée rapporter pis pleurer dans le giron de sa didirectrice !

— Reine !

Cette fois, le ton de Jean-Marc était sans appel. Il soutint le regard de sa complice, autrefois son amante, dont la fougue et le sarcasme le séduisaient toujours, mais qui, sur ce BIG mandat, avait dépassé les bornes. Karl-Claudel en profita pour intervenir, alignant ses termes à dix piasses tellement appuyés que Reine pouvait percevoir l'outrecuidance des majuscules : Cocréateurs De La Marque, Architecture De Contenu, Insight Consommateur, Axe Motivationnel, Stratégie De Rayonnement Au-Delà De

La Visibilité, Pont Vers L'Expansion Exponentielle, Espace De Connexion Ultime...

— Merci, Karl-Claudiel, je pense que Reine a compris...

— Oh, si peu !

— Reine...

Jean-Marc braqua sur elle son regard rajoutes-en-pas-la-marde-est-assez-pognée-solide-de-même, puis montra la porte élégamment aux associés. Karl-Claudiel passa devant sa collègue réprimandée en lui adressant un petit sourire baveux. La dernière fois que Reine avait vu ce genre de grimace, c'était dans la cour d'école du primaire. ~~Pet-See~~ Diane, fidèle à ses habitudes, rouspéta tel un vieux chihuahua sans poids et tout en cordes vocales.

— J'ai pas fini de...

— Merci, Diane, Karl-Claudiel. Laissez-nous.

Reine admira de nouveau l'autorité naturelle qui émanait de cet homme pas très grand, pas très musclé, dont le fort charisme échappait à tous les canons de beauté.

— Cette fois, ma douce, t'es allée trop loin.

Il soupira si fort que Reine eut peur qu'il fasse un décollement de poumon.

— Je te retire la gestion du projet. Et en aucune façon tu n'es autorisée à travailler là-dessus. Je suis désolé.

— Tu vas m'enlever la gestion d'un projet parce qu'une petite fille de vingt-deux ans est pas capable de...

— J'ai pas le choix, les RH vont me mettre au pied du mur. Audréanne menace de porter plainte pour abus de langage, abus de confiance, abus de pouvoir, genre. Pis elle a pas vingt-deux ans, elle en a vingt-huit, l'âge de ton fils. Pourquoi es-tu si méprisante à leur égard ? !

— Le manque d'intelligence et de discernement me hérissé le poil des bras... Qui va prendre le *lead* sur ce projet-là ?

Jean-Marc ne répondit rien.

— Ça prend un senior... Pet-Sec ?

Jean-Marc se rongea un ongle. Reine passa en revue les quelques noms qui s'imposaient, puis revit le sourire crapaud que Karl-Claudiel lui avait lancé avant de sortir.

— Pas...

Jean-Marc cracha le bout d'ongle qui alla revoler directement dans la poubelle.

— Il va assurer l'intérim jusqu'à ce qu'on trouve...

— TU.ME.NIAISES ? !

— C'est la meilleure personne pour assurer la gestion globale. Il connaît l'industrie, il a la cliente dans sa poche d'en arrière...

Le reste des paroles de Jean-Marc se perdit dans un flou artistique. Reine se dit qu'effectivement, madame Talons allait être soulagée d'apprendre que Karl-Claudiel prenait dorénavant le BIG mandat en main. Elle eut une pensée triste à l'idée de ne plus reparler à Emma, puis se dit que la gynécologue féministe allait veiller au grain. Son intelligence féroce n'allait faire qu'une bouchée des élucubrations maniérées de son collègue.

Sans laisser le loisir à Jean-Marc de continuer ses explications, Reine prit la porte elle aussi. Plus ébranlée qu'elle ne le laissa paraître, elle se dirigea vers son bureau sous le regard des *Chéries*. Elle n'avait pas besoin de les regarder pour savoir qu'elles formaient un bloc monolithique et que ce bloc la rejetait. Elle sentait leurs yeux fixés sur elle, elle entendait leurs chuchotements qui fleurissaient à chacun de ses pas.

Quand elle pénétra dans l'espace qu'elle partageait avec Claudia – la stratège ne la vit pas, concentrée sur son travail, ses écouteurs enfoncés dans les oreilles –, Reine s'immobilisa devant son ordinateur encore fermé. Jean-Marc ne lui avait pas laissé le temps de commencer sa journée avant de la *sommer à comparaître*.

Elle tendit la main vers le bouton Power, interrompit son geste et saisit plutôt son fourre-tout avant de rebrousser chemin vers la sortie. Les *Chéries* n'avaient plus qu'un seul regard accusateur, qu'une seule bouche méprisante. Tout au long du couloir qui n'en était pas un, mais qui faisait office de couloir pareil parce qu'il séparait l'espace ouvert du mur décoré de toiles des maîtres du pop art comme Haring, Lichtenstein et Basquiat, la directrice du service langagier de BIG Agence garda sa superbe, le dos droit, la démarche assurée, le regard de César ou de Napoléon ou de Churchill ou du général Wolfe traversant le champ de bataille.

Une fois à l'extérieur, elle s'appuya un instant contre le mur, étourdie. *C'est donc ça, vieillir*, se dit-elle. Non seulement être invisible, mais aussi *inaudible*. Elle venait de passer du *kick-off* au *kick-out* en un temps record. Et elle fit ce qu'elle ne faisait plus que très rarement : elle éclata en sanglots. Ce faisant, elle hoqueta bruyamment, ce qui contracta ses abdominaux et eut pour effet de provoquer une fuite légère, oh si légère, mais une fuite tout de même, qui finit en quelques gouttes d'urine au fond de sa culotte. Reine jura entre ses dents en essuyant rageusement les larmes sur ses joues. « Démise de mes fonctions ET incontinente... Non seulement je suis périmée, mais j'ai plus de périnée ! C'est le boutte. »

De l'idée à l'action

— Es-tu folle ?

— Daniel.

— Je travaille !

— Moi aussi.

— Je saurai pas quoi faire avec...

— Mirabelle a une série de musées à visiter, Florian est juste content de passer trois jours avec son père. Au pire, tu l’installas devant ta tablette... NON ! Oublie ma dernière phrase.

La lutte serait chaude, Viviane le sentit. Elle arcbuta son corps, écarta les jambes, aussi enracinée que la princesse Khutulun, descendante de Gengis Khan, réputée dans tout l’Empire mongol pour ses talents de lutteuse hors pair. Dans son dos, de longues tresses noires telles des lianes venimeuses se mirent à onduler.

— Tu te revenges, c’est ça ?

— Non, je te laisse TES enfants pendant trois jours. Compte-toi chanceux de pas avoir Adèle, tu peux juste choisir des activités pour enfants de dix ans. Tu vas pouvoir te ravitailler au marché si formidable à proximité de ton appartement. Ton chauffeur peut certainement vous y mener, tu vois comme ça va être facile ? Pas de repas ni de couraillage à faire.

— Viviane, je sais pas ce qui m’empêche de...

— De quoi, Daniel ? Réfléchis à ce que tu vas dire.

— Je sais plus comment te prendre... T’es plus la même depuis que t’as ouvert ton studio...

Viviane se vit galoper sur son superbe destrier, dont le dos puissant était couvert d’un tapis de selle brodé de fils or et grenat, l’énergie gonflant ses muscles alors qu’elle fonçait dans les rangs ennemis.

— ...

— Viv ?

— Mets ça sur le compte des hormones. Dans le doute, c’est TOUJOURS la faute des hormones. Ou de la lune, tu le sais, non ? Ou tiens, encore mieux, dis-toi que c’est dans ma tête. Une femme. C’est tellement compliqué. Je suis certaine que tu vas trouver des oreilles compatissantes autour de toi.

— Tu me laisses aucun choix !

— Toi non plus, Daniel, tu m'en laisses aucun. Tu m'as demandé comment tu pouvais m'aider ? C'est un début.

— OK, je comprends, Viv, t'as besoin d'un *break*, là. J'ai rien contre l'idée, c'est juste qu'on peut planifier ? C'est une chose qui se planifie, ça. Je peux pas me revirer sur un dix cennes !

Le sol tremblait sous le pas déterminé de Viviane à mesure qu'elle s'approchait, avide de capturer l'adversaire, rapide et agile comme le faucon qui fond sur sa proie.

— Mais oui, tu peux. C'est fou comme on apprend à se débrouiller quand on est mal pris. Je te parle d'expérience, j'ai dû le faire des dizaines de fois. T'es pas plus fou que moi, t'as des compétences parentales, t'es brillant, t'as tout ce qu'il faut pour y arriver, j'ai confiance en toi. À plus !

— Viviane ! Viv ? VIVIANE !

Mais Viviane n'était plus au bout du fil, trop occupée à se verser une coupe de bulles qu'elle gardait au frais pour célébrer une occasion. Elle leva son verre à l'échange qui venait de se clore à son avantage. Un corps-à-corps bref, intense. Et ô combien jouissif pour la guerrière victorieuse !

Ce qui se passe au camping reste au camping

C'est Adèle qui la mit sur la piste. Au matin du troisième jour de camping, après avoir vomi copieusement son déjeuner dans les fougères à l'orée du petit boisé au fond du terrain, Elsa entendit sa jeune compagne lui crier : « *Holy shit ! Dégueuuuu ! Vomis-tu toujours comme ça tous les matins ? Tu digères pas le camping ou t'es enceinte, cou-donc, come on !* » La remarque lui fit l'effet d'un coup de madrier en plein front. Elsa, qui craignait la maladie de Lyme, soupçonna tout à coup que sa fatigue, ses inconforts

gastriques, ses douleurs musculaires avaient moins de chances de résulter d'une piqûre de tique que du dard de son amant.

Elle se vit comme elle était : un cliché des héroïnes de toutes les comédies romantiques qu'elle se farcissait pour échapper à l'insomnie et à sa peine, comptant fiévreusement les jours sur le calendrier, puis repassant en accéléré toutes ses séances de baise en se demandant capote ou pas, fertile ou pas, retrait préventif ou... Oupelaille ! La voilà, la nanoseconde de doute qui s'insinua dans son esprit, rampant tranquillement jusqu'à exploser en certitude, un gros point noir au centre de son esprit obturant toute autre pensée.

— Arrive, Adèle, on va faire un tour en ville. Rimouski, c'est beau. Et surtout, y a plein de vie, de commerces, de pharmacies !

— *Oh my Gawwwwd !*

Certaine que sa jeune amie se pâmait à l'idée de son éventuelle grossesse, Elsa voulut lui faire jurer **DE NE PAS DIRE UN MOT À PERSONNE MÊME PAS À TA MÈRE SURTOUT PAS À TA MÈRE C'EST UN SECRET ENTRE CHUMS DE CAMPING**. Au lieu de cela, Adèle joignit les mains en signe de prière :

— Es-tu *down* pour aller manger un hamburger ? J'ai un *craving* comme ça se peut pas, han, han, c'est *full* le fun, notre camping, mais comme on va en ville...

La pensée du hamburger provoqua un haut-le-cœur qu'Elsa parvint à refouler, mais elle acquiesça tout de même à la demande d'Adèle, trop heureuse de constater que l'enthousiasme de sa jeune amie ne regardait que son estomac et pas l'état possible de son utérus.

Après un hamburger frites onctueusement bien gras, un cornet de molle trempée dans un mélange décadent chocolat-dulce de leche, deux eaux pétillantes, une tisane digestive, trois tests de grossesse achetés dans autant de pharmacies – en cachette de l'ado pendant que celle-ci se choisissait un fard à paupières et deux rouges à lèvres en guise de souvenirs de voyage –,

Elsa fit deux allers-retours aux toilettes pour cause de vessie distendue, mais surtout pour pisser sur le petit bâton en cachette de l'ado qui, pendant ce temps, se choisissait des magazines dans la deuxième pharmacie et des collations absolument pas santé dans la troisième. Après un total de 267,58 \$ en frais de tout genre – une virée à Rimouski aussi chère en dépenses monétaires qu'en dépenses nerveuses –, Elsa tenait entre ses mains trois petits bâtonnets de plastique affichant le même résultat.

POSITIF



Comme c'est souvent le cas chez les femmes qui ont décidé d'entamer le processus d'adoption, elle se retrouvait enceinte.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE



OceanofPDF.com

CHAPITRE 12

C'est souvent avec une femme idiote qu'on vit en bonne intelligence.

ALBERT WILLEMETZ

Bâton de parole 101

Des trois femmes installées sur les banquettes confortables de la cuisine, seule Viviane paraissait glorieuse en cette fin de journée orageuse. Depuis le matin, un vent lourd et chargé fouettait le visage des Montréalais, trop heureux d'accueillir enfin un peu de fraîcheur après la quatrième canicule d'affilée depuis le début de la belle saison. La fin de l'été embaumait l'abondance des récoltes potagères, les cigales stridulaient, les mères magasinait les effets scolaires toujours trop chers d'année en année, les enfants grapillaient les dernières miettes de vacances qu'il leur restait en grandissant toujours trop vite pour leur garde-robe devenue trop petite, autre sujet de rides dans le front des parents déjà fortement stressés par la rentrée.

— J'ai une grande nouvelle...

— Moi aussi...

— Moi aussi...

— Vas-y !

— Non, toi d’abord !

— À toi, t’avais commencé !

— Connaissez-vous la stratégie du bâton de parole ?

Elsa, Reine et Viviane sursautèrent violemment ; aucune d’entre elles n’avait – cette fois encore – entendu approcher Mirabelle. La petite ajouta de sa voix flûtée :

— Maman, tu dis toujours qu’y faut parler chacun son tour. Au service de garde, les éducatrices ont toujours le « bâton de parole » pas loin.

Mirabelle mima des guillemets en l’air en prononçant l’expression.

— Voulez-vous essayer ? Vous devriez, ça favorise l’écoute, ça apaise les esprits, ça encourage la responsabilité de chacun à prendre la parole. C’est respectueux et ça renforce l’égalité du temps de parole entre les participants. La règle est simple : vous parlez seulement quand vous avez le bâton dans la main, vous parlez pas trop longtemps pour que tout le monde ait la chance de s’exprimer, vous passez le bâton si vous voulez pas prendre la parole.

Reine se mit à rire.

— Tu sais, Mirabelle, que t’es une vraie invention ? Lutine de sagesse, ce serait ton nom de totem si t’étais scoute.

— On dit les Jeannettes. Pis arke. De l’hébertisme, du camping d’hiver, des chansons nulles de feux de camp. Ça prend pas un animal dans un nom de totem ?

— OK d’abord. Petite loutre sage, ça ferait l’affaire ?

L’enfant eut une moue amusée. Reine lui adressa un sourire tendre en caressant sa joue du revers de la main.

— T’es plus le genre Génie en herbe, toi.

Mirabelle lui rendit son sourire, acquiesça, puis se tourna vers sa mère.

— As-tu un bâton, maman ?

— Euh, non, pas sous la main...

Mirabelle farfouilla dans le tiroir des ustensiles, en sortit un rouleau à pâte.

— Ça ferait l'affaire ?

Elle tendit l'ustensile à Reine.

— C'est toi qui as le bâton de parole. Ben, parle !

— Ah, OK, je... OK. Bon.

Reine jeta un regard entendu à Viviane, qui comprit le message après quelques secondes.

— Mon petit chou, merci de ton soutien, de tes connaissances, de ton enthousiasme à répandre la bonne nouvelle et la bonne entente dans la maison, mais maintenant, tu peux y aller.

— Aller où ?

— Mirabelle... Va faire ce qu'une enfant de dix ans fait un vendredi soir à sept heures et demie : jouer dans la ruelle jusqu'à neuf heures...

— J'aime mieux aller lire dans ma chambre. Oubliez pas, faut passer le bâton !

Elles regardèrent la petite quitter la pièce de son pas sautillant. Reine soupira :

— Viv, si tu viens qu'à être tannée, je l'adopte.

— C'est drôle... On dirait que vous avez toutes les deux des coups de cœur pour chacune de mes filles. Elsa pour Adèle et toi, Reine, pour Mirabelle.

Elsa l'interrompt, impatiente.

— Bon, coudonc, on commence ? Vas-y, Reine, c'est toi qui as le bâton. *Shoote*, on t'écoute !

Reine parut se dessouffler comme un ballon de baudruche.

— On m'a démise de mes fonctions. On m'a retiré le compte de BIG Pharma. J'ai été outrageusement hors norme dans ma façon de gérer le compte, ça a l'air. Y a peut-être même des plaintes formelles déposées contre moi aux RH.

Elle tendit le bâton à Viviane avec la hâte d'un manifestant au G7 qui s'empresse de donner le bâton de dynamite à son camarade avant qu'il lui saute en pleine figure ou qu'un membre de l'escouade anti-émeute lui rentre une matraque dans les côtes. Viviane profita de ce qu'elle détenait le rouleau à pâte pour la houspiller :

— Wô ! Wô ! Wô ! Tu peux pas finir ça là, on veut la suite !

— *Whaaaaat ?*

— Elsa, Adèle déteint sur toi : trop d'anglais dans ton langage !

— Viviane, tu peux pas te servir du bâton de parole pour réprimander les autres, bon !

— Eille ! C'est moi qui ai le bâton, c'est moi qui parle !

Viviane se tourna vers Reine :

— C'est quoi cette nouvelle-là ? On veut des détails !

Reine fit le geste de glisser une fermeture éclair sur sa bouche en montrant du doigt le rouleau à pâte entre les mains de Viviane.

— Bon, OK, mais au deuxième tour, on veut toutes les infos ! Euh, c'est à moi. OK. Euh... Wow. Une grosse nouvelle. Pendant qu'Adèle était en camping avec Elsa, je suis allée reconduire les enfants à Ottawa sans laisser le choix à Daniel. Il a été pris de court, comme on dit. Je me suis retrouvée toute seule. Vous savez pas le bien que ça m'a fait ! J'ai pensé vous appeler, mais...

Elle serra le rouleau à pâte contre son cœur.

— Ça fait je sais pas combien d'années-lumière que j'avais pas été toute seule à la maison ! J'ai travaillé sans culpabilité, j'ai mis sur pied deux nouveaux cours, j'ai jeté sur papier de nouvelles idées pour le studio. Je suis à jour dans mon administration, j'ai cuisiné des mets que personne aime à part moi : du tempeh pis du seitan que j'ai pas déguisé en fausses croquettes de poulet. J'ai lu interminablement dans mon hamac, j'ai bu du vin blanc sur l'heure du midi. Mis à part dans mes cours, j'ai pas parlé. J'ai pas dit un mot pendant trois jours. J'ai pas fait de lavage ni de ménage. J'ai écouté de

la musique *New Age* que personne aime, Enya, Brian Eno, Loreena McKennitt. Ah mon doux, je prends trop de temps, excusez...

Elle tendit le rouleau à pâte à Elsa. Qui garda le silence deux grosses minutes avant de se lancer.

— Je... Vous savez que j'ai rencontré Marie-Michèle, une mère soloparentale qui m'a parlé de sa démarche d'adoption. Bon. J'ai, euh... j'ai commencé à m'informer auprès du Secrétariat à l'adoption internationale.

Viviane siffla et tapa dans les mains, aussitôt rappelée à l'ordre par Reine, dont le visage réjoui démentait la rigueur du geste. Un ange passa bruyamment, ses ailes flacotant au rythme des battements de cœur accélérés d'Elsa.

— Je... J'ai... Bon, il y a pas trente-six façons de l'annoncer : je suis enceinte.

Le temps parut se cristalliser comme dans les mauvais films au moment où le tueur à la tronçonneuse pose les yeux sur sa proie paralysée de terreur, son engin rugissant à la main. Puis, le rouleau à pâte qu'Elsa tenait entre les mains chuta sous l'effusion spontanée de Reine et de Viviane, qui s'étaient lancées sur elle. Elles demeurèrent enlacées un long moment, leur haleine chaude dans son cou. Au moment où les questions fusaient, Elsa se libéra de l'étreinte de ses amies, se pencha et saisit le rouleau à pâte, qu'elle tendit à Reine.

— Non, non, c'est la règle. Mirabelle l'a bien dit. Allez ! Deuxième tour !

Reine frappa l'ustensile dans ses mains.

— Bon. Je me retrouve le bec à l'eau. Je sais pas ce que je vais faire, je me sens un peu sonnée, là. Je me sens dépassée, tassée.

Viviane s'empara lestement du rouleau pour pouvoir intervenir :

— Mais ils ont pas le droit de faire ça, voyons ! Une plainte formelle ? C'est n'importe quoi !

Elsa reprit le rouleau des mains de Viviane en grommelant qu'elle ne suivait pas la règle et le redonna à Reine, qui poursuivit d'une voix rauque :

— Certaines des recherches que j'ai faites en amont de ce projet-là ont été des révélations. Je commence à voir l'impact de la ménopause sur moi, mais aussi celui du... vieillissement. T'avais raison, Elsa, quand tu m'as dit l'autre jour que je voyais tout par la lorgnette des hormones. C'est certain que ça a une grosse influence, mais c'est pas tout. Il y a aussi le facteur vieillissement qui me joue dans le système.

C'est choquant, et en même temps, c'est comme un *wake up call*. Viviane, tu te souviens il y a quelques semaines, tu nous as posé la question : « Qu'est-ce qui vous anime ? » J'arrête pas d'y penser ! Et je me rends compte que je suis incapable d'y répondre. J'ai le sentiment de perdre mes repères. Il est peut-être temps que j'aille voir ailleurs si j'y suis.

Elle ravala ses larmes en tendant le rouleau à Viviane. Celle-ci l'enveloppa d'un regard plein de compassion, une onde chaude qui fit du bien à Reine.

— OK, c'est encore à moi. Le meilleur est à venir, les filles. Après la petite expérience des jumeaux dompés à Ottawa, le dialogue avec Daniel s'est ouvert. Ça lui a fait un électrochoc, je pense. Ça, et mon attitude ferme. J'arrête pas de...

Viviane eut un rire juvénile.

— ... de m'halluciner en guerrière, c'est fou, ça me donne du *tork*... Oh, l'influence d'Adèle, encore. Ça me donne du chien, de l'élan. En tout cas, je me suis jamais sentie aussi ferme dans mes positions. J'ai comme atteint un point de « pas de revenez-y ».

Elle mima des guillemets en l'air, comme sa fille un peu plus tôt. Ses deux amies eurent un sourire amusé.

— Je trouve la position de mon mari inacceptable et je l'accepte pas et il en a vraiment pris conscience, je pense. En tout cas... Je m'excuse, je suis longue, encore. Bref.

Elle prit une grande inspiration et lâcha sa bombe :

— On a eu de solides discussions et... Daniel *envisage* de revenir à Montréal. Il est en pourparlers pour retrouver le poste qu'il occupait avant de s'en aller à Ottawa. Ça veut dire pour lui une rétrogradation, je me sens coupable, mais ce serait tellement FOOORMIIIDAAAABLE !!!

Viviane se leva de la banquette comme si elle avait eu un ressort dans les jambes et se lança dans une danse trépidante digne des Incas rendant grâce au dieu du Soleil dans *Tintin*. Après s'être bien exaltée, elle se rassit et remit le rouleau à Elsa. Ses yeux brillaient en regardant sa jeune amie qui poursuivait ses confidences.

— Ce qui m'arrive est à la fois extraordinaire et épouvantable. Je veux dire, faire un enfant avec un pur étranger, un gars avec qui je couche depuis quelques semaines, avec qui j'ai une relation strictement sexuelle. Un pur accident, purement miraculeux ! C'est un signe, non ? J'étais prête à me lancer dans une démarche longue, un peu hasardeuse, pis là, pif pouf ! Miracle ! Je peux pas passer à côté de ça, c'est trop gros. Le *timing* est parfait !

Viviane s'empara prestement du rouleau.

— Pis le père ?

Reine le lui prit des mains.

— Viv, interdiction de parler quand on a pas le bâton de parole.

Viviane le lui arracha d'un coup sec.

— Au diable le bâton de parole, j'en peux plus ! Faut qu'on jase de tout ça, là, on a fait le tour !

Elsa s'empara du rouleau.

— J'ai pas fini ! Je vous ai laissées parler, c'est à moi maintenant. Un peu d'ordre, Mesdames.

Elle frappa le rouleau contre la table.

— On fera pas de troisième tour, c'est entendu, mais laissez-moi finir. Bon. Je disais donc que mon premier réflexe, et il est puissant, c'est de le

garder. Ce sont pas les conditions que j'aurais souhaitées, mais la vie se charge de te revirer comme une crêpe, des fois, pis ça a l'air qu'après qu'elle m'a revirée de t'sour, après qu'elle m'a fait quitter l'homme de ma vie qui a refusé de me faire un bébé, une chose est devenue claire : je *peux pas* me débarrasser de cet enfant-là. L'autre jour, j'étais prête à en kidnapper un au parc, c'est dire où j'en suis avec mes hormones dans le tapis !

Et je sais pas ce que je vais faire avec le... euh... Alex. J'ai pas envie qu'il soit dans le décor, je le connais pas, ce gars-là, autrement que par ses très grandes aptitudes avec sa langue. Je connais pas ses points de vue sur la vie autres que les positions sexuelles qu'il préfère. J'ai pas envie qu'il sache. Je penche très fortement vers l'option de rien lui dire. Voilà.

Elle plaça le rouleau au centre de la table, les joues brûlantes sous le feu croisé des regards qui convergeaient vers elle. Viviane tendit la main vers le rouleau, geste interrompu par Reine qui lui rappela que le jeu était fini, qu'elles pouvaient s'exprimer sans le bâton de parole. Viviane se leva, étendit les bras et dit, d'une voix solennelle :

— Je suis très touchée par ce qui vient de se passer. De la confiance qu'il y a entre nous. C'est gros, ce qui nous arrive. Et on n'est pas ensemble par hasard, les hasards n'existent pas.

— « Il n'y a que des rencontres », railla Reine en mimant des guillemets dans l'air.

— Je propose d'ouvrir une bouteille de bulles et de faire brûler de la sauge blanche...

Reine roula des yeux en gémissant.

— Non, non, Reine. Après tout ce qui s'est dit ici, ça vaut la peine de purifier l'atmosphère dans le sens de s'alléger. À Rome, fais comme les Romains, qu'ils disent ? Ben chez Viviane, fais comme Viviane.

— Tant que tu mets pas du Enya...

— Maman ?

Les trois femmes sursautèrent à l'apparition de Mirabelle.

— Pis ? Vous avez fait le bâton de parole ?

— Oui, mon petit chou. Merci, c'était très... instructif.

— Tellement parfait.

— Tout à fait ce qui convenait à la situation.

— C'est l'heure, ma belle. Viens, je vais te faire couler un bain. Tu pourras lire un peu avant de te coucher.

La fillette embrassa Reine et Elsa et suivit sa mère, trotinant docilement à sa suite.



Au bout d'un moment, Viviane revint dans la cuisine, où elle trouva ses deux amies en grande conversation.

— J'en ai manqué un bout ?

— Un gros bout, oui.

Elsa, les yeux rouges, se poussa sur la banquette pour permettre à Viviane de s'asseoir.

— Comme une grosse nouvelle ne vient jamais seule, j'ai appris cette semaine que mon proprio reprend possession de mon logement pour sa fille. De toute façon, je pourrai pas élever un enfant dans un trois et demie, et neuf mois, c'est vite passé. Il faut que je me trouve un nouvel appart, mais le marché est tellement saturé, les prix ont tellement explosé...

Elle se mit à pleurer sans bruit. Reine posa sa main sur celle de la jeune femme et poursuivit, à l'intention de Viviane :

— Elle pleure parce que je viens de lui proposer de venir habiter chez nous le temps qu'elle trouve quelque chose. J'ai une grande pièce à l'étage qui sert plus qu'à ramasser trop de livres et de la poussière : l'ancienne chambre d'Adam que je me décide pas à transformer en boudoir, tout à coup qu'il lui arrive une *badluck*, tsé, et qu'il décide de revenir vivre avec sa meuman, alors que je sais pertinemment qu'il y a autant de chances que

ça arrive qu'il y a de chances que je me mette un pénis dans la bouche la semaine prochaine. Et j'ai aussi un grand divan-lit au sous-sol, désolé lui aussi de pas servir plus souvent.

Les pleurs d'Elsa enflèrent. Elle hoqueta quelques bor-borygmes que Reine parut tout de même comprendre.

— Mais non, Elsa, le seul que ta présence va déranger, c'est Vladimir qui va probablement être offusqué de pas pouvoir se vautrer partout au gré de ses humeurs.

Viviane applaudit :

— Mais oui, quelle bonne idée, Reine !

Les pleurs d'Elsa redoublèrent.

— Ben voyons, Elsa, pourquoi tu te mets dans des états pareils, ma chouette ?

— Parce qu'elle est dans un état près du Wyoming, Viv. Parce qu'elle est en début de grossesse. Parce qu'elle est barouettée d'un bord pis de l'autre par ses hormones en folie. Parce qu'elle se comprend pas ! Ses larmes rempliraient le Canada *coast to coast* qu'elle pourrait pas mettre le doigt sur la raison expliquant ses débordements lacrymaux.

— Ahhhhh, beeeeen ouiiii, les maudites hormones ! Ben oui, les débuts de grossesse ! Oh Seigneur, ben oui, ben oui.

En frottant le dos d'Elsa qui se calmait tranquillement, Viviane ordonna à Reine de sortir une bouteille de mousseux du frigo, ouvrit le tiroir sous la grande table, en sortit son attirail « pour les rituels d'urgence ». Les joues rosies par l'excitation, elle étendit les bras telle une grande prêtresse illuminée sur le point d'officier.

— Des bulles, de la sauge, des chandelles !

VILLERAY – LE CHŒUR DU QUARTIER

Nous la voyions venir, la crise du logement. Nous la pressentions. Nous la regardions pousser dans tous ces duplex en rangée transformés au gré des gros salaires en cottages de

ville. Les murs abattus, la poussière dans l'air, le bruit incessant des scies rondes, martèlement de bottes des travailleurs, coups de marteau et sacres bien sentis ont pris le dessus sur le chamaillage de nos enfants. Nous regardions prendre vie cette gentrification qui teintait d'élégance les abords du parc Jarry avec une crainte, quand même : celle de voir partir ceux d'entre nous qui avaient développé nos rues, laissant entre les mains des nouveaux venus l'avenir de nos vignes nourries amoureusement pendant des décennies.

Pourtant, notre modèle d'aménagement urbain avait un caractère unique : des rangées de plex, avec quelques petits et grands immeubles parsemés çà et là. À l'arrière de ces plex, des petites cours destinées aux occupants des rez-de-chaussée – généralement les propriétaires – et à l'étage, des logements locatifs. Et juste derrière, le véritable joyau de ce modèle : la ruelle, un petit pays des merveilles à la fois public et privé, où nos enfants pouvaient jouer et explorer, où nos chats pouvaient se prélasser et où la plupart d'entre nous pouvaient se réunir pour des ventes de garage, un 5 à 7, une épiluchette de blé d'Inde. Un refuge caché pour la biodiversité, une échappatoire aux bruits des rues et un terrain de jeu à proximité. Un endroit où notre tissu social se construisait silencieusement.

Notre modèle urbain privilégiait la mixité sociale, tout en faisant en sorte d'éviter la ségrégation en fonction du revenu : les propriétaires un peu plus fortunés partageant le quartier avec leurs locataires moins aisés qui vivaient à l'étage. Des lieux de vie extraordinaires que nous voyions avec consternation menacés d'appropriation tandis que nos citoyens se voyaient menacés d'expropriation, victimes de rénovictions.

La marketeuse marketisée

(DISGRÂCE DU JOUR : pisser dans ses culottes pour un éternuement ou un éclat de rire.)

— En position allongée sur le dos, jambes pliées en appui sur le sol, contracte le périnée en soufflant lentement. Engage le bas des abdominaux pour basculer ton bassin. Bien ! Maintenant, soulève les fesses en demi-pont en expirant pendant dix secondes. Un, deux, trois...

— C'est bon, Viv, je suis capable de compter jusqu'à dix.

— Redescends très doucement en déroulant la colonne vertèbre par vertèbre... C'est ça, très bien !

Seule la respiration de Reine troublait le silence du studio plongé dans la pénombre. À sa demande, Viviane avait accepté de la recevoir après ses classes de groupe pour une séance privée visant à tonifier et à renforcer les muscles du périnée. Trois jours s'étaient écoulés depuis l'affront que le BIG boss lui avait fait ; elle n'arrivait plus à considérer Jean-Marc autrement depuis qu'il avait lâchement cédé au chantage des associés, des RH et de la petite *Chérie* Audréanne-sans-trait-d'union en manque d'attention.

Les BIG clients de la BIG agence et les BIG affaires qu'ils brassaient lui laissaient un arrière-dégoût de vieux sperme séché dans un Kleenex en motton oublié sous le lit. N'arrivant pas à reprendre le dessus sur sa déception, elle avait *câllé* malade et s'isolait depuis dans sa vaste demeure en compagnie de Vladimir, trop heureux de pouvoir compter sur son petit personnel 24 heures sur 24.

— Maintenant, Reine, imagine que tu es dans un ascenseur et que tu te rends au quatrième étage. Plus tu montes et plus tu dois contracter le périnée, tout en faisant des pauses à chaque étage. La contraction des muscles se fait comme dans les exercices précédents sauf qu'à chaque étage, tu remontes un peu plus la contraction vers le haut du corps, sous tes côtes. Allez. Un, deux...

Reine s'exécuta consciencieusement, trouvant un apaisement dans les exercices et la concentration que lui demandait l'effort de visualiser les fameux muscles qui l'avaient si lâchement abandonnée au pire moment de sa vie. « Le corps me lâche, Viv, le corps me lâche de partout, c'est écœurant ! » Elle avait raconté sa déconvenue à Viviane et, pour une fois, n'avait pas roulé des yeux devant les propos bienveillants de son amie. La colère initiale avait laissé place à une espèce de fatalisme qui ressemblait étrangement à de l'acceptation.

Une fois l'exercice terminé, Viviane s'installa sur un tapis à ses côtés.

— Tu sais que c'est normal, ce qui t'arrive ?

— Oui, pis mourir à petit feu dans un CHSLD aussi, c’est normal, mais c’est pas un sort enviable pour autant.

Viviane secoua la tête doucement.

— T’as l’art d’exagérer.

— Moi ? Si peu... Je vieillis, Viviane, pis ça arrive à une vitesse folle ! Hier, j’étais séduisante, j’avais des envies, je maîtrisais ma vie. Aujourd’hui, on me voit plus, on m’écoute plus, on me tasse sur le côté. Ça va être quoi demain ?

— On t’a pas écoutée parce que tu t’es pas adressée aux bonnes personnes.

— Euh... mon équipe a...

— Tu t’es adressée aux gens de l’agence, qui est pas ton public cible. Eux, ils défendent les intérêts de leur client, c’est-à-dire BIG Pharma. Et toi, tu défends les intérêts des femmes ménopausées.

— C’est la même chose, en fin de compte, Viv, je vois pas où tu t’en vas avec ton zigonnage !

— Pas du tout ! BIG Pharma a ses propres intérêts à cœur, tout comme ton agence qui représente son client. La compagnie, comme l’agence, veut pas soulager les femmes en ménopause, voyons. Elles veulent juste leur vendre un produit !

— T’es en train de me dire que mon public cible...

— C’est les femmes de mon âge, du tien. Je te parie que ta présentation, qui a été jugée si déplacée et mal à propos par ton équipe, susciterait un immense intérêt si tu parlais directement à cet auditoire-là, qui se trouve à être – oh, la merveilleuse synchronicité ! – une partie du public cible de MON studio.

Reine se redressa, fixa intensément son amie. Le pétilllement de ses yeux encouragea Viviane à poursuivre sur sa lancée :

— On pourrait monter un genre de... d’atelier combinant exercices physiques et conférence sur le sujet. T’as fait tellement de recherches, tu

sais de quoi tu parles ! Si on te permet pas de transmettre ton savoir dans ton travail, ce qui est une vraie honte, si tu veux mon avis, il y a peut-être moyen de trouver une façon de le faire ? Les femmes ont besoin d'être informées, on parle encore trop peu de la ménopause, du vieillissement des femmes...

— Pars-moi pas !

— Je pourrais mettre sur pied une série d'exercices pour soulager les maux physiques les plus courants, tu pourrais faire ta présentation, on pourrait aller chercher des conférencières...

— La gynécologue qui travaille à BIG Pharma, elle est fantastique !

— Certaines de mes collègues spécialisées dans les soins aux femmes.

Les deux amies se sourirent.

— Je suis émue, là. On vit un moment fort, significatif.

Reine étouffa un soupir, prit la main de Viviane et la serra très fort.

— En tout cas, tu viens de me donner une leçon de marketing 101. Qui aurait cru ?

— J'ai quand même bûché sur un plan d'affaires que j'ai réussi haut la main. J'ai retenu quelques trucs, faut croire !

Reine garda le silence si longtemps que Viviane la crut endormie. Elle observait le beau visage immobile tandis que les ombres s'allongeaient sur le mur. Elle repensa à la discussion orageuse qu'elle avait eue le matin même avec Daniel. Bourru, il lui avait reproché son entêtement. Il lui en voulait, c'était évident, son ressentiment suintait à travers les ondes cellulaires.

— T'es dure, Viviane.

— Non, je suis moins conciliante.

— T'as changé. Toi, si bienveillante !

— Mélange pas la bienveillance avec la soumission, Daniel. Je suis douce, gentille, je parle pas fort, mais je défends mes intérêts et en tête de mes intérêts vient ma famille. Que je déménagerai pas à Ottawa parce qu'un

seul de ses membres y trouve son compte. Je suis présidente-fondatrice d'une petite entreprise. Arrête de prendre ça comme un travail d'appoint. J'ai bûché pour développer une clientèle fidèle, pour établir un réseau professionnel, des collaborations fructueuses. Je suis en marche et j'arrêterai pas pour que ta carrière prenne son envol, je l'ai fait quand les enfants étaient petits...

— Je t'ai jamais forcé la main, t'étais d'accord !

— Oui. Mais maintenant, c'est à ton tour de m'appuyer. C'est à ton tour d'être là pour nous quatre. T'as souvent dit que notre plus grande force, c'est qu'on forme une bonne équipe. C'est le temps de le prouver. Je te demande d'être d'accord avec moi, Daniel.

Le tintement de son cellulaire la tira de ses pensées. Un message des enfants... Les enfants ! Elle se leva prestement, enroula son tapis.

— Reine, il va falloir qu'on y aille. Le service de garde...

— Oui, bien sûr, excuse-moi, j'étais dans ma tête. Ça roule, ça roule vite là-dedans ! C'est l'idée du siècle, Viv ! Tu l'as tellement bien dit tantôt : on me laisse pas le loisir de transmettre mon savoir chez BIG Agence ? Ben, qu'y mangent un char, je vais essayer de le transmettre ailleurs ! Ton projet m'emballle comme ça fait longtemps que j'ai pas été emballée. Je vais y penser très très très sérieusement. Merci, Viviane, tu me redonnes espoir. On dirait bien que je vais finir par travailler avec toi et vivre avec Elsa !

#Crinquée

Vieille frue tannée de pas voir sa vieillesse représentée correctement

« Mesdames, c'est possible de vieillir en beauté »

L'affiche publicitaire de la FADOQ, la Fédération de l'âge d'or du Québec, met encore de l'avant un couple qui sourit de toutes ses dents. Eille, chose, on porte pas encore de dentier, madame est dans la fleur de l'âge d'or, pis monsieur aux tempes argentées en jette avec sa face de baby-boomer satisfait de sa vie parce qu'il a eu une job qui lui a permis d'accumuler beaucoup de REER et de payer l'éducation supérieure à ses trois enfants.

Sur l'affiche, donc, ce couple qui a bien vieilli, qui a bien mûri, qui est donc ben heureux de réaliser ses rêves maintenant que sonne l'heure de la retraite, faire le tour des îles grecques en voilier, vivre en Thaïlande trois mois avant d'aller faire les souks de l'Asie

centrale, descendre sur la Côte Ouest californienne en VR qui pollue et qui boit assez de carburant pour faire grimper le thermomètre mondial, dont l'une des terribles conséquences sera de brûler au moins un quart de la Terre qui s'effritera en cendres sous leurs pieds.

Un couple rutilant. Alors que les statistiques démontrent que 60 % des personnes de 65 ans et plus ont des revenus de moins de 30 000 \$ annuellement, et que 84 % des personnes de plus de 65 ans sont célibataires et vouées à la solitude. Surtout les femmes. Et ça va pas s'arranger avec le temps parce que les messieurs rutilants aux tempes d'argent sont plutôt en quête d'une femme d'au plus quarante-neuf ans, l'orée de l'âge fatidique, cette cinquantaine qui rebute beaucoup de spécimens mâles matures dicit l'écrivain français de cinquante ans : « Sortir avec une femme de mon âge ? Je trouve ça trop vieux. Je préfère le corps des femmes jeunes, c'est tout. Le corps d'une jeune femme de vingt-cinq ans, c'est magnifique. »

Pis toi, mon champion, penses-tu que ta p'tite bedaine de la cinquantaine est glorieuse ?

Alors, je vous le demande, monsieur le directeur de création responsable de l'affiche publicitaire de la FADOQ : où est votre public cible ?

« Mesdames, c'est possible de vieillir en beauté »

Et rebelote dans les magazines féminins truffés de crème anti-âge, de sérum antirides, de masque raffermissant, repulpant, régénérant, de soin luttant contre les signes apparents du vieillissement... L'armada de mots alignés comme de vaillants petits soldats prêts à la guerre à mener à grands coups de millions au temps qui glisse et plisse, qui passe et casse, qui s'agrippe et fripe, qui fane la femme. Alors, je vous le demande, rédactrices en chef, comment pouvez-vous d'un côté chanter les louanges du *Silver Power*, du *Woman Empowerment* et de l'autre, accepter toute la panoplie des produits antitoutes, dont l'unique but est d'effacer le passage normal du temps ?

Ahhhhhhhhhhhhhh oui, je vous entends, c'est une question d'argent. Au yâbe le sens de l'éthique, que vous avez pas mal moins développé que votre sens de l'esthétique. La diversité des corps, dont vous faites la promotion à grands coups de campagnes Soyons-vraies-Dove-en-faveur-de-la-confiance-corporelle, et que vous vous targuez de défendre, ça comprend AUSSI les corps vieux, sachez-le.

On se rend vite compte qu'on nous impose encore une fois UN seul modèle : des mannequins qui peuvent encore porter du 8, pas de bourrelets, un ventre à peu près plat, des dents éclatantes de blancheur sans traces d'une vie de café et de vin, des jambes jusqu'au menton, ou encore une comédienne magnifiée par un *photo shoot* léché qu'on célèbre parce qu'elle ose « embrasser ses cheveux gris » qu'elle a évidemment amples, opulents et magnifiques.

Pis partez-moi pas sur Jane Fonda ! Une hyperrésis-tante au vieillissement qui affiche encore une silhouette de jeune fille à quatre-vingt-quatre ans, botoxée, refaite cinquante-six fois pis manucurée jusqu'au bout des cils, c'est ben correct pour elle, elle gagne sa vie avec son image, mais arrêtez de nous la donner comme modèle !

On veut du vrai ! Où sont les femmes avec leurs seins pendants, leur ventre rebondi, leurs poignées d'amour, leur cou flétri, leurs mains tavelées de taches brunes, leurs hanches larges, leurs genoux ridés, leur taille épaissie, leur gras de bras ? Hein ? OÙ SONT LES FEMMES ?

On a le droit d'être vieilles. À condition d'être jeunes et belles.

Ça fait que je vais aller travailler mes « beaux restes » pour ne pas offenser votre sens de l'esthétique, tout en me cultivant l'esprit zen pour accepter l'objet de votre opprobre silencieux et que vous avez en horreur : mon corps vieillissant.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 13

Elles ne créent pas, mais elles se reproduisent à merveille.

JULES SIMON

Bébé boum !

Elsa prit une troisième boîte, commença à y ranger ses livres. *Trop pesant*, pensa-t-elle. Elle la vida, déposa les livres par terre et mit le cap vers la chambre. « Des vêtements d'hiver, tiens, ça va m'avancer. » Tandis que ses mains s'agitaient, ses pensées virevoltaient puis revenaient à son sujet de prédilection : sa grossesse. Elle avait quelques nausées et ressentait des dégoûts alimentaires. Elle qui mangeait des œufs tous les matins ne pouvait plus même penser à l'aliment sans qu'une envie de vomir la soulève.

Idem pour les aliments avec un tant soit peu de gras. Exit le bacon, les saucisses et autres charcuteries – sauf les pépérettes de la cafétéria du collège sur lesquelles elle avait récemment jeté son dévolu, à l'instar des adolescentes autour d'elle qui en consommaient des quantités industrielles –, de même que les rôties parce que l'odeur du grille-pain en marche lui levait le cœur.

À part se sentir incroyablement fatiguée à toute heure du jour malgré des nuits anormalement longues – elle ne s'endormait pas, elle somnait dans le

coma –, des crises de larmes constamment sur le point de se déclencher et une vague sensation de lourdeur dans l'abdomen, aucune manifestation de sa grossesse ne se faisait sentir. Oh, et mis à part l'angoisse latente à l'idée qu'un quelconque drame lui pète son rêve devenu réalité et, bien sûr, comment oublier ?, le besoin viscéral de consulter son ordinateur à la moindre inquiétude (et elles étaient légion). Bref, un début de première grossesse tout à fait normal.

Elsa aurait voulu pouvoir compter sur l'expérience de Mado, sa mère. Elle aurait voulu pouvoir sauter dans le premier autobus vers Weedon, débarquer dans le petit cottage de campagne aux murs de chaux, s'installer à la table de la cuisine débordante de plantes à repoter et de boîtes de thé colorées, tasser trois-quatre revues spécialisées sur la joaillerie et discuter longuement avec sa mère, qui lui aurait raconté sa propre grossesse. Mado aurait ri avec elle de ses peurs, l'aurait rassurée, tout en lui concoctant une de ses tisanes avec les herbes qu'elle faisait sécher, une tisane aux propriétés merveilleusement aptes à soulager les nausées, les dégoûts alimentaires, l'hyper-émotivité, les ballonnements, la sensibilité excessive des seins et le stress.

Mais Mado avait toujours refusé d'être sa mère, préférant être sa copine, sa confidente, excitée à l'idée de passer pour sa sœur aux yeux des inconnus. Comme elle l'avait eue très jeune, dix-huit ans, elle insistait pour qu'Elsa l'appelle par son prénom, insistait pour s'habiller comme une adolescente, insistait pour afficher son corps « de jeu-nette », comme elle aimait à le répéter.

Après une brève carrière de chanteuse, dont elle parlait abondamment comme si elle avait été Ginette ou Céline, Mado s'était recyclée en artisane aux mains de fée, ses bijoux originaux lui ayant valu le titre de reine du Salon des métiers d'art durant des années. À présent, elle régnait sur sa petite cour de divorcés de village, tenait salon tous les jeudis soir avec ses amies artisanes de la région, changeait d'idée comme de culotte, mais avait

toujours conservé cette insistance à être l'éternelle copine au détriment d'être mère.

Elsa se doutait bien que Mado n'accueillerait pas sa grossesse d'un bon œil. Si elle rechignait à être sa mère, comment allait-elle vivre avec l'idée d'être grand-mère ? « C'est évident qu'elle sera pas enchantée de rejoindre le *team* mamie... » D'autant plus que la fille marchait dans les pas de la mère. Monoparentale. Oh Seigneur ! Mado allait lui servir un tas de psychoniaseries sur les relations père manquant/fille *fuckée*/future mère manquée.

Sa boîte remplie, elle la ferma à l'aide du ruban d'emballage, identifia au crayon Sharpie son contenu et l'endroit où les déménageurs devaient la mettre. Deux déménagements en quatre mois faisaient d'elle une spécialiste en la matière. Elle ouvrait une troisième boîte quand la sonnerie de son cellulaire l'interrompit. Elle jeta un œil sur l'écran. Le nom qui s'y afficha lui fit bondir le cœur dans la poitrine. Elle se retrouva tout à coup à bout de souffle, la bouche sèche, les mains moites, les jambes faibles.

LOUIS

Le maudit, pensa-t-elle, *le crapaud*, *y veut-tu me faire faire une fausse couche, lui ?* avant de réaliser que Louis ignorait totalement son état. Quand elle reprit contenance, la sonnerie s'était tue. Elle attendit quelques secondes. Le ding de la messagerie la fit sursauter. *Le maudit, y était aussi ben de me laisser un message ! Le lâche !* Sa colère fit aussitôt place à l'anxiété. *Qu'est-ce qu'y peut bien me vouloir ? Pourquoi y m'appelle LÀ, LÀ ?* Prenant de grandes inspirations, elle réussit à fermer sa boîte, gossant pour trouver l'extrémité du ruban adhésif sur le rouleau, pestant contre la matière qui lui résistait. Une fois sa boîte étiquetée, elle prit un grand verre d'eau froide et, appuyée contre le rebord de l'évier, ouvrit sa boîte de messagerie.

La voix de Louis, d'abord hésitante puis pressante, l'enjoignait à le rappeler au PC. Elsa savait bien que plus elle retarderait l'appel, plus son

imagination galoperait. D'un doigt tremblant, elle chercha le nom de Louis dans sa liste de contacts, se souvint qu'elle l'avait effacé. Elle commençait à désespérer quand elle réalisa avec un brin de honte qu'elle n'avait qu'à toucher le nom de Louis affiché dans la liste des appels récents.

Le corps lourd, la tête embrumée, elle se laissa glisser sur le parquet de la cuisine. Louis répondit à la fin de la première sonnerie.

— Elsa ! Euh... merci de me rappeler aussi vite. Comment tu vas ?

Cut the crap (Oh, Adèle...) ! Tu t'en saches de comment je vas.

— Ça va comme c'est mené.

— Euh... Bon, OK, euh...

Viens-en aux faits, chose, j'ai pas toute la journée.

— Qu'est-ce que tu veux, Louis ? Qu'est-ce qu'il y a de si urgent ?

— Bon, euh... Écoute... Je t'appelle pour... Bien, pour t'annoncer quelque chose d'important, euh...

Héloïse a passé une journée sans larmes ni manipulations ? Antonin t'a planté au jeu de Serpents et Échelles, ce qui en fait automatiquement un surdoué ?

— Vas-y, je t'écoute...

Un silence au bout de la ligne. La respiration saccadée de Louis.

— Louis ?

— Écoute, Elsie...

Le surnom affectueux lui fit passer un choc électrique dans tout le corps.

« Elsie baby »... Danger ! Danger !

— Elsa. Mon nom, c'est Elsa. Tu disais ?

— C'est pas facile pour moi de t'annoncer ça, mais je voulais que tu l'apprennes de ma bouche avant que ça se sache. C'est... euh... le moins que je puisse faire, par respect...

Vas-y, chien galeux, shoote !

— Louis, je suis un peu pressée, là...

— Oui, bon, OK... Euh... Ben, c'est ça. Marion est... Marion, c'est ma copine...

Sa copine, esti, on est-tu dans un livre pour enfants ? ! Tu la fourres, c'est ta blonde, ton amante, ta conjointe, ta femme.

— Marion est...

La charrue ! Envoie, patine, je t'aiderai certainement pas !

— Marion est enceinte.

Un *truckload* de ciment lui serait tombé sur la tête, une bombe lui aurait sauté au visage qu'Elsa n'aurait pas été aussi hébétée. Elle réprima son envie de mettre fin à l'appel, de se rouler en boule sous la table pour y pleurer toute la nuit. Elle éloigna plutôt le cellulaire au bout de son bras, hurla silencieusement *fuck off* à répétition, puis reprit le contrôle de sa respiration avant de susurrer dans l'appareil, bien qu'elle fût remplie d'une telle colère qu'elle avait peur d'exploser :

— Eh ben, comme c'est bizarre, hein, parce que moi aussi, je le suis. On dirait bien qu'on assiste à un nouveau baby-boom !

Et elle éclata d'un rire délicieux et aérien avant de saluer Louis et de raccrocher. Le cellulaire éclata en une gerbe de plastique, de cuivre et de verre lorsqu'il rencontra violemment le mur contre lequel Elsa l'avait garroché. Elle préférait perdre ses contacts et ses données plutôt que sa tête et ses repères.

Pas de chicane dans ma cabane

— Après avoir rangé le lave-vaisselle, oublie pas d'aller nourrir le chat des Pouliot, ils te payent pour ça, Adèle.

L'adolescente, enveloppée dans un peignoir dont le capuchon lui couvrait quasiment les yeux, soupira, exaspérée au possible – et il n'était

même pas neuf heures.

— Je saaaaaais. *My Gaaaawd* ! Je peux-tu avoir mon matin ?

— J'en ai-tu un matin, moi ? Je me suis levée à cinq heures et demie !

L'adolescente ne daigna pas lever les yeux de son téléphone. Viviane s'empara de l'appareil et le fourra prestement dans la poche de sa veste. Adèle protesta vivement, c'est-à-dire que ses hurlements, dont le niveau sonore devait bien atteindre les 130 décibels – niveau atteint par une fusée en train de décoller –, avaient de quoi ameuter le quartier. Encore un peu et un représentant de la DPJ allait débarquer. *Je pense que ce matin, je le laisserais l'emmener*, songea Viviane.

— Moooon tééééélléééééphooooone ! ! ! ! !

— Premièrement, c'est MON téléphone, c'est moi qui paye et l'appareil et le forfait. Deuxièmement, ce cellulaire est destiné à des appels de nécessité seulement...

— Être en lien avec mes amies, C'EST une nécessité !!!

— Non. Une nécessité, c'est appeler ton père ou moi si t'oublies tes clés, si tu vomis pendant tes cours de français, si tu te fais passer sur le corps par un véhicule en traversant la rue...

Virant au mauve, le visage d'Adèle se chiffonna en une grimace hideuse. *Elle va quand même pas retenir son souffle comme elle faisait enfant !* Viviane se souvint d'une ancienne voisine qui lui avait confié, un jour où sa fille avait fait toute une scène devant le voisinage au complet : « Prépare-toi, la crise d'adolescence, c'est comme la crise du *terrible two*, mais avec plus d'outils. »

— T'es juste... une... tyran ! Une... dictatrice ! T'es une... *control freak* ! T'es...

— OK, ça va faire, les compliments. Maintenant, va t’habiller et attelle-toi aux tâches que t’es censée faire.

— C'est dégueu ! La fin de semaine est presque finie, pis tu *spoiles* mon dimanche avec ton harcèlement ! Mes amies, elles, elles ont le droit de se

parler, de s'écrire, de *chiller* avant de recommencer la semaine ! C'est *full* paaaaas juuuuuste !

Viviane passa la main sur son front, pinça le haut de son nez, sentant affluer un mal de tête provoqué par les cris de sa fille. Une écœurantite aiguë la submergea. Elle eut envie de lancer le téléphone d'Adèle à travers la pièce, de baisser les bras et de lui donner ce qu'elle réclamait à cor et à grands cris : la permission de faire ce qu'elle voulait, c'est-à-dire rien, à part se perdre en bavardages avec ses copines... et « avoir son matin ». L'adolescente disparut avant que Viviane ait pu ajouter un son.

Elle soupira, fit bouillir l'eau pour une énième tisane à la camomille, prit une tasse dans l'armoire en pestant intérieurement contre Daniel qui avait encore une fois annulé sa visite sous prétexte qu'il devait contribuer à trouver son remplaçant. Il avait été lourd au téléphone, lui faisant porter la moitié sinon plus de sa charge. Daniel allait revenir à Montréal, certes, mais à quel prix ? Sa victoire prenait de plus en plus des allures de chantage...

— Maman ?

Elle sursauta si violemment que la tasse faillit lui glisser des mains et atterrir en miettes sur le carrelage en céramique.

— Mirabelle ! Avertis quand tu rentres dans une pièce ! Je sais pas, moi, sifflote, chantonne, mais fais quelque chose !

La petite éclata en sanglots.

— Ben voyons... ben non, mon p'tit chou, excuse-moi, j'étais...

Viviane prit l'enfant contre elle, contrite devant le visage barbouillé de sa cadette. *C'est brillant, ça ! Péter un plomb à Mirabelle alors que c'est Daniel et Adèle qui t'ont mise dans cet état.* Bourrelée de remords et encore très remontée contre sa bouillante aînée, Viviane s'assit et tenta de consoler la petite du mieux qu'elle put.

— Mon p'tit chou, maman s'excuse vraiment... J'avais pas à passer ma mauvaise humeur sur toi.

— C'est pas ça...

Mirabelle semblait inconsolable.

— Ah ? OK, c'est quoi, d'abord ?

Soulagée, Viviane essuya doucement les joues mouillées de Mirabelle, lui flatta le dos, rassembla ses longs cheveux en une tresse. Le mouvement apaisant des mains de sa mère calma le gros de la tempête de la petite.

— C'est Florian.

Viviane dut se pencher pour comprendre quelque chose au murmure de sa fille, tenant davantage du pépiement que de la parole.

— Booon, c'est quoi encore ? Qu'est-ce qu'il t'a fait, le vlimeux ?

— À moi, rien, mais à lui...

Et la fillette de pleurer de plus belle.

— Ben voyons, calme-toi un peu, qu'est-ce...

— Si tu sais un secret sur quelqu'un, mais que t'as juré de rien dire, mais que tu sais que c'est pas correct, est-ce que tu le dis pareil ? Ou tu gardes le secret ?

Les grands yeux de Mirabelle, noyés d'angoisse, sondaient les siens. Une grosse angoisse de petite fille qui s'en fait trop... mais pourquoi au juste ?

— Qu'est-ce que tu sais, Mirabelle ? Il faut que tu le dises à maman s'il y a quelque chose de pas correct, là !

La petite triturerait ses doigts, se mordillait les lèvres. Son malaise était si évident que Viviane sentit son cœur se serrer. Elle se radoucit :

— Parle-moi, Mirabelle, c'est correct, maman va pas se fâcher. Vas-y, parle.

— C'est Florian, il... il joue beaucoup ! Aux jeux vidéo, je veux dire !

— De quoi tu parles ? Il y a pas de jeux vidéo ici.

— Pas ici, mais... chez Simon, son ami qu'il s'est fait cet été. Il est tout le temps avec lui, astheure...

La petite chuchotait à présent.

— Ils se couchent tard tard tard, ils jouent, ils jouent, je le sais parce que je les ai entendus en parler à Émile, hier, dans la ruelle. Le papa de Simon est un *gamer*, ils vont sur Twitch.

— Twitch ?

— C'est un site qui te permet de regarder d'autres joueurs en ligne, d'interagir. J'ai peur que Florian...

— Florian ? Mais non, voyons, c'est un sportif fini !

— Le jour, oui, mais le soir... pis la nuit, astheure ! T'as pas remarqué des changements dans son comportement ?

— Euh...

— Alimentation irrégulière, mal de dos, sécheresse oculaire, maux de tête.

— Euh... Peut-être, mais tout ça, c'est relié à la croissance !

— Comment tu peux en être certaine ? Ça correspond aussi aux symptômes physiologiques reliés à la cyberdépendance, qui affecte principalement les garçons de dix à dix-sept ans. Tu savais que pour beaucoup d'entre eux, c'est une forme d'échappatoire, ça leur permet de se détendre, de s'apaiser par rapport à leurs soucis.

Mi-amusée, mi-ennuyée, Viviane l'interrompt.

— Ça te tente pas de faire des recherches sur l'extinction des dinosaures, des fois ? Sur le système reproducteur des insectes ? Sur la diversité des espèces qui peuplent les fonds marins ?

Mirabelle garda le silence, tout en fixant sa mère avec intensité. Viviane ricana nerveusement :

— On parle bien de Florian, là ? Le plus grand insouciant que la Terre ait jamais porté ?

— Florian est soucieux, tu sauras.

— Et il se soucie de quoi, tu m'as l'air au courant ?

— De la... Je veux pas te faire de peine, mais la situation familiale est inquiétante.

— N’importe quoi !

— On est tous au courant que vous êtes fâchés, toi pis papa. Mais on sait pas jusqu’à quel point. Papa vient vraiment moins souvent, pis toi... tu lui fais un air de bœuf à chacune de ses visites, il peut ben pas revenir souvent ! T’as pas l’air de te rendre compte que l’atmosphère de la maison est pas comme avant, pis que ça nous inquiète, pis que Florian a changé, mais tu peux pas le savoir parce que t’es trop préoccupée, ça fait que c’est pour ça que je le dis, même si Florian me tuerait s’il apprenait que je t’en ai parlé !

Mirabelle était en larmes, à présent, ses petites mains se tordant de désespoir. Viviane avait l’impression d’avoir été fouettée par les révélations de sa fille. Comment ne s’était-elle pas rendu compte que ses enfants étaient alarmés, bouleversés par la situation qui prévalait entre Daniel et elle ? Elle savait, pour l’avoir souvent constaté, à quel point ils absorbaient les moindres changements d’atmosphère ou d’humeur.

Fallait-il qu’elle soit centrée sur elle pour avoir négligé ses responsabilités de mère ! Ce n’était pas à sa fille de dix ans de lui ouvrir les yeux sur l’état de santé mentale de son frère ! Pauvre petite Mirabelle qui, telle la sentinelle de la famille, faisait le guet, alertait la reine quand le danger menaçait l’équilibre du royaume. Elle prit sa fille dans ses bras et la rassura comme elle le put, lui jurant d’être plus vigilante à partir de maintenant. De parler à Florian. Et de parler à leur père. Elle la berça jusqu’à ce que les larmes de la petite furent taries.

— Là, Mirabelle, c’est à ton tour de promettre. Jure-moi que tu vas me laisser gérer la situation avec ton frère ET ton père. Ça sera peut-être pas comme tu l’aurais souhaité, mais jure-moi que tu t’en mêleras pas. Pis jure-moi de t’intéresser à des sujets qui sont de ton âge.

— OK, je vais aller faire une recherche sur la comtesse de Ségur, d’abord. Es-tu contente ?

— Je suis extatique.

Elles échangèrent un sourire complice. La petite jura consciencieusement et s'en fut de sa démarche sautillante, laissant sa mère en proie aux griffes de l'inquiétude maternelle, des flammes de la culpabilité et des raisins amers de la colère.

Description de poste

(DISGRÂCE DU JOUR : système pileux *fucké*, cheveux par poignées sur l'oreiller, poils de moustache de mononcle Raymond.)

À peine entrée, Reine nota le changement. À commencer par l'installation pittoresque qui ornait à présent l'espace face au bureau d'accueil (en bois usiné faux fini blond suédois et dessus en céramique effet marbre noir) sur lequel régnait *Chérie* réceptionniste, chignon-haut-chemisier-chasuble-pantalon-large-satincargo-chaussures-de-*running*-Adidas. Celle-ci lui jeta à peine un regard, et lui lança du bout des lèvres un salut tiède avant de retourner à sa tâche qui consistait manifestement à taper de la façon la plus zen possible des mots sur un document en ligne.

Un grand canapé baroque blanc Pieter Jamart, designer en vogue chez les *people* français, trônait sur une estrade noire, surmonté d'un lustre à pampilles de cristal dont Liberace aurait été jaloux. C'était beau et trop, ça en jetait et ça écœurait. Du grand Karl-Claudiel. Et Jean-Marc, homme de goût, mais homme parfois mou, laissait glisser tant que ça ne créait pas de vagues. C'est-à-dire à peu près jamais, à part les fois où elle-même s'en mêlait. Reine se dirigea vers son bureau vide. Claudia devait être en réunion. Elle était sciemment arrivée à l'heure où se tenaient les rencontres d'équipe du lundi matin.

Du coin de l'œil, elle vit une *Chérie* faire son entrée au grand trot, son regard effarouché clamant « en retard, en retard ». Elle eut de la compassion pour Jade (ou Opale ou Ambre ?). Huit heures et deux, et déjà épuisée probablement par le retour en classe, les lunchs, la marmaille récalcitrante, le cadran réglé aux petites heures du matin quand toute la maisonnée dort encore, histoire de pouvoir partir une brassée, plier les trente-deux paires de bas abandonnées au fond du panier à linge, préparer les légumes et la viande et les jeter dans la mijoteuse, la régler pour dix heures à « *slow cook* » en priant pour qu'il n'y ait pas de court-circuit pendant la journée et que la maison, leurs possessions et leur chien ne disparaissent pas en fumée, comme ceux de la famille Pearson dans *This is us* (*Notre vie* en français, mais Reine ne regardait jamais les doublages français).

« Les pauvres p'tites mères », soupira Reine, se rappelant trop bien ses années de galopades et d'éternels déchirements de mère au travail, jamais assez à la maison, jamais assez au boulot. Quand une femme ne peut plus arriver avant tout le monde au bureau pour prendre des kilomètres d'avance sur ses projets et briller aux yeux des boss. Quand une femme ne peut plus assister aux 5 à 7 où il ne se passe rien, mais où beaucoup de décisions, de léchage de culs et de petites promotions ont lieu.

Quand une femme ne peut plus accompagner les clients le soir dans des soupers beaucoup trop arrosés, beaucoup trop bruyants, et collectionner les recommandations et les étoiles comme si elle était un hôte Airbnb. Quand une femme est sans cesse larguée, pas au courant, en retard au travail, récoltant tout au plus un regard de compassion de ses collègues et, pire, de ses boss. Quand une femme est sans cesse dépassée, à la course, en retard à la maison, récoltant tout au plus des regards déçus de ses enfants ou, pire, de sa douce moitié.

Le ding émis par son cellulaire la fit sursauter. La notification de Vanessa la fit sourciller. Un drame se préparait en coulisse, il fallait éviter le pire – et elle ne parlait pas de l'installation d'art contemporain à l'entrée.

Reine tiqua. Vanessa n'avait pas l'habitude d'être dramatique. C'était plutôt elle qui ennuyait tout le monde avec ses récentes montées de lait, ses bouffées de chaleur, ses élans de rage pure. Oui, oui, rage était le seul terme qui convenait pour traduire la violence liquide qui se répandait dans ses veines au moindre désagrément, pour décrire le corset de fer qui comprimait sa poitrine et durcissait son cœur à la plus petite irritation.

Dans ces moments aussi fulgurants que fugaces, mais qui avaient tendance à se multiplier, Reine avait l'impression de perdre la maîtrise sur elle-même. Sans oser le nommer, elle craignait dans son for intérieur de perdre les pédales, que son esprit déraille une bonne fois pour toutes et qu'elle finisse par ne plus être capable d'endiguer la débâcle fracassante de la rage en elle. Qu'elle finisse, dans un accès de folie, par empoigner le couteau le plus proche et le planter dans la chair tendre du malheureux ou de la malheureuse qui aurait par mégarde déclenché son courroux. Un massacre était si vite arrivé...

Un nouveau ding brisa le flot de ses pensées. Vanessa lui donnait rendez-vous dans l'espace réservé au *Think Tank*. Reine eut toutes les peines du monde à revenir au moment présent. Elle était dans son bureau ? Hagarde, elle se secoua, incapable de se rappeler ce qu'elle y faisait, ce qui l'attendait. Devait-elle s'inquiéter de ce brouillard mental qui se manifestait de plus en plus régulièrement ? Perdait-elle la boule tranquillement ? Elle n'osait penser à la vilaine maladie commençant par al... (S'agissait-il des signes d'un alzheimer précoce ?)

Les propos d'Emma, la gynécologue, lui revinrent en écho : « Lorsqu'il y a une chute brutale des œstrogènes, une partie de l'activité de l'hippocampe est affectée. Ce brouillard mental est temporaire et se dissipe à mesure que le cerveau s'habitue à fonctionner avec peu ou pas d'œstrogènes. » Boooooon ! Sa mémoire fonctionnait A-1 ! C'était les maudites hormones encore.

Elle se dirigea vers le lieu de son rendez-vous, répétant son laïus « Maudite ménopause, ça te scrappe ~~le corps d'~~une femme », l'ayant modifié subtilement parce que ce n'était pas que le corps qui était affecté, mais l'esprit aussi... Débalancements hormonaux = débalancement de la chimie du cerveau. Un nouveau slogan qui pourrait très bien soutenir le nom du nouveau produit de BIG Pharma. Subitement le goût de travailler lui revint. Créer un nom, créer un slogan ! Son moral remonta en flèche.

C'est une Reine en forme qui fit son entrée dans le petit local chaleureux qu'elle avait aménagé quelques semaines auparavant pour son équipe. La longue table encombrée, les tasses de café vides, le tableau noir où on notait les idées, les biffant à mesure qu'elles ne tenaient plus la route, remplacées par d'autres encadrées et surlignées, cartographie colorée du déploiement de leur créativité. Elle stoppa net devant la mine de sa collègue.

— C'est quoi, cette face longue-là ?

— Karl-Claudiel.

— Qu'est-ce qu'il a fait, encore ?

— T'as pas vu sur notre site ? Son nouveau titre ?

Reine fronça les sourcils.

— Non, le site de l'agence est la dernière chose que j'ai envie de lire le soir chez nous, surtout durant mes jours de congé. Bon, c'est quoi, là ? Il est déjà associé. Qu'est-ce que tu peux rajouter à ça ?

Vanessa soupira, ouvrit son portable. En quelques clics rapides, elle accéda à la page qu'elle souhaitait montrer à Reine.

Karl-Claudiel Lord.

Associé, Lead création.

— *Lead ?*

— Je sais.

— *Création ?*

— Ça fait que techniquement, c'est ton boss. Le service langagier, la création, c'est sous sa supervision.

Reine se laissa tomber sur sa chaise la plus proche.

— Je suis bouche bée. Et c'est pas facile de me boucher.

— Je peux pas m'empêcher de penser qu'ils ont fait ça dans ton dos.

— Techniquement j'ai pas voix au chapitre, j'ai toujours refusé d'être associée, je voulais me garder les coudées franches. Coudonc. Karl-Claudiel joue sa *game* de pouvoir. *Let it be*.

— Reine ! Je veux pas travailler pour lui ! C'est un *wanna be* artiste qui prend les petits pouvoirs où il peut. Il est pas crédible, pas créatif, pas subtil, pas valide ! Au final...

— Emploi critiqué. En fin de compte, tout compte fait, finalement...

— Lâche le dictionnaire de l'Office québécois de la langue française ! Je suis troublée, là ! Reine, ce gars-là en création, ça va nous compliquer la vie !

— Oh que oui.

Plus Vanessa pompait, plus Reine relaxait.

— Je te trouve... Je pensais que...

— Tu me trouves amorphe ? Tu pensais que j'étais pour grimper dans les rideaux ? J'ai pas envie de m'investir dans des guéguerres d'ego avec Karl-Claudiel. Il est faiseux, il l'a toujours été et j'ai plus d'énergie à gaspiller là-dessus. Je suis fatiguée, Vanessa. On m'a retiré un projet qui me stimulait. Il me reste juste l'énergie suffisante pour faire les choses qui m'ont toujours passionnée à la base : la création, les bonnes lignes, les bons slogans. Ça fait que je vais m'investir là-dedans, sous le *lead* de Karl-Claudiel ou d'un autre, je m'en fiche. Mais si toi, t'as de l'énergie pour brasser des cages, gêne-toi pas.

— Il est mieux de pas venir jouer dans mes plates-bandes parce que je... je... je réponds pas de mes actes.

Mais Reine ne l'écoutait plus. Tout en parlant, elle avait navigué négligemment sur le site de BIG Agence et une communication récemment ajoutée, probablement le texte que *Chérie* réceptionniste tapait un plus tôt,

capta son attention. Elle leva une main devant le visage de Vanessa, lui intimant l'ordre de se la fermer.

— C'est quoi, ça ? Qui a écrit ça ?

Vanessa contempla le texte qui s'affichait à l'écran.

Tu cherches un environnement de travail stimulant, tu adores le contact avec les gens et ta bonne humeur est contagieuse ? Deviens BIG !

*BIG Agence est à la recherche d'un.e **Chef, expérience de marque** qui reflète notre personnalité. Polyvalente, proactive, la personne qui occupe ce poste clé responsable de faire rayonner la marque employeur au quotidien et lors des événements internes. Partenaire indispensable, il ou elle veillera à ce qu'une bonne ambiance règne dans notre environnement.*

— C'est mal écrit, ça dit rien ! C'est quelqu'un de notre équipe ?

— Aucune idée, Reine. J'ai jamais vu ça.

Reine poursuivit sa lecture.

MISSION

Maintenir une culture de travail aspirationnelle.

Veiller au mieux-être de l'équipe et être à l'écoute de chacun de ses membres.

Offrir un appui à l'équipe marque employeur.

Fournir un accompagnement lors des changements technologiques et structurels.

Répondre aux différentes demandes et répondre aux besoins, de concert avec les différents intervenants.

— C'est du gros pelletage de nuages !

— J’ai coordonné les projets du service langagier durant ton absence, et ni Patricia ni Anouk ont écrit ça.

— Donc, si ça vient pas de nos rédacs, ça peut juste venir...

— De notre nouveau *lead création* ?

Elles fixèrent l’écran, firent dérouler le texte.

RESPONSABILITÉS

Coordonner diverses activités courantes (Lunch & Learn, massages, 5 à 7), les activités spéciales (party d’huîtres, party de Noël) et les événements de l’agence (levée de fonds, soirées des IDEA).

Assurer les communications internes concernant la vie d’agence.

Effectuer des achats pour l’agence (épicerie, fournitures de bureau, etc.).

— Euh... c’est un poste d’adjoint.e ? D’assistant.e ?

Offrir un accueil personnalisé aux visiteurs (clients, invités, fournisseurs, etc.).

Coordonner l’aménagement, la préparation et l’entretien des salles de conférence et des locaux de l’agence en général.

Procéder à l’ouverture et à la fermeture des bureaux.

— OK, ça veut dire être à la réception, passer en arrière de tout le monde pour nettoyer la place, ouvrir le matin pis fermer le soir...

Gérer les communications inhérentes au déploiement de l’agence sur support téléphonique, numérique et imprimé.

Offrir un appui à la direction.

Assurer d’autres tâches administratives connexes.

— En français normal, ça veut dire répondre au téléphone, distribuer le courrier, envoyer des messagers, répondre à toutes les demandes des boss. En clair : un poste de...

— « Chef, expérience de marque », mon œil, oui ! C'est une offre d'emploi POUR UN POSTE DE RÉCEPTIONNISTE ! Ça, c'est du grand Karl-Claudiel. J'ai mon maudit voyage !

Les narines pincées, Reine peina à reprendre le dessus sur la rage qui menaçait, la bouffée de chaleur qui montait.

— Vanessa ? Sois prête à prendre mon service en main ou à le déléguer à Anouk, je prends deux semaines sans solde. Non ! Un mois ! Je vais appeler Jean-Marc plus tard, là, j'ai trop peur de commettre un meurtre si je reste ici une seconde de plus. *Lead création* tant qu'il veut, mais il commencera pas à s'immiscer avec son estie de bouette de marketing dans MON service. JE SUIS INCAPABLE DE PRENDRE ÇA !

Tout le monde à l'agence, employés, partenaires, clients comme visiteurs présents ce matin-là, entendit les hurlements de chacal, virent les gestes agressifs d'orang-outan alors que Reine traversait le bureau au pas de charge. On pinça les lèvres, fronça les sourcils, cligna des yeux en signe de désapprobation. La colère d'une femme est si déplacée. Très mauvais pour l'expérience de marque BIG.

— Reine !

L'injonction sans appel de Jean-Marc tira la principale intéressée de son état voisin de l'apoplexie. Reine se vit tout à coup comme elle devait apparaître aux yeux des autres : hirsute, les yeux exorbités, le teint rouge, ruisselante de partout. « Vieille bonne femme hystérique, marmonna-t-elle. C'est ça que je suis devenue. » Elle pénétra dans le bureau de son ~~vieux~~ ~~complice~~ BIG boss, dont le regard sombre ne laissait rien présager de bon.

CHAPITRE 14

Les femmes parlent jusqu'à ce qu'elles aient quelque chose à dire.

SACHA GUITRY

Ce qu'elle dit à Daniel (prise 2)

Viviane avait bien conscience que son propre sentiment de culpabilité allait rejaillir sur Daniel. Qu'elle allait transférer son malaise sur lui pour amoindrir le sien, c'était inévitable. Et que ce n'était pas correct, pas correct du tout, mais qu'elle s'en foutait parce que, eille, il avait quand même quelque chose à voir avec le fait qu'elle avait échoué lamentablement à l'épreuve de maternité – ceinture noire.

Parce qu'elle avait été trop prise par le bordel de la maison, les lunchs, l'épicerie, la comptabilité, les classes, les demandes de ses clientes, les impertinences d'Adèle, les rencontres de développement d'affaires, les rencontres de parents, elle ne s'était pas rendu compte du désarroi de ses p'tits, ne s'était pas rappelé que les enfants *perçoivent* les mauvaises vibrations entre leurs parents, ne s'était pas aperçue que Florian s'engageait sur une mauvaise voie.

Daniel et elle avaient parlé de tout ça par ondes interposées, lui dans son appartement de fonction aseptisé, elle dans leur maison tellement-

chaleureuse-parce-que-vibrante-de-vie-mais-un-maudit-foutoir-pareil, unis par leur inquiétude parentale qui devenait leur seul trait d'union, Viviane en avait bien peur.

— J'ai bien peur que nos enfants soient notre seul espace commun, lui avait-elle lancé d'une voix désespérée, parce que juste l'idée de la dislocation de son couple la désespérait.

— Bon, encore les grands mots, Viv ! Es-tu certaine que c'est aussi pire que ça ? Mirabelle a pu exagérer.

— Franchement ! J'ai validé avec l'ami en question, un grand garçon maigre pis pâle, un vrai vampire, c'est sûr qu'y sort jamais de sa chambre, toujours collé à l'écran. Ses parents vivent sur Foucher, tu sais, de l'autre côté de Saint-Gérard...

— Je sais où est la rue Foucher, Viv.

— J'ai eu une discussion avec eux et apparemment, même si leur garçon joue des fois avec son père, ils étaient pas au courant qu'il passait ses nuits devant un écran. Je me demande...

Viviane s'arrêta net. Elle allait dire « Je me demande comment ils ont pas réalisé ça », mais elle en connaissait parfaitement la raison. Elle-même n'avait rien vu, n'est-ce pas ?

— Comment ça que j'ai rien vu, Daniel ? Le sais-tu ? Parce que moi, j'ai une p'tite idée. J'ai rien vu parce que...

Viviane se retourna vivement tant l'impression d'être observée était forte.

— Mirabelle ?

Le salon était vide, tout était calme, les enfants dormaient, le lave-vaisselle silencieux faisait son boulot, les voix atténuées des voisins lui parvenaient par la fenêtre ouverte qui donnait sur la terrasse tranquille. À l'autre bout du fil, la voix de Daniel lui parvint, ennuyée.

— Ça peut pas être si grave, Viv. On parle de Florian, quand même. Qui dort avec ses bas de soccer et ses gants de vélo.

Si ça continuait, il lui dirait qu'elle s'énervait pour rien, avec un « encore » sous-entendu. À deux doigts de la traiter d'hystérique. Daniel commençait à lui chauffer les sangs. Quelque chose remua au plus profond de Viviane, qui se matérialisa en un brouillard de forme humaine bientôt rejoint par deux autres formes semblables, volutes grises de femmes aux traits puissants, aux cuisses solides, aux seins arrogants, bouches ouvertes sur un éternel hurlement, des serpents en guise de cheveux, des larmes de sang giclant de leurs orbites écarquillées.

Les trois Érinyes, les trois divinités grecques du châtiment, les trois Furies de la mythologie descendirent sur elle. Mégère (la haine), Tisiphone (la vengeance) et Alecto (l'implacable), sorties des entrailles de leur mère, elle-même une déesse au caractère pas reposant, prirent tranquillement de la densité à mesure que se concrétisait la colère de Viviane.

— J'ai rien vu, Daniel, parce que j'étais trop occupée à acheter des fournitures scolaires pour trois enfants qui retournent à l'école, à faire marcher une maison de quatre habitants, dont trois sont pas encore rendus propres, à voir l'état de leur chambre...

Viviane entendait sa voix gonfler, elle avait déjà dit tout ça, elle n'amenait rien de nouveau sauf qu'une force obscure – Mégère ! – emplissait ses poumons de fiel, déployant ses noires ailes.

— ... tout en jonglant avec une business que j'essaye au mieux de faire rouler pendant que celui qui est supposé assumer son statut de père de mes enfants, censé être mon mari, mon partenaire de vie, mon meilleur ami, celui qui se dit mon coéquipier a choisi d'être ABSENT. Pourquoi ? Parce qu'y veut pisser plus loin que son voisin ! Ton ego surdimensionné prend toute la place !

— Là, t'exagères !

— TAIS-TOI, VER DE TERRE, SOUMETS-TOI AUX CRÉATURES QUI TE GOUVERNENT !

— Ben là... !

Tandis que Mégère s'adressait audit ver de terre outré, Tisiphone ourdissait dans l'esprit de Viviane son plan de vengeance.

— Je pense que je vais raccrocher, Viviane, t'es pas du tout dans un esprit de sain dialogue, d'échange constructif. On arrivera à rien...

Mégère, qui n'avait pas terminé son réquisitoire, enfonçait tous les clous qu'elle pouvait trouver.

— Adèle, tu te souviens de ta fille Adèle ? En plus d'être odieuse à chaque nanoseconde de sa vie, elle a vécu une poussée d'acné hormonale parce qu'elle a treize ans et que le retour en classe la stresse. Elle est rendue en quelle année, déjà ?

— Euh... ben...

— Deuxième secondaire, Daniel, c'est-à-dire beaucoup trop de gars niaiseux, beaucoup trop de filles vaches. Quant à la plus jeune de tes filles, Mirabelle, elle s'est pas fait d'amis de l'été parce qu'elle l'a passé dans sa chambre à lire des encyclopédies des années 1970 au lieu d'aller socialiser, et quand je la forçais, elle s'installait dans le maudit cabanon des Pouliot, tout ça parce qu'elle ressent beaucoup trop les choses, notamment ton absence, ma frustration – et le mot est faible ! –, et qu'elle a peur qu'on se sépare, figure-toi donc ! Peur que son frère partage aussi, si on regarde son comportement erratique de l'été.

Viviane prit une pause pendant que Mégère se replaçait l'aile gauche un peu déplumée, vu sa propension à gesticuler. Le souvenir des paroles de son fils, lors de la discussion qu'ils avaient eue, revint la hanter.



— Tu joues à quoi ?

— *Fortnite... Minecraft...*

— C'est violent ?

Il avait roulé des yeux.

— Relaxe, m'man. Je regarde des vidéos...

— Je comprends pas.
— Des vidéos où je regarde du monde jouer. Des youtubeurs comme Squeezie, d'autre monde...
— On dit pas d'autre monde, on dit d'autres personnes.
— D'autres *personnes* jouer en direct, des affaires de même.
— Mais toutes les nuits !
— Pfff ! Pis qu'est-ce que ça fait, on est en vacances !
— Pourquoi tu joues ?
Silence. Pesant.
— Florian ?
Il avait levé vers elle un visage désolé où brillaient des yeux tristes :
— Quand je joue, chuis ailleurs. Chuis pas ici. Chuis pas moi. De toute façon, ça dérange pas, tu t'en étais même pas rendu compte. Sans la grande trappe à Mirabelle...



Viviane revint à Daniel :

— Nos enfants ont choisi la fuite. Adèle avec sa quantité astronomique d'ami.e.s, Mirabelle, dans les encyclopédies, et Florian, dans *Fortnite*. Si on les laisse faire parce que *ça peut pas être si grave*, y vont fuir dans quoi ? Les drogues ? L'alcool ? La prostitution juvénile ?

— Là, t'exagères ! Je t'avertis, Viviane, je vais raccrocher. Je raccroche, là.

Royale, Alecto l'implacable prit la parole d'une voix caverneuse, glaçant les sangs de Daniel qui, à l'autre bout du fil, n'avait jamais entendu sa femme lui parler sur ce ton d'où toute douceur, toute chaleur avait disparu.

— C'est moi qui t'avertis, Daniel. Je te mets au courant de mes projets : je pars pour un mois (*mais kessé que je dis là, moi ? !*) en retraite professionnelle, un lac-à-l'épaule, si tu veux (*ah ben maudit, une idée d'Elsa !*). Après quelques mois d'activité, mon studio est sur le point de

saturer, je suis victime de mon succès (*c'est Reine qui serait fière de moi !*). Je dois prendre les décisions qui s'imposent (*discours très professionnel*) si je veux pas que ma croissance chie (*ou pas...*). Ça s'est souvent vu, c'est un des risques contre lesquels on nous avait mis en garde, au SAJE.

Viviane mesurait dix pieds dans son salon de Villeray. Ses paroles mettaient le feu à toutes les normes sociales dans lesquelles elle s'empêtrait depuis longtemps. Par la fenêtre, le vent s'était levé et gonflait les rideaux de tulle. Au bout du fil, Daniel alignait les jurons. Les trois silhouettes étendirent leurs ombres au-dessus d'elle.

Notre colère ne prendra fin que lorsque les rites de purification auront été accomplis.

Viviane déploya ses ailes, fit claquer son fouet :

— Je pars dans une semaine. Arrange-toi pour être ici, sinon je place les enfants en pension chez ta mère.

Une fois l'appel terminé – elle avait fermé le clapet à son mari –, elle se leva, vidée de toute énergie, mais légère, si légère. Une pensée la fit retomber lourdement sur le canapé.

— Où est-ce que je vais aller pendant UN MOIS ?

Au troisième verre de rouge, elle entendit au fond de son esprit résonner le claquement d'un fouet. Elle avait sa réponse.

Ce qu'elle dit à Jean-Marc

— Karl-Claudé, *lead création* ? Vraiment ?

— Les associés ont voté.

— Dans mon dos !

— T'as pas voix au chapitre, Reine, t'as toujours refusé mes offres de partenariat, t'as jamais voulu devenir associée.

— Pour garder ma liberté !

— Ben, tu l'as, ta liberté, et ça veut aussi dire se plier aux décisions de l'agence. ET sans chialer si possible.

— Je chiale pas, je...

— HA ! Tu râles, Reine ! Tu grimpes sur tes grands chevaux, t'es... T'es perchée, Reine, incapable de redescendre, c'est plus drôle, t'es devenue... *Oh God* ! Je te comprends plus, t'es devenue colérique, irritable, in-gé-
rable !

Reine recevait les épithètes comme des claques, *colérique*, *irritable*, sur chacune de ses joues puis la dernière, *ingérable*, comme une mornifle derrière la tête, une de ces mornifles dont sa mère avait le secret, de celles qui vous tombaient dessus à l'improviste quand on poussait sa patience à bout. Elle les écoutait, ces remontrances qui traduisaient si bien son humeur belliqueuse, hargneuse des derniers mois. Elle poussa un long soupir.

— T'as raison. Je suis tout le temps en tabarnak. Je me lève en tabarnak, je passe ma journée en tabarnak, je me couche en tabarnak. *Welcome to my world*. Pis toi, comment tu te sens ?

Il la fixa, surpris par ce brusque retournement.

— Ben... pas mal, merci.

— Ta dernière conquête ? Ophélie, c'est ça ? Ça va ?

— Euh, oui, ça va plutôt bien.

— Toujours capable de bander ?

Il gloussa.

— Toujours au garde-à-vous. Des fois avec un peu d'aide.

— Hum, oui, les petites pilules bleues. C'est donc commode pis d'agrément. T'as pas de panne ? De désir, je veux dire ?

— Euh, non.

— Tu dors bien ? Le moral est bon ? L'énergie, toujours dans le tapis ?

Jean-Marc lui jeta un regard ennuyé en agitant la main impatientement.

— Oui, oui, ça va, que je te dis. Coudonc, Reine...

— Vois-tu, Jean-Marc, on a le même âge, toi et moi, presque cinquante-six ans. Tu connais pas l'insomnie ni les problèmes de concentration, tu manges bien, tu digères bien, tu baisses en masse, merci à l'industrie pharmaceutique qui accommode... tes petites baisses occasionnelles, t'as un moral d'acier. Vois-tu, là où rien de bien frappant vient te troubler, à part une calvitie naissante, un début de ventre un peu bedonnant, un déficit auditif, une faible baisse de tes capacités athlétiques, une prostate capricieuse et des tests préventifs aussi déplaisants qu'une prise de sang et, ô horreur et damnation !, pauvre de toi, un *toucher rectal*, moi, j'ai affaire à un déséquilibre majeur hormonal qui me joue dans la tête. On dénombre plus d'une quarantaine d'effets négatifs reliés à la ménopause que j'énumérerai pas tous aujourd'hui, mais sache que j'en éprouve solidement au moins vingt-neuf. C'est beaucoup. Mais le pire, Marco, c'est le sentiment de deuil.

Je dois faire le deuil de la femme que j'ai été, et je parle pas de l'arrêt de mes capacités reproductives. Je dois faire le deuil du corps que j'ai connu, celui-là même que j'ai appris avec beaucoup de temps et d'effort à aimer. Je dois faire le deuil d'une certaine envie de partager ce corps, celui que j'ai toujours consenti librement à exposer, à offrir, à donner, et que j'ai juste envie de cacher aujourd'hui. Honnêtement, je sais pas comment ni quand ni même SI je vais être capable de me mettre toute nue devant quelqu'un à un moment donné.

Je dois faire le deuil de ma libido, cette dimension de mon être que j'ai beaucoup honorée, tu es bien placé pour le savoir. Je dois faire le deuil du plaisir sexuel comme je l'ai toujours connu, faire le deuil de cette partie de mon anatomie qui m'a procuré tant de plaisir et qui est cause aujourd'hui de douleur. Je dois faire le deuil de cette orientation sexuelle qui m'a toujours définie : je suis passée abruptement et sans mon consentement d'hétérosexuelle à asexuelle. Tout ce qui m'excitait si aisément auparavant me laisse, au mieux froide, au pire écoeurée. Je suis incapable de voir un

couple s'embrasser sans en éprouver une gêne. Arke ! Arke ! Pas avec la laaaaangue ! Comme une prépubère de dix ans.

Je te parle des nombreux deuils que je dois *processer*, Jean-Marc, sans que rien ni personne m'ait préparée à vivre ça. Je dois faire le deuil de la femme que j'ai été, et la transition est infiniment brusque, violente, cruelle. Ça fait beaucoup de renoncements en même temps. Alors, la représentation que tu as du problème et qui s'exprime dans des termes tels que « colérique, irritable, ingérable » m'apparaît, tu le comprendras, un peu réductrice de la réalité à laquelle je suis confrontée.

— Reine...

Elle leva la main pour l'interrompre, mue par une peine qui menaçait d'affluer. Nommer enfin ce qu'elle vivait en termes de *deuils* soulevait un voile, le maudit *brain fog* qui embrouillait parfois ses pensées.

— Je vais aller consulter, je vais ~~demander~~ exiger l'hormonothérapie en attendant que le « Trio Méno » de BIG Pharma soit disponible sur le marché. Mais en attendant, je vais prendre un congé sans solde d'un mois. J'ai besoin de...

— De te reposer, Reine, je pense que c'est une sage décision. T'es épuisée moralement et physiquement.

— Je suis pas *épuisée*, crisse, je suis MÉNOPAUSÉE. Coudonc, calvaire, as-tu au moins écouté ce que je viens de te dire ! ? À propos de mes deuils ? ? ? Peux-tu faire un minimum d'efforts de compréhension du langage, de compassion, d'écoute, de... Ah, pis, de la marde ! Tu diras ça à tes astis d'associés : « J'ai accordé un mois sans solde à Reine pour cause d'épuisement personnel et professionnel. Motifs : pompée, crinquée, en tabarnak. » On se revoit dans un mois !

Reine ouvrit la porte à la volée, aperçut la mine contrite de deux-trois *Chéries* qui, passant par là, n'avaient pu s'empêcher d'écouter. Elles voulaient voir en elle une méchante sorcière ? Elle n'allait surtout pas les décevoir. Reine se décoiffa, leur fit une grimace hargneuse, leur cria un

« Bouh ! » strident en se réjouissant de leurs petits cris apeurés, de leurs minois remplis d'effroi.

Juste avant de se diriger vers la sortie, Reine lança une œillade cauteleuse à Jean-Marc juste à temps pour saisir son air d'innocent et son haussement d'épaules en signe de « je-sais-ben-pas-ce-que-j'ai-pu-dire ». Elle s'était confiée à lui dans l'espoir qu'il comprenne ce qu'elle vivait. Manifestement, il ne comprenait qu'un seul langage. Avec le sourire, elle lui fit un majestueux doigt d'honneur qui, dans toutes les langues du monde, revêt la même signification.

Ce qu'elle dit à Alexandre

Depuis qu'elle est enceinte, tout le monde est gentil avec Martine. Maintenant qu'elle a rempli son rôle social à la satisfaction de tous, femmes complices, hommes rassurés, elle se sent validée à chaque instant sur ce choix hautement personnel, mais qui, déjà, appartient désormais à la collectivité. Depuis qu'elle fabrique son embryon, les portes s'ouvrent, les sourires fleurissent, les regards s'attendrissent. Martine ne cesse de répondre aux questions les plus incongrues de son entourage.

Sans gêne aucune, on s'informe de son plan d'accouchement : sage-femme ou médecin ? Maison des naissances ou hôpital ? Pas à la maison, toujours ? Allaitement ou pas ? Ah oui ? Vous êtes certaine ? Vous savez que le colostrum est in-dis-pen-sa-ble au nouveau-né, vous n'allez pas l'en priver, toujours ? Ah, vraiment ? Vous savez que l'allaitement peut déformer les seins pour toujours ? Couches jetables ou recyclables ? Lait maternisé bio ou régulier ? Vous en voulez combien ? Juste un ? C'est pas un peu égoïste ? Un quatrième ? C'est pas un peu inconséquent ?

Martine commence à en avoir plein son cass de devoir justifier chacune de ses décisions – qui ne concernent qu’elle, au demeurant. Martine n’est vraiment plus certaine de ses choix. Martine n’a pas reçu le mémo l’informant que son utérus était devenu l’affaire de tous...

Martine attend un enfant, l’essai féministe sur la maternité que lisait Elsa, lui tomba des mains. Le bruit sourd du livre tombant sur le parquet de la cuisine la réveilla. Elle s’était endormie en lisant, sa pomme à peine entamée brunissait déjà. Elle ne se reconnaissait plus : crises de larmes, fatigue incandescente qui l’obligeait à aller dormir, aliments interdits, nausées latentes. Elle coula un regard en direction de sa poitrine, qui était passée de cerises de terre à pamplemousses roses en un temps record. Elle qui avait toujours rêvé d’avoir les seins généreux de sa mère, elle était bien servie !

Le ding de son téléphone l’informa qu’une énième notification venait d’entrer. Alex, probablement. Alex qu’elle *ghostait* scandaleusement depuis ses trois tests de grossesse positifs. Alex qu’elle avait autant envie de rencontrer que d’aller manger un baril de 10 morceaux de PFK. Elle chassa bien vite la pensée du poulet, la nausée menaçait. *Mais qu’est-ce que je vais lui dire pour m’en débarrasser ?* se demanda-t-elle pour la centième fois. Le bruit strident de la sonnette d’entrée la fit sursauter. Passant en revue la poignée de personnes qui connaissaient son adresse – Adèle, Viviane, Reine, sa patronne, deux de ses collègues –, elle se hâta d’aller ouvrir.

Alex.

— Alex... ? !

— Tu réponds pas à tes textos. C’est quoi ? Tu veux plus me voir, c’est ça ? Quand on veut *ghoster* quelqu’un, Elsa, on s’arrange pour qu’il connaisse pas notre adresse. C’est la base, me semble.

Les bras croisés, il la défiait, le menton avancé, le regard lourd. Pas de bonne humeur. Elsa réprima l’envie de lui claquer la porte au nez, mais ça ne changerait rien. Autant battre le fer... Elle se mordit l’intérieur des

joues. *Note mentale à moi-même : ne jamais ramener chez nous un rebound.*

— Viens, monte.

Il grimpa les escaliers comme un tigre. En quelques bonds, il fut devant elle. Elsa recula instinctivement. *S'il me fait un câlin, il va tout de suite s'apercevoir qu'il y a quelque chose qui cloche avec mes seins.* Elle se détourna devant l'insistance de son regard.

— T'es belle.

Ben oui, mon teint est radieux, mes yeux sont illuminés par un bonheur intérieur intense, mes cheveux sont doux, épais et brillants parce que je suis blastée d'hormones de grossesse.

— Je suis enceinte... *Ta gueule, Elsa ! De trois mois... Qu'est-ce que.Tu.Fais ? ! Mais pars pas en peur... Où est-ce que tu t'en vas avec tes skis ? ! Il est de Louis. Ouf ! J'ai compté. Ça peut pas être de toi. Je suis enceinte de Louis. OK, ouf, c'est bon !*

— De... ton ex ? T'es certaine ?

— Oui. Avant qu'on se quitte. *C'est serré ! Ou un peu après. OK, c'est bon ! On s'était revus. Un peu après. Arrête d'insister, c'est louche ! Pis une autre fois après aussi. Remets-en pas !*

— Tu... Pourquoi tu m'as rien dit ?

Elsa réfléchit à toute vitesse. Ses menstruations, ses menstruations... *Avait-elle été menstruée au cours de ses fréquentations avec Alex ? NON, c'est bon !*

— Je viens juste de m'en rendre compte.

— Ben là, t'étais pas en retard dans tes règles ?

— J'ai jamais été régulière, c'est pas la première fois que je saute une couple de mois. *Ça va bien, you're on a roll ! Et il fallait que je parle à Louis avant.*

— Ah, ouin.

— C'est le père, tsé ? *Va pas là...*

— Y faut toujours bien qu'il soit au courant ! *Demande-lui donc son avis, un coup partie !*

— C'est sûr. Comment tu... Tu te sens comment ?

Il était si attendrissant, la tête penchée, un sourire ému flottant sur ses belles lèvres appétissantes qu'elle aimait mordre. Elsa les trouvait toujours aussi sexy bien qu'elle eût autant envie de baiser que de se commander un deuxième baril de poulet Kentucky. Elle se retint de lui raconter les symptômes désagréables du premier trimestre, passa sous silence son éternelle endormitoire, ses bouffées de tristesse, ses difficultés à se nourrir correctement. Tout à coup, la pensée surgit violemment dans son esprit. Et si l'enfant lui ressemblait ? ? ? ? Elle eut un hoquet.

— On a décidé de revenir ensemble, Louis et moi. *C'est bon, ça !* Comme tu vois...

Elsa recula de quelques pas, l'invitant à pénétrer dans son petit espace jonché de boîtes soigneusement emballées et identifiées. Elle ouvrit les bras :

— Comme tu vois, je suis en plein déménagement. *Briiiiillaaaant !* Je retourne vivre chez Louis, ben, enfin, dans notre maison. On va peut-être se marier. *Pousse pas !*

Estomaqué, Alex répétait bêtement tout ce qu'elle disait :

— Déménager... votre maison... vous marier...

— Je savais pas trop comment t'annoncer ça, là, mais je... On se verra plus jamais.

— Ben là ! Même pas en amis ?

— Franchement, Alex ! On a couché ensemble. Pis là, je suis avec un autre.

La figure d'Alex s'assombrit.

— Rien empêche qu'on reste amis, je suis resté ami avec toutes mes ex.

— Je suis pas certaine que... *Coupez-y ça net !*

— Quand t’auras ton bébé, je pourrais t’accompagner dans ton cardio-poussette ?

— NON ! *Crie pas comme ça !*

Elsa réfréna la panique qui montait. *Ben oui, chose, on va courir le risque que le bébé te ressemble comme deux gouttes d’eau !* Elle devait absolument fermer toutes les portes. Maintenant.

— Je veux plus te voir, Alex. Jamais.

Elle vit le chagrin traverser furtivement le visage de ~~son amant du père de son enfant de son ami~~ l’homme.

— C’est pas possible. Tu me rappelles trop la période la plus malheureuse de ma vie. *Ouch !* J’étais en peine d’amour. J’étais perdue. Tu m’as soulagée un certain temps, mais là...

Alex était soufflé. Il n’en revenait pas de ce qu’il entendait, et son incompréhension s’étalait sur son beau visage. *Envoye. Un pieu dans le cœur. Comme un vampire.* Elsa enchaîna, imperturbable malgré ses battements cardiaques :

— J’ai plus besoin de toi. *Bonne fille. Merci. Rajoutes-en pas.* Ça m’a fait plaisir. *Ferme ta gueule !*

Alex la dévisagea longuement de façon tout à fait malsaine. Elsa resta de marbre malgré le violent mépris qui jaillissait des yeux de ~~son amant du père de son enfant de son ami~~ l’homme. Elle s’agrippa à ses certitudes qui ne chancelaient pas, même à l’heure où elle franchissait d’un pas allègre l’interdit ultime : ne pas dire au père qu’il est le père. Elle les avait lues sur Internet, les objections qu’on pouvait lui faire : plus tard, ton enfant voudra savoir et peut-être même rencontrer l’homme qui est son père. Tu peux pas décider unilatéralement de la vie d’un enfant, c’est quand même lui, le père, il a le droit de le savoir. Il faut savoir d’où l’on vient pour savoir où l’on va. Il faut dissocier le rôle de conjoint et celui de père. Un enfant a besoin de ses deux parents.

En le regardant partir sans qu'il lui ait adressé de nouveau la parole, elle se félicita. Elle avait choisi son camp dès le début, le sien. Alex n'était rien pour elle, elle l'avait donc sorti de sa vie. *C'est mon corps. Mon enfant que je me rends malade à fabriquer, alors que lui a seulement fourni la semence.*

Une fois le calme retombé dans l'appartement, elle retourna à la table, reprit la lecture de son livre.

La charge maternelle³ commence précisément là : quand Martine est réduite à son corps. Et plus précisément à son utérus. On ne demande pas aux jeunes hommes de dix-sept ans s'ils désirent avoir des enfants plus tard. Pourquoi Martine, comme les jeunes filles au même âge, se sont toutes fait poser la question, comme si la maternité était un passage obligatoire, comme si c'était une norme identitaire non négociable pour toutes les femmes, alors que la plupart des hommes y songent seulement une fois dans une relation stable ?

Elsa se pencha, saisit le crayon qui servait à identifier les boîtes et encadra au stylo Sharpie les passages qui l'intéressaient et qu'elle voulait aborder avec Viviane et Reine.

Pour réussir sa vie, selon les barèmes qu'on lui inculque depuis sa tendre enfance, il a fallu que Martine trouve un homme et fonde une famille. C'est cette idée qui a servi en quelque sorte de précurseur au concept de charge mentale. La suite logique, c'est que Martine se sentira responsable d'organiser la vie familiale, toujours dans ce même souci de réussite.

Elsa s'endormit de nouveau, les mains tachées à l'encre indélébile, mais elle s'endormit paisiblement, pour une fois. L'anxiété qui lui étreignait le cœur s'était dissoute avec le départ d'Alexandre, flushée par sa décision maintenant irrévocable qui rendait caduque toute forme de questionnement. Elle pouvait maintenant s'atteler à d'autres recherches sur Internet.

Elle ne peut s'empêcher d'épier par la fenêtre de son ordinateur. Elle veut posséder toutes les informations qu'elle peut dénicher pour être au faite des tendances actuelles. Une femme avertie en vaut vingt. Et comme qui cherche trouve, elle en a pour son argent, elle trouve en maudit. La Grande Toile Mondiale regorge de trucs, astuces, conseils, recettes, systèmes, coups de cœur, recommandations en la matière. Elle tombe évidemment sur la « Méroïne » (créature fantastique mi-mère, mi-héroïne) des temps modernes qui, telle une Don Quichotte contemporaine, se garroche de tous bords tous côtés pour sauver et sa famille ET la planète.

Le lien entre nature et femme est organique. Mère Nature, Gaïa, Terre Mère, bref, toutes deux sont intimement reliées ne serait-ce que parce que toutes deux sont victimes des mêmes oppresseurs : le capitalisme et le patriarcat, aussi nuisibles pour l'une que pour l'autre. Pas étonnant que l'écoresponsabilité passe rapidement des épaules des politiciens et des activistes aux épaules de notre Méroïne qui lutte à son échelle contre le réchauffement climatique, les deux mains dans la pâte à pain sans OGM, les deux mains dans le tordeur jusqu'au coude, jusqu'au boutte.

Comme c'est généralement la Méroïne qui assume la responsabilité des achats et de l'approvisionnement, c'est donc à elle que revient la noble tâche d'analyser les étiquettes – et ce n'est pas qu'une mince affaire. Elle doit compter le nombre d'ingrédients, déchiffrer le lexique – elle s'en tient à la règle numéro un qui veut qu'on n'accepte que des noms d'ingrédients que notre grand-mère pourrait comprendre –, scruter la liste pour identifier les sucres cachés, calculer le pourcentage de la valeur quotidienne en sel, en gras saturés et trans, et celui des autres nutriments comme les vitamines, les fibres, les minéraux, les oméga-3.

Étudier le mode de culture et la provenance des aliments – le « Achetez local ! » est de mise, même si ça veut dire faire un détour de vingt-sept kilomètres pour mettre la main sur la seule patente à gosse pas faite en Chine –, mais ça, c'est seulement si Méroïne se déplace à vélo parce que c'est péché de brûler de l'essence inutilement.

Son gaz à elle, personne n'en parle.

De retour à la maison, c'est encore elle qui s'occupe du « fait maison », des produits ménagers, des cosmétiques et des vêtements par souci de réduire son empreinte écologique de sa tribu. Sur fond d'écran fleuri, elle publie :

- Ses couches cousues ;
- Son exfoliant à base de marc de café ;
- Son nettoyeur tout usage ;
- Son sérum spécial peau sensible ;
- Ses osties de lunchs magnifiques.

Et elle trouve le temps de faire ses chandelles aux huiles essentielles bio pis ses couronnes de Noël avec des canneberges, des branches de sapin et des oranges séchées.

Le DIY est bien meilleur pour la survie du monde !

Et après que Méroïne s'est concentrée bien comme il faut sur son implication citoyenne, qu'elle a accompli en championne les cinq travaux de l'ère du R : Réduire, Réparer, Recycler, Réutiliser et Réinventer, doit-on s'étonner qu'elle n'ait plus l'énergie de revendiquer ? Elle se résout, le poing rangé, rêvant de respirer l'air d'ailleurs, là où une foule de mesures sociales ont été mises en place il y a des décennies pour que les Méroïnes comme elle puissent vivre sans se faire mourir.

Comment ça se fait qu'on veut toutes aller vivre en Islande, en Nouvelle-Zélande ou en Scandinavie ?

– La narratrice

-
3. Le terme a été inventé par la journaliste Fiona Schmidt, un sujet dont elle parle abondamment dans son essai *Lâchez-nous l'utérus ! En finir avec la charge maternelle*. (Bibliographie complète en annexe)

OceanofPDF.com

CHAPITRE 15

Aimer les femmes intelligentes est un plaisir de pédéraste.

CHARLES BAUDELAIRE

La Galère 2.0

Assise à la table sur la terrasse de Reine, Elsa reprenait son souffle. Les boîtes vides entassées dans le hall d'entrée témoignaient des efforts des derniers jours, de la sueur et des angoisses surgies entre deux vagues de nausées bien senties. La grande chambre d'Adam mise à sa disposition – « le temps de te revirer de bord » – était à présent envahie par ses livres, des documents d'école et les vêtements qui lui allaient encore. Sa brosse à dents, ses crèmes étaient bien rangées par ordre de grandeur et de hauteur sur l'étagère en verre de la salle de bain à l'étage. Sa généreuse amie lui avait répété mille fois de prendre ses aises, d'occuper l'espace. Elsa vit approcher Reine, une tasse à la main.

— Tiens, je t'ai fait de la tisane digestive.

— Ouin... je sais pas. Je pense pas que David's Tea va venir à bout de mes nausées. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

Reine sourit.

— Des herbes. Inoffensives. C'est quand même pas de la thalidomide.

— Viviane arrive quand ?

Au moment même où elles évoquaient la troisième mousquetaire, elles entendirent le bruit du loquet de la porte donnant sur la ruelle. La cour aménagée de Reine, coûteusement conçue et entretenue par une équipe d'architectes paysagers, était bordée d'une palissade de bois coûteusement pensée et construite par la même équipe.

— Quand on parle de la louve !

Viviane fit une entrée fracassante. Le cheveu hirsute, habillée n'importe comment, elle tenait dans ses bras un grand bol et deux bouteilles de vin en équilibre précaire.

— Eh boy ! Ça te tentait pas de prendre un cabas, un sac d'épi...

Reine s'interrompit en voyant la mine défaite de la nouvelle venue qui lui ordonna, d'un ton sans réplique :

— Mets la salade au frigo, mais laisse les bouteilles ici.

Elsa prit la main de Viviane, la fit s'asseoir gentiment sur une chaise, lissa sa chevelure ébouriffée.

— Qu'est-ce qui se passe ? Crache !

— Eille, attendez-moi !

Reine revint avec deux verres. Viviane ouvrit la bouche et se mit à rire ou à pleurer, ce n'était pas très clair.

— Viv ?

— Daniel revient habiter à Montréal.

Un concert de cris et d'applaudissements accueillit les paroles de Viviane.

— Des détails !

— On veut tout savoir !

— Je lui ai posé comme un genre d'ultimatum. J'ai eu envie de lui donner un électrochoc. Je pense que ça va lui faire du bien, de vivre la monoparentalité un gros mois.

— La monoparentalité ?

— Pas pour le punir, mais pour le réveiller ! Les mots... Les mots ont pas donné grand-chose jusqu'ici. Alors que les actions, c'est autrement plus efficace. J'ai pris la décision de partir un mois et je l'ai placé devant le fait accompli. ÇA, c'est une situation qui l'oblige à se commettre, à réagir concrètement.

— C'est-à-dire ?

— Il faut qu'il reprenne le *beat* de famille, celui qu'il avait quand les enfants étaient plus jeunes, quand on avait les bras pleins, que je m'entraînais, que je travaillais, qu'il bûchait sur son interminable mémoire de maîtrise, sur ses publications spécialisées en plus de sa job. C'était plus effervescent et en même temps, plus égalitaire.

— Wouah ! Un mois, hein ?

— Tu vas aller où ?

— J'avais pensé aller chez ma mère...

— *Ohhh my Gaaawd !* comme dirait Adèle, viens passer du temps ici avec nous !

— Oh mon Dieu, un *trip* comme *La Galère*⁴, les enfants en moins !

Le visage de Viviane s'assombrit.

— C'est justement ça qui me brise le cœur. Les abandonner comme ça...

— Bon, bon, les grands mots ! Tu les *abandonnes* pas, tu les laisses avec leur père !

— Si tu devais faire une tournée de conférences ou animer des ateliers pendant une longue période, cette idée-là te viendrait même pas à l'esprit.

Viviane versa une autre rasade de liquide rosé dans le verre de Reine et dans le sien.

— Je sais bien. C'est comme le maudit lâcher-prise, c'est plus facile à dire qu'à faire. Je sais bien que je les abandonne pas au sens strict du terme, mais au sens figuré... Je me sens tellement mal, vous avez pas idée ! Ça fait treize ans que je suis mère, c'est mon identité, j'embrasse ce rôle-là avec toutes les fibres de mon corps. On peut quand même pas s'attendre à ce que

je m'en défasse pendant quatre semaines – QUATRE SEMAINES ! – sans que ça me fasse un pli !

Elle haussa le menton et le ton, en signe de défi :

— J'ai toujours fait face, je me suis toujours débrouillée, j'y suis toujours *arrivée* avec, ma foi, un bon équilibre. J'ai su préserver ma famille...

Reine poussa un grognement désapprobateur.

— Bon, ça y est, le laïus de la mère sacrifiée, glorieuse dans toute la difficulté de ses multiples rôles et tâches. Attention, c'est pernicieux, ça, ma Viv ! On le voit dans combien de séries et de films, le maudit narratif qui encense la force, la résilience, l'héroïsme des mères ? L'héroïne belle, compétente, intelligente, aimante, courageuse qui est capable de tout faire pis de tout réussir ! Un narratif qui normalise des constructions sociales de don et d'oubli de soi, faisant de la mère LE parent référent sur lequel tout repose.

— Ben là, c'est pas ça que j'ai dit !

— Je suis plus capable de voir la notion d'héroïsme accolée au rôle de la mère. Les femmes veulent pas être sacrifiées à l'autel de la maternité, maudite marde ! Les femmes veulent juste être des mères *nor-ma-les* capables de préserver leur santé mentale, physique, et de profiter des occasions professionnelles qui se présentent à elles ! On veut nous faire passer ça comme un éloge aux mères, mais dans le fond, c'est juste une façon de masquer les défaillances d'un système qui les abandonne : pas de politiques de santé des femmes, pas de congés égalitaires entre les deux parents, c'est beau de voir ça.

Viviane reposa brusquement son verre sur la table.

— Je lance pas un débat sur la condition féminine, Reine, je dis juste que j'ai de la misère à naviguer sur les eaux troubles de mon couple et de ma famille en déséquilibre, que j'ai pris une décision sur le *fly* en acculant mon mari au pied du mur, inspirée par des... des...

Viviane frissonna au souvenir des langues de serpents sifflant au-dessus de sa tête et de la joie malsaine qui avait alors irrigué ses veines.

— ... des énergies mauvaises...

— Les nerfs, Viviane ! C'est un esprit de rébellion qui t'habite, pas de sorcières malveillantes ou de fées maudites !

Viviane ne répondit rien, pas si certaine qu'elle n'était pas possédée à certains moments par des *visiteuses* de l'ombre. Un vent frais fit voler les feuilles qui tombaient à profusion. Elsa se levait à demi pour aller chercher sa veste quand Reine lança, d'une voix où perçait l'excitation :

— Si tu te gardais la première semaine juste à toi, et si tu prenais un des enfants à tour de rôle pour les trois autres semaines ?

Viviane fixa son amie, les yeux ronds.

— Sérieux ?

— Absolument, ma maison est assez grande. Et j'ai un petit Clic Clac, un modèle de divan qui s'ouvre dans le temps de le dire et qui sert de lit d'appoint qu'on installerait dans ta chambre.

Elsa se rassit et enchaîna, allumée par l'idée :

— Adèle voudra jamais partager ta chambre, mais elle pourrait partager la mienne ! Depuis nos trois jours de camping, elle me considère comme sa *BFF*. Enfin, une de ses douze ou treize *BFF*.

Le regard embué, Viviane regardait ses amies à tour de rôle.

— Avoir juste un enfant pour une semaine... Le rêve ! Ça fait tellement longtemps que j'ai pas passé du temps exclusivement avec chacun d'eux ! Je faisais ça quand ils étaient petits et j'ai oublié, ou j'ai pas eu le temps.

Son sourire illumina son visage comme les rayons de soleil irisent les nuages, faisant pétiller ses yeux et plisser son nez.

— Ohhhh, c'est tellement parfait !

— Bon, ben... je pense qu'il faut le *câller* !

Elles s'entreregardèrent.

— Des bulles, de la sauge, des chandelles !

La semaine de Mirabelle

— J’aime pas beaucoup ça.

Mirabelle fixait sa mère avec du reproche dans les yeux, mêlé d’inquiétude et d’une petite lueur de colère en autant que la petite soit capable d’éprouver de la colère, son petit cœur étant trop souple et doux pour durcir sous le joug d’un emportement quelconque. Elle tenait serré contre sa maigre poitrine le tome 12 de l’encyclopédie *Tout Connaître* portant notamment sur les Courants électriques induits, les Rayons cosmiques et l’histoire de *Moby Dick* abondamment illustrée.

— C’est juste pour une semaine.

— J’aime pas ça pareil. Moi pis toi ici. Papa et les autres à la maison. C’est comme dans la famille séparée de Prunelle.

— C’est la p’tite sœur de Pruneau, ça ?

— Maman, t’es pas comique ! C’est pas sa faute, elle est pas responsable du prénom que ses parents lui ont choisi à la naissance, bon ! Tu détournes la conversation.

— J’essaye d’alléger l’atmosphère, mon p’tit chou.

— Parce que t’as quelque chose de lourd à m’annoncer, c’est ça ?

Viviane réprima un soupir. Elle avait pensé que ses enfants seraient enchan-tés de passer une semaine en toute intimité avec elle loin du bordel de leur maisonnée, bien qu’elle-même ait dû surmonter un étrange sentiment de dépersonnalisation généré par le manque de chaos physique dans le foyer qu’elle squattait – LEGO sur lequel on marche, vêtements en tas sous les lits, chaussettes coincées sous les coussins du divan du salon, assiettes sales dans les chambres, verres et tasses sales dans l’évier *juste à côté* du lave-vaisselle, chaussures en tas sur le tapis de l’entrée.

La réaction de sa benjamine, pourtant la plus docile des trois, la désarmait. Il semblait que la responsabilité de leur désagrégation familiale lui retombait entièrement et exclusivement sur les épaules. Au lieu de dire à

sa fille ce qui émergeait tout naturellement – « C’est la décision unilatérale de ton père qui a déclenché toute cette marde », – elle répondit, de sa voix la plus douce :

— Bien sûr que non. Je vais essayer de t’expliquer. J’ai décidé de partir un mois pour laisser ton père replonger dans le bain familial, si on peut dire. Pour qu’il retrouve ses réflexes de parent. Je me suis dit qu’en le laissant tout seul avec vous autres, il allait...

— ... retrouver ses repères de père ?

— Exactement !

— Comme quand tu m’as lancée dans la piscine quand j’avais six ans pis que j’avais peur de plus savoir nager pis que tu m’avais dit que mon corps allait se souvenir de ce qu’il fallait faire un coup dans l’eau ?

— On peut dire ça, oui.

La petite eut enfin un sourire.

— Tu te bats littéralement pour rabibocher ton couple et sauver ta famille, et aucun effort est trop élevé pour ramener la paix au sein de ton foyer ?

— Pardon ? ? Ça vient d’où, ça ?

— ...

— Mirabelle !

— Du documentaire *Famille : Quand les conflits déchirent*. Fâche-toi pas, c’est sur le site de l’ONF, bon !

Le cœur de Viviane se serra à l’idée que sa petite regardait des documentaires beaucoup trop vieux pour son âge, mais qui correspondaient davantage à ses préoccupations que les émissions qu’on trouvait dans la Zone jeunesse de Tou.tv.

— En attendant, on a une semaine ensemble toutes seules toutes les deux. Qu’est-ce qui te plairait ?

— Lire.

— Toutes les deux, j’ai dit.

— Ben... Lire à deux ?

Viviane éclata de rire. Le programme de la soirée était donc décidé. Elles allaient descendre au sous-sol et s'installer dans la grande pièce que toutes deux allaient partager pour la semaine. Pour un soubassement, c'était charmant. Autrefois salle de jeu, puis salle familiale, puis salle de télé/exercice/bricolage et maintenant grande chambre d'amis, la pièce à vivre était savamment décorée à grands frais par une amie scénographe de plateau, lui avait raconté Reine. La ~~publicitaire~~ L'ex-publicitaire avait des relations des plus utiles dans le monde de la télé : styliste, scénographe, éclairagiste, dont elle avait mis les talents à contribution, elle-même n'ayant aucun talent pour créer le beau.

Viviane allait passer un samedi soir idyllique, étendue sur le lit, emmitouflée dans un jeté doux et confortable, Mirabelle bien calée contre sa poitrine, à feuilleter le tome 12 de l'encyclopédie et à tenter de répondre aux immanquables et innombrables questions de sa curieuse de fille curieuse.

— OK, mais après le chocolat chaud que je vais nous préparer.

Univers, niaise-moi pas !

Elsa n'en finissait plus de faire défiler les entrées des sites d'annonces en ligne. Kijiji, Louer.ca, Kangaloo, logisquebec.ca, LesPac, BonsLocataires, AppartMap, ClicAppart, PagesDesLocataires, sans oublier la section réservée à la location de logements du site DuProprio. Elle avait également publié une annonce sur les pages Facebook de regroupements de citoyens du quartier et s'était fait aller le *hashtag* #logement #location #appartementVilleray sur Instagram. En vain. Partout, on décriait la conjecture épouvantable du contexte locatif à Montréal. Les associations

des locataires de la province en faisaient leurs choux gras au détriment des mairesses qui commençaient à ne plus avoir de voix à tant s'égosiller et tenter de se justifier sur la question.

— Fallait ben que je tombe sur la crise du logement. Super.

Au pire du pire, elle s'exilerait en banlieue, mais l'idée de faire des kilomètres en transports collectifs avec un bébé dans les bras, un porte-documents sur une épaule et un sac à couches avec jouets et vêtements de rechange sur l'autre ne l'excitait pas plus qu'il faut. Elle repensa à ce que Reine avait dit au sujet de la notion d'héroïsme accolée au rôle de la mère, particulièrement ces mères déifiées parce qu'elles en menaient très très large. Un marathon auquel Elsa n'avait vraiment pas envie de s'inscrire.

Le catalogue des Netflix, Crave, Prime Video et autres diffuseurs de ce monde regorgeaient d'exemples : *Mères au travail*, *Duchesse*, *Une mère parfaite*, *Mom*, *Erin Brockovich*, *Maid*, *Coup de foudre à Manhattan*, *À plein temps*, *The Single Moms Club*... La liste des films et des séries mettant en vedette des héroïnes dotées de traits de caractère inhérents à toute mère seule – débrouillardise, courage à toute épreuve et amour infini envers sa progéniture – était incroyablement longue, de quoi se désennuyer durant ses soirées solitaires d'hiver quand elle serait si grosse que faire un pas devant l'autre deviendrait trop exigeant.

Vaguement nauséuse, elle avala un comprimé que sa nouvelle meilleure amie, la pharmacienne, lui avait prescrit, des cachets qui lui permettaient de réduire la fréquence et l'intensité de cet effet secondaire des plus désagréables, gracieuseté des modifications hormonales que son corps subissait.

— Reine a raison. Maudites hormones ! Tout est toujours de la faute des maudites hormones !

En grommelant, elle enfila ses chaussures de course. Un petit jogging jusqu'au studio de Pilates lui ferait le plus grand bien. Viviane la laissait utiliser les douches au sous-sol et lui permettait aussi de laisser des

vêtements de rechange dans la salle du personnel. Connaître la propriétaire avait ses avantages.

Luttant contre la fatigue, elle descendit au rez-de-chaussée de la maison silencieuse sans croiser aucune de ses colocataires. Elle ouvrit la porte et s'élança doucement sur le trottoir à petites foulées, scrutant les maisons d'un œil de faucon au cas où une pancarte À L O U E R aurait fait miraculeusement son apparition devant l'un ou l'autre des duplex et triplex en rangée.

Elle qui avait si souvent sillonné les ruelles arpentait à présent les rues, changeant de trajet lors de chacune de ses sorties dans l'espoir de voir apparaître le petit écriteau rouge et blanc qui calmerait l'anxiété logée en son sein tout à côté du fœtus. De nuit comme de jour, la question de savoir où elle allait vivre martelait son cerveau. Pour l'apaiser, Reine lui avait même proposé de les accueillir le temps qu'il faudrait, elle et Patof, le surnom qu'Elsa donnait au bébé en souvenir de la chanson que sa mère lui chantait, petite : « Oh Patof, Oh Patof Patof Blou », en attendant que l'échographie la fixe définitivement sur son sexe.

Elsa ne croyait pas en l'Univers ni en les vertus de ses réponses, mais elle lui avait tout de même *envoyé* la requête en bonne et due forme. « Univers, niaise-moi pas. Arrange ça au plus sacrant ! » Depuis qu'elle avait lu sur un blogue d'une coach que : « L'Univers peut souvent nous transmettre des messages par le biais de signes », elle ralentissait la cadence, ouvrait les yeux et les oreilles, à l'affût de son intuition pour être à même de saisir « le langage subtil des signes, qui peut vous aider à interpréter les conseils que l'Univers vous envoie ». Elsa ne voulait rien rater, se donnant toutes les chances de pouvoir décoder un éventuel message.

En entrant dans le studio, l'ambiance lumineuse et aérienne de l'endroit lui fit le même effet apaisant qu'à l'habitude. Elle salua Viviane et les quelques participantes déjà sur leur tapis, descendit au sous-sol pour se

doucher rapidement et enfiler ses vêtements d'exercice. Ses seins débordaient de partout, mais son ventre n'affichait que le renflement dû au ballonnement de soirée. À la fin du cours, qui lui avait fait un bien immense, sa fatigue la tenait au bord de l'évanouissement.

— Viv, si t'es en voiture, je monte avec toi, je me rendrai pas à pied, je te jure.

En riant, son amie la rassura, lui dit de l'attendre dans l'entrée, le temps qu'elle ferme le studio. Appuyée contre la porte, Elsa luttait pour garder ses yeux ouverts quand elle le vit, le signe que l'Univers lui adressait. Oh, un bien petit signe – l'Univers ne se pète jamais les bretelles en public – caché au centre du tableau d'affichage où étaient épinglées des dizaines de cartes professionnelles vantant les produits santé, les soins reiki, les savons maison et les chandelles en cire de soya.

Entre une annonce de chat perdu et un dépliant présentant des cours d'automne donnés au centre communautaire, le petit carré de papier où les mots magiques en gris se détachaient sur fond bleu lui fit de l'œil : LOGEMENT À LOUER.

Les détails de l'annonce écrits au stylo s'affichaient sous le logo, presque trop parfaits pour être vrais. Non seulement l'Univers lui envoyait un signe en pleine face, mais il avait également l'élégance de remplir à peu près toutes ses conditions. Plus direct que ça, c'était une intercession du frère André. Elsa s'empara de l'annonce et la glissa dans sa poche, réarrangeant les autres petites annonces sur le babillard pour camoufler le vide. Pas question que quelqu'un s'empare du message qui lui était personnellement adressé.

Une véritable catastrophe ambulante

Reine eut un choc en observant les *Chéries* qui frémirent en la voyant arriver. Les tuques orange ou noires avaient refait leur apparition sur les têtes, camouflant les belles ondulations effet plage de l'été. Elles avaient toutes l'air de sortir de la section Nouveautés du Simons en ligne : chemisier surdimensionné, pantalon taille ~~haute~~ cage thoracique, jambe large, coupe ample. Personne ne l'attendait. Personne ne savait qu'elle savait. Personne ne se doutait de la raison de sa présence à l'agence au beau milieu de son congé sans solde à moitié entamé.

Une Vanessa catastrophée l'avait appelée la veille, comptant sur sa capacité exponentielle de pogner les nerfs. Ce qu'elle avait fait illico. Reine s'était tellement indignée que Mirabelle avait interrompu sa lecture pour lui proposer une séance de méditation guidée en lui tendant le téléphone de sa mère : « Écoute Shemsî Husser sur YouTube, ça va te calmer. Maman l'aime beaucoup, elle dit que c'est rare comme de la marde de pape, une voix de Française qui tape pas sur les nerfs. Je pense que t'aurais le choix entre *Pacifier l'esprit* et *Cesser toute forme de lutte...* »

Les pas de Reine la guidèrent automatiquement vers son bureau, mais elle s'arrêta dans le couloir-qui-n'en-était-pas-un, fit mine de consulter son agenda électronique sur son téléphone. Appuyée contre le mur sous une sérigraphie répertoriée des célèbres cannes de soupe aux tomates de Warhol, elle ouvrit ses tentacules internes pour capter l'ambiance. D'abord les sons : bruissements de conversations téléphoniques, tac-tac frénétique des ongles manucurés sur un clavier, rires, cafetière espresso en marche. Les odeurs : vagues relents de toasts matinales et de poisson-source-conseillée-d'oméga-3 de la veille. La vue : des *Chéries* pressées, portables dans une main, tasse d'infusion dans l'autre, têtes penchées sur des documents, yeux rivés à l'écran. Dans son champ de vision périphérique, elle aperçut la silhouette de l'être (abject) sur qui elle allait jeter (vomir) son opprobre.

La porte du bureau de Jean-Marc s'ouvrit. Il parut surpris de la voir, mais ne lui adressa pas la parole, trop pressé de se rendre à un rendez-vous très important avec un BIG client. *Tant mieux*, se dit Reine. *Il était à l'heure*. Le plan, élaboré l'avant-veille avec Vanessa selon l'horaire du BIG boss, suivait son cours. Elle soupira d'aise. Il n'y a rien de plus frustrant que de voir contrarié son besoin d'exploser. Toujours discrètement, elle se dirigea vers son bureau. Claudia n'y était pas.

Reine ouvrit son tiroir à filières, trouva celle qui l'intéressait. Elle consulta rapidement ses notes. Tomba sur le passage qu'elle cherchait. Tout y était. Ne restait plus qu'à attendre Jean-Marc et à le traîner dans le bureau de Karl-Claudiel, qu'elle entendait bien piner dans un coin comme la coquerelle qu'il était. Satisfaite, elle se dirigea vers la cuisine, d'où montaient de délicieux effluves de café. Elle s'y installa, attendit.

Son attente fut de courte durée, toujours selon le plan élaboré l'avant-veille avec Vanessa. Bien installée à une table devant sa filière et un café – de la caféine à seize heures, quelle horreur ! –, Reine vit revenir Jean-Marc, qui n'avait pas débordé de son temps imparti avec BIG client. Vanessa avait pris d'assaut le créneau horaire de la prochaine heure, Reine ne savait sous quel prétexte, mais peu lui importait. Ce qui comptait, c'était qu'elle se vide le cœur ET qu'elle coince l'animal : une pierre deux coups.

Avec la lenteur sinueuse du serpent qui glisse avec assurance vers sa proie, Reine se dirigea vers le bureau de Karl-Claudiel. Elle savait que Vanessa la suivrait, accompagnée de Jean-Marc, probablement plus ennuyé que surpris. Jean-Marc ne se surprenait plus des frasques de Reine. De toute façon, sa réaction ne lui faisait pas un pli, c'est elle qui menait la danse. Trois petits coups secs frappés à la porte et Reine entra dans l'antre de Karl-Claudiel sans se faire inviter.

— Reine ! Euh... ! Qu'est-ce que tu...

— Tu vas le savoir ben assez vite. Reste assis.

Karl-Claudiel prit sa figure offusquée, celle d'un sang royal bousculé par une roturière.

— Ben voyons...

— On attend deux invités. Ahhhh, les voilà.

Reine alla refermer la porte derrière les nouveaux venus : Vanessa, la mine renfrognée, et Jean-Marc, l'air ennuyé comme elle l'avait prédit.

— Mais qu'est-ce que...

Reine interrompit Karl-Claudiel d'un ton cinglant.

— Toi, tu la fermes pis tu m'écoutes. Tu parleras après.

Outré, son collègue se cala dans sa chaise de directeur, d'associé et de *lead création*, les lèvres aussi pincées que s'il avait la bouche pleine d'épingles pour faire son bord de pantalon.

— Vanessa m'a appelée avant-hier pour me mettre au courant des derniers développements concernant le travail de recherche nominale pour le nouveau produit de BIG Pharma.

Reine s'exprimait dans un beau staccato autant pour contenir sa fureur que pour énoncer clairement des faits à propos du projet qu'on lui avait retiré de façon cruelle, jugeait-elle, comme une grosse bolée de *Fancy Feast Plats en sauce Festin de saumon* à un chat affamé.

— J'ai donc vu tes propositions de noms. Et LE nom qui a été retenu.

Karl-Claudiel ouvrit la bouche, mais mal lui en prit.

— Tu la fermes !

— Reine !

— Toi, t'écoutes ! Laissez-moi venir à bout de mon propos, pis vous commenterez après. Ça sera pas long.

Elle inspira profondément. *Le cœur va me sortir par la poitrine pis aller boxer la face de prépuce que j'ai devant moi.* Elle prit sur elle et se mit en mode présentation.

— Permettez-moi de remonter en amont dans le projet alors que j'en étais au stade de recherche sur la ménopause, recherches qui m'ont menée

aux travaux du gynécologue Robert Kistner en 1964. Je vous cite ses déclarations.

Reine prit une feuille dans la filière, chaussa ses lunettes et lut à une assemblée captive, et non captivée :

— « Nous gardons les femmes trop longtemps – elles devraient toutes mourir peu après quarante-cinq ans. » Il poursuit en expliquant : « Les femmes sont les seuls mammifères femelles à vivre au-delà de leur utilité reproductive. C'est donc selon cette norme évolutive qu'elles vivent trop longtemps. Mais puisque nous les gardons, nous devons reconnaître qu'à la ménopause, elles vivent dans un état de déséquilibre hormonal, et nous devrions le traiter. »

Reine regarda la petite assemblée par-dessus ses lunettes. L'air coincé de Jean-Marc, la mine amusée de Vanessa, la figure congestionnée de Karl-Claudel. Elle poursuivit, gardant son punch pour la fin.

— Deux ans plus tard, soit en 1966, les travaux de Robert Wilson, un gynécologue de New York, ont perpétué la croyance que le traitement hormonal pouvait aider les femmes à rester, et je cite : « ... pleinement féminines – physiquement et émotionnellement – aussi longtemps qu'elles vivront ». « À cinquante ans, écrivait Wilson en 1963 pour le *Journal of the American Geriatric Society*, il n'y a plus d'ovules, plus de follicules, plus d'œstrogènes – une véritable catastrophe ambulante. Mais avec des œstrogènes continus, les seins et les organes génitaux ne se ratatinent pas. Ces femmes seront beaucoup plus agréables à vivre et ne deviendront pas ternes et sans charme. »

Jean-Marc eut un petit rire nerveux, aussitôt réprimé par le regard assassin de Vanessa. Karl-Claudel, lui, se tamponnait le front avec un très chic carré de poche en lin monogrammé. Reine s'humecta les lèvres et poursuivit :

— Wilson a publié un livre qui a connu une grande popularité, et dont le titre est : *Feminine Forever*. « Féminine pour toujours », si on traduit

littéralement. Ça vous sonne une cloche ?

Un silence de mort assomma la petite assemblée. La figure satisfaite de Vanessa, la mine abasourdie de Jean-Marc, l'air désespéré de Karl-Claudel.

— Le nom que tu as recommandé à BIG Pharma, le nom qu'ils ont choisi de donner à leur trio de produits s'appelle « *Forever Femme* ». Non seulement c'est une honte parce que ça réduit la femme à une partie de son anatomie, mais c'est du plagiat gros comme le bras !

Karl-Claudel s'éjecta de son siège en s'arrachant la tuque.

— *Come on !* J'ignorais totalement...

— Faux ! Vanessa t'a remis toutes mes notes de recherches, dont celles que je viens de lire.

— On a fait toutes les vérifications d'usage, hein, Vanessa ?, dans l'OPIC⁵, dans la Base de données sur les marques de commerce canadiennes, dans le Registre des entreprises...

— Même si le nom est pas enregistré actuellement comme une marque de commerce, c'est du plagiat pareil. T'es pas allé chercher ben loin, hein, mon ti-Claude ? Tu t'es servi du titre qu'un bonhomme misogyne des années 1960 a donné à son livre qui vantait les vertus du traitement hormonal, pis pas pour le mieux-être des femmes, ne-non, mais pour que ces « catastrophes ambulantes » soient endurables, pour que leur vagin lubrifie encore, qu'elles soient encore baisables, encore bonnes à quelque chose !

— Bon, je pense qu'on a compris ton point, Reine. L'interjection sévère de Jean-Marc n'eut aucun effet sur sa collègue qui poursuivit sa charge de plus belle.

— T'as vraiment tiré tout le jus que ton cerveau était capable d'éjaculer en écrivant ton argumentaire de création !

Argumentaire de création : L'argumentaire de création est un court texte qui présente une proposition de logo, de visuel ou de nom. Il est rédigé par un.e

concepteur.trice en collaboration, si besoin est, avec le.la designer artistique et s'adresse aux clients. Il a comme objectif d'obtenir l'approbation de ces derniers afin de poursuivre le projet dans la ligne conceptuelle proposée. (Bref, aligner les raisons du pourquoi et du comment des choix créatifs en se croisant les doigts pour que le client embarque dans la proposition et signe le chèque.)

Reine sortit une autre feuille de la filière mauve et lut, d'une voix pompeuse :

— « *FOREVER FEMME*. Le nom s'attache à la promesse du produit plutôt qu'aux effets néfastes qu'il traite : être femme pour toujours, malgré les aléas de la nature. » Ça continue : « Transcender l'aspect négatif de la ménopause pour se concentrer sur le côté positif d'être femme. » Je pisse dans mes culottes ! Ah oui, celle-là, je l'aime bien : « L'utilisation des deux langues permet de rejoindre un plus vaste public, tout en employant deux mots très simples que tous peuvent aisément comprendre. » L'ayatollah de la loi 101 t'arracherait la face ! Ahhhh, et ce p'tit bijou de grand n'importe quoi : « L'allitération (les deux mots commencent par un "F") rend le nom punché, capte l'attention et facilite la rétention. »

— REINE ! C'est assez !

L'interpellée se retourna vivement, faisant face à Jean-Marc, dont le teint rougeaud n'augurait rien de bon.

— Tu vas demander une réunion d'urgence avec BIG Pharma, j'espère ? Tu vas rectifier les faits ? Tu vas...

— Je ferai rien de tout ça. Premièrement, on parle d'un livre qui date de cinquante ans. Deuxièmement, ce livre est sorti dans un tout autre contexte qui a rien à voir avec le produit dont on parle aujourd'hui. Troisièmement, leur CA a approuvé.

— Ahhhh, si une gang de vieux morons misogynes a approuvééééé, ça se justifie mieuuuux !

— Je comprends que tu sois frustrée par rapport à ce compte-là, mais y a rien qui légitime le fait d'annuler un travail fait dans les normes et de

recommencer à zéro. Surtout, on aurait l'air de quoi ? !

Reine avait bloqué au mot « frustrée ». Le reste s'était perdu dans un bruit blanc. *La rage*, se dit Reine, *ne fait pas voir rouge, ça fait entendre blanc*. Tout à coup, elle se sentit vieille, usée. *Invisible, inaudible*. Pourquoi se mettait-elle dans cet état juste parce qu'un trou de cul paresseux et incompétent s'en sortait avec même pas une réprimande tandis qu'on la punissait, elle ? Qu'on lui enlevait les projets intéressants, qu'on lui ôtait toute crédibilité en la traitant de « frustrée » ? Sa rage retomba d'un coup. Rapidement, son corps fut couvert de sueurs froides. Est-ce que « *Forever Femme* » réglerait ça aussi ? Les bouffées de rage, de sucre, de chaleur, de sueurs froides ?

— OK. Je comprends.

Toujours face à Jean-Marc, Reine ouvrit les bras, fit une demi-révérance et eut un petit rire rauque.

— C'est donc sans joie et sans préavis que je te remets ma démission officielle avec effet immédiat. J'enverrai chercher mes affaires sous peu.

La petite assemblée se figea. L'air dévasté de Vanessa, la mine discrètement victorieuse de Karl-Claudiel, le visage violacé de Jean-Marc.

— Tu te souviens de notre deuxième voyage à Paris, du restaurant Le Lapin Rose à la Butte Montmartre ?

Jean-Marc ne réagit pas.

— Notre serveur, un Breton dans la vingtaine, nous avait cité sa vieille grand-mère...

Jean-Marc fixait un point derrière elle. Il l'ignorait. Elle sut qu'il était furieux.

— « Quand faut y aller, faut y aller. »

Reine prit la porte, la referma doucement derrière elle dans un état d'apesanteur. Épuisée. Les *Chéries* tournoyaient autour d'elle dans leur ballet de Servantes écarlates, l'ambiance était électrique, on se préparait pour le 5 à 7 d'usage. L'agence lui apparut dans sa nudité de vieil amant

débandé, les sous-vêtements aux chevilles, la peau fripée, une petite odeur corporelle de suri. Au moment de franchir la porte, elle lança un vigoureux *fuck off* ! adolescent. La vieille frustrée irait voir ailleurs si elle y était.

-
4. Série télévisée créée par Renée-Claude Brazeau et diffusée à Radio-Canada entre 2007 et 2013, dans laquelle quatre amies décident de vivre ensemble dans une maison avec leurs enfants, sans hommes.
 5. Office de la propriété intellectuelle du Canada.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 16

*When you're a star, they let you do it.
You can do anything. Grab'em by the pussy.*

DONALD TRUMP

La semaine de Florian

Son garçon n'était pas compliqué. Au fond, tout ce qu'il désirait, c'était dépenser son énergie. En étant loin de ses sœurs, il occupait la place qui lui revenait, c'est-à-dire toute. Il brillait aux repas, taquinait Reine et Elsa, ce qui arrivait souvent depuis que Reine ne se rendait plus à l'agence. Volubile, Florian répondait aux nombreuses questions d'Elsa qui, selon ses dires, ne connaissait absolument rien du monde des garçons, rappelant qu'elle était enfant unique et qu'elle travaillait dans un collège secondaire privé pour filles.

Viviane ne se souvenait pas que son fils puisse être si solaire. Bien que sa jumelle soit une petite souris discrète, elle retenait l'attention plus que son frère, finalement, avec ses questions, ses commentaires, ses sujets de conversations hors norme. Pour se faire remarquer, Florian avait dû s'éclipser au point de disparaître complètement à ses yeux, Viviane s'en rendait bien compte.

Ces heures de *gamer* passées devant l'écran avaient été sa façon à lui de disparaître complètement du radar parental, ce qui avait été assez aisé pour lui, vu l'indisponibilité momentanée de sa mère et l'absence de son père. Heureusement, depuis le retour de Daniel, père et fils avaient rétabli une relation tissée serré, dénouant une situation qui aurait pu devenir incontrôlable n'eût été l'inquiétude de Mirabelle.

Son fils avait retrouvé ses repères si rapidement que Viviane en était jalouse. Dans le temps de le dire, Florian était redevenu ce garçon vif, toujours pressé de se jeter dans une joute de soccer avec la joie effervescente d'un chiot à peine dompté ou d'avaler les kilomètres, juché bien droit sur son vélo de compétition. Tant que ça roulait vite, tout allait bien pour lui. Si seulement elle pouvait retomber sur ses pattes avec autant de facilité, songeait Viviane, reprendre là où les choses en étaient avant la désertion de Daniel, avant sa propre décision de lancer son entreprise...

En discutant régulièrement le soir avec l'une ou l'autre de ses colocataires autour d'un verre de vin ou d'une tisane, elle se rendait bien compte que cette crise était un signal d'alarme révélant que tout n'allait pas si rondement. La situation dysfonctionnelle dans laquelle Daniel et elle se trouvaient l'avait obligée à *nommer* ce qui l'entravait. Reine citait souvent Camus : « Mal nommer les choses ajoute au malheur du monde. »

Encouragée par son amie, Viviane avait rectifié les significations qu'elle donnait à ce qui lui importait. Être responsable ne signifiait pas prendre toute la charge mentale, aimer sa famille ne voulait pas dire oublier ses libertés individuelles au profit du bonheur du groupe. Le tout n'était pas nécessairement supérieur à la force de chacune des parties.

Dans les estrades des parcs où étaient disputées les parties de soccer de Florian, Daniel et elle avaient parlé d'abord à bâtons rompus, puis abordé peu à peu leurs difficultés avec la raideur des gens qui ont perdu l'habitude d'être intimes. Bien qu'elle ait été toujours en colère contre lui, Viviane

avait été soulagée de l'entendre dire qu'il appréciait de plus en plus son rôle de consultant au sein de la fonction publique fédérale.

— Ça me prend quasiment autant de mon temps, mais ça me laisse plus de latitude.

— Je comprends, je vis la même chose depuis que je suis à mon compte. Je suis plus occupée, mais plus...

— ... libre.

— Exactement. Plus anxieux, mais plus...

— ... en accord avec toi.

— En plein ça.

Ils avaient échangé un sourire complice que Viviane avait aussitôt regretté, car Daniel, encouragé par ce qu'il avait interprété comme une ouverture, avait voulu remettre sur le tapis leur arrangement « de mois séparé ». Aussitôt, Viviane s'était refermée, avait entendu dans son esprit claquer un fouet, vu l'ombre d'Implacable se percher sur son épaule. Un casque ailé pesait sur sa tête et un carquois rempli de flèches empoisonnées pendait à son flanc. Bref, elle n'avait rien voulu savoir.

— Je veux rien savoir. C'est-tu si compliqué de respecter mon choix ? On a déjà plus de la moitié du mois de fait, pis tu vois le bien que ça fait ?

Après la partie, elle n'avait pu s'empêcher de cuisiner Florian pour s'enquérir de l'organisation parentale. Comment son père s'en sortait-il ? Quelle n'avait pas été sa surprise d'apprendre que ce « pauvre Daniel » délaissé par sa femme s'en sortait le mieux du monde.

— Mamie vient souvent nous laisser de la bouffe, de la lasagne, du pâté chinois, des bouillis, ses fameuses ailes de poulet piri-piri, miam ! Pis matante Pam est venue une couple de fois faire le lavage...

— Par-re-don ?

— Pis Lorraine aussi vient...

— Euh... Lorraine qui reste à côté ?

— Oui, elle vient souvent nous porter des affaires.

— Apporter. On dit apporter.

Parce que la mère, la belle-sœur et la voisine préparaient des petits plats pour la famille et voyaient à l'organisation de SA maison, maintenant ? ? ? Viviane fulminait encore lorsqu'elle avait rapporté la chose à ses coloc, le soir même. Faisant front commun, toutes s'étaient indignées en apprenant que ce « pauvre Daniel » délaissé par sa femme avait un bataillon de bonnes âmes féminines toutes prêtes à lui rendre service. Elsa s'emporta :

— Non, mais c'est quand même incroyable ! D'un côté, on a le pauvre Daniel délaissé par sa femme, la maudite pas fine, et de l'autre, le père héroïque parce qu'il s'occupe de ses enfants ! On va quand même pas lui remettre une médaille olympique ? En tout cas, la barre de l'héroïsme paternel est basse en maudit.

— La barre est basse... mais c'est pas un peu la faute des mères-à-tout-faire qui se sacrifient sur l'autel de la famille parfaite ?

Viviane fronça les sourcils.

— Me vises-tu en disant ça, Reine ?

Reine étouffa de justesse un « Si le chapeau te fait », mais préféra garder le silence. Une fille sait quand il vaut mieux ne pas s'aventurer en terrain miné.

— Je me sens concernée. Parce que si j'avais suivi le plan de Daniel, c'est-à-dire m'exiler à Ottawa avec les enfants...

Viviane eut un grand frisson d'horreur.

—... et j'aurais pu la prendre, cette décision-là. L'ancienne Viviane aurait suivi au nom de l'amour, de ses principes de fidélité, de ses valeurs familiales. Et ça aurait été *acceptable*. Si j'avais suivi, je l'aurais fait dans une optique de perfection, d'idéalisme de mère performante, comme celles qu'on voit à la télé, dans les revues.

Elsa hocha la tête :

— Sur les réseaux sociaux. Partout !

Reine ajouta non pas son grain de sel, mais sa boule de fiel :

— Partout sauf dans la vie. C'est plus de l'idéalisme, c'est de la psychose collective, c'est s'enligner direct dans le mur parce qu'on veut atteindre l'inaccessible étoile, viarge !

La pluie automnale criblait les fenêtres, trouant le silence confortable qui s'était installé dans le salon. Au bout d'un moment, Elsa se leva, vida le restant du contenu de la théière dans les tasses.

— Une chance que t'as pris une décision inacceptable, Viv, sinon, je vous aurais pas aussi bien connues. T'aurais fermé ton studio, je serais condamnée à vivre dans un trois et demie avec un homme que je connais pas parce qu'il est le père de l'enfant que je porte.

— On a eu aucune influence sur ta décision, quand même. Non ?

— ...

— Oui ?

Elsa sourit.

— Oui.

— On t'a pourtant donné des arguments contraires.

— Oui, mais sans me juger.

— C'est ce que font les amies.

— Je connaissais pas ça, avoir des amies. Mes compétences sociales sont plutôt limitées, vous l'avez sans doute remarqué.

Les yeux d'Elsa s'embruèrent.

— Et vous avez juré d'être là pour Patof et moi. C'est pas rien, quand même...

— Ah non, tu vas pas recommencer à brailler !

— Maudites hormones !

#LaVieDesAutres

Tu l'as remarqué, évidemment. Ce serait dur de ne pas le faire, surtout que tous les sites que tu consultes – #mereaboutte, #viedemaman, #mèresansfiltre, #maman_urbaine – en parlent. À l'autre bout du prisme, les « mamans à suivre », des

mères drôles et inspirantes qui vivent à la campagne entre poules, vaches et trâlée de p'tits, qui « captent ces petits instants tout simples qui ajoutent de la magie dans la vie de famille », qui nous présentent des recettes faciles, mais toujours délicieuses – #mamansdetrois_et_heureuse, #famille-monamour, #momforlife – et qui n'abordent jamais le plus petit bout d'ongle d'orteil de la question.

Tu vas au parc, tu le remarques. Tu vas à l'épicerie, tu t'enfarges dedans. Sur les réseaux sociaux, c'est viral. C'est insidieux, ça te rentre entre le corps et la chair, ça te joue dans la tête et sur le système nerveux. C'est une idée encore trop bien ancrée : croire que monsieur est le seul soutien de la famille et que s'il s'occupe des p'tits, c'est un véritable héros.

Ah oui, donner des médailles aux pères qui s'impliquent !

Les vidéos de pères sur TikTok qui vont au parc, qui changent des couches... Tu les entends, les commentaires lancés en bouche de trou de cul de poule : « Hoooon, c'est tellement *cuuuute*, un père qui s'occupe de ses enfaaaaants ! »

C'est parce que toi, tu fais ça pas mal tout le temps sans que personne lève un poil de sourcil ?

Le *privilège des pères* est cette petite chose insidieuse qui fait qu'ils reçoivent des éloges pour simplement... être un parent.

Il a donné le biberon à Joséphine ? Quel père génial !

Il s'est occupé de Gontran pendant que maman prenait son bain ? C'est si généreux !

Les hommes qui s'occupent de leurs enfants, c'est encore trop souvent considéré comme un boni, un p'tit plus que t'aurais gagné à la loto. Sur ton lieu de travail, on te regarde avec commisération – et un brin d'exaspération – si tu traînes le p'tit dernier qui a la goutte au nez, un peu de fièvre, le teint blême et le mot MALADE étampé sur le front. Tu l'occupes comme tu peux, pauvre ti-chat, crayons à colorier, films sur ta tablette entre deux réunions, tirillée entre la culpabilité et la contrariété.

Mais si ton mari/conjoint/chum/partenaire de vie s'en charge : « Oh que c'est mignon, quel dévouement ! » Le regard qu'on lui porte est chargé d'admiration : quoi ? Lui, déjà si occupé, a en plus la force de s'occuper d'un enfant malade ? Un vrai Superman.

Quand tu sors avec tes amies, on te demande s'il « garde » les enfants.

Quand il se lève la nuit, on te fait remarquer à quel point « il t'aide ».

Remettons les pendules à l'heure. Avant de déclarer les pères vainqueurs, examinons la question de plus près.

Dans la catégorie du meilleur père dans le règne animal, un petit singe de l'Amérique du Sud, appelons-le Roger, semble s'imposer comme un solide aspirant au titre.



ROGER

À l'inverse de la majorité des primates, le travail de Roger, c'est de s'occuper du bébé, et c'est un travail qu'il prend très au sérieux. Maman, appelons-la Guylaine, l'allait, mais c'est Roger qui le trimballe partout avec lui dans la forêt. C'est aussi Roger qui a la responsabilité de faire la toilette du p'tit, et c'est lui qui sera responsable de le nourrir quand il aura délaissé le sein maternel. Les scientifiques ont conclu que quand Roger s'occupe du bébé, Guylaine a une chance de se remettre plus rapidement, ça lui permet de conserver son énergie.

No shit, Sherlock.

Tu n'es pas scientifique, mais n'en déplaie aux Richard Martineau de ce monde, qui crieront à l'outrage devant ce « portrait caricatural de militantes exaltées⁶ », ça prend pas la tête à Papineau pour tirer les mêmes osties de conclusions : quand Roger s'occupe du bébé, Guylaine se remet plus facilement.

La médaille, toutes catégories confondues, revient donc à Roger.

Une chance que #Lhomme_descend_du_singe. Tout n'est pas perdu. Dans cinq, six décennies, ça devrait être réglé. Les pères pourront s'occuper de leurs enfants de façon aussi fluide, organique, simple et naturelle que les mères sans susciter des *oh !* et des *ha !*, des *halte-là !*, *halte-là ! les vrais bons pères sont là !* de la part d'une société blanche hétérosexuelle occidentale toujours six, sept trains en retard sur les comportements sociaux et les singes douroucoulis. S'ils ne sont pas en voie d'extinction d'ici là.

– La narratrice

Perles de sagesse de la ménopause

Les femmes étaient bien installées sur leur tapis, certaines allongées, d'autres, assez souples pour être assises ET à leur aise, dos droit, abdos de fer. Les femmes plus jeunes, il va sans dire. Et plus minces, pensait Reine, dont le tour de taille – elle qui s'était toujours vantée d'en avoir une ! – s'était épaissi au cours des derniers mois. Mois non pas passés à s'empiffrer de cochonneries délectables et d'alcool au taux de sucre effarant – si au moins son corps reflétait les plaisirs de la chair ! Ne-non, c'était une (énième) gracieuseté de ce passage de vie tant honni, cause pour laquelle elles étaient entassées dans le studio depuis le début de la soirée.

Après la classe de Viviane, centrée sur le périnée et ses innombrables possibilités de renforcement, Reine avait offert à des participantes attentives la présentation sur laquelle elle s'était tant échinée, et qui n'avait récolté à l'agence que murmures désapprobateurs et regards suspicieux.

Emma, de BIG Pharma, n'ayant pu – ou voulu – participer à l'atelier « Survivre à la ménopause », Reine avait ajouté à sa présentation les notes de la gynécologue. À sa grande satisfaction, personne n'avait rechigné ni ne lui avait reproché de s'être trop penchée sur le sujet de l'angle des femmes et pas au profit du client – ô horreur, enfer et damnation. Les mots d'Audréanne-sans-trait-d'union, la *Chérie* qui avait menacé de déposer un grief contre elle, résonnèrent dans son esprit : « On est dans une agence, pas dans un regroupement communautaire de femmes sur le retour d'âge. »

Elle les embrassait du regard, ces femmes *sur le retour d'âge*, dont le vif intérêt lui faisait chaud au cœur. Après sa présentation, une salve d'applaudissements l'avait prise par surprise, déclencheur d'une bouffée de chaleur et d'une bouffée d'émotion. Elle les avait remerciées en se faisant aller l'éventail devant une assemblée complice – maudit qu'y fait chaud ! – après avoir échangé un regard victorieux avec Viviane, les joues roses d'excitation, des petites paillettes plein les yeux.

Après une pause tisane-pipi, les femmes étaient revenues s'installer sur leur tapis, certaines sur des chaises pliantes pour soulager leurs ischions et

grands fessiers éprouvés. Devant elles avait pris place une femme dans la soixantaine, cheveux gris ondulés, regard cristallin, pas très grande, pas très mince. Quand Viviane lui avait annoncé l'identité de leur conférencière invitée, une professeure retraitée en théologie qui avait publié aux Presses de l'Université un essai alliant spiritualité et ménopause, Reine avait tiqué. Et elle s'était carrément étouffée en entendant le titre de la conférence : Perles de sagesse de la ménopause. « Voir que la ménopause est une phase d'éveil spirituel dans la vie des femmes ! Ben maudit, on aura tout entendu ! »

C'est avec un scepticisme convaincu qu'elle prêta attention à la femme qui prit la parole d'une voix douce et suave. *Évidemment*, pensa Reine avec mauvaise foi, *les personnes bienveillantes, dévouées au bien-être de leurs semblables n'ont jamais une voix de stentor...*

— Bonsoir. Je m'appelle Marguerite Ampleman. J'ai accepté l'aimable invitation de Viviane parce que je souhaite aider les femmes à travailler main dans la main (*cliché*, pensa Reine) avec la transformation de la ménopause. N'oublions pas que celle-ci est un processus naturel et que si nous apprenons ses secrets et ses rythmes, il est possible d'en tirer de précieux enseignements.

Quelques participantes se raclèrent la gorge. Reine toussa fort. Chosebine Ampleman allait devoir ramer en maudit pour la gagner.

— La ménopause, c'est pas mal plus qu'une période de changements biologiques. C'est une crise aux multiples dimensions, notamment psychologiques et spirituelles (*Qui dit « notamment » dans une allocution ?*). La ménopause nous oblige à faire face à plusieurs défis : découvrir les parties réprimées, enfouies de notre vie. Prendre contact avec notre colère. Retrouver notre authenticité. Revendiquer notre liberté spirituelle. Embrasser une vision sacrée. En relevant ces défis, on se rapproche de la maturité, du courage et de la sagesse.

Reine gigota sur sa chaise. Si elle avait été d'accord avec les premiers énoncés, la notion de liberté spirituelle et de vision sacrée avait dégonflé son enthousiasme naissant.

— Lorsqu'une jeune fille entre dans la puberté, elle est confrontée à des forces sociétales qui vont de pair avec ses changements hormonaux. On encourage les amours, l'engagement, c'est le cycle de la nidification : les enfants, la famille. Les femmes vivent la périménopause différemment. On n'encourage pas les femmes plus âgées à avoir une voix, à avoir du pouvoir. Il y a peu de place pour la femme qui naît pendant la tempête de la périménopause. Parce que les images de la bonne épouse ou de la femme parfaite contribuent à maintenir le statu quo, la colère des femmes périménopausées n'est pas la bienvenue. On nous envoie des messages qui nous disent d'aller de l'avant ou de passer à autre chose. D'en revenir, que c'est naturel. Pas difficile de comprendre pourquoi tant de femmes se surmédicalisent !

Murmures d'assentiment. Grognements de Reine, que la mauvaise foi empêchait d'applaudir carrément.

— Au cours de la périménopause, les femmes prêtent attention à des choses qu'elles avaient souvent négligées dans un souci d'harmonie relationnelle. C'est dû aux changements dans l'hormone GnRH... c'est l'hormone de libération des gonadotrophines, excusez mon jargon un peu spécialisé...

Petits rires. Aucun raclement de chaises sur le plancher, pas un mouvement dans l'assemblée totalement captivée. Reine comprit pourquoi Viviane l'avait invitée.

— À la périménopause, cette hormone produite par l'hypothalamus prépare le cerveau à une nouvelle perception. Elle fonctionne avec les œstrogènes et la progestérone pour faire ressurgir les souvenirs enfouis, réprimés. Les choses oubliées depuis longtemps remontent à la surface.

Exclamations de surprise, soupirs de soulagement. Reine changea de position, pencha son corps vers l'avant. Cette Marguerite devenait vraiment intéressante.

— Le cerveau, qui contribuait autrefois à la sublimation de la colère au nom de l'harmonie, cède la place à un cerveau prêt à gérer les affaires restées en suspens. Un nouvel équilibre hormonal émerge, les femmes commencent à remarquer davantage la disparité de pouvoir, la trahison dans les relations, les déceptions sur lesquelles elles étaient prêtes autrefois à passer l'éponge. En d'autres mots, les lunettes roses tombent.

Cette fois, quelques applaudissements surgirent spontanément, des applaudissements tristounets, nota Reine qui se joignit aux claps-claps lents et désolés. *Des applaudissements peuvent-ils être tristes ?*

— Voyez-vous, une grande partie de notre adaptation aux changements hormonaux a lieu quand notre objectif biologique passe de la procréation à l'épanouissement personnel. (*Boooooooooon, le développement de soi.*) C'est là qu'entrent en jeu ce que j'appelle les perles de sagesse. De un, donnez-vous la permission d'ouvrir la porte aux mémoires refoulées – colère, regrets – lorsqu'elles commencent à vous envahir. De deux, permettez-vous de faire le deuil de ce que vous avez perdu. Personne n'arrive à la quarantaine, à la cinquantaine sans avoir subi de pertes, que ce soit emplois, partenaires, parents, amitiés et même enfants. De trois, reconnaissez que le fait d'affronter ces mémoires refoulées vous expose à la dépression.

Un petit silence. Une femme commença à pleurer doucement sur son tapis. Les Kleenex se mirent à circuler, les têtes, à se pencher. *On rentre-tu dans la phase thérapie, ici ?*

— De quatre, osez vous poser des questions et affronter les réponses. La ménopause est un bon moment pour revoir les choix que vous avez faits, les accords que vous avez conclus au nom de l'harmonie et les occasions manquées. Faites vos deuils.

Redressements de dos sur les chaises, sur les tapis. Attention soutenue. Surtout de la part de Reine, dont la petite voix désobligeante s'était tue.

— De cinq, pardonnez.

La petite voix désobligeante reprit du service : *boooooon, les bondieuseries !* Comme si elle entendait ses objections, la conférencière arrêta son regard sur Reine.

— Faire face aux déceptions et aux regrets, ça veut pas dire en vouloir à la version plus jeune de vous-même. Pardonnez-vous les décisions que vous regrettez. Je sais plus qui a dit cette phrase, mais je la cite parce qu'elle est pleine de vérité : ce que vous ne pardonnez pas s'inscrit en vous comme des blessures fraîches ; ce que vous pardonnez, comme des cicatrices : ça rappelle les blessures, mais c'est plus aussi souffrant.

Reine étouffa un juron bien senti. Le prêche commençait. Elle était là, la pogne théologique ! Encore un peu, et la conférencière allait ouvrir les bras et dire : « En vérité, je vous le dis... » *Qu'est-ce que ça va être au point six ?*

— De six, acceptez. Acceptez la transition que la ménopause vous force à vivre, et surtout, acceptez ce corps que vous ne reconnaissez plus. L'acceptation du corps est la dernière frontière pour les femmes.

Reine eut un hoquet, manqua choir de sa chaise, s'étaler de tout son long en étoile sur le plancher. Cette dernière phrase lui était rentrée dedans solidement. *BAM.* Elle entendit à travers un brouillard la conclusion de la conférencière :

— Au travail comme à la maison, les femmes sont encouragées à s'oublier pour trouver l'approbation. La ménopause est le moment de se réapproprier le « moi ». Donnez-vous la permission de donner à votre moi l'espace et le temps dont il a besoin, connectez-vous à votre nature. Honorez-vous.

Silence. Immobilité. Reine avalait difficilement, le motton dans sa gorge asséchait sa bouche.

— Merci à toutes de votre attention. Je vous souhaite une bonne fin de soirée.

Les applaudissements passèrent de chaleureux à frénétiques, auxquels se mêlèrent des vivats et un concert de remerciements. La température dans la salle devenait étouffante, on ouvrit les portes pour faire circuler l'air. On resservit de l'eau et de la tisane. Une participante, celle qui avait pleuré à l'évocation de la dépression, fit circuler à la ronde des boules d'énergie noix de coco-caroube, évidemment faites maison. Le mieux-être ne carbure pas au cholestérol ni aux aliments transformés.

Reine se sentait étrangement bouleversée. Les mots de cette femme dans la soixantaine pas très grande pas très mince s'étaient frayé un chemin en elle et avaient touché son maudit *moi*, ce concentré d'autodérision, de sarcasme et de mauvaise foi. En observant les femmes autour d'elle, ces femmes *éveillées* – c'est le qualificatif qui lui vint spontanément à l'esprit –, Reine se dit qu'elles avaient vu juste, Viviane et elle, que les femmes étaient avides de connaissances et de reconnaissance.

Et c'est ce qu'elles pouvaient apporter avec cet atelier : un espace d'information, de validation. Et de prise de conscience. Parce que oui, Reine dut se l'admettre, elle avait appris des choses ce soir. Une porte s'était ouverte. Après tout, la ménopause avait *peut-être* un petit quelque chose de bon à apporter.

Un sous-sol qui prend l'eau à cinq minutes du métro

— C'est trop beau.

D'une pièce à l'autre, Elsa n'avait que ce commentaire à la bouche. C'est trop beau. Trop beau comme appartement, trop beau comme

possibilité, trop beau pour être vrai, trop beau pour être à moi, trop beau. Elle refaisait pour la troisième fois le tour de ce beau quatre et demie, dont les pièces étaient si grandes que ça passait à ses yeux pour un six et demie, arrangeait et réarrangeait les pièces. Dans le grand salon double à gauche, la chambre et mon bureau. Ou la chambre de bébé et la mienne. Dans la chambre et demie du fond, un petit salon double, dont une des pièces était plus étroite que l'autre, la chambre de bébé et la table à langer, la commode, une chaise berçante, ce serait parfait. Ou encore mon bureau, ma biblio, un boudoir, un atelier de couture, un espace de création... Les possibilités s'entrechoquaient dans son esprit, une vraie partie de bowling.

Jeanne, l'actuelle locataire des lieux, buvait un café en observant son manège, amusée.

— Contente que ça te plaise.

La femme d'à peu près son âge avait eu beau lui expliquer les raisons de son départ – un déménagement à la campagne chez son chum –, Elsa n'en revenait pas qu'on puisse quitter cet endroit. Et elle n'en revenait pas de sa chance.

— Me plaire ? Le mot est faible ! Je suis extatique, c'est un miracle, un vrai miracle, je te dis. J'en reviens pas ! Un rez-de-chaussée ! Pis à ce prix-là ! Pis c'est tellement une belle rue ! Pis c'est à côté, à-côté du métro. Pis le marché Jean-Talon ! Pis les arbres dans la rue ? Pis la cour... pis la RUELLE !

En ce samedi matin, les cris des enfants leur parvenaient. Un peu plus tôt, Elsa avait aperçu une ribambelle de jeunes de deux à huit ans galoper et hurler leur joie d'être en congé.

— Ouais, l'environnement est vraiment familial et y a un bel esprit communautaire. Y a même une page Facebook dédiée au voisinage. « Camping Foucher », que ça s'appelle. *Nice*, hein ? Si tu...

— Je le prends, je le veux, il est à moi, y a mon nom dans le ciel juste au-dessus de la maison, tu vois pas ? C'est écrit ELSA avec une flèche qui

pointe sur la maison ! Tu le vois, hein ? C'est trop beau, c'est un miracle.

Elsa sentit les larmes monter.

— Excuse, je... C'est trop beau. Pis c'est les maudites hormones de grossesse...

— Oh ! T'es enceinte ?

Jeanne la regarda avec dévotion, l'air de contempler la Vierge Marie.

— Euh, ben oui, j'en suis juste au troisième mois, c'est pour ça que ça paraît pas encore.

— Ton chum est...

— Y a pas de chum.

Elsa se demanda si le fait de jouer sur sa monoparentalité aiderait à sa cause, mais comme faire pitié n'était pas dans ses cordes – elle donnait plutôt dans l'air bête naturel –, elle ne rajouta rien.

— J'ai jamais voulu avoir d'enfants, mais je trouve ça beau, une femme enceinte. Je trouve ça courageux. Je sais pas, avec tout ce qui se passe...

Elsa se dit que si Jeanne se lançait dans un *laïus* de pourquoi-avoir-des-enfants-dans-un-monde-voué-à-l'extinction ou ne-pas-faire-d'enfants-pour-réduire-l'empreinte-écologique-la-Terre-est-suffisamment-polluée-comme-ça, elle allait l'échapper. Et échapper du même coup cette formidable occasion. Jeanne renchérit :

— C'est tellement lumineux ! Ça donne un espoir, ça donne foi en l'humanité.

Elsa regretta de ne pas être enceinte de six mois, de ne pas avoir de bedon plus rond, de ne pas pouvoir lui faire sentir le bébé bouger. Elle aurait voulu lui donner un cadeau gratis pour que cette Jeanne l'aime, l'accepte, passe enfin à la cession de bail. « Univers, niaise-moi pas ! Tu peux juste pas me passer cet appart-là sous le nez si t'avais pas l'intention de me le donner. Enwouèye, Univers, déguédine, fais bouger les affaires ! »

— J'ai placé l'annonce sur le babillard du studio parce que je veux choisir la personne qui honorera mon appart. J'y ai vécu treize ans. Avec le

temps, je me sens une responsabilité. Je veux pas que ce soit n'importe qui qui l'occupe. Je m'entends bien avec les proprios, deux frères, leur mère habite dans un des petits trois et demie au-dessus, les murs sont en carton, tsé, c'est une vieille maison...

Elsa aurait voulu crier. Des murs en carton n'ont jamais fait bon ménage avec un nourrisson.

— Je pourrais installer le bébé avec moi dans ma chambre, qui serait la pièce double du devant, c'est tellement grand ! Comme ça, la madame au-dessus... la mère des... elle serait pas du tout dérangée.

Elsa aurait voulu citer sur-le-champ une loi interdisant la discrimination familiale dans le choix des locataires. Interdire les animaux n'était pas légal, alors interdire les enfants !

— Non, je veux dire... Je veux refiler cet appartement-là à une bonne famille. Je veux choisir.

Elsa croisa de nouveau tout ce qui se croise dans un corps humain.

— Et bizarrement, t'es la seule à s'être manifestée.

Comme à l'accoutumée, Elsa fut transparente, priant pour que sa franchise paye, cette fois-ci.

— C'est moi qui ai enlevé l'annonce.

Jeanne la regarda les yeux ronds. Un regard dans lequel toute dévotion avait disparu.

— Je voulais tellement avoir cet appartement qui, tu l'auras deviné, répond parfaitement à mes prières, euh... critères. Je suis pas croyante ni pratiquante ni rien, mais là... ma cause est un peu désespérée. Je sors d'une peine d'amour avec un homme que j'aimais, mais que j'ai laissé parce qu'il... peu importe. Cet appartement-là, c'est trop beau. C'est un miracle. Je sais pas trop quoi dire de plus.

Elsa aurait voulu se botter le derrière. Elle ferma les yeux, empêchant les larmes d'affluer, il y a quand même un boutte à être à côté de la plaque. Elle aurait voulu dire à Jeanne que cet appartement qui les accueillerait, Patof et

elle, où elle se déposerait, allait réparer tous les petits morceaux qui s'étaient cassés en elle ces derniers mois. Cet appartement, son havre, son *home*, son foyer, son oasis, son refuge allait la *réparer*, c'est pas rien, maudit ! Mais elle ne pouvait que se sentir vaguement nauséuse, vaguement muette, vaguement idiote.

— Il faut que tu saches que le sous-sol est sur le béton, que l'eau monte chaque fois qu'il pleut un peu intensément, ce qui se produit de plus en plus souvent avec les changements climatiques. Montréal est devenu tropical, c'est ben pour dire. Si on entrepose des affaires, il faut les surélever, les mettre sur des tablettes, genre. Pis on entend la voisine baiser. Ben, pas la mère des proprios, l'autre. Nicole. Dans l'autre trois et demie.

— Et ? Tu me dis ça parce que ?

— Cession de bail. Tu l'as, ton miracle. Es-tu prête à emménager le 15 décembre ?

6. « À tous les pères », chronique de Richard Martineau, *Journal de Montréal*, 19 juin 2022.

CHAPITRE 17

*Un ministère de la Condition féminine ?
Et pourquoi pas un secrétariat du Tricot ?*

CHARLES DE GAULLE

La semaine d'Adèle

— C'est Mirabelle qui a le nez fourré partout. Moi, je m'en fous ! Si tu veux savoir tant que ça comment ça va, *I guess* t'avais juste à pas partir ! Pis essaye pas de me faire parler en mal de *dad*. J'haïs tellement ça être *split* en deux de même... C'est de ta faute !

— Claque pas la porte, on est pas chez...

SLAM. Les murs vibraient encore deux minutes après la sortie fracassante d'Adèle, qui avait ~~laissé déposé~~ ~~jété~~ crissé ses nombreux sacs à moitié faits dans l'entrée. Une fois ses effets personnels ~~déposés jetés~~ crissés chez Reine, elle était repartie dare-dare chez une de ses *best*. *Au moins, elle a son sac à dos, ça veut dire qu'elle va faire ses travaux et étudier*. Trois semaines sans vraiment parler à son aînée... Viviane avait espéré des retrouvailles un peu plus douces.

Elle n'avait pas eu *l'autorisation* de la serrer contre elle – Adèle s'était raidie à son approche. Elles n'avaient pas échangé plus de deux phrases :

« Comment ça va à la maison ? Comment se débrouille ton père ? » que l'adolescente avait sauté un plomb. Encore une fois, elle n'avait pas eu le tour ou sa fille avait pris tout de travers, elle ne savait plus où commençait la responsabilité de l'une et où finissait celle de l'autre.

Par réflexe, elle empoigna les sacs de sa fille et les monta à l'étage dans la chambre qu'Elsa occupait. « Y faut que je parle à Daniel du comportement d'Adèle. C'est inacceptable, inadmissible... » Elle s'interrompit, entendit la voix de Florian la taquiner en l'imitant : « Inaaaaac-ceptaaaaable, inaaaaadmissiiiiiiible. » Ses enfants. Ses maudits enfants qui lui manquaient au point où elle en avait des points aux côtés. Et Daniel... La dernière semaine de son *break* entamée, qu'avait-elle à lui dire ? Viviane s'étonna que son cheminement ne l'ait pas amenée plus loin.

Parce que dans les livres, dans les magazines, dans les blogues dédiés au développement personnel, les madames y voyaient toujours plus clair après quelques jours en retrait de leur vie. Elles avaient *fait le point*, elles avaient *compris des choses essentielles sur elles-mêmes*. Elles avaient *retrouvé leur mission de vie, laissé émerger leur plein potentiel*. Elles repartaient sur un *nouveau chemin à écrire, ressourcées, reconnectées à leur dimension divine*. Pourquoi, elle, ne voyait-elle encore et toujours qu'une nappe de brouillard froid, que sa petite personne en colère et pleine de culpabilité rentrée ?

Elle n'avait pas médité, elle avait parlé et bu jusque tard en soirée.

Elle n'avait pas fait une immersion en nature, elle avait couru un peu avec Elsa au parc Jarry et mangé beaucoup de crème glacée sur la terrasse avec Reine.

Elle n'avait pas fait de Kundalini yoga purification et alignement, elle avait fait du magasinage, et pas chez H&M, Uniqlo ou Winners, non madame ! Au Centre Rockland \$\$\$\$.

Elle n'avait pas fait de journal créatif, elle avait monté un atelier sur la ménopause avec Reine et monté un plan de naissance avec Elsa.

Son téléphone la tira de sa réflexion, la ramenant au maudit moment présent pas très glorieux : mêlée, écrasée sur le lit d'appoint de sa fille, découragée. *Le moment présent*, pensa-t-elle, *c'est tellement surfait... Overrated !* Par un sens de l'à-propos déconcertant, son téléphone afficha le nom de Daniel. Sans lui laisser le temps de parler, Viviane enchaîna les réponses probables à ses questions probables.

— Oui. Non. Peut-être.

— Viv ?

— Aucune de ces réponses ?

— Euh, Viviane ?

— Arrête de répéter mon nom, Daniel, c'est juste que je suis mêlée. Je saurais pas quoi répondre à aucune des questions que tu pourrais me poser.

— Mêlée ? À quel sujet ? Écoute, je voulais juste confirmer qu'Adèle...

— ... est toujours une petite crise ? Je te le confirme. D'après elle, tout est de ma faute. Veux-tu bien me dire ce que tu mets dans leur bouffe pour que nos enfants te voient comme la victime dans l'histoire, et moi, le bourreau ? Je leur ai expliqué, pourtant. Je leur ai dit que...

— Tu m'en veux encore, c'est ça ? À ce point-là ? Je suis revenu, Viv. Je suis chez nous. Je m'occupe de notre maison. Pas comme tu le ferais, sans doute, mais Je. Fais. Les. Choses. C'est pas ça que tu voulais ? Me mettre le nez dedans ? Me ramener sur le droit chemin ?

Un silence, mais pas lourd, un silence confortable s'installa.

— Oui. Non. Peut-être.

Daniel émit un son. Un rire ? Un grognement ? Viviane n'aurait su dire. Elle savoura encore un peu le silence. SILENCE. Pas de trace des Trois Furies. Athéna l'avait désertée. La boxeuse de l'Empire mongol aussi. Pas de flèche en vue ni de monture d'Amazone. Pas de Walkyries ni chiens de la mort. Elle sut alors que la Grande Colère, la Grande Vengeance étaient parties. Dissoutes. Évanouies. Elle sut aussi qu'elle était désormais prête à mener des batailles quand il le faudrait. Que la gentille, douce, bienveillante

Viviane ne saurait survivre que si elle était soutenue par la Viviane aigrie, hargneuse, combative, en beau joual vert. C'était ÇA, son maudit chemin de Compostelle !

— Ben maudit ! J'ai réussi !

— Quoi ?

Daniel était toujours là au bout du fil. Avec un peu de quétainerie, Viviane aurait pu ajouter « et dans sa vie ». Elle avait réussi à donner un sens à cette séparation transitoire qu'elle avait elle-même provoquée : *elle s'était réunifiée*. Les propos de Marguerite Ampleman lui revinrent. Sur le coup, son écoute avait été biaisée par l'attention qu'elle avait portée à l'organisation, au bien-être des participantes, de Reine. Les mots commençaient enfin à se déposer comme la lie au fond d'une bonne bouteille.

— Vivi ?

— Chuis toujours là, Daniel. Je t'expliquerai. Je rentre avec Adèle à la fin de la semaine comme prévu. J'aimerais ça que la maison soit présentable et que les enfants soient propres, euh, ben, le contraire. J'aimerais ça revenir à un chaos acceptable, tsé ? Bon, je dois y aller.

Elle raccrocha.

Viviane se promit qu'à l'avenir, c'est elle qui mettrait toujours fin aux appels la première.

Il n'y a pas de petite victoire.

Conseil non sollicité

(DISGRÂCE DU JOUR : croissance exponentielle d'acrochordons, ces maudites tétines de chair, dans le cou, sous les seins, sur les épaules.)

Reine était sagement assise dans la petite salle d'attente contiguë au comptoir de la pharmacie, toujours étonnée de voir une dizaine de personnes s'affairer à compter des pilules, les verser dans des flacons, les mettre dans des sacs alors qu'elle patientait de longues minutes et qu'il n'y avait que deux autres personnes dans la salle avec elle. *Dix personnes pour trois, me semble que le ratio est excellent, le meilleur dans le domaine de la santé, certain ! Pourquoi c'est toujours si long ?* se demandait-elle devant ce mystère sans cesse renouvelé.

Elle avait dû marcher sur son orgueil, se piler sur le cœur et l'âme pour décider de retourner voir son ~~tarait taouin-taré~~ champion en blouse blanche lui faisant office de médecin de famille. Bref, la gaieté de cœur n'était pas au rendez-vous lorsqu'elle avait pénétré dans le petit bureau du grand fendant. Il lui avait adressé à peine un regard, lui indiquant du menton la chaise devant son bureau tandis qu'il griffonnait longuement dans un dossier. Reine avait avalé à grand renfort de salive la dizaine de répliques assassines qui lui bourgeonnaient au bord des lèvres. Enfin, il avait levé sur elle des yeux las.

— Oui ? Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— M'accueillir convenablement aurait été la première chose, mais bon, puisque vous avez raté vos cours de relations humaines 101... Ah oui, c'est vrai, ça fait pas partie de votre cursus d'études... Dommage.

Le regard du jeune blanc-bec s'était aiguisé.

— Bon, maintenant que j'ai votre attention, parlons de ce qui m'amène.

Reine s'était radoucie, se maudissant de n'avoir pu retenir sa langue acérée. *Faut pas que je me le mette à dos.*

— Je sais que vous aimez pas que les ~~clients~~ patients fassent votre job à votre place, vous avez raison. Passeport Santé est pas une source suffisamment crédible pour s'autodiagnostiquer soi-même, je le comprends. Mais là, je viens... Je veux...

Reine avait hésité. Elle devait absolument convaincre son champion de lui prescrire l'hormonothérapie. Elle n'avait pas de plan B. C'était plutôt un espoir : si la médecine traditionnelle ne venait pas à sa rescousse, elle chercherait un professionnel de la santé alternative qui entendrait son appel au secours. Au pire du pire, elle irait voir Emma, la gynécologue de BIG Pharma.

— Écoutez, docteur, je me possède plus depuis que je suis en ménopause.

— Depuis combien de temps vos menstruations ont-elles cessé ?

— Ça va faire un an.

— Hmmm. Quels symptômes avez-vous ?

— Quels symptômes j'ai pas, vous voulez dire ? Je les ai tous ! Irritabilité – et le mot est faible –, bouffées de chaleur responsables du réchauffement de la planète. À moi toute seule, je fais fondre la moitié des icebergs du Grand Nord. Il y a aussi sécheresse vaginale, peau sèche, perte de cheveux, rétention d'eau... mais le pire, c'est dans ma tête.

Elle avait évoqué sa ~~colère~~ rage, son agressivité, cette impression d'avoir tout le temps le cerveau à *broil*, son incapacité à se contrôler.

— Des fois, j'ai l'impression d'être atteinte du syndrome de Tourette, du syndrome de l'Alzheimer, du syndrome génito-urinaire pis du syndrome de la vache folle.

Elle s'était interrompue brusquement. Le blanc-bec la regardait avec l'ombre d'une espèce de sourire. Pas un sourire du type t'es-ridicule-madame. Non. Un sourire de... de... connivence ? De complicité ! ?

— Vous êtes... imagée, Madame. Vos descriptions sont assez claires. Je vois.

Il voyait, il voyait, s'était énervée Reine, mais voyait-il aussi une ordonnance ?

— J'imagine que vous avez regardé le documentaire de Véronique Cloutier et ses suites ?

— Mettez-en ! Il était temps que ça sorte du placard, non ? J'ai aussi fait beaucoup de recherches sur la ménopause dans le cadre de mon travail.

— Les demandes en hormonothérapie ont explosé depuis.

— J'ai pas d'antécédents de cancer dans ma famille, je suis en bonne santé. Pis parlez-moi pas de mon poids ! Le poids hormonal, ça vous dit quelque chose ? J'ai toujours été suivie par Agathe, euh, docteure Blouin, pis ça a jamais été un cas.

Reine s'était retenue à grand-peine. L'explosion menaçait. Elle était parvenue à murmurer entre ses dents :

— Vous-vo-yez ? Quand-je-parle-de-rage...

— Bon. On va faire une prise de sang, regarder vos taux hormonaux pour vous prescrire la bonne dose.

Reine avait eu envie de lui sauter au cou et de l'embrasser.

— Je veux pas d'urine de jument enceinte, par exemple.

Il l'avait regardée sévèrement, avait haussé un sourcil.

Reine s'était empressée d'enchaîner :

— Si je peux me permettre, j'aimerais mieux des hormones bio-identiques. Oui, oui, je sais que c'est fait en laboratoires pis toute...



Et le miracle était advenu. Elle l'avait, sa précieuse ordonnance ! Enfin, on appela son nom. Elle se dirigea vers le comptoir-caisse, mais la technicienne lui spécifia que le pharmacien voulait lui parler.

Re-attente, plus courte cette fois. Un jeune homme l'attendait derrière le comptoir « Conseils ici ».

— Bonjour, Madame Le Guérec. Je vois que vous avez une ordonnance d'hormones bio-identiques ?

— Hmmm hmmm.

— Est-ce que je peux vous demander de décrire vos problèmes ?

— C'est que... j'ai déjà parlé de tout ça avec mon médecin. Si je vous dis que je suis crinquée 24/7 et que j'étouffe dans un corset de colère, c'est bon pour vous, ça ?

— Oh, oui. Je vois...

Bon, un autre qui voyait !

— J'aurais peut-être un autre médicament à vous suggérer, un médicament qui a fait ses preuves depuis quand même assez longtemps et qui pourrait être une belle alternative. Les hormones ne conviennent pas à toutes.

Un autre médicament qui avait fait ses preuves ? Les propos du pharmacien piquèrent sa curiosité. Qu'avait-elle à perdre ?

— Tenez, vous avez les infos ici.

Il s'empara d'une feuille 8 1/2 x 14 sur laquelle étaient consignées les informations au sujet du médicament en question. Reine prit une note mentale. Ça manquait de logo, de couleurs, de mise en page, de slogan. Elle se dit qu'elle en parlerait à la gestionnaire du compte de BIG Pharma avant de se souvenir qu'elle ne travaillait plus à BIG Agence.

Saisissant la feuille que le pharmacien lui tendait, Reine lut en diagonale : « Agit contre l'anxiété, la tension psychique... possède des propriétés tranquillisantes et exerce un effet de relaxation sur les muscles... Pour traiter un état d'anxiété, un trouble de l'affectivité ou un stress passager... Manifestations générales : grande irritabilité, nervosité, anxiété, sensation d'oppression, abattement ; signes physiques tels que palpitations, transpiration, troubles du sommeil... » Son œil capta enfin « diazépam... benzodiazépines ». Elle sursauta si violemment que la feuille lui tomba des mains.

— Des Valium ? Des tranquillisants ! ? Coudonc, qu'est-ce qu'ils vous enseignent à l'université ? On est au vingt et unième siècle ! Allô ! On parle de troubles liés à la mé-no-pau-se, ici ! Un débalancement HORMONAL ! Vous êtes jeune, vous devriez être au courant de ça !

Une bouffée de chaleur déferla sur elle. Elle brûlait, sa peau démangeait sous l'effet de sa température interne beaucoup trop élevée. *Je bouille dans ma peau !* Elle pouvait entendre d'ici les sirènes de pompiers.

— On prescrivait ça à nos mères dans les années 1960, maudit, alors que ces pauvres femmes avaient juste besoin d'HORMONES ! Des tranquillisants... J'ai mon maudit voyage ! Une lobotomie, tant qu'à faire ! Je vais garder mes hormones bio-identiques, merci.

Juste avant de partir, Reine pointa du doigt le signe « Conseils ici » au-dessus du comptoir.

— En tout cas, ÇA, c'était un conseil non sollicité. Ceux-là, gardez-les donc pour vous. Juste un p'tit conseil en passant !

Elle sortit au pas de charge en serrant contre elle son sac et son précieux contenu, se disant qu'elle venait peut-être de vivre – et elle pria pour que ça s'avère – le *dernier* pétage de plomb intempestif de sa carrière de ménopausée.

#Crinquée

La vieille frue en colère, et qui l'assume

La colère des femmes n'est jamais la bienvenue, a dit la conférencière. Effectivement. On connaît les caricatures : la bitch en crise ou la chialeuse hargneuse. On nous reconnaît le droit de pleurer, par exemple. Les femmes ont le droit d'être blessées. Je te gage que des millions de larmes de colère ont été versées sous le couvert de la « peine ». Plus pratique, moins dérangeant.

Il est plus acceptable pour les femmes d'être malades que d'être en beau joual vert. C'est correct d'être déçue, découragée, mal dans sa peau, déprimée, mais jamais ô grand jamais en colère ! Pour preuve, les innombrables termes peu flatteurs pour les femmes qui osent exprimer leur colère et qui dénoncent l'injustice dans leur propre vie et dans celle des autres.

Frue, enragée, pognée du cul, coincée, hormonale, anale, mal baisée. Mais le meilleur de tous : hystérique.

La saga de l'hystérie féminine est une bien triste histoire, qui a connu des sommets au début du 20^e siècle avec la charmante pratique consistant à placer les femmes diagnostiquées hystériques dans des asiles psychiatriques. Ben oui, chose, fallait ben garder le contrôle sur ces débordements disgracieux de l'affect ! Pour ce faire, on les

soumettait à des traitements comme les chocs électriques ou les bains de glace. On te *freeze* le *brain* et le *body* pour le même prix !

Et parce que les ovaires étaient considérés comme la dangereuse source de l'hystérie, les femmes subissaient des opérations chirurgicales inutiles et dangereuses pour enlever leurs ovaires. En 1906, plus de 150 000 femmes avaient subi une ovariectomie.

Aujourd'hui, la colère des femmes n'est pas beaucoup plus acceptée. C'est laite, pas beau, pas féminin. Lors d'une étude, 93,8 % des personnes interrogées ont estimé qu'il est inapproprié pour une femme d'être en colère. Qui ne s'est jamais fait dire : « J'aime mieux la version de toi qui sourit », « T'es pas belle quand tu te choques », « Pogne pas les nerfs », « Calme-toi », etc., ?

Même refrain dans les chansons populaires qui ont tant marché à l'époque et qu'on regarde d'un œil attendri aujourd'hui, en se disant que maudit, on avait donc ben le sens de l'humour à l'époque, c'est donc de valeur qu'aujourd'hui on puisse plus rien dire :

Devant mes amis quelle catastrophe/Tu m'contredis, tu m'apostrophes

Avec ton venin et ta hargne/Si tu voulais faire un effort/ Tout pourrait reprendre sa place/Pour maigrir, fais un peu de sport/

Arrange-toi devant ta glace/Accroche un sourire à ta face/Maquille ton cœur et ton corps⁷

J'en veux pas personnellement à Charles, c'est juste un exemple.

La colère que les femmes éprouvent à la périménopause – la « rage ménopausique » (épisodes intenses et accablants de colère généralisée, sensation de se transformer en Hulk, mais en rouge à cause de la chaleur interne générée par ceux-ci) qui rime avec drastique, tyrannique, excentrique, cyclonique – se produit quand les œstrogènes et leur charmante compagne de danse, la sérotonine, sont désynchronisés. Pendant que ces deux régulateurs de l'humeur s'efforcent de se rééquilibrer, la partie du cerveau qui déclenche la colère se réveille. Elle s'était tenue tranquille, la vilaine, depuis l'adolescence parce que gardée sous contrôle par un puissant cocktail d'hormones. Quand ce cocktail se dissipe à la périménopause, la colère saute à pieds joints sur l'occasion de se manifester. « Libérée ! Délivrée ! » : tel est l'hymne de la rage ménopausique (empruntée à la Reine des Neiges, héroïne du film d'animation de Disney).

Ces épisodes nous font peur et engendrent la honte de nos accès de colère. On craint la colère de la même manière qu'on craint notre corps, et on traite la colère de la même manière qu'on traite notre corps. On pense que quelque chose est intrinsèquement mauvais dans les deux cas. Les femmes sont hypervigilantes, toujours attentives à l'apparence de leur corps. De même, elles surveillent de près leur colère, croyant qu'elles peuvent facilement devenir incontrôlables. L'hystérie, tsé ? Ses bains de glace, ses électrochocs...

Il se peut qu'alors, on attrape le syndrome de la madame fine. On connaît tous la madame fine : c'est celle à qui on fait appel à la dernière minute et qui dit toujours oui, celle qui ne se plaint jamais, qui ne se met jamais en maudit, qui est toujours souriante. La voix de la madame fine est toujours aiguë, son ton est chantant et souriant. Ses finales de phrases sont souvent deux octaves plus haut qu'au début.

Être la madame fine requiert des compétences sociales complexes qui nécessitent beaucoup d'énergie intuitive. La madame fine est douée pour anticiper la réaction d'autrui, elle est experte pour protéger les autres de sentiments un tant soit peu inconfortables.

La madame fine passe une grande partie de son énergie à lire les signaux des autres pour y répondre adéquatement. Il n'y a plus d'espace pour lire ses propres signaux. La madame fine sait rarement si elle est en colère, triste, ou profondément blessée. La madame fine sait qu'accéder à la colère ou à d'autres sentiments profonds détruirait le personnage qu'elle s'efforce de construire depuis la puberté dans le but de se faire aimer, reconnaître, désirer, choisir, accepter.

C'est épuisant d'être une madame fine.

Ça fait que je choisis la bitch en crise ou la chialeuse hargneuse.

Bienvenue dans le club !

— C'est juste moi ou Adèle était particulièrement chiante, cette semaine ?

Les réponses d'Elsa et de Reine se contredirent.

— Je trouve pas.

— Mets-en !

Les trois femmes éclatèrent de rire. Bien emmitouflées dans des couvertures, jetés et doudous de laine polaire, elles profitaient de la terrasse et des derniers rayons de soleil. La température était anormalement clémente pour novembre. Chacune sirotait qui son café, qui son thé chaï, qui sa tisane, cachant leur « objet secret », une idée de Reine pour célébrer la dernière journée de cohabitation de Viviane avant son départ : présenter un objet symbolique ou représentatif de l'état dans lequel chacune se trouvait, ou d'un projet en phase décollage.

— J'ai quasiment hâte d'être de retour chez nous, on va être deux à se taper son air bête. Quoique c'est à moi qu'elle en veut.

— Elle va en revenir, crains pas. Adam était odieux, lui aussi, à cet âge-là. Un vrai Cro-Magnon, toujours à me répondre par onomatopées, à m'ignorer sauf pour me demander ce qu'il y avait à manger. Ça lui a passé avec la testostérone.

— Bon, on n'ouvre pas une petite bouteille ?

— Il est trois heures, Viv.

— Il est cinq heures quelque part...

— On a bien le temps. On passe aux choses sérieuses ? Avez-vous votre objet ?

Les deux femmes hochèrent la tête.

— Qui commence ? Elsa, non ? Viv ? OK, je pars le bal.

Reine sortit de dessous sa doudou une feuille pliée et deux flacons.

— Tadam ! Œstradiol transdermique et progestérone ! C'est-tu pas beau, la vie !

Sous les cris d'encouragement de ses deux amies, elle se lança dans une interprétation toute personnelle de la danse païenne de la victoire, les deux poings levés vers le ciel.

— TCHOU-GOU-DOU-TCHA-GA-DA-PAOW ! Écoutez, je viens de commencer à les prendre, pis je me sens déjà mieux !

Essoufflée et heureuse, Reine leur tendit les deux feuilles. Curieuses, les deux têtes se rapprochèrent.

— Ta maison ? OH !

— Tu... tu vends ? !

— Eh oui, j'ai décidé de la mettre en vente.

Elle fit un clin d'œil à Elsa.

— Elle va être sur le marché seulement après les Fêtes. C'est trop grand, c'est devenu... Avec votre présence, je me suis rendu compte que c'était devenu vide. C'est sûr que BIG Agence me donne une bonne prime de

départ... Eille, un beau crossage de neurones pour dire *scrame* mémé, enwouèye à' retraite, débarrasse ! Mais bon, je devrais avoir un bon prix pour la maison, ce qui me permettra...

Elle fit un clin d'œil à Viviane

— De vaquer à d'autres occupations moins lucratives, mais ô combien plus satisfaisantes. Hein, Viv ?

Viviane sourit, se trémoussa sur sa chaise, puis sortit d'une petite mallette un document soigneusement conservé dans une planchette en aluminium.

— Wouah ! C'est donc ben secret, ton « objet » ! *My Gaaawd*, comme dirait notre chère ado, 007 lui-même aurait pas honte de traîner ses paperasses top secrètes avec ça !

Viviane eut un sourire satisfait.

— Y faut c'qu'y faut. Tadam !

Elle ouvrit la planchette, en retira un document avec des gestes précautionneux.

— Y a pas de miettes sur la table, là ? Bon. Voici. Un contrat avec Marguerite Ampleman pour une série de quinze ateliers « Comment survivre à la ménopause » donnés à travers la province ! Elle a tellement aimé notre projet qu'elle nous a demandé de la suivre dans sa propre tournée.

Viviane eut un rire ingénu, se renversa contre le dossier de sa chaise et lança un cri perçant vers le ciel, les bras ouverts, prête à recevoir la pluie d'étoiles que l'Univers ne manquerait pas de lui garrocher.

— Je me sens tellement reconnaissante ! ! !

— L'Univers aime ça, la reconnaissance. Viviane, prépare-toi à recevoir des bienfaits à la pochetée ! T'as les chakras alignés, ton karma vire au vert, passe go et réclame ton salaire !

— Arrête ton sarcasme, Reine, tu vas en profiter.

— Mets-en ! Pourquoi tu penses que les cyniques dans mon genre se tiennent avec des illuminées dans le tien ?

Elles se poussèrent et pouffèrent comme des gamines sous les yeux amusés d'Elsa, qui caressait le doux renflement commençant à poindre sous sa salopette de maternité. La jeune femme en profita pour prendre dans sa poche son élément, une boîte de plastique rectangulaire mince et plate.

— C'est à toi, Elsa. Montre-nous ça.

Elsa ouvrit la main. La petite boîte reposait dans sa paume chaude. Elle l'ouvrit et en sortit une clé.

— Tadam ! La clé de l'appartement de mes rêves.

Reine et Viviane tirèrent Elsa de sa chaise et l'entraînèrent dans le rigodon de la joie, une interprétation entre swing et gigue dont le Lord of the Dance lui-même, du fond de sa verte Irlande, serait jaloux.

— En plus, à deux pas de mes chums.

Catastrophée, Elsa se tourna vers Reine :

— Tu vas déménager où ? Tu vas pas aller loin, han ?

Reine eut un rire ému. Même son fils ne lui avait jamais témoigné autant d'attachement *familial*.

— Mais non, je quitterai jamais Villeray. C'est ma patrie, mon pays. Surtout que j'ai un petit-Patof en cours de route !

— J'ai autre chose à vous montrer...

Elsa fouilla sous le jeté dans lequel elle s'était enroulée, farfouilla et en tira une enveloppe. Elle l'ouvrit, saisit un petit carré blanc et noir, qu'elle jeta sur la table devant les deux femmes.

— C'est un garçon.

Les cris atteignirent des ultrasons que seuls les chiens peuvent capter. Un concert de jappements et d'aboiements leur répondit.

— Tu sais déjà ?

— C'est préventif. Comme j'ai fait du *spotting* à la semaine cinq, ma sage-femme a recommandé une écho à douze semaines. J'ai vu son cœur !

Reine lui tendit mécaniquement la boîte de mouchoirs. Avec Elsa dans les parages, il fallait prévoir.

— Eh boy ! Toute une gamme d'émotions, ça ! On dirait bien que nos vies ont pris des tournants incroyables depuis qu'on se connaît !

Viviane approuva.

— C'est pas un hasard, on devait se rencontrer !

Reine roula discrètement des yeux. Viviane poursuivit :

— Je suis certaine que notre rencontre a eu un impact positif pour chacune d'entre nous.

Elsa prit la parole :

— C'est vrai. On s'est aidées, soutenues.

Reine entra dans le jeu :

— Vous avez raison. On a contribué chacune à modifier notre façon de voir les choses. À nous trois, on est plus grandes, vous trouvez pas ? Amies, sœurs, sorcières...

Viviane ajouta, avec un clin d'œil :

— Divinités des temps modernes.

Toutes trois sourirent. Unies. Même Reine ne chercha pas à casser d'une remarque cynique la beauté de l'instant qui flotta, aérien, dans le silence de cette fin de journée que rien, pas même les rous-rous touk-touk des écureuils, les rires aigus des enfants, les cris colons des voisins d'une cour à l'autre, ne vint troubler.

C'est précisément dans la paix fragile de cet instant qu'Adèle fit irruption sur la terrasse en criant.

— Mamaaaaaan ! Viiiite !

Viviane ferma les yeux, frotta du bout des doigts le pli qui se formait sur son front.

— Tu vois pas qu'on est tranquilles ?

— C'est urgent !

— Évidemment, c'est toujours une question de vie ou de mort avec toi. C'est quoi ? T'as un bouton sur le bout du nez ? Une de tes amies répond pas illico à ton texto ?

— Mais c'est graaaveeeeu !

Sans chercher à camoufler sa contrariété, Viviane toisa sa fille sévèrement.

— QUOI-EUUU !

L'adolescente les regardait à tour de rôle, la mine à la fois consternée et comblée, un mélange étonnant qu'aucune d'entre elles ne sut interpréter. Adèle tendit le bras droit qu'elle tenait jusque-là derrière son dos. Elle ouvrit la main, montra sa culotte qu'une tache rouille souillait. Elle dit d'un ton pénétré, comme en adoration :

— J'ai commencé mes menstruations.

Reine, Viviane et Elsa s'entreregardèrent.

— Des bulles, de la sauge, des chandelles !

Montréal, août 2017 – Dunham, 21 février 2023

[7.](#) *Tu t'laisses aller*, Charles Aznavour, 1960, © Éditions Raoul Breton.

RÉFÉRENCES ET REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

CHAPITRE 9

#Crinquée – vieille frue en colère, et qui l’assume L’étude dont fait mention Reine est tirée de cet ouvrage : Chemaly, Soraya. *Rage becomes her : The Power of Women’s Anger*, New York, Simon & Schuster, 2018, 261 pages.

CHAPITRE 12

#Crinquée – Vieille frue tannée de pas voir sa vieillesse représentée correctement Les statistiques dont fait mention Reine proviennent du site du gouvernement québécois :

<https://publications.msss.gouv.qc.ca/msss/fichiers/ainee/aines-quebec-chiffres.pdf>

CHAPITRE 17

#Crinquée – Vieille frue fatiguée de la fatigue des femmes Les tabous sur les menstruations dans les religions dont fait mention Reine sont tirés de cet article : <https://www.caminteresse.fr/culture/les-regles-des-siecles-de-tabous-128422/>

POUR ALLER PLUS LOIN...

J'ai lu et consulté plusieurs ouvrages et documentaires avant et pendant l'écriture de ce roman. Je les recommande tous !

DOCUMENTAIRES

Les effrontés : le cinéma au féminin. Réalisation et scénarisation : Selma Schnabel, production : Agat Films & Cie (France), 2022.

Loto-Méno. Idée originale : Véronique Cloutier, réalisation : Marisol Aubé, scénarisation : Marisol Aubé, Ève Déziel, production : KOTV, 2021.

ESSAIS ET OUVRAGES SPÉCIALISÉS

Adler, Laure. *La visiteuse de nuit*, Grasset, 2020, 224 pages.

Bidégaré, Valérie. *Les Supermamans*, Québec Amérique, 2022, 240 pages.

Bridges Johns, Cheryl. *Seven Transforming Gifts of Menopause : An Unexpected Spiritual Journey*, Brazos Press, 2020, 240 pages.

Charrel, Marie. *Qui a peur des vieilles ?*, Les Pérégrines, 2021, 272 pages.

Collard, Gabrielle Lisa. *Corps rebelle : Réflexions sur la grossophobie*, Québec Amérique, 2021, 168 pages.

Gunto, Jen. *The Menopause Manifesto*, First Edition, 2021, 455 pages.

Lundin, Mia. *Aux femmes qui ont l'impression de devenir folles : Cessez de souffrir en silence*, Éditions de l'Homme (éd. française), 2011, 232 pages.

Schmidt, Fiona. *Lâchez-nous l'utérus ! En finir avec la charge maternelle*, Hachette Pratique, 2020, 256 pages.

Thebe, Amanda. *Menopocalypse : I Learned to Thrive During Menopause and How You Can Too*, Greystone Books, 2020, 296 pages.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Merci à la valeureuse équipe de Saint-Jean Éditeur, particulièrement Jean Paré et Marie-Claire Saint-Jean pour leur disponibilité et leur soutien, et Nadine Lauzon, précieuse éditrice, pour son apport inestimable à ce roman.

Merci à Isabelle Pauzé, réviseuse linguistique et dentellière de mots, dont le travail minutieux, intelligent et respectueux relève le mien.

Merci à Hélène Major pour son généreux témoignage de parent adoptante (inspiration pour le récit de Marie-Michelle) et l'utilisation du titre de son spectacle : *L'important, c'est la Rose* (pour titrer mon chapitre).

Merci à Julie Drouin, ma super prof de Pilates, qui a relu avec diligence les passages où Viviane enseigne, et m'a conseillée.

Merci à Félix Ménard, Rémi et Margot Dunn-Lavallée, Léonard, Jeanne et Agathe Lemoine (tous âgés entre 9 et 12 ans au moment des rencontres), qui ont répondu à mes questions, de même qu'à leurs charmants parents pour leur aimable autorisation.

Merci à Danielle Hudon et Isabelle Lord, alliées indéfectibles, sœurs d'écriture. Ensemble, on est plus grandes...

Enfin, merci à ma merveilleuse fille Florence, sans qui je serais en retard en maudit sur les questions d'inclusivité, de rédaction épïcène, de grossophobie, d'identité de genre, de féminisme, et sur tant d'autres sujets encore.

OceanofPDF.com

DE LA MÊME AUTRICE

La jeune fille du rang, 2018

La femme de personne, 2019

Les liens du sang, 2022

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com